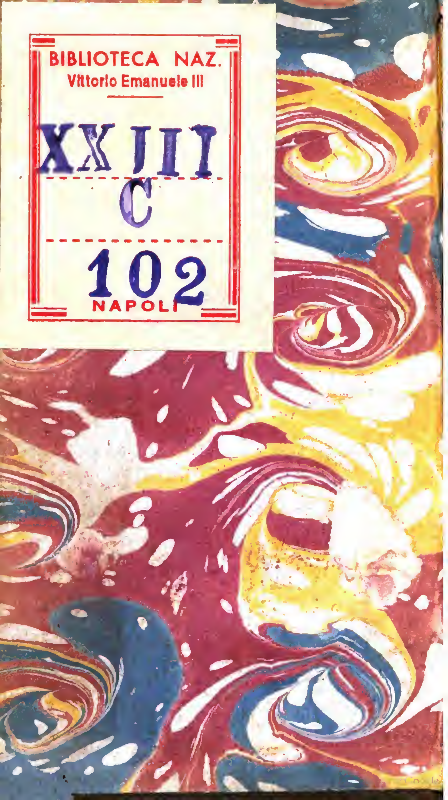



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
C
102
NAPOLI





LE PARFAIT CAPITAINE.

AVTREMENT

L'ABREGE'

DES GVERRES

des Commentaires de Cesar.

Augmenté d'vn Traicté:

DE

L'INTEREST DES PRINCES,

& Estats de la Chrestienté.

Auec la Preface à Monsieur le Cardinal Duc de Richelieu.





Iouxte la copie imprimée

A PARIS.

M. DC. XXXXVIII.







AV ROY.

SIRE,

IE vous addresse les marques de mon oisiueté. Vous y verrez vn Abregé des guerres de Cesar, le plus grand Capitaine qui ait iamais esté au monde, où vous remarquerez vne conduite prudente en ses desseins, vne diligence merueillieuse en ses executions, & vne constance admirable aux difficultez qu'il a rencontrées au plus fort de ses affaires. S'il a tesmoigné quelques-fois de la temerité c'a esté peu souuent, & pour monstrer seulement que son courage ne cedoit point à celui d'Alexan-

xandre le Grand. Vous estes, SIRE *le Monarque de la Belliqueuse Nation, qu'il a eu tant de peine a subiuger. Vous estes comme lui, tellement nourri dans les fatigues de la guerre, qu'elles vous sont tournees en habitude, & y estes si heureux que vos actions sont aujourd'hui les plus riches ornemens de l'Histoire. Vous estes vn grand Prince, sur lequel toute la Chrestienté a les yeux fichez comme sur le Restaurateur de sa liberté. Si Vous continuez vos genereux desseins, Vous en remporterez vne gloire immortelle, & vne renommee qui égallera celles des plus grands Hommes de l'Antiquité. Mais la perfection de ce haut courage consiste en la perseuerance. Considerez,* SIRE, *qu'il s'est veu plusieurs Princes auoir eu de beaux commencemens, qui pour s'estre laissez aller trop tost au repos, ont perdu toute reputation; pource que la gloire des Grands Personnages s'euanoüit s'ils veulent demeurer sans action; semblables en cela à ceux qui nagent contre le fil de l'eau, lesquels reculent*

lent en arriere s'ils ne s'efforcent d'aller en auant. Vous y verrez aussi vn Recueil de l'ordre de guerre des Anciens Grecs & Romains (vrai fondement de tout l'Art militaire,) car encores que l'inuention de la poudre à Canon trouuee nouuellement, ait apporté du changement à la maniere de faire la guerre; neantmoins on en puise toutes les bonnes maximes. Ce que ie tasche de faire voir plus particulierement par vn petit Traicté de guerre que i'y ai adiousté; où ie veux monstrer que la diuersité de nos armes d'auec celles des Anciens, ne nous doit faire mespriser leurs ordres. Si i'agrée, SIRE, à Vostre Maiesté, i'obtiens ce que ie desire; Et pour toute reconnoissance, ie vous supplie tres-humblement de ne me laisser inutile aux occasions qui s'offrent pour l'augmentation de vostre gloire, afin que chacun reconnoisse dans l'execution de vos commandemens, mon obeissance; dans vos emplois, ma fidelité; & dans les actions de la guerre, le peu de cas que

ie ferai tousiours de ma vie pour le bien de vostre service. Cependant ie prierai Dieu,

SIRE,

Qu'il benisse vostre regne le comble de longs iours, & vostre sacree personne d'vne felicité sans exemple.

Vostre tres-humble, tres-obeissant, & tres-fidelle suiet & seruiteur,

H. D. R.

TABLE

De Liures de l'Abregé des guerres des Gaules des Commentaires De Cesar.

Table des Liures des guerres Civiles des Gaules des Commentaires de Cesar.

Table des Chapitres de la discipline Militaire des Romains.

9 *Des*

Table des Chapitres du Traité de la Guerre.

ABBRE-



ABREGE' DES GVERRES

Des Commentaires de Cesar.

Auec quelques remarques sur icelles.

Abregé des Guerres des Gaules.

LIVRE I.

CESAR ayant eu le gouuernement des Gaules pour cinq ans, la premiere guerre qu'il y eust fut contre les Suisses : l'ambition d'Orgentorix la causa. C'estoit vn homme, riche, noble & puissant dans sa nation ; il persuada à ce peuple hardi de sa nature, & exercé aux armes par les guerres qu'il auoit auec ses voisins, des s'élargir dans la Gaule, où le pays estoit plus grand & meilleur que le leur. Pour cet effet la deliberation estant prise, ils prennent trois ans de terme pour faire

leurs preparatifs, pendant lesquels ils se fournissēt de chariots & cheuaux de charge, ordonnent de semer tous leurs pays de toutes sortes des grains, pour faire la prouisiō de leurs viures, & nomment pour leur Chef & Conducteur Orgentorix, qui de sa part employe ce temps-là, à se fortifier de l'aide de ses voisins, persuade à Casticus Bourguignon, de se faire Seigneur de son pays comme son pere l'auoit esté; attire à mesme dessein Dumnorix d'Autun (frere de Diuitiac) le plus puissant de sa ville, & lui baille sa fille en mariage. Mais les Suisses ialoux de tout temps de leur liberté, & s'apperceuans qu'Orgentorix aspiroit à les assuiettir, se saisissent de sa personne, & sur les cōtestations de son proces, à cause qu'il auoit vne grande suite de parens, & partisans, il meurt en prison; Cela n'allentit point le dessein de ce peuple, lequel à iour nommé, ayant pris pour trois mois de viures, bruslé le reste de leurs grains & toutes leurs villes, en nōbre de douze, & quatre cents villages, & ayant persuadé de faire le semblable à ceux de Basle, Distalengen & de Clackii leurs voisins; ils partent & s'acheminent vers Geneue, pour la passer le Rhosne. Cesar ayant entendu cette nouuelle, va promptement à Geneue, assemble

semble ce qu'il peut de gens de guerre, fait couper vn Pont qui estoit sur le Rhosne, & entreprend vn fossé & vne muraille de dix huict milles de long, depuis le Lac de Geneue iusques au mont Iura, pour empescher le passage du Rhosne. Ce qu'aprenant les Suisses, il lui deputent, pour lui demander le passage : il les amuse, & leur promet response vne autresfois. Cependant il se met en estat de les empescher, & eux depuis son refus ayant tenté en vain le passage, ils prennent le chemin de Bourgogne que Dumnorix leur procura. Ce que voyant Cesar, laisse Labienus à Geneue, va leuer des nouuelles legions, les suit, & les ayans rencontrez au passage de la Saone, leur deffait la quatriésme partie de leurs troupes qui n'estoient encor passees: apres cela, il fait vn Pont sur la riuiere, les poursuit; mais les viures commençans à lui manquer, & s'estant apperceu que Dumnorix empeschoit ceux d'Autun de lui en donner, ce qu'ils lui auoient promis; il le dit à Diuitiac son grand Ami & frere de Dumnorix; qui le lui confesse, intercede pour lui & obtient son pardon. Puis ayant appris que les Suisses estoient campez au pied d'vne montagne, il la fait reconnoistre, & ayāt trouué qu'elle estoit de facile
acces

acces, il y enuoye toute la nuict Labienus pour en gaigner le sommet; & au matin s'estant mis en bataille, il depesche Considius pour reconnoistre les ennemis, lequel ayant pris l'allarme de Labienus, rapporte à Cesar que les ennemis s'estoiét saisis de la montagne, ce qui l'arresta & l'empescha ce iour là de deffaire les Suisses. Le lendemain il prend la route de Beaume, pour distribuer le bled à son armee, dont les Suisses s'apperceuans le suiuirent. Cesar les voiant venir à lui, se saisit d'vn costau, met son armee en bataille à la moitié de la pente, & tout au haut y loge deux legions nouuellement leuees & tout leur bagage, met pied à terre, renuoye son cheual, fait faire le semblable à tous les autres, pour monstrer qu'il falloit vaincre ou mourir. Les Suisses le viennent attaquer; il les deffait, les poursuit viuement, defend à ceux de Langres de les assister de viures, & enfin les contraint de se mettre à sa discretion. Il leur oste leurs armes, prend des ostages, & les oblige de retourner habiter en leur pays & de restablir leurs maisons, & de trois cents soixante huict mille personnes, dont il y en auoit nonante deux mille portans armes, il n'en retourna en tout que cent dix mille.

REMARQVES.

LA resolution de ce peuple qui semble barbare, & qui par son mauuais succes, est condamné vniuersellement, a neantmoins les mesmes principes de tous Conquerans, à sçauoir le desir de commander & s'accroistre, & est remarquable en sa preuoyance de trois ans pour s'apprester, en sa constance, pour apres la mort du Chef ne desister point du dessein, & l'execution de son dessein, de brusler leurs biens & leurs maisons, afin de ne se laisser aucune esperance de salut, sinon au tranchant de leurs espees. Dont on peut recuillir qu'on ne doit entreprendre aucun grand dessein en tremblant, ni regarder les moyens par où on peut eschapper, mais plustost à ceux par où il faut necessairement vaincre. Car si dés le commencement d'vn dessein perilleux, vous faites connoistre comme vous pouues vous sauuer, l'impatience ou la timidité naturelle des hommes, en fait rechercher le moyen au moindre accident qui arriue: & si les Suisses n'eussent rencontré l'incomparable vertu de Cesar, qui par sa valeur, industrie, diligence & bon-heur arresta leur fureur; ils eussent pû venir à bout de leurs entreprises.

En la conduite de cette guerre, Cesar a monstré (comme en toutes les autres, que ce qui l'a rendu heureux en ses exploits a esté principalement son inuariable ordre au camper seurement, se retranchant tousiours afin de n'estre iamais contraint de combatre que quand il voudroit, & de pouuoir prendre les occasions qui s'offriroient de deffaire ses ennemis : de pouruoir à ce que les viures ne lui manquassent point, & de tenir tousiours ses soldats en exercice & en halaine, pour pouuoir executer ses desseins auec promptitude & bon ordre.

Le pardon de Dumnorix est remarquable. Sa naturelle clemence ly porta, se laissant vaincre aux prieres de son frere Diuitiac qu'il aimoit; neantmoins il fit prendre garde à ses deportemens, afin qu'à l'auenir il n'en n'arriuat de noueaux inconueniens.

La faute de Considius fait voir combien il importe d'enuoyer des personnes experimentees pour reconnoistre une armee.

Et le commandement qu'il fit aux Suisses de retorner habiter leurs pays, fust prudent, pour empescher que les Allemans (nation trespuissante) ne les vinssent occuper, & s'approchassent par là de la Prouence.

SECON-

SECONDE GVERRE.

LE suiet de la seconde Guerre fust tel. La diuision des Auuergnats & Autunois peuples puissans en Gaule : auoient appellé les Allemans à l'aide desquels les premiers auoiẽt vaincu les autres. Neantmoins ils se trouuoient tous opprimez, & beaucoup plus les victorieux, que les vaincus; car ceux-ci en furent quites pour quelques tribut & des ostages, & les Allemans osterent aux autres la pluspart de leurs terres ; si bien que se voyans tous assuiettis, ils tiennent vne assemblee d'Estats par la permission de Cesar, pour demander son assistance, laquelle il leur promet. Mais ayant pour cet effet envoyé vers Ariouistus Chef des Allemans il en reçoit des responses si superbes, qu'en fin ils en viennent aux mains, où Cesar le deffait, le chasse des Gaules, & tous les Allemans, en leur faisant repasser le Rhin. Ces deux guerres furent finies en vn Esté.

REMARQVES.

SVrquoi faut remarquer combien sont dangereux tels secours auxiliaires, sur tout quand on les requiert des peuples plus puissants que soi. Cesar a bien chassé Ariouistus, mais

les

les Gaulois n'ont fait que changer de maistre. Il s'embarque à cette guerre pour deux raisons : la premiere, pource qu'il redoutoit que cette puissante nation prenant pied en Gaule, ne vint fondre en la Prouence, & ne s'approchast d'Italie : & l'autre pource que par icelle il s'insinuoit insensiblement en la conqueste desdites Gaules, ce qu'il mesnagea si dextrement, en entretenant parmi eux leurs diuisions, qu'auec l'aide des vns, il vainquit les autres, & enfin les assuiettit tous.

Faut encore remarquer sa diligence, (tant recommandee en toutes ses actions) pour se saisir de Besançon ayant preuenu ses ennemis, & par ce moyen ayant pourueu à la nourriture de son armee. Ce fut là qu'vne terreur panique saisit ses soldats, laquelle commença par les volontaires, qui voulans se retirer décourageoyent les autres, afin de couurir leur honte, par la generale de toute l'armee; ce qui est vne chose tres-dangereuse, & à quoi vn General d'armee doit prendre soigneusemēt garde, ne deuant iamais hazarder vne bataille qu'il n'ait remis le cœur au siens; ce que fist Cesar pour lors en les haranguant, en quoi il excelloit. Il se seruit aussi (comme plusieurs autres Capitaines, surtout Marius,) de se camper fortement deuant cette armee redoutable, & de faire connoistre à ses soldats par de petits

combats,

combats, que leurs ennemis n'estoyent pas inuincibles ni plus vaillans que eux : leur faire conceuoir qu'adioustant l'ordre & la discipline militaire à la prudence de leur Chefs, ils leur estoyent superieurs : car les Romains n'ont iamais vaincu les autres nations par le grand nombre, ni par la vaillance, mais par la science de la guerre qu'ils exercoyent tousiours, par l'obseruation de leur ordre, & par le retranchement de leur camp. Surquoi il faut considerer qu'Ariouistus s'estant logé entre Cesar & le lieu d'où lui venoyent les viures, & Cesar ne l'ayant pû attirer cinq iours durant à la bataille, apres auoir bien fortifié ledit camp, il va auec toute son armee en bataille en fortifier vn petit, en vn lieu aduantageux, esloigné du premier de deux milles, & qui lui fauorisoit le chemin de ses viures, faisant trauailler le tiers de son armee, pendant que les autres deux tiers estoyent en bataille, qui repousserent les troupes qu'Ariouistus enuoya, pour empescher ladite fortification : Laquelle estant faite y laisse deux legions & r'amene le reste de son armee dans son vieux camp. Le lendemain Cesar se met en bataille entre les deux camps : mais s'estant retiré, Ariouistus attaque le petit & en est repoussé. Cesar ayant ainsi raffermi le courage de ses soldats, sort tout son armee en bataille

taille & va iusques au retranchement d'Ariouistus, le prouoque au combat, lequel sort & est deffait.

TROISIESME GVERRE.

LIVRE II.

LA troisiesme Guerre de Cesar fust contre les Belges, tierce partie de la Gaule, & ceux qui pour lors estoient les plus aguerris. Les principales causes en furēt, que voians le reste des Gaulois en paix auec les Romains; ils craignirent d'en estre attaquez: puis ils en furent sollicitez par quelques Gaulois mescontens ou ambitieux les vns ne prenans plaisir de voir non plus les Romains que les Allemans dans leur pays & les autres apprehendans de ne pouuoir durant leur seiour s'emparer de quelque Principauté ou Domination. Le denombrement de leurs forces montoit à deux cents quattre vingts vn mil hommes de combat. Cesar ayant appris ce grand preparatif, fait attaquer Diuitiac, & les Autunois ceux de Beauuais, & s'estant asseuré de ceux de Reims qui se declarent pour lui, il va planter son camp sur la riuiere

uiere d'Aisne pres de Soissons, puis il secourt Brenne, & les ennemis voulans passer ladite riuiere, il s'y oppose & en tuë grand nombre. Apres cela les viures manquans à vne si grosse armee, & ceux de Bauuais apprenans que Diuitiac rauageoit leur territoir ; ils resolurent de s'en retourner chacun chez soi, & se remettre ensemble pour secourir le premier des peuples qui seroit attaqué. Mais il firent leur retraite si en desordre, que Cesar eut loisir de les ioindre, les chargeant sur la queuë les mit a vauderoute, où il en fit vn grand massacre, & en suite va assieger & prendre Noyon. Tous ces peuples font ioug, horsmis ceux de Tournay, estimez les plus vaillans de tous, qui ayant mis leurs vieillards, femmes & enfans en seureté, resolurent de se defendre. Cæsar va à eux, ils l'attaquent si furieusement sur vn logement qu'ils le penserent deffaire, & il confesse qu'en ce combat sa bonne fortune y eust autant de part que sa valeur & industrie ; neantmoins il les deffit, apres quoi il ne trouua plus de resistance, & la renommee de ses victoire le rendit redoutable iusques dans l'Allemagne, & lui acquist toute la Normandie & a Bretagne, que P. Crassus vn de ses Lieutenans soumit au peuple Romain, auec vne seule legion.

REMARQVES.

FAut noter ici le iugement de Cesar, qui par sa diligence s'asseura de ceux de Reims, par son industrie & douceur les maintint fidelles, & par sa preuoiance prepara vne diuersion contre ceux de Beauuais peuple tres puissant, qui lui fut tres-vtile.

Apres est à considerer qu'vne armee de trente ou quarante mil hommes bien aguerris & disciplinez, peut auec patience en se retrenchant, & en se bien logeant, dissiper les plus nombreuses armees, lesquelles faute de viures se destruisent d'elles mesmes, & si elles combatent (pourueu qu'on éuite d'estre enuironné de toutes parts,) les desordres & la confusion les dissipent. Les guerres des Romains en font foi, qui n'ont iamais deffait leurs ennemis, qu'ils ne fussent en moindre nombre qu'eux. ni esté forcez de sortir de leur camp retrenché, pour donner la bataille contre leur gré: & particulierement la presente, en laquelle Cesar a eu plus d'affaire contre vne seule prouince des Belges, que contre tous les Belges ensemble. ayant descrit tres-particulierement la bataille qu'il eut contre ceux de Tournay, comme vne des plus dangereuses qu'il ait iamais donnees; où il y a plusieurs choses dignes d'estre considerees.

LA

La premiere que ceux de Tournay ayans esté aduertis que Cesar faisoit marcher apres chaque legion le bagage d'icelle; ils se resolurent de s'embusquer & de le combatre, iugeans bien que le bagage separant les legions en vn pays plein de hayes, elles ne se pourroient secourir les vnes les autres, & qu'ainsi ils pourroyent auec toutes leurs forces deffaire chaque legion à part.

La seconde, qu'ils se trouuerent trompez en leurs presupositions, pource qu'encore que Cesar fit ainsi marcher son armee en pays ami pour la commodité d'icelle; neantmoins quand il fut en pays suspect, il fit marcher six legions ensemble, puis tout le bagage, & derriere icelui deux legions ensemble nouuellement leuees, & ce fut en tel ordre, & sur son logement qu'ils le chargerent.

La troisiesme, la confession de Cesar, qui aduouë franchement que son armee fut attaquee tellement à l'impourueu & si viuement & en vn pays si conuert, que ce ne fust ni son ordre ordinaire qui la sauua, (car il n'eut loisir de la mettre en bataille,) ni les exhortations, ni sa presence par tout, (pour ce qu'il lui fallut combatre où il se trouua:) mais attribuë seulement le salut d'icelle, à la longue discipline de ses soldats, qui sçauoient d'eux mesmes se ranger où il falloit, & à ce qu'il faisoit obseruer exactement à tous ses

Officiers de demeurer en leur deuoir, tandis que le retrenchement du camp se faisoit, si bien que par tout il se trouua des gens à commander, & d'autres à obeïr: ce qui causa la resistance & empescha l'estonnement.

La quatriesme, qu'vne resolution temeraire est souuent à craindre, & que pour l'éuiter il ne faut iamais relascher ce qui despend de la discipline militaire.

Et la cinquiesme, que sur la trahison que ceux de Bolduc, (qu'il auoit assiegés dans la meilleure de leurs forteresses,) lui voulurent faire apres s'estre rendus; on doit apprendre qu'il se faut tousiours deffier de son ennemi, & se tenir d'autant plus sur ses gardes, qu'on est proche de le vaincre.

QUATRIESME GVERRE.

LIVRE III.

LE premier exploict d'armes fust contre Seruius Galba, vn des Lieutenans de Cesar, qui l'ayant enuoyé auec vne legion & quelque caualerie au pays d'Ælen, Valais & Sion, (qui s'estend depuis la Sauoye iusqu'au Lac de Genene.) pour asseurer le trafic des Marchands, apres quel-

quelques cõbats heureux fit paix auec ces gens là. receut leurs ostages, & ayant laissé deux compagnies au pays d'Ælen, il va loger auec le reste de la legion au bourg de Martanach, situé dans vne vallee, & separé en deux d'vne petite riuiere nommee la Branse, il retrenche son camp d'vn costé d'icelle, & de l'autre il y loge les Gaulois qu'il auoit auec lui. Le petit nombre des soldats qu'il auoit en sõ camp, (qui n'estoit encore bien en defence,) donna la hardiesse à ses peuples de se reuolter, esperans qu'à la premiere attaque ils l'emporteroyent ? car ils ne pouuoyent suporter qu'il retint leurs enfans en ostages, & apprehendoient que les Romains n'annexassent ces lieux là à la Prouence qui en estoit voisine. Il se voit donc attaqué de toutes parts, auant qu'il eust loisir de se reconnoistre, & ses affaires se trouuant en grande extremité, n'ayant viures pour subsister ni gens pour resister longuement: le desespoir lui fit receuoir le conseil de P. Sextius Baculus premier Centenier de l'enseigne Roüelle, & de G. Volusenus Colonel de mil hommes, qui fut de sortir de toutes parts sur leurs ennemis, ce qu'ils firent si brusquement que ceux, qui ne se pouuoient defendre contre eux dans vn retranchement, les deffirent à la campagne. Cela fait,
 il

il prend le temps de leur estonnement pour retirer sa legion en lieu de seureté.

Mais l'occasion de la quatriesme guerre fut telle, que P. Crassus l'vn des Lieutenans de Cesar, ayant enuoyé plusieurs Tribuns pour faire la prouision des bleds, necessaire pour la nourriture de son armee aux pays du Perche, Cornoaille, & Vannes: ils les retinrent contre la foi publique, en esperance de recouurer leurs ostages. A cet exemple leurs voisins firent le semblable, & tous manderent à Crassus qu'ils ne les deliureroient point qu'on ne leur rendist leurs ostages. Cesar ayant entendu cette coniuration, se prepare diligemment à la guerre; iugeant que s'il la laissoit impunie, il ouuroit la porte à vne reuolte generale: car il cognoissoit bien l'humeur des François prests à prendre les armes, aimans leur liberté; & abhorrans la seruitude. Il pouruoit premierement à empescher que la ligue ne s'augmente. Pour cet effet il enuoye Labienus au pays de Treues auec la caualerie, lui ordonnant de visiter ceux de Reims & les autres Belges: P. Crassus en Gascongne auec douze enseignes de Legionnaires, & bon nombre de gens de cheual: Q. Titurius Sabinus auec trois legions au Perche, Alençon & Lizieux: donne l'armee de mer à D. Bru-

D. Brutus, & lui auec celle de terre, se resout d'aller attaquer le peuple de Vannes, comme le Chef de cette guerre. Leur pays est maritime, difficile à aborder & puissant en vaisseaux; si bien que quand auec beaucoup de trauail il auoit reduit vn lieu à estre forcé, les habitans se mettoient dans leurs vaisseaux auec tous leurs biens, & alloient en vn autre, & ainsi il n'aduançoit rien iusqu'à ce que son armee de mer estant venuë; il leur donna la bataille & les deffit. Apres cela ils se rendirent à Cesar, qui fit mourir tout le Senat, & vendre le peuple. En ce mesme temps les Lieutenans que Cesar auoit distribuez par les Gaules, ne furent pas sans affaires. Q. Titurius Sabinus fut attaqué par Viridonix Chef de diuers peuples, auec de grandes forces. Mais par sa patience & son astuce, il l'attira à le venir attaquer dans son camp retrenché, & le vainquit, ce qui r'asseura tout ce pays là. P. Crassus du costé de la Guyenne deffait les Sontiates; les assiege dans leur ville, & la prend. Apres la capitulation Adeantuan leur Chef sort auec six cents de ses plus affidez soldats & tasche de faire effort sur le camp des Romains: mais estant repoussé Crassus ne laisse de lui tenir la premiere capitulation accordee. Durant ce siege les peuples d'Espagne & de Gascon-

gne qui ſont au tour des monts Pyrenées: ſe liguent enſemble, & eſliſent pour Chefs des Capitaines, qui auoient fait la guerre ſous Sertorius. Craſſus les vint attaquer. Ils ſe retrenchent & lui coupent les viures de telle ſorte; qu'il eſt contraint de les combatre dans leur retrenchement, auquel de bonne fortune pour lui, il trouua quelque manquement, par où il les força. Cette victoire ſoumit tous ces peuples là. Ceſar ne voiant plus en armes que ceux de Terouenne & de Gueldres, quoi que l'Eſté fut fort auancé s'y achemine, où il trouue vne nouuelle maniere de faire la guerre. Ces gens là ſe retenans dans de grandes foreſts, il les y va chercher, & eſtant ſur le bord ainſi qu'il fortifioit ſon camp, ils l'attaquent & ſont repouſſez: apres quoi Ceſar s'auance dans la foreſt, en fait couper les arbres, s'en ſert comme d'vn rempart, & auec vne peine & diligence incroyable, s'auance iuſques où ils tenoient tout leur beſtail & dernier bagage: mais le temps vint ſi rude & pluuieux, qu'il fut contraint de mener ſon armée en garniſon & d'hiuerner.

REMARQVES.

Inſi finit cette guerre, où nous remarquerons premierement l'vtilité des retranche-

trenchemens des camps, qui seruent aux pays entiers de bride comme les Citadelles aux villes, les Romains n'ayans maintenus sous leur obeissance tant de Peuples conquis que par ce moyen là : car les armees qui sont en garnison en diuerses villes peuuent ainsi separees estre deffaites en tout ou en partie par vne coniuration : puis les delices des villes corrompent toute discipline militaire, & auilissent tout courage genereux. En tout cas, s'il y a plus de forteresses qu'il n'en faut garder ; il les faut demanteler, afin que rien ne puisse resister à l'armee : laquelle estant tousiours ensemble s'oppose à tout r'alliement de coniuration ; Estant tres-certain, que non seulement pour empescher les sousleuemens d'vne prouince conquise, mais aussi pour conseruer son pays contre vne plus grande force que la sienne, (donnant ordre qu'on ne manque point de viures,) on le peut faire en se retrenchant fortement : Car quiconque se met tout à fait sur la defensiue en se r'enfermant dans les villes, il faut (sans vn secours estranger). qu'à la longue il perisse: pource que deux ou trois annees de degats de la campagne reduisent les villes à la faim, & leur font connoistre, que vostre foiblesse ne les peut sauuer. Si bien qu'ils aiment mieux se rendre à vostre ennemi, que se perdre.

En second lieu, nous considererons combien Crassus fut embarassé, quand il eut affaire aux Capitaines qui auoient appris leur mestier sous Sertorius, & qui selon la coustume des Romains se seruoient de l'aduantage des lieux, fortifioient leur camp & coupoyent les viures. Car auec telle maniere de faire la guerre, ils auoient reduit ledit Crassus à tel point : qu'il fut contraint d'attaquer leur camp, lequel encore qu'il le forçat, soit ou pour auoir de meilleurs soldats ou pour trouuer quelque endroit d'icelui mal fortifié, il ne laissa d'entreprendre ce coup, plus par desespoir que par raison, & lors seulement qu'il se trouua dans la necessité de mourir de faim.

Nous remarquerons encore ce qui arriua à Cesar en toute cette guerre, comme nulle diuersité dont on se seruit pour la lui faire ne l'estonna, soit qu'on l'attaqua en campagne raze, ou dans son camp, ou qu'on le surprit, ou qu'on se retirast en lieux inaccessibles : ayant tousiours cherché ses ennemis par tout, & sans relascher vn seul point de la discipline militaire. Car encor que nos ennemis fassent quelquesfois des actions qui tesmoignent de la peur, pour mieux nous surprendre : Il ne faut pourtant iamais les mespriser, estant vn mestier que le nostre, où vne faute ne se repare point, & où vne heu-

re

e fait perdre la reputation acquise en tren-e ans.

Pour clorre ce discours : i'adiousterai que a cruauté que Cesar fit à ceux de Vannes e doit soüiller sa clemence, qu'il a tesmoi-nee tout le cours de sa vie ; mais considerer u'il força plustost son naturel en cette a-ction seuere, pour chastier le violement du roit des gens, en ce qu'ils auoient retenus risonniers ceux qui sous bonne foi alloient egocier auec eux : & aussi pour donner ter-eur à tous ces peuples si suiets à la reuolte, n leur faisant esprouuer vn doux gouuerne-ment quand ils se maintenoient en obeissance, & en les traitant rigoureusement quand ils en ortoient.

CINQUIESME GVERRE.

LIVRE IV.

LES Allemans de Francfort & de Hessen, en nombre de quatre cents mille ames, se voians persecutez par les Sueues, (le plus puissant & hardi peuple d'Allemagne) quitent leur pays, & apres auoir roulé par diuerses contrees abordent au Rhin, à l'endroit des prouinces de Gueldres & Iuliers ; d'où ils chassent les habi-

habitans, & s'emparent de leur terre d'vn costé & d'autre de la riuiere. Cesar qui connoissoit l'humeur des François inquiéte & prompte à secoüer le ioug de la seruitude; se resolut de ne laisser affermir les Allemans deça le Rhin. Et encor qu'ils s'apperceut bien qu'ils auoient commencé de traiter auec eux; Il le dissimule, & anticipant le temps qu'il auoit accoustumé de se mettre en campagne, va droit pour combatre lesdits Allemans, lesquels estonnez de cette diligence lui enuoient des Ambassadeurs pour traiter de paix. Il les écoute paisiblement, leur donne de bonnes responses; mais il marche tousiours vers eux. Enfin ils tombent d'accord des conditions pourueu que Cesar vueille s'arrester trois iours. Il leur en accorde vn, durant lequel sa caualerie en nombre de cinq mille s'estant auancee au fourage, elle fait rencontre de huict cens cheuaux Allemans qui les chargent brusquement, les mettent en route, & les menent battant iusques au camp des Romains. Mais le lendemain ayant enuoyé tous leurs principaux Chefs vers Cesar, pour s'excuser de cette action, & lui remonstrer qu'elle estoit suruenuë par accident; il les retient prisonniers, marche auec son armee vers les Allemans, les surprend & les taille

taille tous en pieces; apres quoi il fait vn Pont sur le Rhin, passe en Allemagne, secourt la ville de Cologne, accorde la paix à ceux qui veulent donner des ostages, brusle & rauage les autres, & au bout de dix huict iours retourne en France, & rompt son Pont.

REMARQVES.

Est à noter ici la conduite de Cesar, qui par sa prompte & inopinee venuë, dissipa les menees qui se faisoient entre les Allemans & les Gaulois: par sa dissimulation enuers les Gaulois, feignant de ne sçauoir lesdites menees, & leur tesmoignant de la confiance, les retient & les empesche de se precipiter dans vne ligue auec les Allemans: par son industrie les amuse à traiter, tandis qu'il s'auança tousiours vers eux, & quand l'occasion s'offre, il prend son aduantage pour les prendre en desordre, & destituez de leurs Chefs, leur faisant accroire qu'ils auoient les premiers rompu le traité.

Apres faut considerer, qu'à la renommee de cette grande deffaite, il voulut faire voir les Aigles Romaines delà le Rhin, pour donner de l'espouuante aux Allemans, afin de les contenir à l'aduenir. Qu'il ne voulut passer le Rhin sur des bateaux comme chose trop perilleuse; mais il fit vn Pont qu'il fit

forti-

fortifier & garder des deux costez de la riuiere: qu'il ne demeura en ce pays la, que le temps necessaire a la reputation de ses armes, & qu'en retournant il coupa son Pont, afin d'oster le moyen aux Allemans de s'enseruir.

I'adiouste encor que la deffaite de cinq mille cheuaux Romains par huict cents cheuaux Allemans, & le lendemain la deffaite de quatre cents mille Allemans par trente ou quarante mille Romains: monstrent clairement que ce n'est pas la vaillance naturelle d'vne nation sur l'autre, ni le grand nombre sur le petit, qui donne le gain des combats; mais l'obseruation exacte de la discipline militaire, & l'exercice continuel des armes, qui instruit non seulement à bien combatre, mais aussi à bien prendre ses aduantages, & à connoistre quand il faut combatre ou non.

SIXIESME GVERRE.

LA sixiesme guerre de Cesar fust contre l'Angleterre, pource que ceux de cette Isle là assistoient souuent les François contre lui. Pour cet effet, il s'enquiert des Marchands qui y trafiquoient quelles nations y habitoyent, comme ils faisoient la guerre

guerre, ſous quelles loix ils viuoyent, & quels eſtoient leurs meilleurs ports. Apres il enuoya reconnoiſtre la coſte par C. Voluſenus, puis fit venir ſes nauires, ſur leſquelles il auoit fait la guerre à ceux de Vannes, & prepara toutes choſes neceſſaires à ſon deſſein. Le bruit de ce preparatif donna ſuiet à pluſieurs villes Angloiſes de lui enuoyer des Ambaſſadeurs, lui promettre obeiſſance, & lui offrir des oſtages, leſquels il r'enuoya auec bonnes paroles, & auec eux Cornio [qu'il auoit fait Roi d'Arras,] pour ſous ce pretexte reconnoiſtre mieux le pays. Neantmoins Cornio n'oſant ſe fier aux Anglois, demeura ſeulement cinq iours ſur les coſtes, puis retourna faire ſon rapport de ce qu'il auoit pû connoiſtre. Cependant Ceſar fait paix auec ceux de Terouenne, afin de ne laiſſer aucune guerre derriere lui: prend deux legions & partie de ſa caualerie: enuoye le reſte de ſon armee au pays de Gueldres, ſous la charge de Q. Titurius Sabinus & Arunculeius Cotta: donne la garde du port où il s'embarquoit à P. Sulpicius Ruffus, & fait voile. Il arriue heureuſement à la coſte d'Angleterre, (auec ſon infanterie ſeulement,) qu'il trouue toute en armes: il tente de faire là ſa deſcente, où trouuant trop de difficulté, il la

l'a va faire à huict milles plus loing, encor fut-ce auec peril. Neantmoins il estonna tellement les Anglois, qu'ils lui enuoierent demander la paix. Mais vne tourmente estant arriuee qui lui fracassa plusieurs de ses vaisseaux, & reietta en terre ferme tous ceux qui portoient sa caualerie; leur donna courage; & au lieu de lui donner des ostages, armerent tout le pays contre lui, mal menant vne de ses legions, qui estoit allee au fourage, laquelle il secourt & la retire sauue. En ces extremitez Cesar pouruoit au radoubage de ses vaisseaux, à ses viures, à la seureté de son camp, & estant de nouueau attaqué par les habitans de l'Isle; il les combat & deffait; ce qui les oblige derechef à demander la paix. Il la leur accorde, prend ostages de ceux qui en voulurent donner promptement, & r'amene en Gaule son armee saine & sauue. Il y eust seulement deux nauires auec trois cents soldats, qui estans descendus vn peu plus bas, furent chargez par ceux de Terouenne, ce que Cesar ayant entendu y court auec sa caualerie, les deliure, & deffait ses ennemis.

REMARQVES.

Est à remarquer, que commencer vne guerre en Automne, sans vtilité apparen-

rente, en vn pays point reconnu, n'y ayant aucune intelligence, & auoir a passer l'Ocean; est vne entreprise ce me semble bien digne de l'inuincible courage de Cesar, mais non de sa prudence acoustumee. Neantmoins il faut condonner cette escapade à sa bonne fortunne, laquelle il auoit assuiettie à sa volonté, car en ce dessein où il sembloit que les hommes & les Elements eussent coniuré contre lui, la Terre lui refusant le viure, la Mer fracassant ses vaisseaux, l'Air fournissant les tempestes, & le pays où il estoit abordé coniurant sa ruine; il resista constamment à tout cela, opposant à la faim sa preuoyance à nourrir son armee; au debris de la Mer, sa diligence pour le radoubage de ses vaisseaux; aux attaques de ses ennemis, ses armes pour les batre: si bien qu'il les contraignit de lui demander la paix, & ainsi il se retira glorieusement d'vn mauuais pas, où tout autre deuoit succomber.

Considerons tousiours comme auant que partir de la France, il pourueut à ce qui estoit necessaire pour la contenir en son deuoir, & à la seureté de son retour.

Notons encor combien Cesar abondoit en inventions, pour bien prendre son temps dans l'occasion mesme: car comme ils'apperceut

ceut que ses soldats pour n'estre accoustumez aux combats de Mer, s'embarassoient à la descente; Il changea dans l'action mesme son premier ordre, & auec les vaisseaux à rame, approcha plus de la coste, & malgrè ses ennemis mit pied à terre; & eux pour voir une maniere de vaisseaux qu'il ne connoissoient point, s'estonnerent & se mirent en fuite, Aussi faut il admirer en Cesar deux parties qu'il auoit en perfection, lesquelles rendent vn Capitaine excellent; à sçauoir qu'il pouruoyoit à toutes les choses qui pouuoient seruir ou nuire à son dessein auant que de l'entreprendre: & que dans l'execution il ne manquoit à prendre son temps quand il s'offroit, ou remedioit sur le champ aux accidens impreueus qui lui arriuoient. En quoi il a esté inimitable.

SEPTIESME GVERRE.

LIVRE V.

Cesar n'estant content de son premier voyage d'Angleterre; employe l'Hiuer à faire preparer l'équipage necessaire pour y passer vne seconde fois, & selon sa coustume il va en Lombardie, d'où auant que retourner il passe en Esclauonie, pour y appai-

appaiser quelques seditions qui y estoient suruenuës : apres il retourne en son armee, trouue tout en bon estat ; loué vn chacun de la bonne diligence qu'ils ont apportee à apprester toutes choses. Mais auãt que partir il va à Treues tres puissant peuple, sur la diuision suruenuë entre Indutiomar & Cingentorix les deux plus puissans de la ville. Le dernier va au deuant de lui, & lui promet toute obeissance : l'autre se prepare à la guerre. Neantmoins craignant d'estre abandonné, il se rend. Cæsar le reçoit ; mais il diminuë son authorité, & augmente celle de Cingentorix , qu'il croioit lui estre plus affectionné. Cela fait il continuë son dessein , mene à cette guerre les principaux de Gaule. Dumnorix d'Autun en fait difficulté, Cesar l'en presse, il s'excuse : puis il tasche de desbaucher les Gaulois : finalement il s'enfuit, il enuoye apres, & ne voulant retourner il est tué. L'embarquement se fit à Calais, où Cesar laissa Labienus auec trois legions & deux mille cheuaux : Il passe en Angleterre, il ne trouue nul empeschement à la descente, il fortifie vn camp pour garder ses vaisseaux, & y laisse Q. Atrius, passe outre , & force le camp des Anglois vn peu esloigné delà. Le lendemain Atrius lui mande que la tourmente a fracassé la pluspart de ses vaisseaux.

feaux. Il y retourne, employe dix iours entiers à les r'accommoder, les met en terre, fait bien fortifier ce camp là, mande à Labienus qu'il lui fasse faire de nouueaux vaisseaux, puis auance vers Cassiuellanus. declaré Chef des Anglois contre lui, lequel ne l'ose attaquer si ce n'est quand il sort de son camp pour aller au fourrage : ce qui l'oblige d'y aller fort & en bon ordre, & apres auoir esprouué en quelques escarmouches sa façon de combatre ; il le deffait par C. Trebonius l'vn de ses Lieutenans, qui y estoit allé auec trois legions & toute la caualerie. Depuis cette deffaire il ne parut plus d'ennemis en gros, & Cesar ayant abordé la Tamise au seul lieu qu'on la peut gayer, la passe en dépit des Anglois qui s'efforcerent de l'en empescher. Cela estonna tellement Cassivellanus, qu'il ne fit plus que se cacher dans les forests : & voiant que diuerses villes s'estoient renduës à Cesar, il enuoya aussi vers lui, lequel le receut baillant des ostages, imposant vn certain tribut sur le pays ; puis voiant la saison auancee, & apprehendant quelques tumultes en France, il repasse la Mer, r'amenant son armee pleine de gloire : laquelle contre sa coustume, il fut contraint à cause de la sterilité de l'annee, de separer en diuerses garnisons pour
la

la faire viure. Mais auant qu'il peust passer en Italie, Ambiorix & Catanuleus excitez par Indutiomar prennent les armes, attáquent Sabinus & Cotta deux de ses Lieutenants, les deffont & les tuent comme ils pensoient se retirer de leurs logemens. Delà vont attaquer Ciceron dans son camp, l'vn de ses autres Lieutenans, qui se defend auec grand peine. Cesar le deliure & deffait les Gaulois. Le bruit de la deffaire de deux legions Romaines incite les autres Gaulois à se reuolter; si bien que Labienus est attaqué dans son camp par Indutiomar. Il soustient son effort, puis apres le deffait & le tuë. Comme la premiere deffaite des legions Romaines auoit esmeu toutes les Gaules à se reuolter, aussi ces deux dernieres des Gaulois leur firent quiter les armes.

REMARQVES.

En ce second voyage de Cesar en Angleterre, encore qu'il y soit allé plus fort & mieux preparé que la premiere fois, ayant remedié à toutes les choses qui lui auoient manqué; neantmoins allant dans vn pays où il lui falloit aller par Mer, où il n'auoit aucune intelligence, & partant d'vn autre nouuellement conquis, suiet aux reuoltes, & qui enduroit mal volontiers la suie-

ſuietion ; il contenta pluſtoſt en icelui ſon ambition, qu'il ne fit grand profit aux Romains. Surquoi nous remarquerons premierement ſa dexterité & prudence, en ce qu'il emmena volontairement auec lui tous les plus remuans des Gaules pour lui ſeruir d'oſtage. Mais il ſemble que ſa clemence naturelle lui fit faire vne faute en ſe contentant de diminuer l'authorité d'Indutiomar, au lieu de la ruiner tout à fait, dont depuis il ſe penſa mal trouuer.

Secondement, comme il ne s'eſtonne iamais aux accidens inopinez, & auſquels il pouruoit comme s'il les auoit preueus. Ce qu'il teſmoigna bien à propos en cette grande tempeſte, qui lui fracaſſa tous ſes vaiſſeaux, & qui euſt mis au deſeſpoir tout autre que lui.

Tiercement, encor qu'il ſoit renommé pour le Capitaine qui a mieux ſceu ſe preualoir de ſes victoires, & qui les a pourſuiuies le plus chaudement ; il ne l'a pas voulu faire en cette-ci, pource qu'il eſtoit en vn pays inconnu, & que ſon camp n'eſtoit encor bien fortifié.

Conſiderons auſſi que combien que la diſette des bleds le contraignit contre ſa couſtume de faire hiuerner ſon armee en diuers lieux, & non tout enſemble pour la faire viure plus facilement : Il le fit ſi iudicieuſement, que les lieux où il la logea n'eſtoient ſi eſloignez les vns des autres, qu'ils ne ſe peuſſent ſecourir : ni ſi proches, qu'ils ne continſſent diuers peuples

ples en deuoir. Neantmoins le succes de ce logement nous monstre euidemment, qu'il n'est rien si bon que de loger en corps, pource qu'on entreprend plus facilemēt sur vne petite troupe que sur vne grande, ce qui donna hardiesse aux Gaulois de se rouolter, & d'attaquer le camp de Sabinus & de Cotta, où la harangue artificieuse d'Ambiorix qui parlementāt auec eux, & leur persuadant que la reuolte estoit si generale, qu'à mesme heure tous les autres camps estoient attaquez, & ne se pouuoient secourir les vns les autres; les mit en telle confusion d'aduis, que la peur leur fit choisir le pire, qui estoit d'abandonner leur camp, & de se retirer. D'où nous apprendrons qu'on ne se trouue iamais bien de suiure les conseils de son ennemi, & que la retraite en veuë d'ennemi est la plus dangereuse action qu'on puisse faire.

La resistance de Ciceron dans son camp, qui ne voulut receuoir le conseil de son ennemi, mais prit celui de se defendre dans les retrenchemens, lui reussit à son salut & grande gloire, & donna loisir à Cesar de le secourir. En quoi il y a deux choses remarquables: la premiere de Cesar qui ayant appris que les Gaulois venoyent a lui pour le combatre, se voyant foible choisit vn lieu aduantageux, le fortifie, fait son camp fort petit: afin de le mieux defendre & faire croire a ses ennemis qu'il estoit fort foible: lesquels apres l'auoir prouoqué au combat

bat plusieurs fois commencerent a le mespriser, dont s'engendra parmi eux une negligence de tout ordre, telle qu'ils ne l'attaquoyent plus qu'en desordre : les ayans ainsi endormis un iour, il les chargea si brusquement qu'il les desfait sans resistance : & Labienus l'un de ses Lieutenans par un semblable stratageme desfait aussi facilement Indutiomar. Et la seconde, des Gaulois qui ne pouuant forcer le camp de Ciceron qui contenoit dix mille de circuit qui fut fait en trois heures, & par des personnes qui n'auoyent pour remuer la terre que leurs espees & pour la porter que leurs habillemens. Ce qui monstre le grand nombre de gens qu'ils estoyent, & ce qu'on peut faire aux armes bien reglees & bien pourueuës.

HVICTIESME GVERRE.

Livre VI.



CEsar voiant les affaires des Gaules se disposer à la guerre, se fortifie de trois legions Romaines, & de tout autant d'autres soldats qu'il peut trouuer. Ce qui lui vint bien à propos : car depuis la mort d'Indutiomar, les Treuois mirent leur gouuernement entre les mains de ses parents, qui se liguerent auec tous ceux qui se voulurent reuolter, & parti-

particulierement au ec Ambiorix. Dont Cesar ayant eu aduis, met dés l'Hiuer quatre legions ensemble, surprend les Tournaisins & les force de se rendre & lui bailler des ostages: puis le Printemps venu, fait l'assemblee des Gaules à Paris, d'où le propre iour qu'il la finit, va attaquer ceux de Sens, puis ceux de Chartres, qui se trouuans surpris se rendent. Delà il se prepare d'attaquer Ambiorix & les Treuois; mais auparauant il leur veut oster leurs alliez. Pour cet effet il se descharge de tout son bagage qu'il enuoye à Labienus (qui estoit au pays des Treuois,) auec deux legions pour le fortifier, & lui auec cinq va attaquer les Gaulois. Pour cette execution il partagea son armee en trois: pource qu'il sçauoit bien qu'ils estoient assez forts pour lui disputer la campagne: & brusla & pilla tellement leur pays qu'il les contraignit de se rendre, de bailler leurs ostages, & d'abandonner Ambiorix. En ce mesme temps les Treuois attaquent Labienus, qui faisant semblant d'auoit peur, & se retirant comme s'il eut fui, les attira en desordre en lieux desaduantageux où il les deffit, & prit la ville mesme de Treues. Cette expedition faite, Cesar bastit vn Pont sur le Rhin & le passe. Ceux de Cologne le fauorisent, il fortifie son camp, y fait prouision

de viures, & tasche de contraindre les Sueues de venir au combat. Mais voiāt qu'ils se retirent dans de grandes & profondes forests, il cesse de les poursuiure, repasse le Rhin, coupe du costé de l'Allemagne six vingts pieds seulement de son Pont, fait vne bonne Tour sur le bout d'icelui, & bastit vn Fort à l'autre bout du costé de la Gaule, laissant douze Cohortes à la garde d'icelui & dudit Pont, (en cet endroit Cesar fait vne description des mœurs & coustumes des Gaulois & Allemans.) Cela fait, il va continuer la guerre contre Ambiorix, & pour le mieux surprendre il enuoye deuant L. Minutius Basilius auec toute la Caualerie, lui defendant de faire aucun feu dans son camp, afin d'oster la cognoissance de sa venuë. Et ainsi il pensa se saisir d'Ambiorix qui se sauua miraculeusement, & ne fit plus que fuir d'vn lieu à l'autre. Cesar pour mieux le poursuiure, met de nouueau son bagage en vn chasteau du Liege nommé Vatucca, à la garde duquel il laissa Q. Tullius Ciceron auec vne legion, lui ordonnant pendant sept iours que dureroit son expedition, de faire bonne garde & de ne sortir de ses retranchemens. Puis il separa son armee en trois pour rauager tout ce pays, n'ayant obstacle d'aucune armee formee, si bien que son plus grand

grand ſoin eſtoit, d'empeſcher que ſes ſoldats deſireux du butin ne s'eſcartaſſent trop, de peur qu'ils ne fuſſent aſſommez des ennemis cachez dans les foreſts & dans les mareſts. Le bruit vola ſoudain delà le Rhin que Ceſar mettoit au pillage le pays de Gueldres: ce qui donna ſuiet aux Veſtfaliens de participer à ce butin. Ils aſſemblent promptement deux mille cheuaux, paſſent le Rhin, pillent ſans reſiſtance & y prennent tel gouſt, qu'ils ſe reſoluent d'attaquer le camp des Romains, où par malheur ce iour là, qui eſtoit le ſeptieſme du partement de Ceſar, Ciceron qui auoit obſerué ſon commandement fort exactement, n'en ayant nulles nouuelles ni de nuls ennemis, ſe laiſſa emporter à l'importunité de ſes ſoldats, auſquels il auoit permis d'aller au fourrage: quand au meſme temps il ſe vit attaqué à l'impourueu des Veſtfaliens, contre leſquels il eut de la peine à ſe defendre; iuſqu'à ce que ſes ſoldats retournant du fourrage, vne partie paſſa à trauers les ennemis & regaigna le camp, mais le reſte fut taillé en pieces. Neantmoins le ſecours oſta aux ennemis l'eſperance de le forcer, & ainſi ils ſe retirerent en leur pays auec leur butin. Peu de temps apres arriua Ceſar, lequel tança Ciceron d'auoir outrepaſſé ſon

ordre ; puis se mit de nouueau à mettre à feu & à sang le pays de Gueldres & à poursuiure Ambiorix qui pourtant eschappa. Apres cela il met son armee en garnison qu'il pouruoit de bled, puis passe en Italie.

REMARQVES.

EN cette guerre Cesar n'a pas eu de grandes resistances, tout le monde fuyant deuant lui, & ne faisant que brusler & rauager le pays. Neantmoins il y a de belles remarques à faire. Car si on n'y apprend à combatre, & à forcer les forteresses ; vous y apprenez la maniere de venir à bout de ceux qui se defendent en fuyant, & en se retirant aux lieux inaccessibles : à quoi beaucoup de Capitaines ont manqué pour n'y auoir obserué trois choses principales, comme à fait Cesar. A sçauoir de les preuenir tellement par vne grande diligence, qu'on les surprenne auant qu'ils puissent retirer, ni eux ni leurs viures dans les forests ; si bien que par cette voye on contraint les vns à se rendre & les autres à perir de faim. La seconde, de separer son armee en autant de parties qu'on le peut faire seurement, afin qu'attaquant vn pays en diuers endroits tout à la fois, les habitans d'icelui ne sçachent de quel costé se pouuoir retirer ; & la derniere, d'empescher que ses soldats ne desban-

dent

dent ſans ordre pour aller butiner, de peur qu'ils ne ſoyent aſſommez par les ennemis; Duquel manquement eſt ſouuent arriué de grands inconueniens en des armees conquerantes. Ce qui nous doit apprendre de ne relaſcher iamais de la ſeuerité de la diſcipline militaire; quoi que nous croyons eſtre bien eſloignez de nos ennemis, & en grande ſeureté. L'exemple que nous auons en ce liure de Q. Ciceron eſt excellent pour cela; lequel receut vne grande perte & penſa eſtre deffait tout à plat, pour s'eſtre laiſſé emporter à l'importunité de ſes ſoldats, qui contre le commandement de Ceſar voulurent ſortir de leur retranchement pour aller au fourage.

Nous apprenons encor la difference des vieux ſoldats aux nouueaux, qui faute d'experience ne ſceurent choiſir le parti ſeur & honnorable, ſe retirans ſur vne coline où ils furent deffaits: Mais les autres voyans qu'il n'y auoit ſalut qu'en paſſant au camp, ſe firent voye auec leurs armes, & ſauuerent & eux & leur camp. Et voyons combien la peur eſt ingenieuſe à chercher des ſuiets qui l'augmentent: Car pource que ce lieu là eſtoit le meſme où Titurius & Cotta auoyent eſté deffaits l'annee auparauant, ils en auguroyent mal.

Remarquons auſſi comme Ceſar quand il vouloit faire vne expedition de ſept où huict iours, où la diligence fut repuiſe, il ſe deſchar-

deschargeoit de son bagage, qui à la verité est vne chose à la campagne d'vn merueilleux empeschement. C'est pourquoi il est impossibile de bien conduire vne armee, si selon les occasions on ne retranche son camp, ou si on ne marche sans bagage.

Admirons encores combien Cesar estoit bien aduerti par ses Espions. Aussi est-ce vne chose de telle vtilité, qu'vn Prince ou vn Capitaine ne doit rien espargner pour cela, estant le plus puissant moyen qu'on puisse auoir, pour entreprendre de belles actions, ou pour éuiter de grandes ruines.

Il ne faut non plus oublier sa dexterité à diuiser ceux qui se liguoyent contre lui, & à les attaquer separement: & sa diligence coustumiere à les surprendre, estant venu à bout de la pluspart de ses grands desseins par ces voyes là.

Nous conclurrons les remarques de ce liure par le stratageme de Labienus; qui voulant combatre les Treuois auant que les Allemans les ioignissent, s'aduisa de tesmoigner publiquement qu'il les apprehendoit, & qu'il vouloit se retirer: sçachant bien qu'il y auroit des Gaulois dans son armee qui les en aduertiroyent; & cependant donna ordre secrettement qu'on se retireroit auec grand bruit, & comme ayant grande peur; dont les Treuois estant aduertis, sans attendre les Allemans, creu-

creurent ne deuoir perdre l'occasion qui s'offroit à eux, passent vne riuiere & viennent en desordre, comme à vne victoire asseuree. Mais Labienus tourne à eux en bon ordre & les deffait. Ie ne conseillerai pourtant iamais de tenter vn tel stratageme auec de nouueaux soldats, qui le plus souuent s'effrayent quand on vient a eux en courant & sans ordre; ce qui au contraire asseure ceux qui sont experimentez au combat.

NEVFIESME GVERRE.

LIVRE VII.



Es affaires de Gaule estans paisibles, Cesar va en Italie selon sa coustume, où il entendit la mort de Pison, & les broüilleries de Rome, qui induisirent de nouueau les Gaulois à se reuolter. Chartres commença : les Auuergnats suiuirent, & en suite plusieurs autres peuples. Vercingentorix Auuergnat est esleu Chef de tous. Ces nouuelles entenduës de Cesar, il part en plein Hiuer: passe les montagnes de Geuaudan couuertes de neiges, & se rend plustost en Auuergue qu'on ne sceut son partement d'Italie; ce qui r'affermit plusieurs peuples à son parti, & estonna ceux qui s'estoyent reuoltez.

uoltez. Auec cette mesme diligence il passe en Bourgongne & Champagne, & assemble son armee, vient en Berry, & assiege, & prend Vellaudunum (dont il prend six cents ostages,) puis força Gien (ou Orleans) où il y eut grand meurtre. Vercingentorix voiant les succes de son ennemi, & ne se iugeant auoir vne assez bonne armee pour le combatre en campagne; le veut vaincre en lui ostant tous moyens de subsister. A cet effet il brusle plus de vingt villes, ne conseruant que Bourges, (encor fut-ce contre son aduis.) Cesar l'assiegea où il patit beaucoup, & se trouua en de grandes difficultez & necessitez: En fin les ayant surmontees il la prit, il tua quarante mil hommes, & y r'afraichit son armee. Durant ce siege il tasche de surprendre le camp de Vercingentorix dont il est repoussé; lequel ne s'estonnant point de tant de mauuais succes;il continuë la guerre auec beaucoup de courage & de prudence; & pour empescher son ennemi de passer la riuiere d'Alliers, il en coupe tous les Ponts. Neantmoins Cesar l'amusant d'vn costé la passe en vn aûtre, & va assieger Clermont, Vercingentorix se campe de l'autre costé; il s'y fait plusieurs attaques & beaux combats. Toutesfois Cesar est contraint de leuer le siege; soit qu'il iugeast ne

la

la pouuoir prendre ; ou bien pour remedier à la reuolte des Autunois, procuree artificieusement par Litauicus, lequel s'estant fait eslire Chef d'vn secours qu'ils enuoyoyent à Cesar, n'estant plus qu'à dix lieuës de lui ; faignit d'auoir nouuelles de l'armee, qu'il auoit fait massacrer tous les Autunois qui y estoyent, ce qu'il manda aussi tost à Autun ; si bien que là, & dans son camp il fit massacrer tous les Romains qui s'y trouuerent, pilla les biens, & sur tout le bled qu'ils portoyent pour la nourriture de l'armee ; dont Cesar aduerti par Eporedorix, prend sans consulter quatre legions, & toute sa caualerie, marche iour & nuict, attrape Litauicus auec ses forces, fait connoistre sa tromperie à ses soldats, & sans coup ferir les reduit à sa discretion. Puis dépesche soudain à ceux d'Autun, pour leur donner aduis de ces choses, & auec la mesme diligence retourne fort à propos à son camp, qu'il secourt le trouuant attaqué & fort pressé par Vercingentorix. Cela fait, il repr[illegible]d son chemin vers la riuiere d'Alliers, & la passe. Cependāt Liteuicus qui s'en estoit fui vers Vercingentorix, procure la ligue des Autunois auec lui, & Eporedorix & Virdumar se saisissent de Neuers, où Cesar auoit laissé ses ostages, les bleds & deniers du public,

la pillent & la bruflent. Ce qui le met en de grandes neceſſitez à cauſe que Vercingentorix le coſtoyoit touſiours ; & lui coupoit ſes viures. Enfin il ſe reſolut de gaigner à grandes iournees la riuiere de Loire qu'il paſſa, pour pouuoir ioindre Labienus, auquel dés le commencement de cette guerre il auoit baillé quatre legions, pour aller vers Paris. Pendant que ces choſes ſe paſſoyent de la ſorte, Labienus ſe trouue en grande peine dans l'embarras de toutes ces reuoltes. Neantmoins s'eſtant ſaiſi de Melun, il donna ialouſie en diuers endroits à ſes ennemis ; ſi bien qu'il paſſa par cette ruſe la riuiere de Seine. Et auant que tous ces peuples reuoltez fuſſent ioints enſemble, il deffit les premiers qui s'oppoſerent à lui, gaigna Prouins, & delà ioignit Ceſar. En meſme temps les menees & intelligences des Gaulois ſe renforcerent : ils tiennent vne aſſemblee, où preſque toutes les Gaules ſe trouuent, eſliſent de nouueau Chef general Vercingentorix, qui fait prouiſion de beaucoup de caualerie afin de miner les Romains en leur retrenchant les viures. De l'autre part Ceſar fait ſes prouiſions, & ſoldoye la caualerie Allemande ; mais Vercingentorix ſe laiſſant emporter a la bonne opinion qu'il auoit de ſa caualerie, attaque vn combat contre cel-

le

le de Cesar, où il est deffait. Apres quoi il se retire à Alexie, où Cesar le suit & se resout de l'assieger. Vercingentorix s'apperceuant de son dessein ramasse tous les viures de la ville, les fait distribuer par mesure, & iugeant qu'en les bien mesnageant il en pouuoit auoir pour pres de deux mois; se descharge de sa caualerie, enuoye chacun en sa contree pour procurer son secours à temps; & lui auec quatre vingt mil hommes de combat s'enferme dans Alexie, laquelle Cesar enclost de doubles & triples tranchees. Puis fait vne seconde circonualation pour s'opposer aux secours de dehors, auec vn labeur & vne diligence incroyable, & fait prouision de viures suffisamment pour pouuoir faire consommer ceux des assiegez, lesquels souffrent de grande disette. Enfin le secours vient sous la conduite de Cornio, en nombre de deux cents cinquante mil hommes, fait trois grands efforts en diuers temps, deux de iour & vn de nuict, est repoussé & se retire: Ce qui contraint ceux de dedans à se rendre à la discretion de Cesar, qui retint les Autunois & Auuergnats, pour r'auoir les villes qui lui estoyent necessaires, & distribue tous les autres à ses soldats. Apres cet exploit tout le reste fait ioug. Ainsi se passa cette guerre qui a esté

la plus grande & perilleuse que Cesar aye eu en Gaule.

REMARQVES.

Toutes les autres guerres de Cesar en Gaule, se sont faites à pieces détachees, s'estant serui de la diuision des peuples pour les ruiner. Cette ci a esté d'vn consentement presque vniuersel de tous, qui esleurent vn Chef supreme, grand en prudence & courage, lequel s'apperceuant bien que la bonne discipline des Romains, & leur science au mestier de la guerre, les rendoit inuincibles aux batailles, changea la maniere de la leur faire, & en la prolongeant sans hazarder vn cõbat general, se trouuant superieur en caualerie en vn pays qui lui estoit fauorable, & incommodant de viures leurs armees, pensa les ruiner; Surquoi nous auons de belles remarques à faire.

Premierement sur Vercingentorix, qui ayant esté volontairement esleu Chef de diuers peuples qui auoyent emulation les vns sur les autres, les a sceu si bien gouuerner; que quelque aduersité qu'il ait eu en ses affaires, il s'est tousiours maintenu parmi eux en grande authorité & redoutable; n'espargnant la seuerité où le cas le requeroit: (car la crainte est le plus puissant moyen à retenir les hommes.) Les mauuais succes ne l'ayant iamais abatu, ni dimnué sa creance: mesme

mesme s'estant veu accusé, d'auoir intelligence auec les ennemis: il les a harangués si hardiment, qu'il en est tousiours sorti plus authorisé qu'il n'estoit auparauant. Aussi est ce vn efficacieux moyen à contenir des peuples, que de leur parler souuent sur les affaires qui se passent. Il a eu le pouuoir de faire mettre le feu à plus de vingt villes pour incommoder leurs ennemis: ce qui tesmoigne son bon sens. Car c'estoit le seul moyen de vaincre les Romains (plus forts qu' eux au combat) que de les combatre par la faim. Et en telles affaires tous les conseils mediocres, ou à demi executez sont ruineux; comme la prise des Bourges nous en sert d'vn exemple memorable, pource qu'en la voulant sauuer d'vn embrasement salutaire, elle fut conseruee pour l'vtilité des Romains, qui en sa prise trouuerent les commoditez qui leur manquoyent. Son grand credit est remarquable; car à des peuples libres, au commencement d'vne guerre auant que d'en auoir esprouué les mauuais succes, & dans l'esperance de pouuoir vaincre sans venir à des remedes si cuisans; Il leur persuade de mettre le feu à leurs maisons & à leurs biens, pour la conseruation desquels se fait le plus souuent la guerre. C'est vne entreprise bien difficile: pour ce que la perte des choses certaines & presentes, qu'on voit & qu'on touche, est preferable parmi vn peu-

ple ignorant, aux choses dont les euenemens sont incertains, & les vtilitez esloignees: & nul ne peut bien comprendre cette difficulté, qui ne la experimentee au gouuernement des peuples. Il a encores monstré sa constance iusques à la fin, n'ayant apprehendé (estant Chef de tant de nations diuerses) de s'enfermer dans vne place, où il a fait tout ce qu'vn preuoyant & braue Capitaine deuoit faire, & à surmonté la faim & les incommoditez d'vn siege, ayãt tenu bon iusques à ce que son secours ait esté repoussé, & deffait, mais pource que les histoires ne se font que par les victorieux, nous ne voyons ordinairement estimez que les enfans de la fortune.

Examinons maintenant la conduite de Cesar en cette guerre, qui le surprend estant en Italie, au fort de l'Hiuer, son armee separee en diuerses contrees, esloignees les vnes des autres, & les peuples reuoltez, estant tellement sur son chemin, qu'il lui estoit presque impossible d'aller ioindre ses legions. A de si grandes difficultez il ne trouue autre moyen de les surmonter que par vn trauail incomparable par lequel il se fait voye dans les montagnes couuertes de six pieds de neige, & effroye plus ses ennemis de le voir au milieu d'eux (quand ils le croyent encor en Italie, & hors de moyen de pouuoir passer,) que par ses grandes forces. Il aida aussi par son industrie à cet effroi: en faisant

ſant faire en meſmes temps diuerſes courſes à ſa caualerie, pour monſtrer qu'il eſtoit fort puiſſant.

Conſiderons encor comme Ceſar voyant la maniere de la guerre changee, & qu'on éuitoit les batailles; s'adonne aux ſieges de Places, où il ne ſe monſtre pas moins admirable qu'à ſes autres actions de guerre. Car tout ce que les plus excellens Capitaines modernes pratiquent eſt puizé de ſes actions, & tout ce que nous admirons d'Oſtende, de Breda, de Bolduc & de pluſieurs ſieges du feu Prince Maurice, qui a ſurpaſſé tous les autres en cette matiere là, eſt infiniment au deſſous des deux circonualations d'Alexie: où l'induſtrie, le trauail & le peu de temps auquel elles ont eſté acheuees, ſurpaſſe de bien loin tout ce qui s'eſt fait ailleurs. Ie ſçai que l'inuention de la poudre & l'artillerie a changé la maniere des fortifications, des attaques, & defenſes des places; mais non de telle ſorte que les principaux fondemens ſur leſquels on les a eſtablis, ne ſoyẽt pris particulierement de Ceſar, qui en cette affaire a ſurpaſſé tous les Capitaines Romains.

Il eſt auſſi admirable en ſes inuentions & ſtratagemes, & en la hardieſſe de ſes entrepriſes. Quand il voulut donner vn aſſaut aux retranchemens qui eſtoyent autour de Clermont, il leur donna du ſouſpeon par vn gros qu'il

qu'il fit des vallets & bagages du camp, qu'il fit passer à leur veuë du costé qu'il ne vouloit point attaquer; mais non de si pres qu'ils peussent discerner quelles gens c'estoyent, & ayant fait embusquer la nuict vne legion, & fait couler vne eslite de soldats au petit camp qui estoit plus proche de la place, il les attaque si à l'impourueu, qu'il leur enleue tous les retrenchemens.

Quand il voulut passer la riuiere d'Alliers à quoi s'opposoit Vercingentorix; il fait embusquer des legions proche d'vn Pont qui auoit esté rompu, & auec le reste de l'armee qu'il faisoit paroistre, comme si elle eut esté entiere; il suit le long de la riuiere comme s'il eust cherché vn autre passage: amusant si bien l'armee ennemie, qu'il fait refaire le Pont auant qu'on s'en fut apperceu, & ainsi il passa sans empeschement.

Quand Vercingentorix durant le siege de Bourges sortit auec sa caualerie, il partit de nuict, & vint attaquer son infanterie dans son camp, & peu s'en fallut qu'il ne l'emporta.

Quand au siege de Clermont, apprenant la reuolte de dix mille Autunois qui venoyent à son secours, il prend quatre legions, marcha iour & nuict pour les attraper: les prend tous, & retourne assez à temps pour defendre son camp qui estoit attaqué par Vercingentorix.

rix. Par où nous remarquerons en paſſant l'vtilité qu'il y a d'auoir tousiours ſon camp bien fortifié, afin d'eſtre en eſtat d'entreprendre à toute heure ſur ſon ennemi, ſelon les occaſions qui s'en preſentent.

Ie ne ſçaurois oublier ſa grande modeſtie; Cornio qu'il auoit fauoriſé, accreu en biens & en honneurs, & auquel il s'eſtoit grandement fié, il l'excuſe en ſa reuolte pluſtoſt que de le blaſmer; allegant qu'il ſe laiſſa emporter au conſentement commun, de vouloir recouurer la liberté & la gloire de toute la Gaule.

Diſons vn mot de Labienus l'vn de ſes Lieutenans, qui ſe trouuant embaraſſé auec quatre legions de Ceſar dans cette reuolte generale, entouré de toutes parts d'ennemis, ayant à paſſer la riuiere de Seine ſur des bateaux pour ioindre Ceſar, & ſi oppoſant de grandes forces qui groſſiſſoyent à toute heure. En cette extremité il employe le courage & l'induſtrie, ſepare ſes troupes en trois, fait de grandes demonſtrations en deux endroits, de paſſer où il ne vouloit point; & ainſy ayant ſeparé leurs forces en diuerſes troupes, qui ne ſcauoyent où ſe porter pour s'oppoſer à lui, paſſa la nuict auec trois legions ou moins ils l'attendoyent, & combatit & deffit les premieres qui vinrent à lui; ſi bien qu'ayant fait paſſer à ſon aiſe le

reſte

reste de ses troupes, il ioignoit sans empeschement Cesar. Surquoi ie ferai cette remarque, à sçauoir que celui qui n'est fort soigneux, diligent & preuoyant à garder le passage d'vne riuiere ou celui d'vne montagne, est presque tousiours preuenu; pource que celui qui le garde, s'endort sur l'aduantage du lieu, & celui qui veut passer, cherche tous expediens, (& enfin les trouue) pour surmonter tous obstacles.

DIXIESME GVERRE.

Livre VIII.

LEs Gaulois desirans de faire encor vn effort pour secoüer le ioug de leur seruitude; diuerses villes coniurere nt ensemble leur reuolte. Dont Cesar estant aduerti les surpréd si à l'impourueu, qu'il maintint en fidelité celles qui ne s'estoyent pas reuoltees, & ramena les autres. Dix huict iours apres estre reuenu dans ses logemẽs d'Hiuer, ceux de Bourges lui donnerent aduis qu'ils estoyent attaquez par ceux de Chartres. Il va à leur secours, & nonobstant les grandes pluyes les range à la raison. En suite ceux de Reims lui demãdent assistance contre le peuple de Beauuais, le plus puissant & vaillant de la Gaule,

le, & conduits par Corbeus & Comius deux braues Chefs de guerre. Il y va, prend soin d'auoir de leurs nouuelles, se campe deuant eux, où ses gens reçoiuent quelque eschec allans au fourrage. Mais apres que Corbeus eut changé de camp, & se fut logé plus fortement; il apprit qu'il auoit dressé vne embuscade aux siens qui alloyent au fourage, il y va si fort qu'il le deffait, & le tuë. Ceste victoire obligea les Beauuoisins de se rendre; mais Comius s'enfuit, ne se voulant fier aux Romains, pource que peu auant Labienus l'auoit voulu faire assassiner par Vollusenus au preiudice de la foi publique. Cette guerre ainsi finie, Cesar va faire le degast au pays d'Ambiorix pour le faire haïr des siens, sous Fabius l'vn de ses Lieutenans; il secourt Limoges attaqué par Dumnacus, lequel il poursuit, & ainsi qu'il se hastoit pour gaigner la riuiere de Loire afin de se mettre en seureté, il le deffait. Puis subiugea les Chartrains, & la Bretagne auec vne grande promptitude & felicité. Sous Caninius il assiege Drapez & Luterie dans la ville de Cadenac: lesquels estans sortis pour pouruoir la ville de bleds. Luterie est deffait en voulant les y mettre, & en suite Drapez attaqué, & pris dans son camp. Apres quoi il forma tout à fait le siege où Cesar

Cesar vint en personne, qui trouua moyen de leur oster l'eau ; si bien que ce pauure peuple se rendit à sa discretion, qu'il traita rudement, faisant couper les mains à ceux qui auoient porté les armes : dont Drapez prisonnier eut tel desplaisir qu'il se laissa mourir de faim : & peu de iours apres Luterie fut pris & mené à Cesar. En mesme temps Labienus deffit les Treuois & Allemans, & prit tous leurs Chefs. Apres tant d'heureuses victoires de Cesar obtenuës par lui ou par ses Lieutenans ; il acheue l'Esté à se promener par les Gaules pour mieux asseurer sa conqueste ; sur tout en Gascongne, où il auoit peu esté, & depart son armee composee de dix legions aux lieux qu'il iuge les plus necessaires: Ce qui lui seruit d'vn ferme appui pour se maintenir dans les discordes ciuiles de sa patrie où il va entrer.

REMARQVES.

AVcuns attribuent les si frequentes reuoltes des Gaulois à leur humeur changeante & impatiente, & qui ne peut souffrir vne domination estrangere : & d'autres à la trop grande clemence de Cesar. I'aduouë que la clemence qui ne ferme la porte au pardon, donne quelque hardiesse à la reuolte ; pource qu'on oublie facilement tous bien faits

faits qui ne restablissent entierement la liberté. Mais si la cruauté nous les rend moins frequentes, elles les fait plus dangereuses; pource que quand le desespoir y contraint, & que l'esperance de salut consiste en la seule victoire, les coniurez deuiennent tous vaillans, obstinez, constans & fidelles iusqu'au bout, ce qui n'arriue iamais quand on espere en la clemence de son ennemi. Nous en auons ici de riches exemples. Cesar en la plus part des reuoltes des Gaules, à souuent troué de grandes facilitez à les ramener, à cause de sa clemence qui lui a esté vn puissant moyen à les diuiser entr'eux, & à les empescher d'estre opiniastres leurs reuoltes. Et si par fois il lui est eschappé de faire quelque seuerité, il l'a fondee sur quelques actes sales & indignes; comme quand ceux de Vannes sous la foi publique arresterent les Cheualiers Romains qui alloyent parmi eux achepter des bleds pour la nourriture de l'armee, (mais ie ne puis excuser celle de Cadenac;) Au contraire les cruautez du Roy d'Espagne executees par le Duc d'Albe, ont ietté au desespoir de pauures pecheurs qui ont secoué son ioug insupportable, & auec vne constance admirable se sont maintenus, accreus, & rendus si redoutables, qu'ils lui resistent sur la terre, & luy vont voler ses tresors dans les Indes.

Cesar nous monstre aussi par son soin & in-

& industrie à auoir des nouuelles des ennemis, soit en prenant des prisonniers en la campagne, ou a auoir de bons Espions ; l'aduantage qu'on en tire. Car plusieurs de ses heureux desseins ont esté fondez la dessus, y ayant grand aduantage à les tenter, pource que celui qui attaque a plus de courage que celui qui est attaqué, lequel croit tousiours que l'attaquant est le plus fort, ne sçait par où il l'attaque, & apprehende quelque intelligence. Bref, tout ce que peut faire en tel cas vne armee bien aguerrie & bien disciplinee, est de se defendre. Mais parmi de noueaux soldats il y arriue de grãds desordres. Et c'est pourquoi il prenoit tant de soing à rendre son camp bien fort ; afin de le conseruer & tout son bagage auec peu de gens, & pouuoir faire sans peril de belles executions, estant tousiours asseuré de sa retraite.

Voyons encor le siege de la ville de Cadenac, laquelle Cesar iugeant imprenable de force, & la sçachant bien munie de bleds, employe vn grand & perilleux trauail pour leur occuper l'eau d'vne fontaine qui estoit hors de la ville, & la seüle qui les abreuuoit. Dont les assiegés s'apperceuans, & ayans mis le feu au trauail, & par vne sortie empeschant qu'on ne l'esteignit. Cesar ne pouuant les repousser à cause de laduantage du lieu, s'aduise de faire donner vn assaut à la ville, & par cette apprehension les fait retirer.

ABRE-

ABREGE'
DES
GUERRES CIVILES
des Commentaires de Cesar.

LIVRE I.


A vraye cause de la guerre Civile entre Pompee & Cesar, est que l'vn ne vouloit point de compagnon, & l'autre ne pouuoit supporter de Maistre; Mais celle qui apparut, fut le refus qu'on fit à Cesar de le receuoir à briguer le Consulat estant absent (quoi qu'on le lui eut promis:) ou bien de vouloir que seul il desarmat, & que ceux qui s'estoyent declarez ses ennemis demeurassent armez. Ce qui se resolut auec violence, & contre la volonté de la commune; si bien que les Tribuns du peuple furent contrains de quiter la ville, & d'aller trouuer Cesar, qui prenant l'occasion au poil, fait de sa cause particuliere la publique, remonstrant à ses soldats qu'il n'est en armes que pour remettre en liberté le peuple opprimé par le Senat: Et les ayant bien animez là dessus, il part de Rimini (qui estoit encor de son gouuernemẽt) & s'empare

pare de toute la Marche d'Ancone, ce qui apporta vn grand effroi à Rome. Pompee & les Consuls l'abandonnent, & n'osent faire leurs gros plus pres que Capouë. Cependant Cesar continuant son chemin, assiege Domitius Enobardus dans Corfinium, qui (auec tous les Senateurs qui l'accompagnoyent) lui est liuré par ses soldats mesmes, lesquels prennent son parti, il laissa aller Domitius & les Senateurs où ils voulurent, leur faisant rendre tout ce qui leur appartenoit. Suiuant sa pointe il assiege Pompee dans Brundusium, qui ne voulant soustenir le siege, passe la Mer auec son armee, ce qu'il ne peut faire qu'en deux fois, à cause du manquement des vaisseaux. Encor vsa t'il de grand artifice & precaution pour cacher à Cesar sa retraite, & pour empescher que ceux de Brundusium ne donnassent moyen à son ennemi de l'attraper. Cesar ne le pouuant suiure faute de vaisseaux, enuoye Valerius en l'Isle de Sardaigne, & Curion en celle de Sicile. Cotta abandonna l'vne & Caton l'autre, se plaignant de Pompee qui les auoit embarquez mal à propos en cette guerre, & passerent en Afrique. Cependant il vint à Rome, iustifia ses actions, & offrit de se porter à vne paix raisonnable. Mais voyant que ces ennemis tiroient la negotiation en longueur,

il

paſſe en Gaule, & y fortifie ſon armee de Gaulois. Marſeille lui refuſe les portes, il l'aſſiege, cependant enuoye C. Fabius ſe ſaiſir des paſſages des monts Pyrenees; ce qu'il fait brauement. Puis s'approche de Petreius & Affranius, qui auoyent leur camp au deſſous d'Ilerde, & lui ſe campe ſur la Segre, où il fait deux Ponts. Il ne ſe paſſa du commencement que de legeres eſcarmouches, iuſques à ce que deux legions de Fabius eſtans allees au fourage, par le Pont le plus eſloigné du camp, il vint à rompre; dont les ennemis eſtans aduertis, vont auec quatre legions & toute la caualerie pour les combatre. Mais s'eſtant retiré ſur vne coline aduantageuſe, & Fabius qui s'en douta, eſtant venu à leur ſecours, il les deliura de ce peril. Sur ces entrefaites Ceſar ayant laiſſé C. Trebonius ſon Lieutenant general au ſiege de Marſeille, & D. Brutus Chef de ſon armee naualle, arriua en ſon camp. Y eſtant il voulut ſe loger entre Ilerde, & le camp des ennemis. Mais apres vn long combat, duquel chacun ſe donnoit l'aduantage, ils ſe retirerent les vns & les autres dans leurs logemens. Auſſi toſt apres les pluyes continuelles emporterent ſes deux Ponts, & rendirent la riuiere du tout ingayable. Ce qui les mit en des neceſſitez extremes, ne

pouuant recouurer de viures, ni ioindre de nouuelles forces qui lui venoyent de Gaule, ni refaire ses Ponts : à cause de la rapidité de l'eau, & de l'empeschement que ses ennemis lui donnoyent, qui estoyent sur l'autre bord de la riuiere. Enfin il fait faire des bateaux, & tandis que les Pompeiens s'amusent à attraper quelques Gaulois qui venoyent les ioindre, il porte dans des chariots les bateaux à vingt milles de son camp, les met sur la riuiere, fait passer quelques soldats sur l'autre bord, & sans perdre temps y coule encor deux legions, à la faueur desquelles il fait son Pont. Et par ce moyen il restablit le chemin, & la seureté de ses viures, & ioignit les troupes qui venoyent à son secours. Cette action r'asseura son armee, estonna l'ennemi, & donna tant de reputation à ses affaires (auec la nouuelle qu'il eut en mesme temps que Brutus auoit deffait par Mer les Marseillois) que cinq bonnes villes se rendirent à lui, & diuerses autres traiterent. Mais ne s'arrestant en si beau chemin, il fait diuerses trenchees pour oster l'eau au camp des ennemis. Et pour rendre la Segre gayable ; Affranius & Petreius apprehendans que son dessein lui reussit, resolurent de gaigner Octogese assize sur l'Ebre où ils auoyent par aduance enuoyé faire vn Pont.

Pour

Pour cet effet, ils partent à minuict. Cesar les fait suiure par sa caualerie; qu'il fait passer à gué (pource que son Pont estoit fort esloigné) puis en suite ayant laissé son bagage dans son camp, passe auec l'infanterie, & les suit si promptement; qu'il rompt leur dessein, les empeschant d'aller où ils vouloyent, & mesme de retourner d'où ils venoyent; si bien qu'il les met en telle extremité de la faim & de la soif, que sans coup ferir, ils sont contrains de se rendre à sa merci. Il les congedie tous, & les contente auec des courtoisies incroyables, & iamais ailleurs exercees enuers des ennemis. Ainsi il demeure maistre de l'Espagne, les r'enuoyans comblez de honte & & d'obligations, pour publier à l'enuy sa clemence, & sa valeur.

REMARQVES.

C'Est vne chose tres-dangereuse à vn peuple, à vn General d'armee; & à vne armee mesme, quand ils sont surpris de la peur; car elle tousiours suiuie de fascheux & ruineux accidens: & tous Conducteurs de peuples & Chefs d'armees la doiuent preuoir, & y pouruoir tres-soigneusement. Il y a trois exemples notables en ce liure sur ce suiet. Le premier quand Cesar passa le Rubicon, car auant cela on le declare ennemi de la chose

publique. Pompee promet qu'en donnant du pied contre terre, il fera sourdre des armees pour le combatre : qu'à son approche ses propres soldats le lui liureront : ne le iuge digne qu'on face aucune consideration de lui : on chasse de Rome ceux qui l'osent nommer; bref il est traité comme vn criminel de peu d'estime. Neantmoins dès qu'il eut fait le premier pas en auant pour declarer la guerre, & encor qu'il fist le mesme à Pezaro qu'à Rimini, n'ayant pas le quart de son armee; chacun s'estonne, Pompee & les Consuls s'enfuyent, l'on quite le soing des leuees de gens de guerre, & l'on abandonne Rome. Les causes de ce grand changement prouiennent, de ce que Pompee ne s'est iamais imaginé que Cesar eut osé entreprendre vn si haut dessein, se fondant sur la presomption que ses vertus & sa bonne fortune lui auoyent donnees, ce qui le font plustost songer à maintenir son parti dans la ville, qu'à pouruoir à la defense d'icelle : si bien que quand il vit les choses aller autrement qu'il ne les auoit publiees, il s'estonna. Ce ne fut pas lors grand merueille si vn peuple ignorant qui prend son asseurance, ou sa crainte, sur la bonne ou mauuaise contenance de celui entre les bras duquel il s'est ietté, fit le semblable. Surquoi ie dirai qu'aux affaires de telles importances, il faut à l'imitation de Cesar, auant que d'y entrer,

considerer meurement tout ce qui en peut arriuer de pis, afin que les mauaises rencontres ne vous surprennent point. Mais quand on y est embarqué, il faut se resoudre à tous euenemens, & auoir la constance d'aller iusques au bout.

Le second exemple est, quand Domitius Enobarbus se voyant hors d'esperance d'estre secouru de Pompee, prend resolution de se sauuer de Corfinium où il estoit assiegé; mais par son visage plus morne que de coustume: par ses paroles moins resoluës que le temps ne portoit, & par le retranchement de son soing aux trauaux necessaires pour la defense commune; il descouurit à ses soldats ce qu'il leur vouloit cacher, si bien que preuenant la fuite, ils le liurerent à Cesar. C'est vne belle leçon à vn Capitaine pour lui apprendre que c'est au plus grand peril qu'il doit faire la meilleure mine; car ses soldats s'asseurent ou s'estonnent selon ce qu'ils remarquent dans son visage.

Le troisiesme est, lors que Cesar reconnut l'effroi des soldats d'Affranius & de Petreius; parce, dit il, qu'ils ne se secouroyent point les vns les autres: qu'à peine auoyent ils receu le choc de la caualerie, qu'ils auoyent mis toutes leurs enseignes en vn monceau: qu'ils ne maintenoyent leurs rangs ni leurs distances, & qu'ils ne bougeoyent d'vn

champ de bataille, où ils ne pouuoyent subsister faute d'eau. Et encor qu'on ne s'approche pas maintenant si pres les vns des autres qu'en ce temps là, à cause du Canon, neantmoins les experimentez Capitaines se seruent vtilement de tels iugemens. I'ai veu Henri le Grand poursuiuant huict cents cheuaux auec moins de deux cents, iuger qu'ils ne rendroyent point de combat, pource qu'ils se confondoyent & n'obseruoyent point leurs distances, ce qui arriua comme il l'auoit predit.

Encore que se retirer d'vne ville assiegee par vn port de Mer ne semble pas vne chose fort difficile, neantmoins les precautions que Pompee apporta se retirant de Brundusium, fut ce qui le sauua. Car ayant affaire à vn peuple qu'on abandonne, & à vn ennemi vigilant; il estoit perdu s'il n'eust muré les portes, & bouché toutes les aduenuës de Brundusium, horsmis deux assez cachees, qui conduisoyent ses gens au port; pource que quand les derniers se retirerent de dessus les murailles: les habitans firent en mesme temps monter ceux de Cesar. C'est pourquoi à toutes sortes de retraites, vn Capitaine ne sçauroit apporter trop de soing, pour la rendre seure, & pour éuiter le desordre: & quand il l'a fait par son choix, il doit la faire de si bonne heure & si promptement, qu'il ne soit point obligé de combatre. En cet endroit ie par-

parlerai d'vne dispute entre Affranius & Petreius, l'vn se voulant retirer de nuict, & l'autre de iour. Ceux qui vouloyent partir de nuict, alleguoyent qu'ils gaigneroyent les montagnes & les lieux asseurés auant qu'on s'en apperceut. Les autres iugeoyent qu'ayans affaire à Cesar, & fort en caualerie, ils ne pourroyent se desrober de lui sans combatre; & qu'en ce cas il valloit mieux que ce fut le iour que la nuict, qui apportoit tousiours du desordre aux retraites. Et cette opinion preualut; dont ils ne s'en trouuerent pas mieux. Pour moi ie tiens que l'autre opinion estoit meilleure; car outre que c'est vne chose tres-dangereuse que de se retirer de iour en presence d'ennemi: vn aduisé Capitaine ne s'engage gueres à suiure vne armee de nuict, pource qu'il lui est difficile de s'empescher de tomber en quelque embuscade.

LIVRE II.

DVrant que ces choses se passoyent en Espagne, Caius Trebonius continuë le siege de Marseille, au secours de laquelle Pompee enuoye de nouueau L. Nassidius, qui ioignant ses forces nauales auec celles des Marseillois; donna la bataille contre Brutus, où il fut batu. L'eschec tomba sur les Marseillois, pource qu'ils

combatirent plus opiniaſtrement que les autres, comme plus intereſſez à la conſeruation de leurs biens & liberté: & ce qui les affligea le plus, fut qu'ils auoyent conceu vne trop grande eſperance de leur deliurance. Ils ne laiſſerent pourtant de continuer vne vigoureuſe reſiſtance. Neantmoins le trauail de Trebonius fut tel, qu'auec Mantelets & autres machines, il approcha d'vne Tour qu'il ſappa, & en fit tomber vne partie. Ce qui eſtonna les Marſeillois, qui promirent de ſe rendre à la venuë de Ceſar, & demanderent tréue iuſques là. Trebonius la leur accorde, & ſes ſoldats faiſans mauuaiſe garde ſur la confiance de la tréue; vn iour de grand vent ils ſortent ſubitement, & bruſlent toutes les machines des Romains. Trebonius ne s'eſtonna pas pour cela; il les refait diligemment; ce qui oblige Domitius de ſe ſauuer par Mer, auant l'arriuee de Ceſar; lequel encor que les affaires d'Italie l'appellaſſent, ne voulut partir d'Eſpagne qu'elle ne fuſt toute à ſa deuotion. Il y reſtoit M. Varro qui du commencement parloit auec grand reſpect de lui. Mais quand il penſa ſes affaires n'eſtre en bons termes, il s'émancipa contre lui, & ceux de ſon parti; ſi bien qu'apres la deffaite d'Affranius, & de Petreius il ſe trouua engagé à ſouſtenir

nir la guerre. Mais Cesar ayant fait vne assemblee à Cordoue ; tous l'y vinrent trouuer & reconnoistre, & diuerses villes chasserent les garnisons de Varro, qui se trouua abandonné iusques là, que de deux legions qu'il auoit, l'vne le quita. Tellemẽt qu'il fut contraint d'auoir recours à la misericorde de Cesar, aussi bien que les autres. Cela fait, il laissa L. Cassius Longinus en Espagne, & passe à Marseille qui se rend à lui, puis va à Rome. En ce mesme temps Curio passe de Sicile en Afrique, auec deux legions seulement & cinq cents cheuaux, se loge au camp Cornelien proche d'Vtique, où Petreius, Accius, Varus auoit son camp, contre lequel il eut vn combat de caualerie aduantageux. Neantmoins sur quelques discours qu'vn S. Quintilius Varus tint aux soldats de Curio, il s'engendra parmi eux une terreur panique, laquelle appaisée par vne harãgue qu'il fit à ses soldats, il alla presenter la bataille, où il battit encor Varus, & le contraignit de se retirer dans Vtique, où (auec la mauuaise volonté que les habitans d'icelle lui portoyent,) il le pressoit fort, quand il entendit que le Roi Iuba venoit à son secours ; ce qui fit retirer Curio dans son camp, & resoudre d'y attendre le reste de son armee qu'il auoit en Sicile. Mais vn

mauuais aduis qu'il eut que le Roi Iuba ne venoit en personne, & qu'il enuoyoit seulement vn foible secours sous la charge de Saburra, lui fit changer cette bonne resolution. Donc enflé de sa premiere victoire, & plus exercé à haranguer le peuple Romain, qu'à commander des armées, va iour & nuict au deuant ce secours. Sa caualerie rencontre la nuict partie de celle des Numides, & la bat. Ce succes l'eschauffe encor dauantage; si bien qu'il marche comme s'il eut poursuiui vne victoire. Mais ainsi las, & en desordre, il rencontre vne armée complete & fraische qui le deffait; ce qu'il sceut faire de mieux fut, qu'il voulut expier par sa mort sa temerité. Et ainsi mourut meilleur soldat, que bon Capitaine.

REMARQVES.

C'Est vne maxime tenuë de tous, & negligée de beaucoup, que durant les trefues il faut faire meilleure garde que iamais. Nous en auons ici vn exemple notable: Trebonius auec vn merueilleux trauail auoit reduit les Marseillois aux abois, quand durant vne tréue qu'il leur auoit accordee par pitié, ses soldats negligerent tellement leurs gardes, qu'ils les conuierent de la rompre, & il vit brusler en vne heure tout son trauail de plusieurs

sieurs mois. Ce qui nous doit apprendre de ne relascher iamais à la guerre de la seuerité de la discipline militaire. Quoi que les soldats s'en faschent, il faut plustost les contenter par toute autre sorte de voye que par celle là, & quand ils verront leurs Capitaines partager auec eux les perils & fatigues de la guerre, ils les supporteront gayement. Car il se lit bien que par l'obseruation exacte de la discipline militaire, plusieurs Capitaines ont surmonté de grandes difficultez, & ont acquis de glorieuses victoires: & que plusieurs autres pour l'auoir mesprisee, ont esté honteusement deffaits: Mais il ne s'est iamais leu que l'obseruation d'icelle ait esté cause de la perte d'vne bataille, ou de la ruine d'vne entreprise.

Vn grand courage sans experience est plus capable de faire vne grande faute à la guerre, qu'vn mediocre. Car le premier ordinairement est accompagné de presumption, & plus incapable de conseil, que l'autre; sur tout quand il a commencé ses premieres armes par quelque heureux succes. Curion en est vn bel exemple. De Tribun du peuple, il se voit General d'armee: aussi fit il diuerses fautes, & remarquables. Car apres auoir eu ce bon-heur de batre ses ennemis, de les r'enfermer dans Vtique, & sur la nouuelle de la venuë du Roi Iuba, auoir pris vne

bonne resolution de se retirer dans son camp, qui estoit au bord de la Mer bien fortifié, & bien muni, pour y attendre le reste de son armee. Sur le premier aduis qu'on lui porte que le secours est foible, & que Iuba n'y est pas en personne, sans en attendre la confirmation, ni vouloir le considerer, ni croire personne, il quite sa premiere resolution, va pour le combatre, apres que sa caualerie eut rencontré quelque partie de celle de Iuba dont on lui mena des prisonniers ; il demande qui les commandoit, & sur ce qu'ils lui respondirent que c'estoit Saburra ; il presupose que Iuba n'y estoit point. Par ainsi il se confirme en sa premiere erreur, & marche si viste & si loing qu'il se trouue à vingt cinq mille de son camp, en vn pays qu'il ne connoissoit point, auec vne partie de siens (l'autre n'ayant peu suiure) fort harassez & en desordre, qui fut cause que Iuba en eut bon marché. Ce qui fait connoistre que ni le grand courage tout seul ne fait pas vn bon Capitaine (quoi qu'il y aide bien) ni la lecture des liures, ni le bien dire. Mais qu'il faut vne longue experience, & auoir veu des desroutes, aussi bien que des victoires. Car qui ne s'y est trouué ne sçauroit s'imaginer ce que c'est ; les plus braues soldats y faisans quelquesfois les plus lasches actions ; comme il arriua ici, où encor que le residu de cette

armeé se fut retiré dans vn camp bien fortifié & point attaqué ; ils s'embarquent auec tant de confusion & desordre, qu'il s'en noya vne bonne partie. C'est pourquoi ie conclus qu'il vaut mieux n'aller pas si viste, & sçauoir où l'on va ; que d'estre obligé de fuir honteusement, ou de perir.

LIVRE III.

CEsar estant esleu Dictateur, pouruoit aux affaires de la ville de Rome : se fait publier Consul auec P. Seruilius : se desmet de la Dictature au bout de onze iours, & apres va s'embarquer à Brundusiũ, où il auoit enuoyé sept legions l'attendre. Mais il ne s'y trouua de vaisseaux pour la moitié de son armee, si bien qu'il fut contraint de passer auec quinze mil hommes de pied, & cinq cents cheuaux ; laissant M. Antoine auec le reste, auquel il promit de renuoyer les vaisseaux. Pompee qui auoit eu toute l'annee à se preparer, auoit fait vn grand amas d'hommes, de viures, & de vaisseaux ; tellement que Cesar passa auec peine & peril, & r'enuoya aussi tost ses vaisseaux à Antoine. Mais Bibulus Chef de toutes les armees de Mer de Pompee, en prit vne trentaine qu'il brusle, & fit mourir tous les Mariniers ; afin d'oster aux

aux autres le courage d'entreprendre ce passage, & s'opiniastra tellement, non obstant l'Hiuer, qu'il empescha Antoine de passer. En mesme temps M. Octavius Lieutenant de Pompee assiege Salones en Dalmatie, qui se defend si courageusement, que sans assistance de personne, elle lui fait leuer le siege, & par vne sortie le chasse honteusement delà, d'où il se retira aupres de Pompee à Durazzo. D'autre part Cesar s'estant emparé de diuerses villes le long du riuage, l'empeschoit aussi de se rafraischir. Enfin Bibulus meurt, & la Mer n'estant pas si exactement gardee, Antoine la passe: où les vents fauoriserent tellement la bonne fortune de Cesar, qu'ils changerent à point nommé pour mettre son armee en seureté, & faire perir celle qui la poursuiuoit. Cette nouuelle estant arriuee à lui & à Pompee en mesme temps, pource qu'ils estoyent campez l'vn deuant l'autre, l'vn part pour aller ioindre Antoine, ce qu'il fit, & l'autre pour le combatre; ce que n'ayant pû faire, il retourne se camper à Asparagne des appartenances de Durazzo, & mande à Scipion qu'il le vienne ioindre auec son armee. Cesar voyant que la guerre alloit en longueur, enuoye partie de la sienne en Macedoine, & en Thessalie pour faire amas de bleds; pour ce que la

Mer.

Mer estant au pouuoir de Pompee, il ne pouuoit en recouurer du costé d'Italie. Mais le passage de Scipion se rencontrant fortuitement en mesme temps, il pensa tailler en pieces L. C. Longinus auec vne legion de Cesar; Ce qu'il eut fait si M. Fauonius qu'il auoit laissé à la garde de son bagage auec huict cohortes, ne lui eut mandé que s'il ne le secouroit promptement, Domitius le venoit enleuer. Par ainsi il desista de son entreprise, & arriua fort à propos pour Fauonius. En mesme temps le ieune Pompee ayant sceu que Cesar r'enuoyant pour la troisiesme fois ses vaisseaux à Brundusium, en auoit laissez quelques-vns à Oricum sous la charge de Cauinius auec trois cohortes; il les vint attaquer, & les prit ou brusla tous. Cela fait, Cesar se va camper entre Durazzo & le camp de Pompee, pour lui empescher la commodité de Durazzo. Mais Pompee se campa en vn lieu nommé la Pierre sur le bord de la Mer, où il y a vn petit port; tellement que par le moyen de ses vaisseaux il en retire les mesmes commoditez. Lors Cesar tasche de l'enclore de trenchees, & Pompee par d'autres trenchees s'eslargit tant qu'il peut, & se sentant le plus fort de gens, attaque ses retrenchemens, & en deux combats eut de l'aduantage, & le pensa

pensa deffaire. Cesar ne pouuant plus demeurer là, se retire vers Apollonie & Oricum, où ayant fait faire monstre à son armee, & donné ordre à ces deux places, il passe en Thessalie pour ioindre l'armee de Domitius. Pompée le suit, qui ioignit aussi celle de Scipion. Ces deux armees (d'où despendoit la decision de tout l'Empire Romain) se camperent l'vne deuant l'autre. Cesar cherchoit les combats, & Pompée les éuitoit. Enfin il se laissa vaincre premierement aux mesdisances des siens, & puis à la valeur de Cesar; qui le poursuiuit si viuemẽt apres la victoire de la bataille de Pharsale, qui ne lui donna loisir de faire aucun r'alliement, arriuant en Egypte presque aussi tost que lui; où le Roi Ptolomée violant le droit d'hospitalité, & oubliant les biẽs faits que son pere auoit receu de Pompée, le fit tuer: pensant par ce meschant acte acquerir grace enuers le vainqueur, qui le vengea, comme nous le verrons au liure suiuant. En ce mesme temps, Cassius Chef d'armee de Surie, Phœnicie & Sicile, met le feu aux vaisseaux que Pomponius gardoit au port de Messine; & Lelio prit vne petite Isle deuant le port de Brundusium, comme Libeo auoit fait vne autresfois. Mais la nouuelle de la deffaite de Pompée rompit tous les desseins de ses Lieutenans.

REMARQVES.

SI la clemence & liberalité de Cesar est tant commandee en tous le cours de sa vie ; Il semble qu'en cette guerre ciuile il se soit surmonté lui mesme. Ne vouloir desfaire des armees toutes entieres en Espagne de viue force : & les ayant reduites à se remettre à sa misericorde, les laisser aller auec leurs Chefs sans les obliger à ne lui plus faire la guerre : payer la solde de ses ennemis, tandis qu'il emprunte l'argent de ses Capitaines pour payer les siens : rendre tout d'vn coup à Domitius Enobarbus cent cinquante mille escus, que Pompée lui auoit baillé du tresor public, pour lui faire la guerre : lascher tous les presonniers qu'il prenoit sans rançon, & mesme leur faire rendre tout ce qui leur appartenoit, lors que Bibulus, Labienus & autres lui faisoyent massacrer tout autant de ses soldats qu'ils lui prenoyent ; sont actions que ie remarque plus pour admirer, que pour pouuoir estre imitees : Sur tout en vn siecle où la pratique est bien contraire à cette generosité : & mesme a ce qu'il auoit exercé en Gaule, où quelquesfois il a usé de grandes seueritez. Donc recherchans les raisons, qui l'ont meu à cette clemence aueugle, & qui sembloit estre cruelle aux siens ; ie iuge qu'il faut distinguer les des-

desseins. En Gaule il y estoit conquerant, de façon que quand on abusoit de sa premiere & naturelle clemence, il vsoit de seuerité pour retenir par crainte ceux que sa douceur n'auoit peu flechir. Ici est vne guerre ciuile, en laquelle sous le pretexte de maintenir la liberté du peuple, il veut assuiettir, & le peuple & le Senat. Pour cet effet il depose toutes passions pour venir à bout de son dessein; tant plus ses ennemis sont cruels enuers lui, moins-il s'anime contr'eux: Si bien que ceux qui lui font la guerre, ne le craignans qu'aux combats, & ne desesperans point du pardon, ils se flechissent plus aisement au premier reuers de fortune qui leur vient. Il n'en est de mesme d'vne guerre ciuile, qu'on ne fait que pour la defense de sa personne, ou de sa religion: car lors n'ayant point de dessein de vous emparer de l'Estat, vous estes obligé de repousser la cruauté par la cruauté, autrement vous ne troueriez aucun partisan: mais quand vous combatez pour la domination, il faut pour y paruenir vous monstrer tel, qu'on n'apprehende en vous, ni la vengeance, ni la cruauté, & qu'on y croye vne grande liberalité, & toutes autres sortes de vertus: car l'on ne souhaitte iamais vn changement de condition que pour ameliorer la sienne. Ainsi auec cette resolution liberale & clemence ne retenant sa Dictature que quinze iours, ne fai-

faiſant rien que par l'ordre ordinaire, comme le Protecteur de la Republique, iuſtifiant touſiours ſes actions, ſe monſtrant d'autant plus affectionné à la paix que Pompee s'en eſloignoit, afin d'indigner ſes citoyens & ſoldats contre lui, & faiſant encor mieux la guerre, il eſt venu à bout du plus haut & glorieux deſſein que iamais homme ait entrepris.

Ceſar ayant ioint toutes ſes forces, il taſche de combatre Pompee, & ne le pouuant attirer à la bataille, il entreprend vn haut deſſein, à ſçauoir de l'aſſieger dans ſon camp, encor qu'il fut plus foible que lui. Ce fut proche de Durazzo, où il ſe met à l'enclore de trenchees, ſe ſeruant de l'aduantage de petites colines de difficile acces (leſquelles à mon aduis l'induiſirent à ce deſſein:) les raiſons qu'il allegue ſont, qu'eſtant foible de caualerie, & ayant faute de bleds, il ne pouuoit en rec uurer; ſi celle de Pompee eſtoit libre, à laquelle encor il empeſchoit la commodité du fourage, & la rendoit inutile à toutes les factions de la guerre; plus que c'eſtoit diminuer la reputation de Pompee par tout l'Empire. & accroiſtre la ſienne, quand en diroit que Ceſar le tenoit aſſiegé, & qu'il ne l'oſoit combatre; ce qui eſtoit de grande vtilité, pource qu'on ſe tourne d'ordinaire du coſté du plus fort. D'autre part Pompee

ne

ne voulant quiter le bord de la Mer, ni Durazzo où il auoit fait son Arsenal & Magazin, se resout d'y subsister ; & voyant que sa caualerie pourroit trop patir si elle ne retournoit au fourage, il fait de son costé vne enceinte de trenchees de quinze milles de tour. Ainsi les deux Capitaines n'oublient rien pour faire reussir leurs desseins. Enfin Pompée receuant de l'incommodité de se voir ainsi reserré, attaque un des bouts des retrenchemens de Cesar, où il eut telle aduantage en deux combats qui se firent en vn mesme iour, que Cesar confessa, que s'il eut sceu suiure sa victoire il le deffaisoit. Ceci nous fait voir de quelle vtilité sont les retrenchemens, & comme quoi par le moyen d'iceux on le peut empescher de combatre, contre vne armee qu'on apprehende ; qu'on en peut r'asseurer vne espouuantée ; & qu'on en peut reduire à la faim vne plus puissante que la vostre : car la science de la guerre consiste principalement à ne combatre que quand on veut, & pour cet effet faut donner bon ordre aux viures, bien exercer ses soldats au maniement de leurs armes, & à l'obseruation de tous ordres, & sçauoir bien faire ses retrenchemens ; & s'y Cesar eut eu à faire à vn autre homme que Pompee, qui dés le commencement se fut laissé reserrer, il eut ruiné son armee, ou il l'eut contraint de combatre.

Cesar iugeant bien ne pouuoir plus tenir Pompee à l'estroit, ni demeurer aupres de lui, sans vne grande incommodité pour ses viures; il entreprend de faire vne retaite longue, & de plusieurs iours. Pour cét effet il fait partir dés le soir tout le bagage auec vne legion & sur la minuict tout le reste de son armee horsmis deux legions, & sa caualerie auec quoi il part dés la pointe du iour. Pompee le suit en toute diligence, le trouuant logé où il auoit d'autresfois campé, se loge aussi dans son vieux camp aupres de lui; mais sur ce que Cesar fait semblant d'enuoyer, sa caualerie au fourage (la faisant rentrer secrettement dans son camp) Pompee y enuoye la sienne tout de bon, & mesme la pluspart de ses soldats estans retournez chercher du bagage qu'ils auoyent laissé en leurs premiers logemens; il part subitement au mesme ordre du iour precedent. Si bien que Pompee ne le pouuant suïure pour lors, & l'autre marchant à grandes iournees, tousiours au mesme ordre, il lui fut impossible de le ioindre; & au bout de quatre iours desista de le poursuiure. C'est ici vne belle leçon pour faire connoistre combien sont d'angereuses les retraites d'armee a veuë d'ennemi, & outre quoi, il faut éuiter de combatre en se retirant, & quel ordre il faut donner pour n'estre embarassé du

baga-

bagage, & comme quoi vne retraite se fait mieux auec vne partie de l'armee qu'auec l'armee tout entiere. Car si Cesar a apprehendé de se retirer à la veuë de Pompee auec vne armee si aguerrie, si accoustumee à vaincre, estant redoutee de Pompee mesme; que doiuent faire les Capitaines d'auiourd hui qui commandent les armees nouuellement leuees sans ordre, sans obeissance, pleines de bagages, dont les soldats ne sçauent manier leurs armes, ni mesme les Capitaines le leur monstrer? Et neantmoins penseroyent blesser leur honneur s'ils se retiroyent en cachette, Certes la presomption, & l'ignorance sont deux mauuaises conseilleres à la guerre.

En la bataille de Pharsale, Pompee estoit au double plus fort que Cesar, sur tout en caualerie, sur laquelle il fondoit principalement sa victoire : Mais il n'auoit vne armee si aguerrie, ni si accoustumee au combat que celle de Cesar, si bien qu'apprehendant qu'en allant à la charge ils ne rompissent leur ordre, il commanda qu'on attendit le choc de l'armee ennemie sans que personne bougeast de sa place. Cesar n'approuuant cet aduis, commanda aux siens d'attaquer le combat, alleguant que cela excite le courage des soldats à bien faire, lequel il faut plustost accroistre que diminuer, n'improuuant l'vsage ancien, de commencer le com-

bat

bat auec vn cri general: & l'experience nous apprend, qu'en toutes actions de guerre, celui qui attaque redouble son courage, & celui qui est attaqué a de la crainte.

Quand à l'ordre de bataille de Pompee, ayant à sa droite vn ruisseau, mettoute sa caualerie à gauche. Se promettant, qu'apres auoir renuersé celle de Cesar, elle encloroit son armee. Cesar iugeant sa caualerie n'estre assez forte pour resister à celle de Pompee, il la renforce de soldats dispos qu'il mesle parmi elle; outre cela il prend de chacun de ses bataillons vne troupe, d'ont il en composa vn pour la soustenir, qu'il met hors du rang des trois ordres de l'infanterie, & leur commande de n'aller au combat, que quand il leur dira, Tellement que quand la caualerie de Pompee eut poussé celle de Cesar, (ce qu'elle ne pouuoit faire sans se mettre en desordre) elle rencontre ce bataillon qui l'arreste tout court: puis lui fait tourner le dos, & abandonner tout à fait l'aisle gauche de l'armee de Pompee, par où Cesar pour suiuant sa pointe, mit aisement tout le reste en desordre. Surquoi nous obseruerons deux choses, l'vne, qu'il ne faut iamais hazarder toutes ses troupes en vn seul choc, mais faire soustenir les vnes par les autres: & l'autre, qu'il faut obseruer si bien les distances tant à costé qu'en arriere;

re ; que les premieres troupes venant à estre renuersees ; ne puissent renuerser celles qui les doiuent soustenir, leur laissant espace conuenable pour passer & pour se r'allier derriere.

Si Cesar a sceu vaincre, il a encor mieux seu poursuiure sa victoire, & s'en preualoir. Mais iamais à l'égal de celle de Pharsale, où il ne s'est pas contenté de forcer le camp, ni d'assieger en vne montagne le reste de l'armee qui s'y estoit retiree, ni de poursuiure la personne de Pompee quelques iournees. Car auec trois ou quatre mil hommes seulement, il a suiui sa piste par Mer, & par Terre, iusques à ce qu'il le trouua mort en Egypte, où il arriua quasi aussi tost que lui, ne lui ayant iamais voulu donner loisir de se reconnoistre, ni de faire aucun r'alliement. C'est pour nous apprendre de nous seruir de l'occasion quand elle s'offre fauorable à nous, & de ne remettre à vne autrefois, ce qu'on peut executer presentement. Car les choses du monde sont suiettes à de grandes reuolutions: Et les affaires qu'eut encor Cesar depuis la mort de Pompee, font assez iuger, que si à l'imitation de plusieurs grands personnages, il eut voulu cueillir les fruicts de sa victoire, auant qu'ils fussent meurs, & gouster le repos, auant qu'il fut asseuré, il eust pû s'en repentir.

DE LA GUERRE Alexandrine,

Escrite par Aulus Hircius ou Opius.

LIVRE IV.

CEsar arriué qu'il fut en Alexandrie auec trois mille deux cents hommes de pied, huict cents cheuaux, dix galeres Rhodiennes, & quelques nauires d'Asie, il apprit la mort de Pompee : & sur la mauuaise intelligence qu'il apperceut entre ses soldats, & le peuple de la ville, il enuoya chercher de nouuelles legions en Asie. Cependant il voulut connoistre du testament du feu Roi Ptolomee, qui en auoit fait executeur le peuple Romain, & pour cet effet ordonna que Ptolomee le fils aisné, & Cleopatra la fille aisnee, licentieroyent leur armee, & le viendroyent trouuer pour lui faire entendre leurs droits. Mais le Conseil de Ptolomee n'approuua ce moyen d'accommodement, & sous main fit venir ses troupes, qui estoyent à Pelusium, sous la conduite d'Achilas. Dequoi Cesar aduerti, & que le Roi mesme estoit d'intelligence auec ledit Achilas, il le retint &

ſe prepare à ſe defendre. Il les repouſſe d'abord, puis ſe cantonne dedans vne partie de la ville, & les autres dans l'autre. Arſinoé ſeconde ſœur du Roi fait tuer Achilas, met en ſa place Ganymedes, qui s'empare de l'authorité, & continuant le premier deſſein, met Ceſar en de grandes extremitez, & lui gaſte les eaux douces, à quoi il remedia promptement, faiſant quantité de puits. Il fait auſſi venir gens de guerre, nauires & armes de toutes parts; & ſur la nouuelle qu'il eut que la trente ſeptieſme legion auec grandes prouiſions de viures & d'armes eſtoit arriuee és bords d'Afrique, mais qu'elle ne le pouuoit ioindre à cauſe du vent contraire; il ſe iette ſeul dans vn nauire, prend tous ſes vaiſſeaux, auec les Mariniers ſeulement, & va au deuant. Les ennemis le ſçachant ſans ſoldats, l'attaquent. Il les bat, & ſans autre ſecours ioint ſa legion, retourne en Alexandrie. Ce premier combat eſtonne les Alexandrins; neantmoins ils font leur armee naualc meilleure que iamais, laquelle Ceſar deffait vne ſeconde fois, ou Euphranius Capitaine des gaſeres Rhodiennes ſe ſignala fort. Il y a deuant le port d'Alexandrie vne Iſle baſtie & habitee, qui le couure, & eſt attachée à la ville par le Mole, qui a neuf cents pas de long & ſoixante de large, ſur

lequel

lequel il y auoit deux forts. Cesar iuge necessaire de prendre cette Isle, afin d'auoir la Mer libre. Il la force, puis prend vn des forts du Mole. Au second il y eut grand combat, & y est repoussé auec si grand desordre; que ne pouuant empescher ses soldats de se ietter dãs vn vaisseau, il se sauua à la nage, auant qu'il perit. Les Alexandrins estonnez de ces combats, recourent aux ruses, demandent à Cesar leur Roi, il le leur rend, esperant que ce seroit le moyen de faciliter vn accord. Sur ces entrefaites Mithridates Pergamenien, grand de noblesse, bon hõme de guerre, fort valeureux, & tres fidelle à Cesar, arriue à son secours auec de belles forces: prend en passant Pelusium, & vient pour passer le Nil en vn lieu qui s'appelle Delta. Dequoi Ptolomee estant aduerti, va en personne pour s'y opposer, & Cesar de son costé au secours de Mithridates, qui auant l'arriuee de l'vn & de l'autre auoit desia batu en vne rencontre les gens de Ptolomee. Et Cesar aussi auant ioindre Mithridates en deffait d'autres, apres quoi il va attaquer vn petit Fort entre son camp & celui de Ptolomee, qu'il emporte, & le lendemain attaque le camp, qu'il force, & le Roi se voulant sauuer par eau, se noye: puis retournant victorieux en Alexandrie, tout lui

fait ioug. Cependant les Prouinces de l'Empire ne demeurerent pas en repos. Domitius Caluinus Lieutenant de Cesar fut deffait par Farnaces, qui s'empara du Royaume de Pont. En Ilyrie Gabinus Lieutenant de Cesar fut deffait & mourut à Salone. Et Octauius du parti de Pompee, pẽsant s'emparer de cette prouince, trouua Cornificius qui s'y opposa: comme aussi Vatinius, lequel se trouuant à Brundusium & apprenant ces nouuelles, se met en Mer, rencontre Octauius, lui donne la bataille & le deffait. En Espagne Cassius Longinus que Cesar y auoit laissé, se fait hair par son auarice, tant de ceux du pays, que son armee: on coniure contre lui, on le blesse, & croyant qu'il fut mort, chacun descouure sa ioye. Mais estant gueri il chastie rigoureusement les coniurez: neantmoins cela n'empescha pas la reuolte dans son armee. Et comme il pensa y aller remedier d'vn costé, ils font le semblable de l'autre, & tous ensemble eslisent pour Chef Marcellus, qui vint se camper au dessous de Cordouë, qui lui estoit fauorable. Longinus enuoye demander secours au Roi Bogude, lequel lui enuoye vn grand renfort; neantmoins Marcellus se maintient sans combatre: Et Lepidus venant auec de nouuelles forces pour tascher à les

à les accorder, Longinus s'en deffie, & s'esloigne d'eux ; mais sur l'approche de Trebonius son successeur au gouuernement, il s'embarque pour aller en Afrique où Cesar l'auoit destiné, & se noye à l'emboucheure du fleuue Iberus. Reuenons à Cesar. Encor qu'il fut pressé d'aller à Rome, il veut premierement venger la deffaite de Domitius. Il part d'Egypte auec la sixiesme legion seulement, laissant le reste de son armee à la garde du Royaume, & auec ce qu'il r'amasse en Asie, il donne la bataille à Farnaces, le deffait, lui oste ce qu'il auoit occupé, & donne le Royaume de Bosphore à Mithridates Pergamenien, pour la recompense du bon seruice qu'il lui auoit rendu en la guerre Alexandrine : puis triomphant de tant de victoires retourne à Rome.

REMARQVES.

D*E toutes les guerres que Cesar a fait, ie n'en trouue point vne moins necessaire, plus dangereuse, & où il y ait apporté moins de preuoyance qu'en celle-ci. Car ayant appris en Alexandrie la mort de Pompee, s'y arrester auec trois ou quatre mil hommes, & en cet estat vouloir obliger vn ieune Roi de restituer vne partie de son Royaume en faueur de sa sœur Cleopatra ;*

c'est bien se fier en sa bonne fortune, ou estre bien amoureux. Mais comme ce commencement n'est digne de sa prudence ordinaire: aussi les progrés & la fin surpressent toutes ses autres actions, & il semble qu'il n'ait ici fait des fautes, que pour illustrer d'aduantage sa vertu. Ceci a esté vne guerre sans regle; il lui a fallu defendre les carrefours des ruës & s'y barricader; disputer vne moitié de ville contre l'autre, remedier aux accidens impreueus; r'asseurer ses gens, combatre vne armee nauale sans soldats, & la vaincre: Et comme s'il fut tombé dans vn autre monde; faire vne guerre à vne nouuelle mode. Ce qui monstre en lui, qu'il excelloit en trois choses principalement; à sçauoir, qu'il ne perdoit iamais l'esperance, qu'il auoit vne grande experience, & qu'il ne se confondoit point en ses commandemens. Cette guerre finie, il va contre Farnaces, où nous remarquerons seulement deux choses: la premiere, qu'encore qu'il cherchast de finir promptement cette guerre, pource qu'il auoit affaire ailleurs; il ne va l'attaquer à l'estourdie, mais il commence tousiours par se camper fortement: puis ayant laissé son bagage en seureté, il va auec toute son armee pour faire vn autre camp proche de lui, laissant entre deux vne grande vallee, afin que s'il vouloit l'empescher de se fortifier là & l'attaquer, il ne peut venir à lui sans vn

grand

grand desaduantage. L'autre est, pour monstrer l'aduantage qu'a celui qui attaque : car Cesar remarque lui mesme, qu'encor que Farnaces le vint attaquer temerairement, neantmoins que ses soldats en eurent de l'apprehension, & d'abord se mirent en quelque desordre. C'est pour confirmer, que celui qui attaque a vn grand aduantage, & qu'il n'y a rien plus necessaire à la guerre que les retrenchemens.

DE LA GUERRE d'Afrique,

Escrite par Aulus Hircius ou Opius.

LIVRE V.

LE desbris du parti de Pompee s'estant r'allié en Afrique sous Scipion, Caton & le Roi Iuba; Cesar y va au mois de Decembre, & n'y arriue du commencement qu'auec trois mil hommes seulement, & quelque peu de caualerie; il se presente deuant Adrumette. Mais Considius qui le voit si foible tient bon, & Cesar se retirant est attaqué par ceux qui sortent de la place, & par la caualerie venuë au secours d'icelle, qu'il repousse : où il est remarqué que trente cheuaux Fran-

çois font reculer plus de deux mille Mores. La renommee de sa venuë lui ouurit les portes de plusieurs villes & chasteaux qui lui fournirent de viures. Il choisit l'assiette de Ruspine pour y asseoir son camp, & y attendre le reste de son armee; mais l'impatience le prend. Il va au port, s'embarque dans vn nauire pour l'aller chercher. Et comme il pensoit faire voile, il en arriue vne bonne partie. Apres cela il va auec trente cohortes chercher du bled: il rencontre en son chemin Labienus, auec le quel il eut vn grand combat, où il eut aduantage, & ainsi il se retira dans son camp, qu'il fortifia plus que iamais, à cause qu'il se sentoit foible; il tira deux trenchees de la ville au port pour s'en bien asseurer; puis il depescha en Sicile, Sardaigne & Italie, pour auoir renfort de gens & de bled. D'autre costé Scipion & Caton qui le vouloyent combatre auant qu'il se fortifiast dauantage, hastent Iuba de venir auec son armee; mais s'y acheminant il est contraint de rebrousser chemin, sur ce que P. Sitius Lieutenant de Cesar & le Roi Bogud attaquent son Royaume. Cependant Labienus ioint Scipion; il se viennent camper proche de Cesar, chacun essaye de prendre ses aduantages, & se passa diuers combats & escarmouches, sans que pour-
tant

tant on hazardast la bataille. Les necessitez de Cesar croissoyent de iour en iour ; il les supporte auec grande constance, & ne soustient l'esperance des siens que par sa bonne mine. Il depesche de nouueau pour haster ses troupes & ses viures. Quelques-vns de ses nauires font naufrage, & ayant mesme appris qu'on poursuiuoit de ses vaisseaux iusques dans le port de Leptis, il y court à bride abbatuë, se iette dans vn vaisseau, & auec ce qu'il peut r'amasser là, va soustenir ses gens ; chasse les ennemis, prend de leurs vaisseaux, & recouure des siens qui auoyent esté pris. Enfin ses troupes lui viennent de diuers endroits. Il commence par la purgation qu'il fait dans son armee de quelques seditieux & libertins: puis se resout à vn combat difinitif. Pour cet effet il va se camper deuant Tapse, qu'il entoure de trenchees, se doutant bien que Scipion la viendroit secourir : lequel ayant fait reuenir le Roi Iuba, ils se viennent camper aupres de Cesar en trois camps. Là se donna la bataille que Cesar gaigna, ne perdant que cinquante soldats, & peu de blessez. Il y en eut de morts dix milles de l'autre costé, & les trois camps pris. Tapse au bruit de cette victoire se rẽd à C. Rebilius. Caton voyant qu'on ne se vouloit resoudre à se defendre se tuë. Vti-

que ouure ses portes aux victorieux; Adrumet fait le semblabe : Zama ferme les siennes à son Roi vaincu, & y appelle Cesar. Tout le reste du Royaume de Iuba se reuolte, lui & Petreius s'entretuent de desespoir. Sitius ayant deffait & tué Saburra Lieutenant de Iuba, & venant trouuer Cesar, rencontre Affranius & Faustus Silla, qui prenoyent les chemins d'Espagne : les deffait & prend, puis à vne esmeute tous deux sont tuez. Scipion & plusieurs Senateurs s'estans embarquez pour passer en Espagne; la tempeste les iette dans la flotte de Sitius, où tous perirent ou se tuerent. Voila la suite qu'eut cette bataille, où toutes choses conspirerent à l'enuy pour applanir le chemin à l'entiere victoire de Cesar, qui pardonna à tous ceux qui recoururent à sa clemence; puis s'en retourna a Rome.

REMARQVES.

CEsar a fait trois actions en cette guerre, qui approchët de la temerité. La premiere, de passer en Afrique au cœur de l'Hiuer auec peu de gens, n'ayant aucun port asseuré, & à cette cause ne pouuant donner nul rendez-vous à ses nauires; ce qui mesme lui fut imputé à impreuoyance. Neantmoins apres son passage, sa facon de proceder est du tout admira-

mira-

mirabile. Il choisit de se camper deuant la ville de Ruspine qui estoit à demie lieuë du port, lequel il conioint auec la ville & son camp, qu'il fortifie tres-bien; car delà il auoit vn pied en terre, & l'autre sur la Mer, afin que selon les occasions il peut agir par Mer ou par Terre, & qu'en tout cas il ne se trouuast enfermé. C'est vne belle leçon à ceux qui entreprennent sur quelque pays estans foibles du commencement: car en cette posture on peut soustenir de grands efforts, ou en toute extremité se retirer. La seconde, de laisser son armee aupres de Ruspine, & sans en aduertir personne se ietter dans vn nauire pour aller chercher ses vaisseaux. Et la troisiesme, ayant nouuelle de la desroute de sa flotte, de quiter son camp : s'en aller à bride abbatuë à Leptis: se ietter dans vn vaisseau: en r'allier d'autres, & attaquer les ennemis. Et encor qu'il ne soit peri en aucune d'icelles, on n'en peut dire autre chose, sinon qu'il se fioit tout à fait à sa bonne fortune, & qu'il ne s'est iamais lassé, ni rebuté des desseins hazardeux & penibles. Est remarquable que Cesar en toutes les guerres qu'il a fait, a esté tousiours inferieur en nombre à ses ennemis. C'est pourquoi il s'est tousiours serui, & plus que nul autre n'a iamais fait, des fortifications; lesquelles il faisoit beaucoup meilleures, quand il ne se sentoit en estat de donner bataille,

comme

comme il fut long temps en Afrique: tellement que Scipion mesme s'estonnoit de cette froideur. Neantmoins il entretenoit tousiours ses soldats en exercice, & lui mesme dressoit les nouueaux, & taschoit de les mettre en curee par de petits combats, ou par son industrie il auoit le plus souuët du meilleur, & tousiours entreprenoit sur son ennemi, qui est vne maxime excellente pour donner le cœur aux siens, & mesme pour se garentir de surprise.

DE LA GUERRE d'Espagne,

Contre les Enfans de Pompee.

LIVRE VI.

LEs Reliques des troupes d'Afrique, se r'assemblent encor en Espagne sous Cneus & Sextus enfans de Pompee. Cesar y va: il trouue l'vn qui assiege Vlla, & l'autre qui estoit dans Cordouë; iette du secours dans la premiere, & se va camper deuant l'autre. Ce qui oblige Cneus de leuer le siege pour secourir son frere. Il se passe entre les deux armees quelques escarmouches: Mais Cesar ne pouuant attirer son ennemi en bataille, va assieger Attequa, & apres vne bonne resistance la prend à la

veuë de Cneus. Depuis les deux armees s'entrecostoierent, & firent diuers combats de peu d'vtilité. Enfin ils se campent en vne campagne proche de Munde, en resolution l'vn & l'autre, de ne refuser la bataille. Neantmoins Cneus prend vn champ de bataille releué & aduantageux, où Cesar faisant difficulté de l'attaquer, la fureur de ses soldats l'emporta. Le combat fut grand & douteux, selon sa confession mesme ; & à toute peine il gaigna la bataille qui fut sanglante. Trente mil hommes de la part de Pompee y demeurerent morts, & mille de celle de Cesar. Ceux qui se sauuerent dans Munde furent contrains de se rendre. Sextus Pompee abandonne Cordouë, Cneus est vistement poursuiui, atteint & tué. Toutes les villes se rendent au victorieux. Ce fut la derniere bataille que donna Cesar, & le coup mortel du parti de Pompee.

ORDRE MILITAIRE des Grecs.

Et Particulierement de leur Phalange.

L'Ordre des Grecs se trouue assez obscuremẽt dans leurs Autheurs, pource que la pluspart des liures qu'ils en ont escrit sont perdus, & ne nous en reste que des morceaux : si bien qu'il est difficile de le pouuoir recueillir bien exactement. Voici comme vse formoit la Phalange.

PHALANGE des Grecs.

Giogo, signifie deux hommes de front, & plusieurs ioints ensemble font vn rang, & le mot de Giogo se prend souuent pour vn rang.

Verso, signifie deux hommes, l'vn derriere l'autre; plusieurs les vns derriere les autres font la file.

Locho, signifie la file, laquelle les Grecs ont fait de diuerses hauteurs, mais n'ont iamais passé le nombre de seize; comme celui qui estoit suffisant à soustenir tous grands efforts, estimans que donner plus de profondeur à leur Phalange, estoit employer

ployer des hommes inutilement, & qu'il valloit mieux estendre la bataille en longueur pour s'empescher d'estre attaquez par les flancs, ou bien pour y attaquer les ennemis; que de donner tant de profondeur à leur Phalange.

La Phalange n'estoit composée que de Oplites, c'est à dire pesamment armez, auec les Sarisses (ou longues picques) & leurs boucliers; car les Archers, tireurs de fondes, & autres à lancer armes, auoyent leur ordonnance à part.

A vn Locho, ou vne file de seize soldats, il y en auoit cinq de commandement; à sçauoir le premier, le cinquiesme, le neufiesme, le treiziesme, & le seiziesme, comme nous verrons par cette figure ci dessous, & leurs noms.

PREMIERE FIGURE.

Locago .... o .... *Chef de file.*
1. Eno marche .... o ...
2. Eno marche .... o ... *Chef de demie file.*
3. Eno marche .... o
Vrago .... o .... *Serre file.*

Ils mettoyent le plus vaillant pour estre Chef de file, & le plus prudent pour estre Serre file.

Or pour commencer l'Ordonnance, ils ioig-

ioignoyent deux files l'vne contre l'autre, qui faisoyent trente deux soldats ; & les deux files ensemble se nommoyent Dilochie, & le Chef des deux files se nommoit Dilochite.

Apres on doubloit les deux files, qui faisoyent quatre files, & soixante quatre soldats, & cette troupe s'appelloit Tetrarchie, laquelle auoit vn Chef qui se nommoit Tetrarque.

Apres on doubloit les quatre files, qui faisoyent huict, & cent vingt huict soldats ; & ce corps s'appelloit Taxiarchie, & son Chef Taxiarque.

Apres on doubloit ces huict files, qui faisoyent seize ; & ce corps s'appelloit Syntagme ou Senagie, & le Chef de ce corps s'appelloit Syntagmarche, ou Senago.

A ce corps on adioustoit cinq Officiers generaux ; vn Porte enseigne, vn pour guider la queuë, qui faisoit à peu pres la charge de nos Sergents d'auiourd'hui ; vn Trompette (car ils n'auoyent point de Tambour) vn pour prononcer les Ordres, & vn Ministre.

Le Port enseigne se mettoit au milieu du premier rang, comme tout se verra par la figure ci-dessous.

S.E.

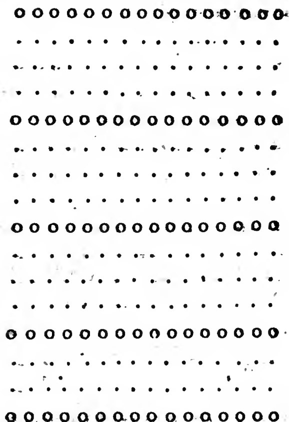
SECONDE FIGURE.

Syntagmarque.

Taxiarque.

Tetrarque.

Diloquite.



La

La Phalange estoit composee de seize corps pareils à la precedente figure.

Puis on doubloit ce corps de seize files, qui faisoyent trente deux files, & s'appelloit Pentacosiarchie, & son Chef Pentacosiarche.

Puis on doubloit ces trente deux files, qui faisoyeut soixante quatre, & ce corps s'appelloit Chilarchie, & son Chef Chilarche.

Puis on doubloit ces cents vingt huict files, qui faisoyent deux cents cinquante six files, & ce corps s'appelloit Merarchie, & son Chef Merarche, ou Telarche.

Puis on doubloit ces cents vingt huict files, qui faisoyent deux cents cinquante six files; & ce corps s'appelloit Phalange, ou Phalangarchie, ou Strategie, & le Chef Phalangarche ou Stratego, ou General. Si bien que la Phalange se trouue composee de quatre mille nonante six soldats; d'vn Phalangarche qui commande à tous, de deux Melarches, de quatre Chiliarches, & huict Pentacosiarches, de soixante quatre Tetrarches & deux cents vingt huict Dilochites, comme il se verra par la figure cidessous.

TROIS-

TROISIEME FIGVRE.

Rangs.

16 32 64 128 356



Or selon la puissance des Republiques on augmentoit cette armee, doublant la Phalange qui se nommoit Diphalangarchie, & le Chef Diphalangarche; ou doublant la Diphalangarchie, & en ce cas on la nommoit Tetraphalangarchie, & le Chef Tetraphalangarche, lequel lors estoit Chef souuerain. C'est ce qu'ils tenoyent pour vne armee complete, & que depuis on a appellee vne Phalange. Neantmoins elle estoit tousiours diuisee en quatre corps comme quatre Phalanges, & estoit composee de seize mille trois cents octante & quatre soldats.

QUATRIESME FIGURE.



Voila l'ordre de la Phalange des Grecs pour les pesamment armez nommez Oplites;

res; à sçauoir de picques & boucliers, lequel occupoit de terrain donnant six pieds pour soldat, & sans y comprendre les trois interualles, six mille cent quarante quatre pieds de longueur, & nonante six pieds de hauteur.

A cette armee on y ioignoit la moitié moins de soldats armez à la legere nommé *Files*, qui combatoient de loin auec armes à lancer & ietter, & se mettoyent en bataille derriere la Phalange en frond égal. Mais n'estant les files que de huict de hauteur, auec le mesme ordre & les mesmes officiers; & quand il falloit commencer la bataille ils sortoient par les interualles, & alloyent attaquer l'ennemi. Puis quand les armees estoyent prestes à choquer, ils se retiroyent par les mesmes interualles, en leurs places derriere leurs gens armez, & par dessus leurs testes, faisoient pleuuoir sur leurs ennemis vne gresle de traits, de pierres & de dards; & fortifioyent l'espesseur de leur Phalange, qui pour soustenir le grand choc, se trouuoit lors auoir vingt quatre hommes de hauteur.

CIN-

CINQUIESME FIGURE.

Rangs				
16	☐	☐	☐	☐
8	☐	☐	☐	☐

Quant à la caualerie, ils la mettoyent tousiours aux aisles; & soit pour la caualerie, ou pour l'infanterie, ils changeoyent la forme de leur ordre selon l'assiette des lieux, ou le nombre d'ennemis à qui ils auoyent affaire : ou selon l'ordre auquel ils estoient rangez en bataille, amoindrissant le front, en doublant la hauteur : ou doublant le front, en amoindrissant la hauteur, & la coupant par la moitié; comme fit Cyrus en la bataille qu'il eut contre Crœsus. Car craignant d'estre enueloppé, ses files estant de vingt quatre de hauteur, il ne les fit que de douze; & par ainsi il augmenta le front de son armee, de la moitié.

Ils se seruoyent encor de diuers ordres selon les occasions; comme en rond, & les legerement armez au milieu, pour soustenir vn grand choc de tous costez : ou en triangle, pour mieux entrer en bataillon: ou en demie-lune pour enclore; & d'autres qui ne sont maintenant de grand vsage.

Et

Et afin de ne se confondre point en tels ordres dans l'occasion, ils auoyent des Escoles publiques, où toute la ieunesse alloit s'exercer, qu'on appelloit *Gymnasia* : & des maistres pour monstrer le maniement des armes & les ordres, nommez *Tactici*. Or pour faire toutes les éuolutions, & changemens d'ordre; on donnoit à chaque soldat six pieds quarré, & pour combatre trois pieds, & mesmes pour soustenir vn grand effort, on se serroit iusques à ne contenir qu'vn pied seulement.

C'est par ce moyen que tant de petites Republiques de Grecs ont maintenu si long temps leur liberté, & ont fait de si grandes actions, ayans repoussé de si belles armees auec de si petites, & mesmes estans allé planter leurs trophees dans l'Asie & ailleurs. Iusques à ce que leurs diuisions les perdirent; dont Philippes se seruant dextrement, les assuiettit: & depuis Alexandre son fils, auec eux, & leur ordre, conquit vne grande partie du monde.

Il est bien vrai que la constitution de ces Republiques, estoit plus propre pour maintenir heureusement leur liberté, que pour s'accroistre. Car encor qu'ils s'addonnassent tous aux armes, & que nuls n'en fussent exempts; la pauureté & le petit nom-

nombre de ſoldats de chaque Republique à part, les empeſchoit de faire de grands progres : comme auſſi leurs diuiſions ; eſtant difficile que tant de Republiques ſouueraines ſe puiſſent accorder ; ſinon pour vne neceſſité commune de ſe defendre, comme ils firent diuerſes fois contre les Perſes ; mais non pour vne conqueſte ; ou on ne ſe peut accorder, ni des commandemens, ni des partages des choſes conquiſes.

Quant à leur camp retrenché qu'ils nommoient *Aplecto*, ils choiſiſſoient pluſtoſt des aſſiettes fortes, qu'ils ne les fortifioyent auec induſtrie, & n'auoyent nulle forme certaine, comme les Romains : Mais ſelon l'aduantage des lieux fortifioyent vn coſté, plus que l'autre, & ne s'en trouue rien de certain par eſcrit, dans les Autheurs anciens.

DISCI-

DISCIPLINE MILITAIRE des Romains.

Chapitre I.

Eslection des gens de guerre, & leurs armes.

ROmulus ayant basti la ville de Rome, la diuisa en Centuries & Ordres militaires; chaque corps contenoit trois mil hommes de pied, & trois cents cheuaux. Or parce qu'on choisissoit les plus vaillans, on le nomma *Legion*, qui vaut autant à dire comme Elite.

La ville ayant esté accreuë par le peuple des Sabins, on doubla les legions, qui se trouuerent lors de six mil hommes de pied & six cents cheuaux Neantmoins depuis ce temps là, elles ont esté de beaucoup moindre nombre.

Tullus Hostilius troisiesme Roy des Romains establit l'exercice militaire, & distingua tout le peuple en cinq classes. Celle des plus riches estoit obligee de se monter & armer, pour seruir à la caualerie. Les trois autres classes d'en apres furent employees

ployees à l'infanterie, & selon leurs moiens ils estoient Hastaires, ou Princes, ou Triaires, & obligez de s'armer selon que leur ordre comportoit. La cinquiesme & derniere classe comme trop pauure estoit exempte d'aller à la guerre.

Neantmoins depuis que les Romains firent armees de Mer, qui fut quatre cents octante neuf ans apres la fondation de la ville; ils prirent de cette derniere classe les moins pauures pour les faire soldats sur la Mer, & encor les obligerent-ils en cas de necessité de seruir vingt ans sur Terre.

Nul ne pouuoit obtenir Magistrat Ciuil à Rome qui n'eust serui dix ans à la guerre: ni par ce moyen en posseder aucũ, s'il n'auoit vingt sept ans; pour ce qu'on commençoit le seruice de la guerre à dix sept ans, il finissoit aussi à quarante cinq. & on estoit obligé durant ces vingt huict ans d'en seruir quinze;& quand ils auoient accompli leur seruice, ils n'estoient plus obligez de prendre les armes, que pour la garde & defense de la ville.

Depuis que les Rois furent chassez de Rome, on esleut tous les ans en leurs places deux Consuls: puis les Consuls essisoient les vingt quatre Tribuns militaires. Mais depuis le peuple les voulut eslire. Il falloit que quatorze d'eux eussent desia

ſerui à la guerre cinq ans, & les autres dix vn plus long temps ; à ſçauoir dans l'infanterie onze ans, & dans la caualerie quinze ans. Ce qui monſtre l'eſtime qu'on faiſoit de l'infanterie, par deſſus la caualerie.

Les Conſuls appelloyent tous les ans, de toutes les Tribus, ceux qui eſtoient depuis dix ſept ans iuſques à quarante cinq, au Capitale ou Champ de Mars ; & ceux qui manquoyent de s'y trouuer eſtoyent chaſtiez rigoureuſement. Ce qui ſe ſçauoit facilement, car par les ordonnances de Tullus Hoſtilius, on tenoit regiſtre de tous ceux qui naiſſoyent, & mouroyent. Or au nombre des habitans eſtoient auſſi bien compris ceux du Territoir, que ceux de la ville.

On eſliſoit touſiours quatre legions: deux pour chaque Conſul. Il s'en eſt leué quelquesfois dauantage : mais rarement & ſelon la neceſſité des affaires ; & meſme du temps d'Hannibal il s'eſt trouué vingt trois legions ſur pied. Et toutesfois chaque Conſul n'en auoit que deux ; les autres eſtans commandees par Preteurs ; Pro-conſuls, & autres Chefs: mais depuis la Republique croiſſant en puiſſance, & les loix s'affoibliſſants ; il s'en eſt trouué ſous Ceſar aux guerres de Gaule, iuſque à dix legions.

Auant que proceder à l'eſlection des ſol-

soldats, on partageoit les vingt quatre Tribuns aux quatre legions : à sçauoir des quatorze plus ieunes, on en donnoit quatre à la premiere legion, trois à la seconde, quatre à la troisiesme, & trois à la quatriesme. Et des dix plus vieux on en donnoit deux à la premiere, trois à la seconde, deux à la troisiesme, & trois à la quatriesme. Par ainsi il y auoit six Tribuns militaires pour chaque legion ; & par tout des vieux & des ieunes.

Les Tribuns ainsi departis & separez en quatre bandes; on tiroit les Tribus au sort, & de la premiere on choisissoit quatre hommes les plus pareils qu'on pouuoit. De ces quatre les six Tribuns de la premiere legion en choisissoyent vn : les six de la seconde choisissoyent le second : les six de la troisiesme choisissoyent le troisiesme, & les six de la quatriesme auoyent le quatriesme. Apres on amenoit quatre autres desquels les Tribuns de la seconde commençoyent à choisir le premier : puis ceux de la troisiesme, le second : puis ceux de la quatriesme, le troisiesme, & ceux de la premiere prenoyent le quatriesme qui restoit. Et ainsi consecutiuement chacun commençoit à choisir, & de toutes les Tribus, on en faisoit de mesme. Si bien qu'en ce choix de soldats, la premiere legion

n'auoit nul aduantage sur la derniere, & se formoient toutes égales.

Apres ce choix ainsi fait de l'infanterie, le Censeur eslisoit la caualerie.

Quant au nombre des soldats de chaque legion, il a esté diuers en diuers temps, Il s'est trouué pour l'infanterie de trois mille, de trois mille deux cents, de quatre mille, de quatre mille deux cents, de cinq mille, de cinq mille deux cents, de six mille, de six mille deux cents: tousiours suiuant ceste proportion de nombre pour la commodité qui se rencontre à partager, & former leurs manipules, centuries & cohortes. Aussi de mesme en la caualerie. Elle s'est trouuee en diuers temps de deux cents, de deux cents vingt, de deux cents cinquante, de trois cents, de trois cents vingt, de trois cents trente, de trois cents cinquante iusques à quatre cents.

L'eslection ainsi faite, les Tribuns de chaque legion faisoient iurer, vn par vn, la main droite leuee, & de la main droite le poulce en haut; d'obeir & faire tout ce qui leur seroit commandé par leurs superieurs.

Au mesme temps les Consuls commandoient aux Magistrats d'Italie, d'eslire en la mesme sorte les alliez des Romains, dont on leuoit pareil nombre d'infanterie, & le double de caualerie. Si bien qu'en vne armee

mee consulaire il deuoit y auoir quatre legions, deux Romaines, & deux des alliez.

Cela fait on les licentioit apres leur auoir donné vn iour prefix, pour se retrouuer en vn certain lieu sans armes; ou les Tribuns choisissoient les plus ieunes, & les plus pauures, pour estre Velites: les autres d'apres pour estre Hastaires, les plus vigoureux pour estre Princes, & les plus aagez pour estre Triaires.

Apres on les armoit. On trouue aussi du changement aux armes. Mais les plus ordinaires des Velites estoient vn morion, vne petite rondache, des dards, & l'espee. Les Archers & ietteurs de fonde se nommoient extraordinaires, & estoient Auxiliaires.

Les Hastaires portoient des targes hautes de quatre pieds, la salade, le garde-cœur qui est vne espece de petit plastron. Et les plus riches portoient la cuirasse entiere, l'espee au costé droit, courte, large, auec vne bonne pointe, & taillant des deux costez, & deux dards à lancer.

Les Princes & les Triaires portoient de pareilles armes, sinon que les Triaires au lieu de dards, auoient des iauelots.

Pour la caualerie elle estoit du commencement fort mal armee, & elle apprit

des Grecs à s'armer de cuirasse, d'vn escu, & d'vn iauelot à lancer.

Les alliez tant la caualerie, comme l'infanterie, estoient armez & disciplinez comme les Romains.

Outre les quatre corps de Velites, Hastaires, Princes & Triaires; il est parlé dans les Autheurs anciens de Tirons, Roraires & Accenses, lesquels tous estoient ieunes soldats, ou Romains, ou Auxiliaires, & ne combatoient à mon aduis que d'armes de iect. Et en effet il n'y auoit pour corps d'infanterie parmi les Romains que ces trois ordres, Hastaires, Princes, ou Triaires: car mesme les Velites ne tenoient point de corps à part, estans dans l'ordre des batailles, & dans celui des logemens confondus dans les trois autres ordres, & ils ne commencerent à estre employez par les Romains qu'au siege de Capouë.

L'eslection faite, les soldats armez, & les ordres formez; les Tribuns separoient chaque ordre par Centurie ou Cohortes: puis faisoient deux eslections de dix-hommes chacune: ceux de la premiere plus honorable, qui assistoyent au Conseil de guerre, & estoyent comme les Capitaines d'auiourd'hui: ceux de la seconde representoyent les Lieutenans. Tous se nommoyent Centurions, mais ceux de la pre-

miere eslection s'appelloyent Centurions premiers, & les autres Centurions seconds. Apres cela les Centurions eslisoyent les Vexiliaires, qui sont nos Enseignes d'auiourd'hui ; & y en auoit deux en chaque Cohorte. Puis ils eslisoient vingt Tergiducteurs, qui estoient Chefs, pour conduire la queuë de la troupe. Si bien qu'il y auoit à chaque Cohorte deux Chefs à la teste, & deux Chefs à la queuë.

CHAPITRE II.

Compartiment d'vne Legion de quatre mille deux cents hommes de pied, & trois cents cheuaux.

VNe Legion est tousiours diuisee en cinq corps, à sçauoir l'infanterie en quatre corps nommez, Velites, Hastaires, Princes & Triaires, & la caualerie en vn. Chaque corps est diuisé en dix troupes, qui dans l'infanterie se nomment Cohortes ou Manipules, & dans la caualerie Turmes.

Aux trois premiers ordres de l'infanterie, il y a en chacun mille deux cents soldats, desquels chacun fait dix troupes de six vingt soldats ; & au quatriesme, à sçauoir les Triaires, il y a seulement six cents soldats, qui font dix troupes de soixante soldats.

Le corps de caualerie est de trois cents, qui font dix troupes de trente soldats.

Parmi les Autheurs il y a de la diuersité entre les noms de Cohorte, Centurie, & Manipule, lesquels ici signifient vne mesme chose. Mais en quelque endroit de Tite-Liue on y voit la distinction de la legion, à la Cohorte; de la Cohorte, à la Centurie; de la Centurie, au Manipule. Ce que ie crois estre prouenu de ce que les legions estants augmentees iusques à six mille, & sept mil hommes; on a fait des subdiuisions.

CHAPITRE III.

Du Marcher.

QUand il falloit marcher; au premier son de Trompette, on deffaisoit les Pauillons, & on plioit le bagage; au second, on le chargeoit, & au troisiesme, on sortoit du logement. Mais nul ne deuoit commencer à descendre son Pauillon que ceux du Consul & des Tribuns ne le fussent.

Les extraordinaires marchoient les premiers. Puis l'aisle droite des alliez & leur bagage à la queuë; puis la premiere legion & son bagage apres; puis la seconde legion & son bagage apres; puis l'aisle gauche des alliez, & en suite son bagage; & la caua-

caualerie estoit à la teste & à la queuë, & quelquesfois aux costez selon le soupçon qu'on auoit des ennemis.

Chaque legion Romaine auec vne aisle des alliez, marchoit deuant, tour à tour, afin que chacun eut la commodité d'arriuer le premier au camp.

Si en marchant l'on auoit plus de soupçon de la queuë, que de la teste, ou bien des costez; ils se fortifioyent. Voila l'ordre ordinaire du marcher. Mais ie trouue dans Cesar que quand il marchoit en terre d'ennemis, & particulierement en pays serré de hayes & de bois; il faisoit marcher en corps toutes les legions, puis tout le bagage ensemble, laissant seulement à la queuë quelques troupes nouuelles pour la garde d'icelui.

Quand l'armee marchoit en trois corps æquidistants; à sçauoir tous les Hastaires tant Romains qu'alliez ensemble, ayans leurs bagages deuant eux: puis les Princes & les Triaires en mesme ordre: les extraordinaires & la caualerie deuoient estre aux flancx & a la teste, pour asseurer le bagage; ou bien aux endroits qu'on apprehendoit le plus. Et ainsi ordonnez, quand il suruenoit l'occasion de combatre de quelque costé que ce fut, soudain toutes les troupes sortoient facilement de l'embaras

du bagage, pour aller affronter l'ennemi.

Quand l'armee approchoit du logement, les Tribuns & les Centurions ordonnés à cela, s'auançoient pour considerer l'assiette du camp, laquelle estant choisie; on marquoit premierement le lieu du logement du Consul, ou du Capitaine general auec vne banderole blanche, puis on distinguoit son logement d'auec les autres, auec vne banderole rouge: puis auec vne secõde banderole rouge: on marquoit les logemens des Tribuns: puis auec vne troisiesme banderole rouge, on separoit & distinguoit les logemens des legions d'auec les precedens. Apres cela on donnoit à chacun sa portion de terre, laquelle se marquoit auec des banderoles d'autre couleur: puis auec le cordeau on auoit bien tost comparti tous les logemens: pource qu'on ne changeoit iamais les mesures, ni la forme du camp, & qu'on y estoit fort accoustumé à cause que l'on ne logeoit point autrement.

Quand l'armee arriuoit, chaque troupe reconnoissoit son logement par les marques & banderoles. Si bien que tous y alloyent facilement sans confusion & sans se tromper.

CHAPITRE IV.

Logement du Camp.

ON logeoit les quatre corps des Velites, Hastaires, Princes & Triaires, sous le nom seulement des trois derniers corps ; & on diuisoit & confondoit les Velites dans les trois autres corps, comme on verra cidessous.

Hastaires	1200
Velites ioints aux Hastaires . . .	480
	1680
Princes	1200
Velites ioints aux Princes . . .	480
	1680
Triaires	600
Velites ioints aux Triaires	240
	840

Les Romains donnoient dix pieds de terre en quarré pour loger deux soldats ; si bien que donnant de terrain cent pieds de large, & mille de long, il y auoit de quoi loger deux mille soldats : & par ainsi dix Cohortes de Hastaires, qui ne faisoient que mille six cents octante soldats, estoyent logez au large, & leur restoit encor de la place pour leur bagage.

Le

Le mesme espace de terre se donnoit aux Princes, pource qu'ils estoient pareil en nombre.

La moitié moins de terrain se donnoit aux Triaires; pource qu'ils estoient la moitié moins en nombre.

A la caualerie on donnoit pour trente cheuaux, cent pieds de terre en quarré: & pour les cents Turmes cent pieds de large, & mille pieds de long.

Aux alliez, on donnoit pour les gens de pied, pareil espace qu'à celui des legiõs Romaines. Mais pource que le Consul prenoit la cinquiesme partie des legions des alliez, on retrenchoit aussi en cet endroit la cinquiesme partie du terrain, qu'on leur fournissoit ailleurs.

Quant à la caualerie des alliez, elle estoit tousiours double à celle des Romains. Mais le Consul en prenant le tiers pour loger autour de lui, il n'en restoit dans les logemens ordinaires qu'vn quart de plus de celle des Romains: & pource que l'espace de terrain estoit plus que suffisant, on ne leur augmentoit point, & l'auoient de cent pieds de large & mille pieds de long, comme les Romains.

Ce logement estoit separé de cinq ruës, de cinquante pieds de large chacune, & coupé par la moitié, par vne ruë nommee

Quin-

Quintaine de mesme longueur que les autres.

A la teste du logement, il y auoit vne grande ruë de cent pieds de large: apres quoi logeoyent les douze Tribuns vis à vis des deux legions Romaines, & les douze Prefects vis à vis des deux legions des alliez. On donnoit à chacun de ces logis cinquante pieds en quarré. Apres estoit le logis du Consul nommé le Pretoire, qui contenoit deux cent pieds en quarré, & estoit posé au milieu de la largeur du camp. A gauche & à droite du logis du Consul, il y auoit deux places; l'vne celle du Marché, & l'autre celle du Questeur. Autour de tout cela estoient logez les quatre cents cheuaux, & seize cents trente hommes de pied, que le Consul tiroit des deux legions des alliez; comme encor les volontaires; & outre cela estoient reseruez quelques logemens pour les extraordinaires qui pouuoyent venir, tāt de caualerie, que d'infanterie, & auec cela se faisoit vn quarré parfait.

Apres tout le logement on laissoit vne espace autour d'icelui, de deux cents pieds. Puis on faisoit le retrenchement dont le fossé estoit plus ou moins large, ou profond, & le rempart bas ou haut, selon l'apprehension grande ou petite qu'on auoit de l'ennemi.

Est

Est à remarquer, que l'infanterie est tousiours logee le plus pres des retrenchemẽs, comme celle qui les doit defendre, & qui couure la caualerie qui est posee au milieu du logement. L'exemple qui suit fera mieux comprendre ce que dessus.

A .... *Pretoire.*

B .... *Pauillons des Tribuns.*

C .... *Grande ruë entre les Pauillons des Tribuns & le logement des Legions.*

D .... *Logement de la Caualerie Romaine.*

E .... *Logement des Triaires.*

F .... *Logement des Princes.*

G .... *Logement des Hastaires.*

H .... *Logement de la Caualerie des Alliez.*

I .... *Logement de l'Infanterie des Alliez.*

L .... *Ruë de l'Infanterie des Alliez.*

M .... *Ruë entre les Princes & les Triaires.*

N .... *Ruë entre les Hastaires & Alliez.*

O .... *Espace entre les logemens & le retrenchement.*

P .... *Ruë Quintaine.*

Q .... *Place du Marché.*

R .... *Place du Questeur.*

S .... *Logement des Volontaires.*

T .... *Logement de la Caualerie que le Consul a tiree des Legions des Alliez, pour estre pres de sa personne.*

V....

Inserre entre la pag. 120. & 121.

ee de 16700. hommes de pied & de
2016. pieds & $\frac{2}{3}$ de pied.
inaire. 2016 $\frac{2}{3}$

O
Y X V
R S T V 200 C
B B B B Z Z Z Z Z Z 50
C 100
E E M F F G G N H H I I 100 100

200 100 162 $\frac{2}{3}$ 100 200

Porte Quintaine ou du Questeur 2016 $\frac{2}{3}$

Porte principale. 2016 $\frac{2}{3}$

du Prefect ... it l'Intendant
de

personne.

V....

V .... Logement de l'Infanterie que le Consul à tiree des Alliez, pour estre pres de sa personne.

X .... Logement de la Caualerie extraordinaire qui peut suruenir.

Y .... Logement de l'Infanterie extraordinaire qui peut suruenir.

Z .... Pauillons des Prefects des Alliez.

& .... Logement des Armes.

8 .... Logement des Machines.

✠ .... Logement des Viures.

Δ .... Logement des Habits.

Quand l'armee du Consul est composee de plus de quatre legions, on les logé en mesme ordre, à costé les vns des autres. Tellement qu'en ce cas le camp se trouue quarré long ; ou bien quand les deux armeés des Consuls se ioignent & ne font qu'vn camp, il occupe la place de deux quarrez.

Quelquesfois les deux camps sont proche l'vn de l'autre, mais separez.

Ici Polybe a obmis le nombre des portes du camp, & leurs noms, & où elles estoient posees : comme quoi estoit faite la closture du camp, les logemens des deux Lieutenans du Consul (vn pour chaque legion ;) du Questeur (qui est le Tresorier ;) du Prefect du camp, (qui est l'Intendant

de

de la Iustice;) des douze Prefects des Alliez; des Viures; des Armes; des Machines de guerre; des Vestemens, & dequoi estoient faites les Tentes de guerre. Surquoi auec l'aide de quelques Autheurs & selon l'apparence nous y supplérons. Premieremét l'on trouue en diuerses histoires, que le camp auoit quatre portes, posees & nommees comme elles sont en l'exemple ci-deuant.

Quant à la closture du camp, on lit aussi qu'on faisoit le rempart de la terre qu'on tiroit du fossé, & pour faire tenir la terre on plantoit deux ou trois rangees de paux, autour desquels on entrelassoit des fascines en guise de clayes.

Pour les logemens des Lieutenans du Consul; il y a apparence qu'ils estoient logez autour du Pretoire.

Et pour celui du Questeur, lequel outre l'argent, auoit la charge des Armes, des Machines de guerre, des viures & des habillemens; ie iuge que la place qui lui a esté donnee grande & spacieuse, est pour loger tout cela. Quant aux Tentes, on trouue que iusques au temps de Cesar, elles estoient de peaux de bestes.

CHAPITRE V.

Des Ordonnances & Gardes du camp.

OUtre le serment qu'on exigeoit des soldats apres leur eslection, on leur en faisoit faire vne autre dans le camp ; à sçauoir de n'y desrober point, & s'il se trouuoit quelques choses, de les porter aux Tribuns. Polybe r'apporte qu'il se faisoit ainsi entre les mains des Tribuns: & Cicero qu'il se faisoit dés le commencement dé l'eslectiõ des soldats, entre les mains du Consul.

Cela fait on compartissoit les Cohortes des Princes & des Hastaires comme s'ensuit. Deux, à auoir soin de tenir nette la grande ruë qui est entre les Tribuns & le reste des soldats, iusques à l'arrouser en esté, pour oster l'incommodité de la poussiere ; car c'estoit le lieu où tout le iour vne grande partie de l'armee se tenoit. Les dix huict autres estoient departies pour seruir les Tribuns; à sçauoir trois pour chaque Tribun ; desquels se prenoient tous les iours huict soldats pour la garde le leur logement. Les Cohortes des Triaires faisoyent la garde à la caualerie, & vne Cohorte chaque iour entroit en garde deuant le logis du Consul.

Les fossez & les remparts se faisoyent, deux

deux costez par les Romains, & deux costez par les Alliez, Les Centurions faisoient trauailler les soldats. Et deux Tribuns auoient la charge de voir si la besongne estoit bien faicte.

L'authorité des Tribuns dans le camp estoit grande, & deux à la fois l'exerçoyent sur leur legion deux mois, les vns apres les autres.

Pour le mot, il falloit qu'vn soldat de la derniere Cohorte pour l'infanterie, ou de la derniere Turme pour la caualerie, vint au logis du Tribun, le prendre sur vne tablette, où estoit aussi escrit le nom du soldat qui la prenoit & de son logement, & la rendoit en presence de tesmoings au Chef de sa troupe. Le Chef la bailloit au Chef de sa voisine, & ainsi de main en main la tablette alloit à la premiere Cohorte proche de la tente du Tribun, au quel elle estoit rapportee auant la nuict; si bien que par ce moyen il estoit asseuré que toute l'armee auoit le mot. Et si quelque tablette manquoit à estre renduë; il estoit facile de trouuer où elle estoit demeuree, Est à noter qu'ici ne se parle que d'vn Tribun, qui me fait croire que les deux Tribuns qui auoyent durant deux mois l'authorité, s'estoient accordez de commander durant iceux chacun leur iour.

Quant

Quant à la garde, elle se faisoit iour & nuict, & les vingt quatre heures se diuisoient en huict gardes.

Premierement, le Consul estoit gardé par sa Cohorte ordinaire : puis chaque corps posoit la garde autour de son logement : en outre on posoit trois gardes, l'vne au logis du Questeur, & les deux autres, aux logis des deux Lieutenans du Consul.

Les Tergiducteurs ou Chefs de la queuë conduisoyent les gardes, lesquelles tiroyent au sort à qui commenceroit. Les premiers à qui estoit escheu de commencer estoient conduits au Tribun qui estoit en exercice, lequel bailloit l'ordre de la garde, & outre cela vne petite tablette auec vne marque, & toutes les gardes se posoyent de mesme façon.

Les rondes se faisoient par la caualerie; dont le Chef en commandoit quatre pour le iour, & quatre pour la nuict. Les premieres alloient prendre l'ordre du Tribun, qui leur ordonnoit par escrit quelles gardes ils deuoient visiter.

Le changement & visite des gardes se faisoit huict fois en vingt quatre heures, au son de la Trompette, & c'estoit le premier Centurion des Triaires, qui auoit charge de les faire marcher quand il falloit.

Quand

Quand la Trompette les aduertissoit, les quatre mentionnez tiroient au sort, & à qui il escheoit de commencer, prenoit auec soi de ses amis, & si faisant la ronde il trouuoit les gardes en bon estat, il retiroit seulement la marque que le Tribun auoit baillee, & la lui rapportoit le matin. Mais s'il trouuoit la garde abandonnee, ou quelques sentinelles endormies ou autre desordre; il en faisoit son rapport au Tribun, auec ses tesmoings, & aussi tost on assembloit le conseil pour verifier la faute, & chastier le coupable, selon qu'il le meritoit.

Les Velites faisoient la garde autour du retrenchement par le dehors, & par le dedans, & aux portes: les Alliez auoyent le mesme ordre.

L'on ne trouue point par escrit le nombre de leurs corps de garde: comme quoi ils posoyent leurs sentinelles autour du camp, & combien on auoit de iournees franches de la garde.

CHAPITRE VI.

Des Peines & des Prix.

IL n'y auoit que le Consul qui peut condamner à mort, & auoit cette authorité aussi

aussi bien sur les principaux Chefs de l'armee, comme sur les moindres soldats d'icelle.

Les Tribuns faisoyent la Iustice militaire, laquelle estoit exercee rigoureusement. La forme du supplice ordinaire se faisoit ainsi.

Soudain que le Tribun auoit touché d'vn baston, ou d'vn foüet celui qui estoit condamné; chaque soldat le chargeoit à coups de baston, ou de pierre, & souuent auant que pouuoir sortir du camp, il estoit assommé. Mais encor qu'il en reschapast, il n'estoit plus receu en sa patrie, & aucun de ses parents ne l'eust osé retirer. Celui qui commandoit aux ordres commandez pour la garde, ou pour les rondes, ou autre seruice concernant la seureté de l'armee: ou bien qui s'attribuoit faussement d'auoir fait quelque acte signalé: ou qui auoit abandonné le lieu où l'on l'auoit mis: ou qui dans le combat auoit perdu ses armes: ou qui auoit desrobé dans le camp: ou serui de faux tesmoing: ou bien abandonné son corps; estoit puni de cette façon, comme aussi celui qui estoit tombé trois fois en de moindres fautes.

S'il arriuoit que plusieurs legions, ou vne legion, ou vne grosse troupe eust fui; on la chastioit en deux manieres, & la plus rigou-

rigoureuse estoit de les faire tirer tous au sort & d'en punir la dixiesme partie, ou plus, ou moins, selon l'exigence du cas. Par ainsi tous auoyent la peur, & la plus petite partie estoit punie. La plus douce estoit de les faire coucher dehors du camp, & de leur donner de l'orge au lieu du froment, qui estoit vne marque d'ignominie que plusieurs troupes ont effacees, faisant des actes valeureux & memorables.

Quant aux reconnoissances d'honneur; il y excitoyent les soldats en loüant publiquement deuant tous les autres, ceux qui auoyent fait quelque action valeureuse & extraordinaire. Outre cela on donnoit à celui qui auoit blessé vn ennemi dans les escarmouches & petits combats, & qui volontairement l'estoit allé attaquer, vn dard: à celui qui l'auoit tué & despoüillé: s'il estoit homme de pied, vn bouclier; s'il estoit Caualier, vn harnois de cheual: à celui qui à l'assaut d'vne place estoit le premier monté sur la muraille, vne couronne murale, & à celui qui auoit sauué vn Citoyen Romain, la couronne ciuique, qui lui estoit posee sur la teste, par celui qui auoit esté sauué, lequel toute sa vie le respectoit & honoroit comme son pere.

Les Chefs auoyent aussi leurs parts des hon-

honneurs, par les diuers triomphes qu'ils obtenoyent, selon la grandeur de leurs actions, & la facilité de leurs victoires.

Chapitre VII.

De la Solde.

POur la Solde, elle ne commença que trois cents quarante huict ans apres la fondation de Rome. Auant cela chaque soldat s'armoit; se nourrissoit & entretenoit à ses propres despens; ce qui n'estoit pas difficile en ce temps-là, pource que leur guerre n'estoit pas encor esloignee de Rome. Mais quand ils commencerent à sortir d'Italie; il fut necessaire de donner la paye, laquelle du commencement estoit fort petite : puis elle creut auec la grandeur de l'Empire Romain. Et ie ne m'amuserai d'en faire l'eualuation à nostre monnoye; cela n'estant de nulle vtilité. Seulement ie dirai qu'il faut tellement proportionner la paye, que le soldat s'y puisse bien entretenir. Ie remarquerai encor ici, que les Romains se chargeoyent de fournir le pain, les vestemens, les armes, & les tentes à tous leurs soldats, & outre cela l'orge pour les cheuaux des Caualiers (rabatans les choses sur leur solde.) Ce que ie trouue estre vn

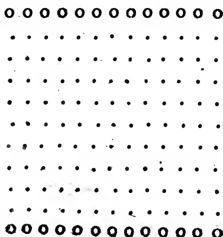
ainsi mis en bataille, ne peut ni renuerser, ni soustenir vn bataillon : & mesme les files ainsi esloignees les vnes des autres, ne sçauroyent en combatant se maintenir droites, ni conseruer leur distance. Mais à l'autre ordre, il s'y trouue plusieurs vtilitez. Premieremẽt plusieurs corps de cent vingt hommes chacun (ou enuiron) attaquant vn bataillon, le peuuent fort bien deffaire. En tout cas ils se peuuent retirer sans se desordonner, ni perdre leurs distances, & le second ordre qui est derriere le premier, en bataille, vis à vis des distances, le peut facilement remplir : comme aussi en cas de besoin le troisiesme corps, celles qui lui sont reseruees, renouuellant le combat par trois fois. Et ce qui me confirme le plus en cette opinion est, premierement que la raison le veut ainsi : puis la description de la bataille de Zama, que Scipion donna contre Hannibal, où il est dit que Scipion pour empescher que les Elephants d'Hannibal ne les renuersassent, fit mettre les Cohortes des Princes qui estoyent vis à vis de interualles des Hastaires, derriere eux ; afin de laisser des ruës pour le passage des Elephants. Ce qui monstre clairement que l'ordre de la bataille estoit disposee par Cohortes, & non par files.

Ie ne parle point en cet ordre de batail-

le, des Velites; ni de tous autres soldats armez à la legere, pource qu'ils ne combatoyent qu'auec armes à lancer & de loin, & quand les armees s'approchoyent pour choquer, ils se retiroyent derriere ceux qui estoyent pesamment armez.

Pour donc former ledit ordre, ie dirai que la file estoit tousiours de dix hõmes de hauteur: que la Cohorte, ou Manipule d'vne legion de quatre mille deux cents hommes, estoit tousiours de cent vingt hommes; & par consequent la Cohorte faisoit dix rangs & douze files; contenant à six pieds de terre en quarré, pour vn soldat, soixante & douze pieds de long & soixante pieds de hauteur: & à trois pieds, la moitié moins.

PREMIERE FIGVRE d'vne Cohorte.



En

En chacun des trois ordres quoi que les legions fussent plus ou moins fortes ; il y auoit tousiours dix Cohortes ou Manipules. Mais les Cohortes croissoyent ou diminuoyent, à proportion des legions.

SECONDE FIGURE
des dix Cohortes.



Les deux premiers ordres sons d'égal nombre, & le dernier de la moitié moins : par cet exemple d'vne legion on verra, comme toutes les troupes entroyent les vnes dans les autres.

TROISIESME FIGURE
d'vne Legion.







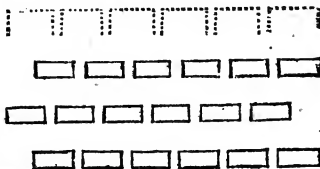
Ie croi qu'entre les legions il y auoit vne distance beaucoup plus grande qu'entre les Cohortes, afin d'empescher la confusion entr'elles. Ce que ie iuge si necessaire

que sans l'obseruation d'icelles, il est du tout impossible de conseruer aucun bon ordre.

Quant à la caualerie, puis qu'elle estoit separee en pareil nombre de troupes, que l'infanterie; il faut croire qu'elle combatoit en pareil ordre: mais la moitié estoit à l'aisle droite, & l'autre à la gauche. Par ainsi nostre armee sera composee de six grands corps: à sçauoir, quatre corps de l'infanterie, & deux corps de la caualerie & chaque corps diuisé en petites troupes comme a esté dit ci-dessus.

EXEMPLE DE L'ORDRE
de bataille d'vne armee complete.
QVATRIESME FIGURE.

900 200 900 100 900 100 900 100 900 200 900



CHA-

CHAPITRE IX.

Des Sieges.

NUl Capitaine Romain n'a fait de plus beaux sieges que Cesar, ni ne les a descrits plus parfaitement. Il y a des exemples pour l'attaque de toutes sortes d'assiettes, & pour maintenir son siege contre toutes sortes de secours. A Brundusium qui est sur la Mer, il contraignit Pompee de l'abandōner; pource qu'il lui bouchoit le port pár où elle pouuoit receuoir son secours. A Cadenac, qui estoit vne assiette inexpugnable; il la contraignit de se rendre, en lui ostant l'eau. A Alexie où il y auoit dedans quatre vingt mil hommes de guerre, & qui en attendoit deux ou trois fois autant; il se fortifia deuant de telle sorte, & contre la ville, & contre ceux de dehors, qu'il l'affama. Et à Bourges & à Marseille; il prit la premiere par assaut, & contraignit l'autre de se rendre, sur le point d'estre forcee. Ie ne particulariserai ici les machines dont on se seruoit alors pour forcer les pieces, pource que le canon en a osté l'vsage. Bien dirai-ie seulement qu'on s'approchoit de la muraille pied à pied, le plus à couuert qu'on pouuoit; & puis on taschoit de l'abatre auec des machines; ou par

des mines pour la forcer par aſſaut ; ou au moins pour ſe loger ſur la breſche. Ce qui ſoit dit pour monſtrer qu'encor qu'on ait changé la maniere des fortifications, pour mieux reſiſter contre nos nouuelles machines foudroyantes ; neantmoins les anciennes maximes d'attaquer les places, ſont les meſmes, dont on ſe ſert auiourd'hui. Quant au ſiege d'Alexie, c'eſt le modele ſur lequel le Prince de Parme, le Prince d'Orange, & le Marquis de Spinola ſe ſont formez, pour faire les leurs. Et tous ces grands trauaux & circonuallations que nous admirons, & auec l'aide deſquels ils ont pris pluſieurs grandes villes, à la veuë de plus puiſſantes armees que les leurs, qui ne les ont peu ſecourir ; ne ſont rien en comparaiſon de celles que Ceſar a faites à ce ſiege d'Alexie. Bref, ceux qui s'approchent le plus de la maniere de guerre des anciens Romains, auſſi bien aux ſieges, qu'à la campagne ; ce ſont ceux qui ſe rendent les plus excellents Capitaines.

CHA-

CHAPITRE X.

Remarques sur quelques batailles des Anciens.

APres auoir fait voir l'ancien ordre militaire des Grecs,& des Romains, par le moyen duquel ils ont acquis tant de belles victoires; il en faut encor remarquer deux causes principales,que leurs plus excellents Capitaines ont heureusement obseruees, pour vaincre en bataille. A sçauoir de tascher à enclore son ennemi, & de ne faire iamais combatre toute son armee à la fois. Cyrus pour se garentir d'estre enclos en la bataille qu'il eust contre Crœsus; augmenta le front de son armee du double, en ne faisant les files de son infanterie que de douze, qui estoyent auparauant de vingt quatre: & pour enclore son ennemi logea ses meilleurs hommes aux aisles, lesquels ayans deffait les aisles de l'armee contraire, vindrent attaquer le corps de bataille, par les flancs, & par le derriere. A la bataille de Cannes, Hannibal mit aux aisles tous ses bons soldats, & les moindres au milieu, afin que les Romains y trouuânt peu de resistance s'y enfonçassent insensiblement, & par ce moyen se trouuassent enclos par les deux costez. A

la bataille de Pharsale, Cesar couurit vn des flancs de son armee d'vne petite riuiere, & fortifia sa Caualerie qu'estoit à l'autre flanc, d'vn corps d'infanterie, pour resister à la caualerie de Pompee, qui estoit beaucoup plus grande que la sienne. Si bien que par ce moyen l'ayant deffaite; il attaqua l'armee par le flanc, & la deffit facilement. A la bataille de Zama, Hannibal fit vn corps de toutes ses vieilles bandes d'Italie, lesquelles il separa de toute son armee, afin que quand tout le reste, tant d'vne part que d'autre, seroit las de combatre, ce corps tout frais peut emporter la victoire. Tellement que Scipion apres auoir deffait tout ce qui estoit deuant lui, se trouua estonné de voir vne seconde armee à combatre de nouueau.

Ici se peut faire vne obiection, que les armees pourroyent estre si inégales en nombre; que toutes ces maximes se troueroyent inutiles. A quoi ie responds, que quand vne armee passe vn certain nombre de quarante, ou cinquante mil hommes; le surplus ne sert qu'à la faire mourir de faim. Car il est facile en se retrenchant d'éuiter le combat. Et quand bien on voudroit donner la bataille, si on veut se seruir des ordres mentionnez, il n'y a plaine si vaste où l'on ne puisse trouuer

dequoi

dequoi couurir vn des flancs de l'armee, soit d'vne riuiere, où d'vn bois, ou d'vne montagne, ou d'vn fossé: & l'autre auec des chariots: ni rien qui puisse empescher qu'on n'ait quelque corps de reserue, qui ne combate pas dés le commencement, ni qu'on ne mette aux aisles les troupes qu'on estime le plus. Lesquelles choses, si on les obserue exactement comme il faut, elles peuuent grandement aider à obtenir la victoire.

CHAPITRE XI.

Comparaison des Armes, & Ordres Militaires des Romains, auec celles des Grecs.

LEs Armes des Grecs estoient le bouclier, la picque & l'espee. Leur ordre estoit, de grands corps de bataillons de seize de hauteur, des pesamment armez, & encor renforcez de huict de hauteur, des legerement armez; de façon que les bataillons venoyent à estre de vingt quatre de hauteur & combatoyent tous à la fois estans tous de front.

Les armes des Romains estoyent la targe & l'espee. Leur ordre estoit de faire de petits corps de cent cinquante, ou deux cents soldats au plus, qui n'auoient que dix

reste, faisoit vn dernier effort contre vne armee lassee & en desordre, & comme cela, gaignoyent la bataille.

Ils se trouue encor deux incommoditez en ces grands corps; à sçauoir qu'il faut qu'ils ayent tousiours vn champ de bataille fort vni; autrement ils ne peuuent conseruer leur ordre; & qu'il ne peuuent agir à gauche & à droite, ains seulement combatre deuant eux. Mais les petites troupes se menent de tous costez, & entretienent leur ordre en tous lieux. Il est vrai que les Romains se mettoyent quelquesfois tous ensemble, ne faisans de toute leur armee qu'vn corps en rond. Mais ce n'estoit que pour se garentir en vne retraite, & non pour attaquer. Car comme ces grands corps sont comme immobiles, & de peu d'vsage aux attaques; aussi quand ils ne veulent que se defendre, ils sont difficiles à rompre. Et encor ne se seruoyent ils de ce dernier ordre, que quand ils estoyent persecutez de fleches par vne grande caualerie, comme celle des Parthes. Car ne pouuans venir aux mains auec eux, ils estoyent contrains de se mettre en cet ordre, & se couurir de leurs targes. Si bien que ie conclus que les armes & ordres des Romains, sont meilleurs que ceux des Grecs; pource que les petites troupes s'accom-

modent

modent mieux à toutes assiettes que les grandes: que combatans à diuerses fois on opiniastre plus le batailles, que quand tout combat à la fois, & qu'il est plus facile de faire promptement & sans desordre, de plusieurs petites troupes, vne grosse, que d'vne grosse, en faire plusieurs petites.

TRAICTE' de la Guerre.

IE n'entreprends pas ici de traiter toutes les fonctions de la guerre en particulier, pource que tant de personnes en ont escrit, que ce sereit vne chose superfluë. Ie me contente de faire des remarques generales sur toutes les choses qui en despendent, & qui se peuuent mettre auiourd'hui en pratique, ne voulant toucher que ce que l'experience me peut auoir enseigné, & surtout estre si bref, que ie ne puisse ennuyer long-temps le Lecteur.

CHA-

CHAPITRE I.

De l'Election des Soldats.

L'Election des gens de guerre s'est faite par les Anciens, & se fait encor par les Modernes diuersement. Les Grecs & les Romains ne se sont pas contentez de soldoyer les soldats, qui de leur bon gré ont voulu aller à la guerre; mais ont esleu parmi eux ceux qu'ils ont iugé les plus propres pour la faire. C'est pourquoi ils ont eû de si bons soldats. Les Carthaginois ont soldoyé pour la plusbpart des estrangers; & pour cette cause n'ont point eu de pires soldats, que ceux de leurs pays. Les Turcs choisissent leurs soldats & les dressent. Les Suisses se seruent de leurs gens propres. Les Venitiens & Hollandois se seruent, à l'imitation des Carthaginois, de soldats auxiliaires. Les François & les Allemans abondent en bons hommes, & se passent facilement d'auxiliaires; mais ils ne choisissent point leurs soldats, ils se seruent seulement de ceux qui volontairement veulent aller à la guerre. L'Angleterre seule de tous les Estats de nostre temps, les peut choisir & prendre tels qu'elle veut. Surquoi il faut considerer la constitution de ces Estats: sur quelles maximes ils sont fondez, & ce que chacun peut faire de meil-

meilleur, pour auoir de bons ſoldats. La pluſpart des Eſtats d'auiourd'hui ſont plus fondez ſur la police que ſur la guerre, & taſchent pluſtoſt de ſe conſeruer, que de s'accroiſtre. Ce qui nous y fait voir les lettres fleurir, & les armes s'abaſtardir; ſi bien que les Eſtats qui ont pour fondement la guerre, gourmandent les autres.

L'exemple du Turc à la honte des Chreſtiens, & celui du Roi d'Eſpagne au preiudice de l'Allemagne, & de l'Italie; en ſont deux preuues manifeſtes. Ce qui cauſe ce mal, eſt que les gens de lettres ont occupé preſque par tout le gouuernement des Eſtats, leſquels à cauſe qu'il haiſſent les gens de guerre, les font touſiours mal traiter, & meſmes conſeillent de ſe ſeruir pluſtoſt d'auxiliaires, que de leurs ſuiets naturels; qui eſt vne maxime tres-pernicieuſe. Mais n'eſtant ici le lieu d'en traiter, nous parlerons ſeulement de l'election des ſoldats.

L'Angleterre qui a droit par les loix du Royaume de choiſir ſes gens de guerre, peut obſeruer la forme de l'election des Romains qui eſt tres-bonne. Les autres Royaumes qui n'ont ce droit là, doiuent inciter les gens d'honneur & d'ambition, de ſe faire enroller, tant pour l'eſperance d'eſtre auancez aux autres honneurs, en embraſ-

embrassant le mestier de la guerre, que par le desni d'y paruenir par autre voye, que par celle là ; comme de ne bailler aucun office du Royaume, ni de la maison du Roi, ni aucune charge parmi les gens de guerre si l'on n'a serui de soldat vn certain nombre d'annees parmi les bandes : ni faire aucun Mestre de camp qui n'aye esté Capitaine:aucun Capitaine de caualerie, sans auoir esté Officier dãs la caualerie: aucun Mareschal de camp, qui n'aye exercé honorablement de moindres charges : ni aucun general d'armee, qui n'aye esté digne Mareschal de camp. Bref que nul ne se puisse auancer en aucune charge, qui ne passe par les degrez de la guerre. Et comme l'esperance de s'accroistre est vn fort aiguillon pour encourager vn chacun à exercer le mestier de la guerre ; aussi l'apprehension de se trouuer pauure & estropié apres auoir longuement serui, est vn rude mords pour les retenir. C'est pourquoi ie voudrois y pouruoir, en establissant vn fonds pour ces gens là, afin de les faire viure le reste de leurs iours commodement & auec honneur. Les Estats qui à cause de la forme de leur gouuernement craignent d'armer leurs peuples (comme Venise ;) où dont la subsistance despend du trafic, comme les Pays-bas, & qui pour ces raisons

sons sont contrains de se seruir en leurs guerres, d'auxiliaires; doiuent premierement estre soigneux de choisir de bons Chefs: puis auoir tousiours vn certain corps de soldats bien exercez & disciplinez, suffisant tant pour les empescher d'vne surprise, que pour leur donner temps d'assembler de plus grandes forces. Car vne armee formee & disciplinee de longue main, quoi que petite, est plus capable de se defendre, & mesme d'acquerir, que ces armees qui ne s'asseurent que sur leur grand nombre. Et les grandes conquestes se sont presque tousiours faites par les armees mediocres; comme les grands Empires se sont tousiours perdus auec leurs peuples innombrables. Pource que ceux qui auoyent à combatre ces armees si nombreuses, ont voulu leur opposer vne exacte discipline & vn bon ordre: & les autres ayans negligé toute bonne discipline & ordre, ont voulu recompenser ce deffaut par le grand nombre d'hommes, qui leur a causé toute confusion, & n'a serui qu'à les faire perdre plus honteusement. Dont ie conclus que le meilleur moyen d'auoir de bons soldats, est de choisir ceux qui sont plus propres à la guerre. Le second d'inciter les gens d'ambition & de vertu de s'enroller librement, en fermant la porte à

toute

toute autre voye de s'auancer : & le dernier d'entretenir vn corps d'armee, qu'on soit soigneux (aussi bien en paix comme en guerre,) de tenir sous vne exacte discipline, sans iamais la relascher. De l'vne desquelles trois voyes, toutes sortes d'Estats se peuuent seruir.

Chapitre II.

Des Armes.

LEs armes plus ordinaires de l'infanterie du temps present, sont pour la defensiue le pot, la cuirasse, & les tassettes : & pour l'offensiue l'espee, la picque & le mousquet, qui sont plustost les armes des Grecs, que des Romains. Surquoi il faut remarquer, que nos mousquets nous seruent comme faisoyent les armes de ieſt aux Anciens ; si bien que le corps de la bataille consiste aux picques, qui est vne arme tres propre pour resister à la caualerie, pource que plusieurs iointes ensemble font vn corps fort solide, & tres-difficile à rompre par la teste, à cause de leur longueur, desquelles il s'en trouue quatre ou cinq rangs, dont les fers outrepassent le front des soldats, & tiennent tousiours les escadrons de caualerie esloignez d'eux, de douze ou quinze pieds. Maurice Prince d'Oran-

d'Orange a eu grande enuie de se seruir de la targe, & en ayant fait faire diuerses espreuues, a trouué qu'elle a non seulement resisté à la picque, mais que la moitié moins de targes, a tousiours entré dans les rangs de deux fois autant de picques & les a rompuës. Neantmoins n'estant que Chef des armees d'vn Estat, & non Prince souuerain & absolu; il n'a osé faire vn si grand changement: soit qu'il craignist la caualerie qui se trouue auiourd'hui tres-bien armee: ou bien le reproche de quelque mauuais succes; n'ignorant pas que les peuples iugent plustost des actions de ceux qui les seruent par l'euenement, que par la raison. Pour moi ie voudrois adiouster ceste sorte d'armes à nostre discipline, faisant tousiours de principal corps de mon infanterie de picques, & auoir à chaque bataillon vn petit corps separé, de cent ou six vingt targes, pour charger par le flanc, ce qui feroit vn merueileux effet en vn iour de bataille, & seroit la vraye place des volontaires, & de force braue Noblesse, de laquelle bien souuent on est empesché en vne armee: Quant aux armes offensiues de la caualerie nous en auons de cinq sortes; à sçauoir la lance, le pistolet, l'espee, la carabine, & l'arquebuse à mesche. Les deux premieres sont donnees

à la

à la caualerie pesamment armee, laquelle doit auoir pour armes defensiues cuirasse, salade, brasals, tassettes, genoüilleres & gardes reins. Encor y a il peu de temps que les cheuaux estoient armez de bardes. Des deux autres ceux qui portent les carabines ont le pot & la cuirasse, & pource qu'ils combatent à cheual doiuent estre bien montez. Mais ceux qui portent les arquebuses à mesche, n'ont nulles armes defensiues. De ces cinq sortes d'armes offensiues, il n'y en a plus que trois bien en vsage, à sçauoir le pistolet, l'espee & la carabine. Les Espagnols seuls ont encor retenu quelques compagnies de lances, qu'ils conseruent plustost par grauité que par raison. Car la lance ne fait effet que par la roideur de la course du cheual, & encor il n'y a qu'vn rang qui s'en puisse seruir; tellement que leur ordre doit estre de combatre en haye, ce qui ne peut resister aux escadrons, & si elles combatoient en escadrons elles feroient plus d'embaras que de seruice. Et pour l'arquebuse à mesche; on l'a aussi comme delaissee, pource que dans les guerres ciuiles elle ruinoit l'infanterie; chacun voulant auoir vn bidet pour pouuoir mieux voler. Neantmoins quelques troupes bien reglees, de cette espece, dans vne armee, sont de tres-

grand

grand seruice; ou à faire des executions; ou à gaigner de mauuais passages; ou à garder le logement de la caualerie; ou mesme un iour de combat à faire mettre pied à terre comme enfans perdus: deuant les escadrons de caualerie.

Maintenant faut proportionner la caualerie auec l'infanterie, laquelle peut auoir ses distinctions selon la situation du pays où vous faites la guerre; ou bien des ennemis contre lesquels vous auez à combatre. Car si vous estes en vn lieu de campagne plein de fourage, & que vous ayez à faire la guerre contre vne grande caualerie, comme celle de Turc; il faut en ce cas vous fortifier de plus grand nombre de caualerie. Que si la guerre se fait en vn pays serré ou de montagnes, ou de forests, ou de marests, ou de hayes & fossez, & qui ait force places fortifiees, pource que la guerre se reduit plustost en sieges qu'en batailles & combats de campagne; alors il faut fortifier son infanterie: & ces deux corps sõt si necessaires l'vn à l'autre, qu'vne armee ne se peut estimer bonne ni subsister, s'ils ne sont également bien entretenus. Neantmoins si ie n'estois induit par quelque raison extraordinaire, ie ferois la proportion de mon armee pour le pays ouuert d'vn quart de caualerie, sur

trois

trois quarts d'infanterie; comme sur vingt quatre mil hommes de pied, huict mille cheuaux. En vn pais serré, d'vne sixiesme partie de caualerie sur cinq parts d'infanterie, comme sur vingt mil hommes de pied, quatre mille cheuaux. Reste de donner à ces deux corps les armes dont nous auons parlé auec la proportion la plus vtile. Les Suisses ont beaucoup plus de picques que de mousquets; & pour cet effet se sont faits redouter en campagne. Car vn iour de bataille où on vient aux mains, le nombre des picques à beaucoup d'auantage sur celui des mousquets. Les autres nations partagent également les picques & les mousquets; & mesme pource que la guerre se renduit auiourd'hui plus en sieges, qu'en bataille, on aime mieux auoir plus grand nombre de mousquets, que de picques. Pour moi qui y adiouste les targes, ie serois d'aduis de faire les Regiments de mille quatre cents quarante soldats; à sçauoir de six cents picques, de six cents mousquets, & deux cents quarante targes. Pour la caualerie, ie la proportionnerois en cette sorte. Ie composerois les Regiments de cinq cents cheuaux, dont i'en armerois quatre cents en gens d'armes, cinquante en carabins, & cinquante en arquebusiers à cheual. Mais ce n'est pas tout d'auoir

bien

bien armé vos soldats, si vous ne les obligez de porter leurs armes; estant vne honte insupportable de voir auiourd'hui leur delicatesse, & le mespris qu'ils en font. Et pour couurir cette faute ils publient que c'est manque de courage d'aller armé, & qu'ils iront en pourpoint aux lieux les plus perilleux, aussi bien que les armez. Il ne suffit pas d'aller en vn lieu pour s'y faire assommer; il faut y aller pour vaincre, & non pour estre batu. Il en arriue encore cet inconuenient, que si vous ne vous accoustumez à porter vos armes, quand vous estes contrains de les prendre pour vous en seruir, vous y estes tellement empestré, que vous ne pouuez combatre. Au contraire si vous vous y accoustumez, elles ne vous sont plus incommodes, & vous vous y trouuez aussi libres que si vous estiez en pourpoint. Mais le plus grand mal qui en prouient, est, que la ruine de la discipline militaire s'en enfuit, laquelle vn bon Capitaine doit faire obseruer exactement en toutes ses parties. Car s'il la relasche en vne, ou en faueur de certaines personnes; les consequences petit à petit s'en ensuiuent telles qu'elle se corrompt tout à fait. Et lors il se trouue sans obeissance & sans respect; ce qui ne s'aquerra iamais, sans encourir la haine de ceux qu'il a trop espargné,

pargné, estant tres-veritable qu'il est plus facile de preuenir vn mal, que de le corriger quand il est venu.

CHAPITRE III.

De la discipline Militaire.

OUtre ce qui s'est dit pour inciter vn chacun de prendre plustost le mestier des armes, que tout autre; il faut faire d'autres obseruations, afin qu'on s'en rende digne, lesquelles consistent en trois choses; à sçauoir en la recompense des belles actions, au chastiment des mauuaises, & en l'exercice continuel & exact de la discipline militaire. Car le mestier du monde qui a plus besoin de telles aides, est celui de la guerre, ou par la simple solde (auec quoi à peine peut-on viure, & dont le moindre artisan ne se contenteroit pas.) le soldat s'abandonne à toutes sortes de perils & de fatigues. Or nul n'y est poussé si ce n'est ou par émulation d'honneur, ou par la licence de mal faire: Et comme le premier but est vertueux, aussi tire-t'on de bons seruices de ceux qui y entrent pour ce suiet. Mais des autres on n'en reçoit que de la honte. Car au lieu d'vne bonne armee bien obeissante, on ne se trouue auoir qu'vne troupe de brigands, qui sans ordre

& obeissance vous abandonnent, ou apres vn bon pillage, ou dans vn peril eminent. C'est pourquoi l'election des soldats est vne meilleure maniere de former vne armee, que de receuoir seulement les volontaires, dans lesquels tous les vagabonds & mal-viuants, & qui ne peuuent viure que de volerie, se font enroller. Donc pour inciter les vertueux à faire bien, & destourner les vicieux de faire mal, les recompenses & les chastimens sont du tout necessaires. Les Romains se sont seruis de ces deux moyens fort vtilement; & si nous ne faisons comme eux, nous n'aurons iamais de bon soldats, ni bien disciplinez. Et n'importe pas que nous nous seruions de leurs remunerations, ou de leurs mesmes supplices: il suffit qu'elles les équipolent afin d'en receuoir la mesme vtilité: & ces choses se font diuersement selon le temps & la coustume. Le principal est d'estre exact obseruateur de telles choses, afin que la remuneration excite les braues gens aux belles actions, & la rigueur du supplice retienne les timides de faire laschement. La maniere de decimer les soldats qu'auoient les Romains, est tenuë cruelle. Neantmoins il se commet quelquesfois des actions si infames, qu'on est contraint d'vser de grande seuerité, pour donner de la terreur

reur à tout le monde, trouuant tres-bon de faire peur à tous ceux qui ont fui par le moyen du sort, & d'en faire mourir peu. Car il faut par ce moyen imprimer cette creance aux soldats, que pour fuir laschement ils n'esuitent point la mort ; mais changent seulement vne mort glorieuse qu'ils eussent acquis en combatant vaillamment, à vne infame. Apres auoir releué le soldat par l'honneur d'estre estimé vaillant, & lui auoir fait hair d'estre estimé vn poltron ; il faut mettre en pareil degré d'honneur, de sçauoir bien obeïr, chacun à son superieur, depuis le simple soldat, iusques au Lieutenant general d'armée. Car de cette obeïssance toutes les fonctions d'vne armée despendent, & sans icelle on ne peut regler aucune chose, ni faire rien de bien. Il la faut imprimer au cœur des soldats, comme vne des principales vertus requise en eux. D'elle naist l'ordre : par elle s'entretient l'exercice militaire : bref par elle s'executent les beaux desseins, & sans elle tout va en confusion & perdition. Ie ne m'amuserai ici à dire le particulier des exercices militaires, qu'on fait faire au soldat, pource que les liures en sont pleins, & que l'vsage y change tousiours quelque chose. Ie dirai seulemẽt qu'il n'y a rien si vtile, que d'exercer chaque sol-

dat à bien porter les armes, à s'en bien seruir, à bien tenir son rang, & à bien executer en icelui, tous les changemens qui lui sont ordonnez. Voila pour les gens de guerre. Mais pour la recompense des generaux d'armée, ie dirai le mesme que pour ses soldats; à sçauoir que selon le temps, ou la constitution des Royaumes ou Republiques, on en doit vser de telle sorte, que l'honneur de ceux qui ont fait de belles actions, & rendu de grands seruices, ne soit diminué ou mespriśé. Pource que les ames les plus genereuses, qui excuseront facilement tout manquement d'autre recompense de leurs seruices, ne supporteront iamais qu'on les frustre de l'honneur deu à leurs belles actions; & se despiteront plustost de ce desni d'honneur, que de tout autre chose, dont souuent en est arriué de grands maux.

Chapitre IV.

De l'obeissance des Soldats.

OR comme le General d'armée veut auoir des soldats l'obeissance qui lui est deuë; aussi faut-il qu'il ait soing de ne leur donner aucun suiet legitime de s'en exempter. Pour cet effet il doit les occuper tousiours, à cause que l'oisiueté engendre

dre la corruption aux mœurs, & à la discipline; d'où naissent le luxe, la negligence aux exercices & aux gardes, & la desobeïssance aux superieurs. C'est dans le repos de Capouë que l'armée d'Hannibal s'est perduë, & dans les delices de Babylone, qu'Alexandre lui mesme se corrompit, & dont il retira son armée pour en empescher la totale ruine: n'y ayant moyen plus efficacieux pour la maintenir en deuoir, & en destourner les seditions, que de l'employer à la guerre. C'est donc vne maxime qu'il faut obseruer exactement, de ne laisser iamais en aucun lieu les soldats oisifs, sur tout quand l'armée est en corps, Car si vous ne l'employez à bien, elle s'employera à mal. Ce qu'il faut faire aussi bien au plus fort de la paix, qu'en pleine guerre: particulierement les exercer à se bien seruir de leurs armes, & à tenir bon ordre; & encores que ce soit sans besoin, à faire de retrenchemens de camp, & à se hutter; afin qu'ils soyent tellement accoustumez à remuer la terre, que quand la necessité le requerra, ils n'y ayent nulle peine. Ie voudrois encore les emploier a faire des fortifications, & autres œuures de cette espece, pource que l'exercice les maintient sains: qu'ils gaignent outre leur paie, dequoi se mieux entretenir, & qu'ils se

rendent familier vne chose, qui en temps de guerre leur est aussi vtile que de se bien batre; n'y ayant rien d'impossible à vingt, ou trente mil hommes qui voudroient trauailler à la terre; car en huict iours ils feront des forteresses imprenables. Et Cesar s'est rendu aussi redoutable & admirable par les grands trauaux qu'il a fait faire à ses soldats, que par les grands combats. Le General doit encor auoir soing qu'ils soient bien vestus, & bien nourris. Sur tout qu'il leur face fournir sur leurs payes des habits, & des souliers; autrement vous trouuerez souuent vostre armée se destruire, & la maladie s'y fourer par ce deffaut. Faut aussi estre fort soigneux des malades & blesséz, & n'espargner rien à cela, afin que les soldats ne s'excusent point d'aller au peril, ou de souffrir la fatigue, sur ce qu'on les abandonne, quand ils sont malades ou blesséz. Le General doit encore monstrer vn soing particulier de leur soulagement, & ne les obliger sans grand besoin à faire des couruées extraordinaires. Mais quand la necessité le requiert, il doit estre le premier à supporter la peine; car l'exemple du Chef rend toutes choses faciles au soldat. Les exemples non seulement des plus grands Capitaines anciens; mais mesme des plus grands Monarques

& Em-

& Empereurs, deuroient faire honte à nos delicats Capitaines d'auiourd'hui, qui craignent de gaster leur beau teint au Soleil, & leur rotonde à la pluye, & qui croiroient estre des honnorez, s'ils marchoient à pied à la teste de leurs compagnies ; & ces grands hommes n'ont point desdaigné de marcher à la teste de leurs armées : ont refusé à leur extraordinaire soif de l'estancher, pource qu'il n'y auoit point d'eau pour faire boire tout le monde. Et ainsi se faisans compagnons des perils & trauaux de leurs moindres soldats ; ils se sont rendus maistres de la plus grande part du monde, & se sont acquis vn los immortel.

CHAPITRE V.

Du Marcher.

IL faut faire diuerses considerations sur le voyage d'vne armée, laquelle peut estre attaquée le iour ; ou au desloger : ou bien la nuict quand elle est logée ; si elle n'est point campée, & qu'elle loge dans les villages. Il faut pour la faire marcher en corps, lui donner rendez-vous sur le chemin qu'elle veut tenir, lequel si l'ennemi l'apprend assez a temps pour s'y trouuer le premier, ou que par hazard il s'y rencontre ; il fait courir grande fortune à

vne armée qui vient à son rendez-vous à diuers temps, & par diuers chemins. Les meilleurs moyens pour se garentir d'vn tel accident, sont de tenir son rendez-vous fort secret, d'auoir de bons espions parmi les ennemis, & d'enuoier force coureurs aux nouuelles. Quand on campe, on n'est point suiet à ce peril là; pource que l'armée est tousiours ensemble. Pour le marcher il faut considerer le pais où vous estes, & le nombre de gens de guerre que vous auez. Si vous marchez dans de grandes plaines, on peut aller presque tousiours en bataille, ou au moins tous les bataillons & escadrons formez. Alors il est bien facile de se mettre promptement en estat de bien combatre; pource qu'on ne fait pas vne trop longue file. Mais quand vous marchez par vn pays estroit. où on ne peut aller que peu de front; alors il faut adiouster l'incommodité du chemin, & le temps que vous auez à le faire, auec le nombre des soldats dont vostre armée est composée. Car dix mil hommes de pied marchans dix à dix, & mille cheuaux filás cinq à cinq, auec le plus leger bagage qu'ils puissent auoir, & dix canons auec l'equipage dequoi tirer chaque pieces cent coups; occupent de chemin enuiron vingt huict mille pieds de longueur. Qu'on iuge l'à dessus com-

combien de files doiuent faire trente mil hommes de pied & six mille cheuaux. Quand donc ces grandes armées se trouuent en vn chemin si fascheux; il faut de necessité faire diuers corps, qui viennent les vns apres les autres & logent separement: ou bien les faire venir par diuers chemins esloignez de quelques lieuës les vns des autres: on en tout cas faire des chemins à trauers champs pour faire marcher les gens de guerre, laissant le grand chemin ordinaire au canon & au bagage. S'il y a vne riuiere à passer, où on ne puisse faire qu'vn Pont, ou quelque pas de montagne, ou marests, ou forests, ou on ne puisse faire diuers chemins; alors il faut passer les vns apres les autres, & en diuers iours. Ie ne m'amuse à dire comme tels mauuais pas se doivent passer en veuë d'ennemi, pource que force personnes en ont escrit. Et quand ce vient à l'execution, peu s'en desmeslent bien s'ils sont bien attaquez. Mais seulement ie dirai que le meilleur moien est de prendre si bien ses mesures, qu'on éuite cette rencontre. Quand au marcher, ie trouue comme impossible que deux armées se puissent rencontrer, si l'vn des deux Capitaines veut l'éuiter; sur tout en pays serré. Mais en tout euenement le meilleur ordre est, que le bagage soit entiere-

ment separé des gens de guerre, laissant seulement à sa queuë quelque peu de troupes, pour empescher qu'ils ne se débande. Car si à vne allarme chaque corps a son bagage derriere soi, il y apporte vne grande confusion, & empesche que les gens de guerre ne se puissent r'allier, ni s'entre-secourir les vns les autres. Le temps du logement, est encor vne heure dangereuse d'estre attaqué; pource qu'on trouue l'armée harassée, & chacun ayant enuie de se loger s'auance au quartier en desordre, qui est vne chose difficile à éuiter, si auant que d'entrer dans le logement on ne fait mettre l'armée en bataille, & si on ne la fait loger troupe à troupe, sãs permettre qu'aucun aille se loger que par commandement, faisant faire cependant la descouuerte de tous costéz.

Reste l'attaque d'vn quartier, qui est ce qu'on tente le plus souuent, sur tout quand l'armée ne campe point, pource qu'estant logée en diuers quartiers, on peut tenter d'en enleuer quelqu'vn, sans hazarder vn combat general. A quoi ie ne trouue pas la seule garde ordinaire quelque exacte qu'on la face, suffisante de remedier a vn tel accident; pource qu'elle ne peut donner l'allarme que de trop pres, & que souuent on n'a pas le loisir de se mettre en e-

stat

ſtat de combatre. C'eſt pourquoi il faut eſtre ſoigneux de faire battre l'eſtrade toutes les nuicts par plusieurs petites troupes, leſquelles ſi elles ſont bien leur deuoir, ne permettront pas que vous ſoyez ſurpris. Car vne armée, ou vne groſſe troupe capable d'enleuer vn quartier d'armée, ne peut paſſer ſi ſecrettement qu'on ne s'en apperçoiue. Et quand on a affaire à vn ennemi eſueillé, & qu'on craint telles attaques de nuict: il n'y a rien ſi bon que de le preuenir, ſi ce n'eſt tout de bon, au moins lui donner toutes les nuicts des allarmes, afin qu'il ſoit plus empeſché à ſe tenir ſur ſes gardes, qu'à vous attaquer. Si c'eſt dans vn camp retrenché où toute l'armée ſoit en corps ; c'eſt vne haute entrepriſe que de l'attaquer. Et ce chapitre ſeul fait voir la ſeureté d'vn camp retrenché, lequel ie finirai par cette concluſion, que toutes les choſes ſuſdites pour aſſeurer ſon logement ne ſe doiuent iamais obmettre, quoi qu'on croye eſtre fort eſloigné des ennemis; pource qu'outre le proffit que vous en tirez d'accouſtumer voſtre armée à faire ſon deuoir, il vous arriuera vne telle occaſion que ce ſera le ſalut d'icelle, de voſtre vie, & de voſtre reputation.

Chapitre VI.

Du Camper.

IE ne deſcrirai point la forme des champs retrenchez, mais ſeulement leur vtilité: ne pouuant aſſez m'eſmerueiller de ce qu'ils auoient eſté du tout delaiſſez. Il n'y a peuple qui s'en ſoit ſerui ſi exactement que les Romains; & de noſtre temps Maurice Prince d'Orange les a remis en vſage, ou pour le moins leur a donné vne grande perfection. Le retrenchement du camp aſſeure vne armée, en ce qu'elle n'eſt iamais diſperſée par les villages, où touſiours quelque quartier eſt en danger d'eſtre enleué. Mais loge toute en corps, & en façon qu'eſtant attaquée, elle peut combatre auec grand aduantage. Le retrenchement la ſoulage d'vne grande fatigue; pource qu'il y faut faire beaucoup moins de gardes, & moins penibles, ſur tout à la caualerie, laquelle quand elle loge dans les villages ouuerts, elle eſt contrainte d'eſtre à cheual preſque toute la nuict. Le retrenchement contient voſtre armée comme dans vne ville cloſe, d'où vous pouuez partir ſecrettement, auec telles troupes qu'il vous plaiſt, pour executer toutes ſortes de beaux deſſeins, en laiſſant

voſtre

voſtre bagage en ſeureté. Le retranchemẽt empeſche l'ennemi de vous contraindré à combatre, que quand il vous plaiſt. Le retranchement vous fait eſtre ſans peril, à la teſte des armées les plus redoutables. Le retranchement vous fait prẽdre de puiſſantes villes, à la barbe de plus puiſſantes armées que la voſtre. Bref le retranchement s'infecte moins que les villages où on loge ; pource qu'on choiſit vne aſſiette ſaine, & aux villages, la faut prendre comme elle ſe rencontre : pource auſſi qu'il eſt plus aïré : que les logements y ſont mieux compartis : qu'on en eſloigne plus facilement les choſes qui peuuent engendrer le mauuais air, & qu'en effet vne armée campée & retranchée, ſubſiſtera pluſtoſt trois mois ſaine dans vn camp, que quinze iours dans les meilleurs villages. D'où ie conclus qu'vne des parties des plus neceſſaires à la guerre, eſt de ſçauoir bien camper & retrencher.

CHAPITRE VII.

Des Batailles.

De toutes les actions de la guerre la plus glorieuſe & la plus importante, eſt de donner bataille. Le gain d'vne ou de deux acquiert ou bouleuerſe les Empires entiers. Anciennement toutes guerres ſe deci-

decidoyent par les batailles, ce qui causoit les conquestes si promptes. Maintenant on fait la guerre plus en renard, qu'en lion, & elle est plustost fondée sur les sieges, que sur les combats. Neantmoins il y a encor auiourd'hui diuerses nations qui decident la pluspart de leurs guerres par batailles, comme les Turcs & les Perses: & mesme parmi les Chrestiens nous auons veu depuis peu donner diuerses batailles en Allemagne, dont vne seule auoit comme asserui tous les Princes Protestans. Et vne armée bien disciplinée, & qui ne craint point la bataille, a vn merueilleux aduantage en tous ses desseins, contre celle qui la craint. C'est pourquoi encor que la maniere de guerre d'auiourd'hui, ne soit point si frequente à hazarder les batailles que par le passé; il ne faut pas pourtant en negliger la science. Et vn General d'armée ne se peut dire bon Capitaine, qu'il ne sçache tous les aduantages qu'en iour de bataille on peut prendre, & tous les desaduantages qu'on doit éuiter, afin de s'en bien desmesler. Ie ne parlerai de la poussiere, du Soleil & de la pluye, dont on remarque que plusieurs Capitaines se sont seruis, la mettant au nez de leurs ennemis en prenant le dessus du vent; pource que ce sont choses casuelles, qui peuuent changer en

vn moment, & qui par consequent viennent plustost par hazard, que par dessein: mais de choses plus solides.

Donc celui qui veut donner bataille doit regarder a sept choses principales. La premiere, de ne se laisser iamais forcer au combat, contre sa volonté. La seconde, de choisir vn champ de bataille propre pour la qualité & le nombre des gens de guerre qu'il aura. Car s'il craint d'estre enclos par le grand nombre, il doit couurir ses flancs, ou pour le moins l'vn d'iceux, de la nature du lieu, comme d'vne riuiere, d'vn bois, & autre chose équipolente: & s'il est foible de caualerie, il doit fuir les plaines, comme les lieux estroits, s'il y est le plus fort. La troisiesme, de ranger son armée en bataille, en sorte que selon la qualité des soldats, elle soit dans son aduantage; couurant sa caualerie par son infanterie s'il en est plus foible, & si c'est le contraire, son infanterie par la caualerie: disposer tous les gens de guerre en tel ordre, qu'ils puissent combatre diuerses fois, auãt qu'estre entierement deffaits. Car si nous obseruons bien aux petites troupes de gens de guerre, de ne les faire combatre tout à la fois; & si nous croions que cents cheuaux en deux troupes, en doiuent batre deux cents tous en vn; & si nous auons remarqué

en

en nos iours, que diuerses batailles se sont gaignées par celui qui auoit fait vne troupe de reserue, qui n'alloit au combat qu'apres que toutes les autres auoient combatu; combien plus grand effet fera vn second ordre de bataille, qui viendra à la charge apres que toute l'armée ennemie aura combatu contre le premier ordre; & encore plus vne troisiesme à l'imitation des Romains, si les deux premiers sont deffaits. C'est vne maxime que toute troupe, quelque grosse qu'elle soit si elle a combatu, elle est en tel desordre, que la moindre qui suruient est capable de la deffaire absolument. Tellement que le Chef d'armée qui peut conseruer le dernier quelques troupes, sans auoir combatu, doit auec icelle emporter la victoire: estant vne chose longue & difficile, de vouloir remettre en bon ordre vne armée qui a combatu, pour combatre de nouueau; les vns s'amusans au pillage, les autres se faschans de retourner au peril, & tous ensemble estans tellement esmeus, qu'ils n'entendent, ou ne veulent entendre nul commandement. Au contraire ceux qui n'ont pas encore combatu, sont dans l'obeissance, & prest à faire tout ce que leur Chef leur commande. C'est pourquoi la science du General d'armée n'est tant à r'allier des troupes

troupes en desordre & esperduës; (qui n'est proprement qu'vne action de courage,) comme a faire combatre ses troupes bien à propos, les vnes apres les autres, & non toutes à la fois. Car il doit considerer qu'il ne peut estre bien obey de ses gens, que iusques à l'heure qu'il les enuoye au combat. Apres cela toutes les harangues du mõde ne les arrestent pas quand ils fuyent; mais si fait bien vne troupe en bon ordre. La quatriesme d'auoir plusieurs bons chefs, estant impossible qu'vn chef general puisse suffire par tout. Apres auoir bien choisi son champ de bataille, & mis en bon ordre son armée, il lui est du tout impossible quand on vient au combat, de pouuoir donner ordre que du costé où il est. Tellement que s'il n'est bien assisté par tout, tant dans la caualerie, que dans l'infanterie, quand il feroit des merueilles où il se trouue; il ne peut respondre de l'ignorãce des Chefs qui commãdent les autres endroits de son armée. il faut donc au moins cinq principaux Chefs pour bien faire combatre vne armée; à sçauoir trois, pour les trois corps d'infanterie, distinguez par auant-garde, bataille, & arriere-garde, & deux pour la caualerie qui est aux deux aisles. La cinquiesme d'obseruer en vostre ordre de bataille si bien vos distances, que les premieres

res

res troupes estans renuersées, ne se iettent pas sur celles qui les doiuent soustenir, ni les secondes sur les troisiesmes. La sixiesme de mettre les plus vaillans soldats aux aisles de l'armée, & commencer la bataille par le costé où vous vous sentez le plus fort. Car si vne fois vous rompez vne des aisles des ennemis, vous le prenez en flanc & en queuë, & est impossible qu'il vous puisse resister. La septiesme & derniere est de ne permettre la poursuiure ni le pillage iusques à ce que l'ennemi soit rompu de tous costéz; & encor qu'il soit bon de poursuiure chaudement, il faut pourtant auoir tousiours des troupes en ordre qui ne se desbandent point, afin d'éuiter tous inconueniens. Ie ne parlerai point des aduantages qui se peuuent rencontrer dans vn champ de bataille, desquels vn bon Capitaine se sert bien souuent auec grande vtilité; pource qu'il ne s'en peut donner aucune regle certaine, à cause que la diuersité des situations est telle, qu'il ne s'en trouuera iamais deux toutes semblables.

CHAPITRE VIII.

Des forteresses.

OR pource que le gain & la perte des batailles traine apres soi de telles consequen-

ſequences, qu'elle donne ou oſte les Empires tous entiers; on s'eſt reſolu d'oppoſer des places fortes aux Conquerans, pour arreſter auec peu de gens leur premiere furie, & ruiner leurs armées. Mais l'inuention du canon eſtant venuë; il a fallu changer la maniere des fortifications; & meſme à cauſe de l'inuention des petards, on a eſté contraint d'aſſeurer les portes des villes par herſes, palliſades, ponts-leuis & autres artifices; pource qu'il n'y auoit place, tant forte fuſt-elle, qui ne courut fortune d'eſtre priſe par cette nouuelle inuention. Donc les meilleures forteresses contre le canon ſont celles, qui ſe font de terre; pource que quand elles ont l'épeſſeur neceſſaire pour y reſiſter, elles ne ſont ſuiettes à endommager les aſſiegéz, comme ſont les fortifications faites de muraille, dont les eſclats les deſeſperent. Neantmoins quand vn Prince peut faire la deſpenſe de les reueſtir iuſques au cordon, laiſſant deſſus, le parapel de terre, à preuue de canon, la beſongne en eſt de plus de durée.

L'on doit obſeruer aux forteresses quatre choſes principales; à ſçauoir que la ligne de defenſe ne ſoit que de la portée du mouſquet: que l'angle flanqué ne ſoit ouuert de plus de nonante degrez, ni ſerré

de

de plus de soixante : que la gorge du bastion ne soit trop estroite, & que le flanc soit le plus grand qu'on pourra. Et ces quatre maximes generales doiuent estre tellement proportionnées entr'elles, que pour en faire vne tres-bonne, on ne destruise les autres. Il faut aussi éuiter au corps principal de la fortification les tenailles, si ce n'est que l'assiette soit si petite, qu'elle ne vous permette de pouuoir faire de bons flancs. Car l'angle rentrant d'vne fortification esleuée comme elle doit estre, ne peut estre defendu par aucun flanc, & on s'y peut loger au pied, sans estre offensé que de coup de pierre. C'est pourquoi on ne se sert des remises qu'aux contrescarpes. Les fossez se proportionnent d'ordinaire selon le terrain necessaire pour faire les fortifications, & ceux qui sont pleins d'eau, sont meilleurs pour empescher vne surprise; mais les secs se defendent mieux contre vne attaque. Leur largeur doit estre proportionnée; car quand elle est trop grande, elle esloigne trop les ouurages de dehors, de la defense de la principale fortification; mais la profondeur ne gasta iamais fossez. Les fosses brayes s'attachent au corps de la fortification. C'est vne nouuelle inuention & excellente, pour empescher qu'on n'aborde les bastions auec des gale-

galeries. La contrescarpe, demilunes, rauelins & cornes sont au delà du grand fossé. Tous les ouurages de dehors doiuent s'il est possible estre dominez par le corps de la fortification. Voila en gros les principales obseruations qui se font aux fortifications, en vn lieu plain & abordable. Le reste despend du iugemẽt de l'Ingenieur, qui se doit seruir vtilement de la situation du lieu qu'il fortifie : ou en prenant ce qui lui est aduantageux : ou en esquiuant ce qui lui est nuisible. I'adiouste encore, qu'il y a des assiettes si fauorables, que la nature les defend d'elle mesme, & les rend plus inexpugnables que tout l'art du monde; comme vne roche inaccessible, vn marests ou vn lac. Mais chaque chose a son incommodité. Raremẽt telles assiettes se rencontrent aux lieux de frontiere : ou sur quelque passage important : ou capables de contenir vne garnison assez forte pour donner ialousie à l'ennemi qui veut entrer dans vn pays : ou bien se trouuent si faciles à blocquer, que cinq cents hommes dehors, en assiegeront cinq cents dedans. Ceux qui voudrõt sçauoir le detail des fortifications, le trouueront dedans vne infinité de liures ou elles sont descrites, & encor mieux dans l'exercice de la guerre, où tous les iours l'experience y fait adiouster quelque chose.

CHA-

CHAPITRE IX.

De la Defense contre les surprises.

APres auoir parlé des forteresses, il faut venir à la maniere de les garder, & de ne les laisser surprendre. C'est vne chose certaine qu'on taschera tousiours de les prendre plustost par surprises, que par viue force; pource qu'on y gaigne la despense & le temps. Mais à cause que les surprises sont fondées sur les defauts qui se trouuent en la place ou en la garde d'icelle; ie commencerai à ce qu'il faut obseruer pour se defendre contre de telles surprises.

Le Capitaine qui aura vne place à garder, doit pouruoir à six choses principales, & dont toutes les autres despendent; à sçauoir de mettre les murailles hors d'escalade, les portes hors de petard, le chemin des rondes facile à faire, les sentinelles bien posées, la garde bien exacte, & empescher l'intelligence & trahison. Pour les cinq premieres, le chemin y est batu, les liures en sont pleins d'enseignemens, & y en a auiourd'hui tant d'ordonnances de Princes par escrit & en vsage; qu'il faut estre bien negligent, si on n'y pouruoit bien. Mais pour la derniere, les regles ne s'en peuuent donner si facilement. La trahison se com-

met par les bourgeois, ou par les ſoldats: le meſlange des vns & des autres, ſoit aux gardes, ſoit aux rondes, ou bien aux patroüilles peut y apporter vn grand empeſchement : comme auſſi du tirer au ſort toutes les fonctions de la garde, d'en faire vne par le dehors de la place, & d'auoir des eſpions parmi les ennemis. Faut redoubler la garde aux iours de foire & de marché durant la recolte, & ſur tout en vendange, pource qu'on eſpie volontiers ces temps là pour former vn deſſein. Faut obſeruer d'eſtre en armes quand on ouure & ferme les portes, & en quelque temps de paix que ce puiſſe eſtre, ne faut iamais relaſcher la garde en aucune de ſes parties. Il y a encor vn moyen d'éuiter les intelligences; à ſçauoir, de former ſoi-meſme les entrepriſes doubles, feignant de meſcontenter vn Officier, ou vn ſimple ſoldat, ou vn habitant, qui s'allant rendre à l'ennemi lui faſſe entreprendre vn deſſein vrai ſemblablement facile. Car outre le profit qu'on retire d'y attraper les plus hardis, vous en tirez encor cet aduantage, que voſtre ennemi ne ſonge à aucun autre, tandis qu'il eſpere en ceſtui-là; pource qu'on entreprend touſiours ce qu'on croit deuoir reuſſir plus aſſeurement. Ce qui fait voir combien ſont douteuſes les entrepriſes qui ſe font

par

par intelligence, soit a cause qu'elles peuuent estre doubles, ou bien par le deffaut des traistres, qui sur le point de l'execution perdront courage, & descouuriront tout, ou par leurs indiscretions, en ne tenant leurs negociations secretes. C'est pourquoi aux entreprises par intelligence, il faut que tant le defendant, que l'attaquant soyent tres-soupçonneux, & fort diligens a remarquer les paroles, actions & gestes de ceux qui promettent de vous seruir, en trahissant leur parti, & n'obmettre aucunes precautions pour vous asseurer de leurs personnes; afin qu'ils ne puissent vous attraper: les ostages des femmes & enfans n'estans tousiours suffisans, (ainsi que remarque Montluc a l'entreprise sur Barges,) pource qu'il se trouue des traistres si resolus, qu'il hazardent tout pour venir a bout de leurs desseins, & croyent retirer leurs gages, par les prisonniers qu'ils presupposent de faire.

Reste a dire vn mot des allarmes. On en peut vser en deux manieres. La premiere est plus ordinaire, de se ranger à la place d'armes où se doit trouuer le Gouuerneur, pour delà aller où la necessité le requerra. La seconde, que chaque compagnie se range à son drapeau, & delà aille trouuer son escoüade qui est en garde. Si la garni-
son

son est foible, l'escalade facile, & le lieu grand; certe derniere façon de se porter à l'allarme est le meilleure, pource qu'on va plus promptement à la defense des murailles. Mais en ce cas il ne faut auoir nulle deffiance des habitans.

CHAPITRE V.

Des Attaques par surprises.

LES entreprises des places se font en diuerses manieres, ou par petards, ou par escalades, ou par des trous aux murailles, ou par saucisses, ou par telles autres inuētions, qu'on cherche tous les iours d'augmenter, à mesure qu'on remedie à celles qui sont trouuées. Mais pour les faire bien reussir l'on doit estre tres-soigneux de trois choses; à sçauoir de la reconnoissance, de la conduite & de l'execution. Car par le manquement de l'vne d'icelles, nous voyons toutes les entreprises se faillir; soit pour estre preuenu par le iour, ou bien pour estre descouuert de trop bonne heure, ou pour manquer de quelque petard, ou eschelle; ou en l'execution, pour s'y engendrer du desordre. Pour la premiere, qui est la reconnoissance, faut que ceux qui y sont employez s'informent exactement de la forme de la garnison, & du nombre des bourgeois, & de leurs affe-

affections : qu'ils remarquent aux portes si pour y aller, il y a pont dormant ; s'il est de pierre ou du bois, & en cas qu'il soit de bois, prendre garde si on n'en oste point la nuict les planches : si ce pont dormant n'a point de garde-fous. Faut remarquer si le fossé est profond & large, & si en descendant commodément dans le fossé on pourroit éuiter les pont-leuis, qu'on fait ordinairement sur les ponts dormans ; ou si par le benefice du fossé, on pourroit petarder la porte ou pont-leuis de la place sans fleches, où pont roulant. Faut bien reconnoistre tous les empeschemens qui peuuent estre deuant le pont dormant ; soit portes, barrieres, pallissades, ou bacules, y ayant d'ordinaire vn rauelin. Et si on fait corps de garde la nuict, au dehors ou dessus le pont dormant ; faut prendre garde combien de portes, ponts, barrieres, pallisades, bacules, tresbuchets, grilles, herses, orgues, chaisnes, & autres empeschemens il y a depuis la campagne iusque dans la ville, & comme toutes ces choses se ferment. Faut remarquer combien de pas de distance il peut y auoir d'vne piece à l'autre, & à peu pres la longueur, largeur & espesseur de toutes ces choses, & en quels endroits elles se trouuent ; s'il y a des machecoulis sur la porte, ou des trous

trous dans la voute : combien il y a de corps de garde, & en quels lieux ils sont, & comme quoi situez: si l'entrée est droite, ou en destour : reconnoistre le lieu des flancs, s'ils sont à costé, ou par deuant, ou par derriere, ou en haut, ou en bas: s'il y tiennent du canon, & combien, & s'ils ne sont que pour des mousquetaires, quel nombre s'y en peut loger, & en quelle distance ils flanquent la porte. Reconnoistre le chemin qu'on veut tenir depuis la ville d'où on part, iusqu'à celle qu'on attaque. Remarquer vn lieu propre à demie lieuë d'icelle, pour mettre pied à terre : distribuer les petards & autres instruments. Faut encores reconnoistre les places & ruës dans la ville qu'on doit saisir, tous les corps de garde qu'il faudra forcer, & bien considerer l'estat des gens, & des choses necessaires pour surmonter tous les obstacles qu'on trouuera. Si c'est pour donner l'escalade, il faut bien reconnoistre les àuenuës, la contrescarpe, & le fossé; pour sçauoir si on y peut arriuer à couuert, entrer & sortir facilemẽt du fossé, sur tout à l'endroit du lieu, où on veut poser l'escalade, ou proche delà. Car si apres estre entré dans le fossé, il faut aller long temps autour de la place, l'entreprise s'en rend beaucoup plus perilleuse

& difficile. Il faut sçauoir si le fossé est sec, ou gelé, ou auec eau peu profonde, sans boüe & facile a passer: si la muraille est basse ou foible, qu'on la puisse aisement escheler ou troüer, ou s'il y a quelque trou, ou esgout, ou autres entrées, ou sorties d'eau mal gardées & foibles. Faut iuger de la hauteur que doivent auoir les eschelles, & prendre garde comme elles peuuent asseoir le pied, & s'il y a escarpe, ou non: si le lieu où on veut donner, est esloigné de gardes ou de sentinelles: si le lieu de l'escalade est capable d'y dresser beaucoup d'eschelles, & entrer force gens a la fois; comme aussi estant fort estroit, faut voir si les premiers estans entrez, ils peuuent s'accommoder sur le rempart, pour subsister tandis que les autres monteront. Faut encores reconnoistre les distances de la muraille pour entrer dans la ville, & pour aller attaquer le corps de garde.

Pour la seconde qui est la conduite, elle se peut faire en deux manieres, en detail & en gros. En detail, quand ce sont des desseins sur places d'importance, & qui sont bien auant en pays ennemi, & dont les entreprises sont tenuës fort faisables en l'execution. Car elles ne peuuent faillir sans mettre en peril eminent tous les soldats qui y vont. C'est pourquoi il y faut appor-

apporter vne grande prudence, y employer gens resolus & secrets ; parce qu'il y faut vaincre ou perir, ce qui n'arriue pas aux entreprises, où on pouruoit aussi bien à la seureté du retour, que de l'aller. Le Mareschal de Brissac en fit vne estant en Piedmont sur le chasteau de Milan, dont la conduite fut excellente, & merite d'estre remarquée ici, pour seruir de leçon à ceux qui en voudront entreprendre de pareilles. Il choisit quatre vingts François, & quarante Italiens des plus braues & determinez soldats de toute son armée, & donna pour Capitaine aux François, Saluaison, & aux Italiens, Pierre Marie de Recuperat de Bresignolle, qui estoyent les deux seuls qui sçauoyent où on alloit. Puis il les fit venir cinq à cinq au logis de son Secretaire, ausquels il fit donner à chacun vint cinq escus, & aux Chefs de chaque cinquaine on donnoit vn memoire, lequel contenoit le lieu où ils deuoyent aller, & les iournées qu'ils deuoyent faire, afin que les brigades ne se rencontrassent point. Le premier rendez-vous estoit à vne cassine ou mestairie sur les confins du Milannois, où Ludouic Birague s'estoit rendu quelque iours auparauant fort secrettement, & en habit desguisé, pour donner l'ordre necessaire à la conduite de ce dessein. La manie-

re de se rendre à la mestairie estoit, qu'au sortir de la vallée Camonica ou Bergamasque, la premiere cinquaine ou brigade, & de main en main toutes les autres, trouuent vn Paysan ayant vn chapeau de paille auec deux plumes de Faisan, & auquel celui qui commandoit deuoit demander, *ò buon compagno, voi tu vender my quella capelina*, à quoi il deuoit respondre, *Messer no, ne ho bisogno per me.* C'estoit le mot du guet lequel ainsi reconnu, le Chef sans plus dire mot suiuoit le Paysan, qui le conduisoit auec sa brigade à la mestairie où estoit Ludouic Birague. De ceste façon passerent les six vings soldats du Mareschal de Brissac fort secrettement iusques là. De cette mestairie, il falloit gaigner la maison d'vn Siennois proche de Milan (qui estoit celui qui auoit formé le dessein.) Pour cet effet ils passoyent comme dessus, cinq a cinq: & apres auoir passé la riuiere d'Adde au port de Vaure, ils auoyent mesuré le temps d'arriuer vers la nuict au Pont de Nauilio de Milan, proche du Monastere des Anges, sur lequel Pont estans arriuez; le Chef de la brigade branloit vne sonnette, au son de laquelle lui estoit respondu par vne semblable, & aussi tost sortoit de dessous le Pont, le Siennois, Autheur de ce dessein, qui conduisoit la brigade chez lui, & continua

tinua toutes les nuicts de cette façon, iusques à ce que la troupe entiere eust passé; qui est vne chose remarquable d'auoir fait couler de Piedmont six vings soldats iusques aux portes de Milan sans estre descouuerts, & sans que iusques là nuls horsmis Saluaison, & Pierre Marie de Recuperat, sceussent où on alloit, ni où on estoit. Quant a la conduite en gros, qui est la plus ordinaire, il faut mesurer la longueur du chemin, iusques au lieu sur lequel on a dessein, auec le temps qu'il faut employer pour arriuer à point nommé à l'execution; à quoi on se trompe souuent, pource qu'il arriue d'ordinaire des cas impreueus qui allongent le temps. De façon que quelques mesures que vous preniez sans vne grande experience en tels voyages, vous trouuez ordinairement le temps trop court, sur tout si vous auez à conduire vne grosse troupe. Car pour faire filer la nuict deux mil hommes, les altes qu'il conuient faire à la teste pour attendre la queuë, & ceux qu'vn chemin estroit ou fascheux, ou coupé d'vn ruisseau vous obligent de faire, sont tels, & vous font perdre tant de temps, que si vous n'estes fort diligens à faire marcher, & que vous n'ayez fait reconnoistre le chemin, & pourueu à toutes ces choses, vous trouuerez que vous n'a-

uez pas du temps à demi. Ie n'y adiouste point les grandes pluyes & gelées, qui sont parfois si inopinées & extraordinaires; que quelque preuoyance que vous ayez apporté au reste, il est impossible de les surmonter. Apres auoir adiousté le temps auec le chemin, il faut se pouruoir de bonnes guides, & en auoir le plus qu'on pourra: puis former vostre ordre auant le partement, comme il doit estre à l'execution, & bailler par escrit à chacun le commandement de ce qu'il doit faire, & en tenir registre. Car si vous le remettez à faire au lieu, où on met pied à terre, & où on accommode tout l'équipage (qui est d'ordinaire à demie lieuë de la place) la nuict incommode en telles choses, le lieu qui peut estre ne sera spacieux ni commode pour faire l'ordre, les contentions qui peuuent suruenir, sur la ialousie d'honneur entre les gens de guerre, & diuers autres accidens impreueus qui naissent, sont capables de faire faillir le dessein. Ces choses estans resoluës dés le partir, & n'y ayant plus rien à changer à l'ordre; il est tout certain que c'est le moyen d'éuiter tels obstacles. I'adiouste que si c'est d'vne ville d'où l'on parte, faut tenir les portes fermées long temps deuant, & apres, & faire sortir les troupes de iour, afin qu'on voye que personne

ſonne ne ſorte, que ceux de l'entrepriſe. Et vaudroit mieux puis apres faire faire alte aux troupes au delà de la porte, ou en quelque lieu proche à couuert. Quant à l'ordre, il faut faire paſſer quelque caualerie toute la premiere, dont les coureurs ayant charge de s'auancer aſſez loin, & d'arreſter toutes ſortes de perſonnes en quelque part qu'elles aillent, afin d'empeſcher qu'on ne donne aduis à la ville qu'on veut attaquer. Sur tout s'il y a quelque Pont ou paſſage par où ineuitablement il faille paſſer, il faut le gaigner. Apres doivent ſuiure cinquante mouſquetaires, puis l'attirail, les petards ou eſchelles, & en ſuite les gens qui ſont choiſis pour les porter : leſquels doiuent eſtre triples, pour ſe ſoulager les vns les autres, & pour ſe ſubſtituer les vns aux autres en cas de bleſſeure, ou de mort. Et faut que ce ſoyent gens d'execution, & les plus hardis & entreprenans de la troupe. Car de ces premiers deſpend d'ordinaire le bon ou mauuais ſucces. Faut auſſi porter double équipage de petards, pource que tous ne ſont l'effet qu'on ſe propoſe, & ſouuent faute d'vn petard ſe ſont faillies de belles entrepriſes : de meſme des eſchelles, leſquelles ſouuent ſont rompuës par les ennemis, ou ſe rompent pour eſtre trop chargées. En ſuite il

ne faut faire aucune troupe de plus de cinquante soldats, à sçauoir, cinquante mousquetaires, puis cinquante picquiers, & ainsi consecutiuement. Car il faut considerer que les premiers combats sont dans les ruës estroites, & la nuict. De façon que les grosses troupes n'apportent que du desordre. Et si l'on trouue des ruës plus larges que l'ordre qu'on a formé, faudra ioindre deux troupes ensemble, afin d'occuper toute la largeur de la ruë. Faut que chaque troupe ait des Officiers deuant & derriere, & les Sergents aux costez pour les tenir en deuoir, & les empescher de s'escarter, ou ce ietter au pillage. Faut encores remarquer en l'ordre qu'on fait partant du logis, que si l'on fait diuerses attaques, il faut que les Chefs, les soldats, & l'équipage soyent distingués en autant de troupes qu'on fera d'attaques, & qu'elles marchent selon l'ordre qu'elles doiuent attaquer. A toutes entreprises, sur toutes à celle où la retraite est dangereuse & longue, il faut faire plus d'estat des bons hommes, que de la quantité. Car vne petite troupe peut partir de plus loing : marcher plus secretement, & se retirer auec moins de peril & de confusion qu'vne grosse troupe. De plus vne petite troupe auec force gens de commandement, est en l'execution plus obeïs-

obeïſſante, & engendre moins de deſordre qu'vne groſſe troupe. I'adiouſte qu'aux entrepriſes de nuict, auec vne petite troupe, vous effrayez autant les ennemis qu'auec vne groſſe. Car c'eſt vne maxime, que ceux qui ſont ſurpris & attaquez combatent en crainte, preſuppoſant touſiours qu'on les attaque auec forces ſuffiſantes. Bref ſi vous vainquez auec vne petite troupe, vous en auez plus de gloire qu'auec vne groſſe, qui bien ſouuent vous embaraſſe, & au combat, & au marcher, & à la retraite: & ſi vous eſtes batu, vous en auez moins de honte.

Quant à la troiſieſme qui eſt l'execution, tout l'ordre s'en doit donner par eſcrit, afin que nul de ceux qui ont quelque commandement à l'entrepriſe, ne ſe puiſſe excuſer d'auoir mal entendu. Si c'eſt par eſcalade, il faut deux hommes pour porter chaque piece d'eſchelle; & pource qu'il eſt comme impoſſible d'executer vn lieu, où il faille plus de cinq pieces d'eſchelles de hauteur; il ſuffit de dix hommes pour les eſchelles, & vn homme pour les commander. Les hommes de chaque eſchelle doiuent eſtre marquez dans vn rolle par leurs noms, ſournoms, & de quelle compagnie ils ſont: leur faut commander ſur peine de la vie de rapporter leurs

eſchelles, ſi on ne peut prendre la place. Car voyant le peril & la peine de les rapporter, ils aimeront mieux faire leur effort d'y entrer. Plus faut commander dix autres hommes, pour entrer apres les dix premiers, qui auront vn Chef à la teſte, & l'autre à la queuë, pour prendre garde qu'on monte ſans perdre temps, & ſans trop ſe haſter. Car autrement on charge tant les eſchelles qu'elles rompent: puis en faut encores mettre d'autres dixaines commandées & ſeparées comme les premieres. Et chaque dixaine doit ſçauoir par quelle eſchelle elle doit monter, & en quel rang, afin que tout ſe faſſe ſans confuſion. La premiere dixaine qui ſuit ſon eſchelle, en doit porter vne autre, encor qu'elle n'ait pas l'ordre de la dreſſer; afin que ſi quelque piece de la premiere rompoit, on en puiſſe remettre vne autre. Si c'eſt par petard, le Petardier appellera celui qui doit apporter le madrier: apres on en appellera trois pour le petard, deux pour le porter, & le troiſieſme pour les aſſiſter en cas de beſoin: & ſi le madrier eſt attaché au petard, les quatre ſe ſoulageront de deux, en deux. Et les deux qui ne porteront le petard auec ſon madrier, auront chacun vn grand marteau de Mareſchal. Apres ces quatre, le Petardier en appellera deux

deux portans chacun vne grande hache: puis vn autre qui portera vn pied de cheure: puis vn autre qui portera vne lanterne sourde: puis vn autre auec trois ou quatre bouts de mesches allumez: outre lesquels il faut celui qui leur commande, lequel portera vn tire-fonds ou de bons clouds & vne masse. De façon que pour bien seruir chaque petard il faut dix hommes. Cette file de dix pour le premier petard, sera conduite par quelque braue Sergent, qui aura par escrit le nom de chacun de sa file, & sçaura aussi ce que chacun d'eux portera. Les hommes doiuent connoistre le mulet qui porte leur équipage, & dés qu'on sera au lieu où l'on doit descharger, se doiuent ranger autour du mulet, afin de receuoir chacun ce qu'il doit porter. Si le second petard doit s'appliquer à vne porte ou à vne barriere, ceux qui le porteront seront en mesme ordre que ceux du premier petard: mais si c'est pour vn pont leuis, le pont volant ou fleche marche le premier, auec sept ou huict hommes, qui sont employez tant pour le porter, que pour le pousser. Apres quoi sera porté le madrier & petard par le mesme ordre que les premiers: puis suiuront à la file & bien serrez, ceux qui porteront les eschelles planchées, pour ietter sur la breche, que le petard aura faite au pont-

pont-leuis : puis suiuront ceux qui porteront marteaux, haches, tenailles, instrumens pour arracher verroux, & couper chaisnes : puis quelques-vns auec picques à feu, & grenades, & quelques lanternes sourdes. L'Officier qui aura la conduite de cela, prendra garde que personne ne perde son rang, & les diuisera en files, & aura soin de faire prendre à ceux qui resteront, les portions de l'équipage qui portoient ceux qui seront blessez ou tuez ; lesquels il fera mettre seulement hors du chemin, sans permettre que ceux qui sont employez au seruice du petard, s'amusent à emporter aucun mort ou blessé. A toutes les portes & ponts, faut disposer les gens en mesme ordre. Mais lors qu'on va aux grilles ou orgues, faut faire marcher les premiers, ceux qui portent les cheualets ou traiteaux : en suite marche le madrier & le petard : apres quoi suiuent les marteaux, haches, pied de cheure, & autres instrumens qu'on a iugé pouuoir seruir. Ne faut oublier de porter bales à feu, grenades ou picques, si on a reconnu qu'on s'en puisse seruir. Et tous porteront des haches à la ceinture, & faut auoir plustost grand nombre d'instrumens, que manquer d'vn. Ayant ainsi mis le tout par ordre, & des Officiers aux aisles & à la teste de cha-

que

que file ; on aura encor des petards, madriers & autres instrumens de reserue, que l'on fera marcher en mesme ordre que les autres. Car il faut tousiours auoir vn double équipage. Lors qu'on est pres du lieu où l'execution se doit faire, on distribuë à chacun ce qu'il doit porter : le Sergent les met en file, & leur commande de bien suiure chacun son homme : puis il les fait marcher en auant, pour faire place à ceux du second petard ; & ainsi consequemment de tous les autres, y ayant vn guide à la premiere file pour monstrer le chemin. Et afin de ne s'embarasser point, on fait quelquesfois marcher dix hommes d'armes deuant à pied, pour reconnoistre si l'ennemi n'est point sur les auenuës : apres suiuant trois hommes portans de bonnes rondaches, pour couurir entr'autres le petardier : puis marchent ceux qui portent les petards, & autres attirails en l'ordre qui a esté dit, lesquels seront suiuis de cinquante mousquetaires, conduits par vn Capitaine, pour tirer aux defenses s'il est besoin auec de grosses dragées. Il prendra garde qu'en marchant personne ne demeure en chemin. Quand l'ennemi demande qui va là, il faut halter le pas, & lors le Petardier prend le premier petard auec lui, & faut que les autres suiuent de fort pres, afin que quand

quand le premier aura ioüé ; le second soit pres à mettre entre ses mains. Les dix Caualiers qui auront marché deuant tout l'équipage iusques là ; n'auanceront pas plus que la portée du pistolet de la premiere barriere : puis ils se retireront auec le Capitaine qui mene les cinquante mousquetaires. Le premier petard ayant ioüé ; l'Officier fera mettre ses gens & à droit & à gauche, pour donner passage au second petard : puis celui-là en fera de mesme, pour donner passage au troisiesme : puis celui-là au pont volant, & ceux-là aux petards & autres instrumens, & consequemment tout le reste. Et faut que ceux qui sont deschargez assistent les autres sans mener bruit. Et si le Petardier demande quelque chose, faut que celui qui la porte soit prest à lui donner ; n'estant permis à aucun sur peine de la vie, de quiter le rang où on aura esté mis, que pour porter au Petardier ce qu'il lui demandera, ou pour se substituer à la place de celui, qui lui portant quelque chose auroit esté blessé ou tué. Les Officiers doiuent auoir soin, que le Petardier soit incontinent serui, & que tout se fasse sans bruit & confusion. L'ouuerture estant faite, il faut que ceux qui seront cõmandez pour la premiere pointe, soient prests à entrer & forcer ce qui leur fera resistance:

ſiſtance : ceux qui doiuent les ſuiure ſemblablement, & conſequemment tous ceux qui ont à exploiter quelque choſe. Et quand on eſt dedans, il ne faut pas que les premiers entrés s'eſcartent auant dans la ville, (tandis qu'ils ſeront encor foibles) ſoit en ſuiuant les ennemis, ou meſme en ne les trouuant point : mais faut faire deux gros, l'vn pour agir, l'autre qui ſe doit ſeulement mettre en bataille pour ſouſtenir. Et cela fait, faut marcher en bon ordre, les vns à forcer ce à quoi ils ſont ordonnez : les autres à s'aller mettre en bataille aux ruës & places, qu'on a reſolu deuoir eſtre ſaiſie ſur le plan & deſſein de la ville, ſur lequel toute l'attaque doit auoir eſté deſſeignée. Car bien que quelquesfois il ait reuſſi, de ſuiure promptement les ennemis pour peu de gens que l'on ſoit dedans ; ce n'eſt pas pourtant la plus ſeure voye, parce qu'ils peuuent eſtre repouſſez par peu de gens, ce qui a fait faillir ſouuent de belles entrepriſes. Faut auſſi auoir vn troiſieſme corps, qui demeure en bataille dehors pendant l'execution, afin que ſi ceux qui ſont entrés dedans eſtoyent repouſſés ; ils les ſouſtiennẽt : ou bien pour remedier aux accidẽs qui pourroyent ſuruenir de quelques troupes ennemies, qui par hazard arriueroyent en ce lieu là. Si on eſt entierement

repoussé, cette troupe de dehors fera la retraite, & demeurera ferme en bataille, iusqu'à ce qu'on ait recueilli & remis en ordre les troupes repoussées. Mais si ceux qui sont entrés se rendent maistres de la place, ledit bataillon de dehors, se separera aux entrées d'icelle pour les garder. Cela fait faut desarmer les habitans auant que quiter les armes. Et s'estant bien asseuré de tous les corps de gardes & places commodes, faut departir les logis, afin que chacun ait sa part du butin; n'estant permis de butiner par autre ordre, & faut punir seuerement ceux qui commenceront le pillage. Par ce moyen on peut departir les meilleurs logis, à ceux qui l'ont le mieux merité, & faire le reste par le sort, auquel personne n'a à se plaindre, que de son malheur. S'il est besoin aux lieux qui s'attaquent par escheles, on disposera des troupes de mousquetaires, qui tireront perpetuellement aux flancs, & on y appliquera, si l'on peut, lances à feu: Et ceux qui tireront au dessus de l'eschelle, doiuent cesser lors que leurs gens commencent à monter. I'ai esté plus particulierement en ce chapitre, qu'aucun autre; mais on faut tant d'entreprises pour l'inobseruation de la moindre de ces choses, que i'ai mieux aimé en cet endroit estre vn peu plus long, que de les obmettre.

CHA-

CHAPITRE XI.

De l'Attaque par sieges.

AVx deux Chapitres des surprises, i'ai commencé à traiter des moyens de se defendre; pource qu'on n'entreprend iamais de vouloir surprendre vne place, que sur les defauts qui s'y trouuent. Si bien que celui qui ne sçait par où, ni en quelle maniere on le doit attaquer, doit estre preparé à toutes sortes d'accidens. En ces deux-ci, ie commencerai à traiter de l'attaque des places par sieges; pource qu'il faut voir par où, & en quel maniere on vous attaque, pour y opposer vne bonne defense.

On entreprend les sieges ou par blocus pour affamer les places, ou de viue force. Pour l'vn & pour l'autre, il faut estre le plus fort en campagne, & auoir deux armées, l'vne pour empescher l'ennemi de rien entreprendre, & l'autre pour former vostre siege, ou en tout cas estre le premier en campagne; afin de vous fortifier tellement deuãt la ville assiegée, que vous puissiez vous y maintenir malgré les efforts de vos ennemis. Pour auoir bon marché de la ville qu'on veut assieger, on tasche de la suprendre despourueuë de gens de guerre. Pour cet effet on vse de toute sorte d'artifice pour oster la connoissance qu'on

la

la veuille attaquer, puis tout d'vn coup on la va-blocquer. Mais si nonobstant tous ces stratagemes, on ne la peut surprendre despourueuë, ou qu'on apprehende trop la despense, il vaut mieux faire vn autre siege de moindre importance. Car vne place bien opiniastrée, est la ruine d'vne armée: & si on ne la prend, elle diminuë souuent la reputation du Capitaine qui l'attaque. C'est pourquoi auant que l'entreprendre, il faut bien y penser, & se pouruoir abondamment de toutes les choses necessaires pour le faire. Quand on forme le siege, il faut poser les quartiers autant qu'il se peut en lieu sain, & estre soigneux de les faire spacieux, & de les tenir nets. Car c'est au seiour qu'il faut apprehender que les maladies ne deffacent vne armée. Il faut poser les quartiers de l'armée le plus pres qu'on peut de la ville assiegée; sans neantmoins qu'ils puissent estre incommodez de leur Artillerie. Que si l'assiette est pleine, & qu'elle descouure tout autour, ils doiuent estre posez hors la portée du canon. On fait autant de quartiers qu'on veut faire d'attaques, ou bien que la grandeur de la ville assiegée, où la situation d'icelle le requiert. Neantmoins ie voudrois que le quartier du General, fut capable de receuoir en cas de besoin toutes les troupes des

des autres quartiers. Si on fait vn siege auec vne petite armée, & que la garnison soit forte; il faut fortifier les quartiers l'vn apres l'autre, auec tout le corps de l'armée; Et en ce cas en faut faire moins, & moins d'attaques. Mais si on se sent assez fort, on abrege bien la besongne de les faire tous à la fois. Outre cela, il faut faire vne circonualation, auec forts & redoutes, hors la portée du canon des assiegéz: qui ioigne tous les quartiers les vns aux autres: derriere laquelle vostre armée se puisse presenter en bataille. Et elle doit estre conduite de telle sorte, qu'elle occupe toutes les dominations, & mesme si la garnison de la ville assiegée est si forte, qu'on redoute d'estre attaqué des deux costéz; il faut faire vne seconde circonualation autour de la place le plus pres qu'on peut, afin qu'il faille moins de gens pour la garder. Car estant faite pour s'opposer à la ville, on n'apprehende plus de la faire hors la portée du canon. Pour l'ouuerture des trenchées, on y apporte plus ou moins de ceremonies, selon que la garnison est forte ou foible. Si elle est forte, on commence par vn bon fort, & on continuë de bonnes redoutes le long des trenchées, ne laissans dedans icelles que des sentinelles. Car c'est vne erreur ancienne de penser defendre des trenchées.

chées. Si la garniſon eſt foible, on n'y fait pas tant de ceremonie, afin d'abreger le temps. Les bateries doiuent eſtre bien fermées par de bons foſſez, & flanquez de bons corps de garde, pour les conſeruer contre les ſorties des aſſiegez. S'il y a quelques ouurages de dehors qui ne ſoyent pas encor en bonne defenſe, & qu'on les puiſſe emporter de force; il faut le tenter: ſinon, il faut y venir pied à pied. Car c'eſt là que ſe fait la plus gaillarde defenſe, à cauſe qu'à ce commencement les ſorties ſont plus faciles à faire. Quand les dehors ſont emportez, que le canon eſt logé ſur la contreſcarpe, qu'on fait les deſcentes dans le foſſé, & qu'on ſe prepare à paſſer les galeries pour s'attacher aux baſtions; c'eſt lors qu'il faut faire des logemens de mouſquetaires tout le long de la contreſcarpe, afin qu'à la faueur d'iceux & de voſtre canon, on puiſſe paſſer les galeries. Si les foſſés ſont ſecs, on vous les diſpute; mais enfin le fort emporte le foible: s'ils ſont pleins d'eau dormante, elle n'empeſche point de faire la chauſſée ſur laquelle on poſe la galerie: s'ils ſont pleins d'eau courante, il ſe faut ſeruir de ponts flottans pour paſſer vos mineurs: quãd on eſt attaché aux baſtions, on ſe ſert de mines grandes ou petites, pour gaigner pied à pied le terrain, & les retren-
chemens

chemens qu'on peut faire derriere. Ie ne m'amuse ici à dire comme quoi doiuent estre faits les quartiers, les forts, les circonuallations, les trenchées, afin qu'elles ne soyent point enfilées : les bateries pour estre seures : les descentes dans le fossé. Comme quoi on attaque les fausses brayes: comme quoi se font les galeries, les mines, & les logemens qu'on fait apres qu'elles ont ioué. Pource que ce qui se peut escrire, là dessus est escrit, & qu'il faut que l'experience apprenne le reste, où tous les iours on change, ou on adiouste quelque chose de nouueau.

CHAPITRE XII.

De la Defense des places contre les sieges.

POur bien soustenir vn siege, il faut que la place soit bien fortifiée : qu'elle ait le nombre de gens de guerre suffisant pour la defendre : qu'elle abonde en viures, & qu'elle ait quantité d'armes & de munitions de guerre. Et ces quatre choses sont si necessaires, que quand trois d'icelles seroyent en abondance, si l'vne manque, le reste ne sert de rien. Car dequoi sert vne place bien forte, s'il n'y a des soldats pour la defendre, ny des soldats s'ils

n'ont

n'ont ni armes, ni munitions de guerre pour combatre, ni des armes & munitions, s'ils n'ont pas du pain pour viure? A quoi i'adiouste les instrumens à remuer la terre, sans quoi il est impossible de faire vne grande resistance. Mais ce n'est pas tout d'auoir ce qui est necessaire pour resister; il faut en estre bon œconome; autrement tout se dissipera par ceux qui veulent sortir promptement du peril, & faire naistre vn pretexte de se rendre qui ne soit point honteux, le nombre desquels est tousiour plus grand, que de ceux qui veûlent resister opiniastrement. Faut départir le trauail & le repos aux soldats, & aux habitans, afin que ceux qui sont de bonne volonté ne succombent pas, & que les autres ne croupissent dans l'oisiueté. Faut distinguer par compagnies les Pionniers, Mineurs, Charpētiers, Forgerons, & tous artisans vtiles à vn siege, leur donant à chacun leur Chef. Faut faire inuentaire dās la ville de tout le fer, le bois, la toille, les instrumens à remuer la terre, les drogues propres à faire feux d'artifice, & autres telles choses necessaires à vn siege; Et que d'icelles il y en ait tousiours dans les magazins, pour s'en seruir à la necessité presente, & pour éuiter le desordre à la distribution de toutes ces choses. Faut vn Conseil qui en

en ait la ſurintendance, & qui les faſſe deliurer & retirer ſelon l'ordre du Gouuerneur & Conſeil de guerre. Apres auoir ainſi ordonné ſes affaires, faut ſonger à la defenſe, laquelle ſe fait principalement en deux manieres; tenant l'ennemi eſloigné par retrenchement, & l'incõmodant quand il s'approche par ſorties.

Pour la premiere elle eſt approuuée & pratiquée de tous, & celui qui remuë mieux la terre, & qui de plus loin commence à la diſputer; c'eſt celui qui reſiſte le plus long temps. Car le moindre retrenchement de dehors accommodé de palliſſades, eſt difficile à forcer. Mais s'il eſt miné, & qu'il y en ait vn autre fait par derriere, c'eſt vne choſe dangereuſe à aborder, & on contraint l'ennemi d'y venir pied à pied, & auec les meſmes ceremonies qu'on fait pour aborder les baſtions & le grand foſſé. Si bien que par diuers retrenchemens, on tient long temps l'ennemi eſloigné auant qu'il puiſſe aborder la contreſcarpe. Lequel ne peut nous enleuer tels ouurages de dehors que par mines, à quoi il y a beaucoup de longueur. Le foſſé auſſi ſe defend quand il eſt ſec par caſamates portatiues (que nous appellons coffres,) entournées de petits foſſéz ou palliſſades pour empeſcher l'abord, qu'on met en diuers

uers endroits du grand fossé pour le defendre, & n'estre point veu du canon de l'assaillant. Les bastions se defendent encores par retrenchement qu'on fait, ou à la pointe, ou au milieu, ou à la gorge, selon qu'ils en sont capables, & que les Mines des assiegeans entrent auant dedans les bastions. Et quand tout cela est forcé, la derniere defense est vn retrenchement de la ville entiere, se reduisant à en garder vne partie seulement.

La seconde maniere de se defendre, qui est la quantité des sorties, ie la voi reprouuée de la pluspart qui se contentent faire faire de fausses sorties ; pour destourner ceux qui trauaillent aux approches, & en font seulement quelqu'vne tout de bon à la grande necessité ; alleguans que les assiegez y perdent tousiours des hommes & des meilleurs, lesquels ils doiuent conseruer pour vn grand effort : & que souuent ceux qui veulent auoir vn pretexte honorable de se rendre, font estropier leurs soldats en continuelles sorties, pour monstrer qu'ils ne se rendent que par necessité. Pour moi, qui approuue la quantité des sorties ; & qui par icelles ai veu tousiours retarder les ouurages des attaquans, plus en vne heure qu'en huict iours, auec les autres defenses ; ie responds, que ces raisons auoyent

auoyent apparence, quand on attaquoit les places par assaut. Car ne se prenans en ce temps-là, que par cette voye, il falloit conseruer les soldats pour les soustenir. Mais maintenant qu'on gaigne le terrain pied à pied, si vous ne le defendez que par retrenchemens, il faut enfin le perdre ; à quoi la quantité de soldats ne vous sert de rien. Si bien que le soing que vous auez eu de les conseruer, n'allonge pas vostre prise d'vn iour. Mais si par vos braues sorties vous ruinez des bateriez, enleuez des trenchées, forcez les redoutes qui les defendent, & quand ils sont dans le fossé, bruslez leurs galeries ; il faut qu'ils recommencent leur besongue tout autant de fois que vous la leur ruinez. Si bien que l'assiegeant se voyant ainsi receu ; il s'approche auec beaucoup plus de ceremonie, & enfin les soldats se rebuttent. Tellement que pour mon opinion, i'estime fort que les assiegéz fassent souuent des sorties ; mais il faut qu'elles se fassent en diuerses heures, afin de mieux surprendre l'ennemi auec peu de gens : (mais resolus) pour éuiter le desordre à la retraite, & ne faire autre chose que ce qui est commandé. Car encor qu'on ne trouue pas d'abord de resistance, comme c'est l'ordinaire, si vous tardez mal à propos, vous courez fortune d'estre mal me-
 né

né sur la retraite. Les autres particularitez de la defense, despendent de celles de l'attaque, qui apprend par necessité aux assiegeans ce qu'il faut qu'ils fassent, à quoi il n'y a que la pratique & l'experience qui puisse bien guider.

CHAPITRE XIII.

De l'Artillerie.

IL est à propos de parler de l'Artillerie apres les sieges, puisque c'est principalement auec elle que les places se prennent, & que depuis qu'elle est en vsage, il ne s'en trouue plus d'imprenables, si elles ne sont inaccessibles. Elle a changé toute la forme & la matiere des fortifications. Car au lieu des tours & des murailles anciennes, qui ne lui ont pû resister, on fait des bastions & autres ouurages de terre. On peut mesme dire qu'elle a en quelque façon changé la maniere de faire la guerre. Anciennement on commençoit les approches des villes, par où maintenant on les finit. Car du premier iour on se logeoit sur le bord du fossé, & à ceste heure, il faut faire vn grand chemin auant d'y venir. Alors on faisoit la circonualation hors de la portée des fleches seulement ; maintenant il faut qu'elle se fasse hors de la portée du canon.

non. Il n'importoit alors que les forteresses ou camps d'armées fussent dominez, pourueu qu'ils eussent leurs autres commoditez; auiourd'hui il faut prendre garde que sur toutes choses, ils ne le soyent point. En ce temps-là, on menoit paisiblement deux armées en bataille à deux ou trois cents pas l'vn de l'autre, & y demeuroyent des iours entiers sans en pouuoir estre deslogez, que par le hazard d'vn combat general; maintenant on ne peut estre l'vn deuant l'autre que hors la portée du canon. Autrement celui qui en a le plus, ou qui l'a le mieux logé, chasse l'autre sans combatre. En ce temps-là vn General d'armée pouuoit connoistre de pres l'ordre de son ennemi, former le sien selon icelui, chercher ses aduantages sur les defauts d'autrui, & le tout sans peril. Maintenant ces choses ne se peuuent plus remarquer, que de si loin, qu'il vaut mieux s'asseurer sur son bon ordre, que sur le defaut de celui de son ennemi. En ce temps-là vne armée en pouuoit attaquer vne autre sans perdre son ordre; pource qu'elle n'auoit que deux ou trois cents pas à faire; en cestui ci il est impossible de le maintenir à la veuë de l'ennemi demie lieuë durant, & de trouuer vne plaine qui soit vnie & sans aucun empeschement. A quoi i'adiouste que sans

vn grand exercice à marcher en bataille, ou ne sçauroit faire mille pas sans perdre toutes les distances des bataillons & escadrons, & par consequent sans estre en confusion. Puis donc que le canon est de si grand vsage à la guerre, & à tant de part à la victoire, il est necessaire de s'en sçauoir bien seruir. C'est vne machine que tous ne peuuent pas bien employer. Car elle est de grande despense, & n'appartient qu'aux grands & puissants Estats, d'en vser ordinairement. Elle oblige à vn grand attirail, estant besoin de cent cheuaux d'Artillerie pour trainer par tout pays vn canon de baterie, & pour pouuoir tirer seulement cent coups. Par là on peut iuger selon le nombre qu'on en veut mener, qu'elle file elle occupe. Pour bien executer vne piece de baterie, il faut dix huict hommes. Outre cela combien de Forgeurs, Charrons, Mareschaux, & autres ouuriers faut il à la suite, pour radouber les affusts : cõbien de Charpentiers pour faire des Ponts : combien de Pionniers pour r'accommoder les chemins. Bref vne armée qui traine canon ne peut marcher que pesamment, & celle qui n'en a point, ne peut faire grand effet. C'est pourquoi auiourd'hui l'Artillerie est vne chose essentielle à vne armée. Mais aussi si le General se laisse trop approcher,

sans

ſans ſe retrencher ; il eſt impoſſible de pouuoir ſe demeſler ſans combatre, ou la perdre, ce qui ne peut arriuer ſans perdre beaucoup de ſa reputation. Pour cet effet, il doit s'inſtruire tres-particulierement de tout ce qui deſpend de l'artillerie, & afin de n'eſtre point trompé, en ſçauoir le menu iuſques aux moindres choſes ; à ſçauoir de l'alliage, de la fonte, de ſa proportion, de ſon poids, de ſon calibre, de ſon affuſt, de quel bois il doit eſtre : comme quoi on doit la conduire ſelon les diuers chemins, fangeux ou montueux : comme quoi paſſer les riuieres : comme quoi aſſeurer les, bateries, tant contre le canon de l'ennemi, que contre ſes ſorties : quelle place il faut à ſon canon pour ſon recul, quelle diſtance entr'eux : comme quoi la platte forme doit eſtre faite, de quelle diſtance les bateries ſont bonnes, & autres choſes dont ie ne ſpecifie point ici le particulier, pource que d'autres l'ont eſcrit. Il me ſuffit de faire voir l'vſage de l'Artillerie, ſa deſpenſe, ſon embarras, & à quoi elle vous engage ; afin d'inciter les Generaux de ne ſe rapporter ſur autrui, & d'en ſçauoir ſi bien l'vtilité & l'incommodité, qu'ils ſe ſeruent de l'vn à leur aduantage, & éuitent l'autre par leur preuoyance.

CHAPITRE XIV.

Du Bagage & des Pionniers.

APres le grand embaras de l'Artillerie, ie dirai vn mot de celui du bagage. C'est vne grande honte de le perdre; mais c'est aussi vne grande peine de le conseruer quand il est excessif, n'y ayant rien qui apporte tant de desordre à vne armée. C'est pourquoi il importe entierement de le retrencher au plus petit pied qu'on puisse, & d'en faire vne reueuë tous les mois; car il croist à veuë d'œil. Nous sommes auiourd'hui si delicats, qu'à peine voulons nous porter nos armes, tant s'en faut que nous voulions porter sur nous pour huict iours de viures. Tandis qu'on tolerera vn tel abus dans vne armée, elle se rendra incapable de faire rien de bon. Car comme en vne bataille celui qui peut le dernier conseruer des troupes qui n'ayent point combatu, emporte la victoire; aussi celui qui le dernier maintient son armée saine, complete, & accoustumée à la fatigue, fait le semblable. Ce qu'il ne peut faire si les soldats son si delicats qu'ils ne puissent porter leur bagage. Outre que la maladie, & la famine ne naissent dans vne armée, que par cette canaille de Gaüiats: Et cette chose qui semble de rien, est de telle importan-

ce, qu'elle est le plus souuent la dissipation des plus florissentes, & mesme i'ose dire des plus victorieuses armées. C'est principalement durant la prosperité qu'on se relasche, & qu'on se donne du bon temps; & c'est en ce temps-là qu'il faut moins le faire, si à l'exemple des delices de Capouë, où l'armée d'Hannibal s'auilit, on ne veut faire le semblable. Puisque nous sommes sur le retrenchement des choses inutiles d'vne armée; ie dirai vn mot des Pionniers. Il y a des Capitaines de nostre temps qui en veulent auoir vn nombre effrené, & disent qu'il vaudroit mieux retrencher des Regiments de gens de guerre, & en faire des Pionniers, lesquels sont necessaires à faire la closture d'vn camp, les trenchées d'vn siege: l'accommodement des chemins; bref oster toutes fonctions aux soldats de trauailler à la terre, pource que ceux d'auiourd'hui ne peuuent estre assuiéttis à tels trauaux, comme les anciens Romains. Alleguant encor, que le soldat quand il arriue au quartier, est assez arrassé, sans l'employer de nouueau à remuer la terre. Opinion dont ie ne me puis assez esmerueiller, & qui me fortifie en celle que i'ai, que nous gastons nos soldats en les espargnant trop. Il faut auoir soing de leur viure, de leur vestir, de leurs malades, de leurs bless-

sez. Mais il faut les endurcir à la peine, & que leur General & autres Chefs leur seruent d'exemple. Car si vous les voulez reduire à se contenter de peu, tandis que vous vous creuerez de vainde, & à trauailler, tandis que vous ferez gloire de demeurer dans l'oisiueté; ie confesse qu'ils murmureront. Mais pour reuenir aux Pionniers, il est necessaire d'en auoir pour r'acommoder les chemins, à cause de l'Artillerie principalement, à quoi cinq cents peuuent seruir pour vn grand équipage. Quant à la closture du camp, le soldat est obligé à la faire; pource que ce trauail lui acquiert le pouuoir de se reposer, & dormir en seureté. A quoi i'adiouste que c'est vn ouurage qui se doit faire en trois ou quatre heures: Pour cet effet toute l'armée y trauaille, ou au moins la moitié quand l'ennemi est proche. Si bien que s'il falloit le faire faire à des Pionniers, il en faudroit dans vne armée autant que de soldats, qui seroit le moyen d'affamer tout vn pays, & d'augmenter l'embarras que nous voulons diminuer. Quant aux trenchées, ie n'y vis iamais reussir les Pionniers; & lors que le danger croist, les plus vaillans soldats n'y sont pas trop bons: encor faut il les inciter à ce trauail par le gain. Ce qui leur sert de les asseurer d'autant plus dans

le

le peril, & à leur donner moyen d'espargner quelque chose pour s'habiller; & nul argent dans vne armée n'est si bien employée que celui-là.

CHAPITRE XV.

Des Espions & des Guides.

IL y a encor deux especes de gens, dont au rebours des Pionniers, on ne sçauroit trop auoir dans vne armée, qui sont des espions, & des guides. Les premiers vous aduertissent des deportemens de l'ennemi, sur le rapport desquels, ou vous entreprenez sur eux; ou vous vous gardez de leurs desseins. Les seconds vous donnent connoissance du pays, des chemins & passages, où il vous faut passer: ou bien par où vostre ennemi peut venir à vous. Il faut que les vns & les autres soyent fideles, pource que vous aduertissant faussement, ou vous guidant malicieusement; ils peuuent vous faire tomber en de grands perils. Il faut auoir quantité de guides, pource que sur tout si on marche la nuict, chaque grosse troupe a besoin du sien, ou au moins chaque corps; & auant que partir, ils doiuent estre tous d'accord du chemin qu'ils veulent tenir. Il faut vn Capitaine des guides, homme d'esprit, & vigilant, & qui ait soing

d'en recouurer de lieu en lieu. Pour les espions il faut y obseruer quelque chose de plus, & en estre tousiours en deffiãce; pource que comme c'est vn mestier dangereux pour celui qui le fait; aussi l'est-il pour celui qui s'en sert. A cet effet il faut que personne ne les connoisse, que celui que les employe, & qu'entr'eux ils ne s'entreconnoissent pas; afin qu'ils ne s'accordent à donner de faux aduis. Car par ce moyen les examinans les vns à part des autres; par la concordance ou discordance de leurs aduis, on peut iuger s'il sont bons, & par la verification de ceux qui disent vrai & faux, vous reconnoissez qui vous trahit, ou qui vous sert bien: & quand bien vous en connoistriez des traistres; ie dis qu'on s'en peut encor seruir vtilement, en feignant de les croire fideles, & leur donnant des commissions qui fassent connoistre à l'ennemi, que vous auez quelque dessein tout contraire à celui que vous voulez executer; afin que se preparant d'vn costé, vous puissiez entreprendre sur lui d'vn autre. Mais ce n'est pas tout de se garder de ses propres espions, il faut aussi se garder de ceux de l'ennemi, lequel il faut presupposer en auoir dans vostre camp, comme vous dans le sien. C'est pourquoi outre le secret qu'il faut garder en toutes entreprises, il est encor bon de donner

donner le change, en publiant sourdement que vous auez tout autre dessein, que celui que vous voulez executer; afin que les espions le rapportent ainsi à l'ennemi. Mais le plus essentiel moyen d'estre bien serui de cette espece de gens, c'est de leur estre fort liberal: car ils sont fideles à qui plus leur donne.

CHAPITRE XVI.

Des Viures.

OR pource qu'il ne sert de rien d'auoir vne armée composée de bons Chefs & de vaillans soldats, bien disciplinée & obeïssante, bien artillée & munitionnée, si elle n'a deqnoi manger; Ie distinguerai ce Chapitre en cinq points. Le premier de faire des achapts de bleds: le second de pouruoir à la voiture: le troisiesme à l'escorte: le quatriesme à faire le pain bon, & le cinquiesme à le distribuer. Pour cet effet le Commissaire general des viures, doit estre vn homme d'authorité, fidelle, vigilãt, & actif. Et cette charge ne doit estre mesprisée comme auiourd'hui, ni donnée à gens de peu. Car elle est de telle importance, que selon qu'elle est ou bien ou mal faite, elle fait subsister ou ruiner vne armée. Et les Romains la commettoyent

tousiours à quelque signalé personnage. Pour venir au particulier, ie dirai que la prouision des bleds se doit faire de bonne heure, suffisante, en lieu commode pour le transport, & choisir de bon bled. Car il ne faut point s'amuser sur l'esperance qu'on a d'en trouuer à la campagne, ni aux lieux où on veut aller; pource que vostre ennemi les peut serrer ou brusler, & ainsi sur cette esperance, vous trouuerez en ce seul point tous vos desseins accrochéz. En second lieu, il faut faire vos magazins en diuers lieux; afin de ne les pouuoir perdre tout à la fois; & aux villes & chasteaux les plus proches & commodes pour le transport des bleds dans vostre armée: & selon la situation du pays, faire vostre prouision de charrettes ou mulets pour les porter au camp, où l'on doit auoir tousiours vn magazin pour quinze iours, auquel on ne touche qu'à l'extremité, ou pour quelque entreprise extraordinaire. En troisiesme lieu, la voiture ne se doit faire qu'auec bonne escorte, & iamais à iour prefix, pour empescher qu'on ne se prepare à l'enleuer sur le chemin. En quatriesme lieu, empescher les abus qu'on fait ordinairement, & i'ose dire tousiours si on n'y regarde de biẽ pres, sur le pain; car pour y gagner on y mesle de mauuais grain, mesme de la terre & autres vilai-

vilainies, d'où prouiennent le plus souuent les maladies dans vne armée, qui est vne meschanceté qu'on ne sçauroit punir trop seuerement. Et en dernier lieu, qu'il soit distribué, & non dissipé; pource que si on en croit les Sergents, ils en prennent tousiours pour deux fois autant de soldats, qu'ils en ont dans leurs compagnies. Pour cét effet il est necessaire que de huict en huict iours, le Commissaire General des viures ait le rolle exact de ceux qui se trouuent dans l'armée, signé du General, afin de regler la distribution du pain sur cela. Outre plus faut punir rigoureusement, ceux qui destroussent les viuandiers, & autres personnes qui apportent des viures au camp, dont il faut regler le prix, afin que le soldats ne soyent point rançonnéz. Quand on est à vn siege bien retrenché, où l'esperance de vous le faire leuer, ne consiste plus qu'à vous couper les viures; il faut auoir cette preuoyance d'en faire venir autant dans vostre camp, que vous iugez necessaire, pour vous nourrir, le temps que vous croyez demeurer pour prendre la place assiegée, comme fit Cesar deuant Alexie. Il y a sur cette matiere force reglemens à faire, pour empescher les abus qui s'y peuuent commettre, lesquels i'obmets pour éuiter la longueur: puis ce sont petits or-
dres

dres qui se changent selon les lieux, & les occasions; lesquels tous ne doiuent tendre, qu'à faire abonder des viures dans l'armée, & en oster la trop grande cherté.

CHAPITRE XVII.

Des Charges generales d'vne armée & de leurs fonctions.

IL n'y a rien plus necessaire dans vne armée, que d'y voir les charges bien reglées, & que chacun sçache à qui il doit commander, & à qui obeïr. Et neantmoins en nulle, ie ne voi cela absolument decidé: c'est pourquoi i'ai voulu faire ici vn proiet, comme quoi les choses s'y doiuent establir.

Le Capitaine General doit auoir vn absolu pouuoir qui ne soit partagé auec personne. Car en la guerre plus qu'en tout autre mestier, le commandement doit estre vnique; & c'est vne tres-mauuaise introduction que de mettre des Generaux qui commandent vne armée par iour, ou par semaine, ou par mois. Toutes les fois que les Romains l'ont fait, ils s'en sont mal trouuez.

Apres il faut vn Lieutenant General, ou Mareschal du camp General, lequel doit auoir le soing de faire executer tous les com-

commandemens du General aussi absolument que lui mesme, afin de le soulager; estant bien difficile que le General puisse faire tout ; sur tout quand on marche, pource que de toute necessité, il faut à la teste d'vne armée vn homme d'eminente authorité, & que tous les autres Chefs reconnoissent. Quelquesfois on remplit les deux places de Lieutenant General, & de Mareschal de camp General. Neantmoins ces deux charges possedées par deux hommes dans vne armée, apportent bien souuent de la confusion,& y font naistre ce que nous voulons éuiter. Car en la fonction d'icelles ; ils ne s'accordent iamais; pource que le Mareschal de camp General faisant sa charge, doit distribuer les commandemens du General à tous les autres Chefs,marcher à l'auant-garde,faire les logemens & campemens. Si bien que ie ne sçai quelle fonction aura le Lieutenant General, s'il n'empiete sur l'autre, ou bien qu'il ne serue que de sarbatane, pour dire au Mareschal de camp General des commandemens du General. C'est pourquoi ie conclus qu'il ne faut que l'vne des deux charges.

Cela fait, ie diuise toutes les fonctions de l'armée en quatre parties principales, à sçauoir la caualerie, l'infanterie, l'artillerie,

rie, & les viures; & traiterai de chacune partie l'vne apres l'autre.

La caualerie est vn corps qui souuent loge separement de celui de l'armée, & requiert vn principal Chef auquel tous les autres obeissent : qui soit de grande authorité & qualité eminente, ou de telle experience & vertu, que tous les autres Chefs lui obeissent volontiers. Car c'est dans la caualerie où se rencontrent plus de personnes riches & de bonne maison, & par consequent plus difficiles à faire obeïr ; c'est pourquoi cette authorité ne se doit point diuiser. Et pource qu'au marcher, la caualerie est ordinairement à la teste ; & à la queuë ; & qu'au loger on est contraint de faire souuent deux testes, & qu'à vn iour de bataille elle est au moins aux deux aisles ; il est necessaire qu'il y ait vn Lieutenant general, homme aussi de grande authorité. Il faut encor vn troisiesme Chef, que la pluspart nomment Commissaire general, lequel distribuë les ordres, tient la liste des gardes, des conuois & autres fonctions, & doit aller prendre les ordres du Mareschal de camp General, pour les porter à son General de la caualerie, puis les distribuë aux Mareschaux des logis des compagnies, qui de chaque quartier le viennent chercher.

Toute

Toute la caualerie doit estre diuisée en compagnies, desquelles on forme des Regiments, non à la façon de l'infanterie sous la charge de Maistre de camp ; mais seulement pour maintenir l'ordre des logemens, & du combatre. Pour former les Regiments, on met quatre ou cinq compagnies ensemble auec vne de Carabins, & le plus ancien Capitaine commande à ce corps ; & ainsi se depart toute la caualerie. Ce qui fait voir clairement, comme vn Chef general des Carabins est vne charge du tout inutile. Car les Carabins ne peuuent faire corps ; pource que leur maniere de combatre ne le permet pas ; aussi n'ont-ils esté instituez que pour seruir la caualerie : soit au logement, ou bien à faire la descouuerte : ou à prendre langue: ou en vn combat pour faire vne descharge en flanc : ou en vne retraite pour harceler celui qu'on poursuit : ou pour s'empescher de l'estre quand on est suiui. En effet de bons Carabins meslez parmi la caualerie, sont de tres-bon seruice ; mais seuls sont inutiles.

Si on fait plus de quartiers qu'il n'y a d'officiers Generaux, le plus ancien Capitaine commande au quartier, & dans icelui prend le plus ancien Mareschal des logis de son quartier. Si bien que le General de

de la caualerie donnant ses ordres au Commissaire general, au Mareschal des logis general, & icelui aux autres Mareschaux des logis qui le viennent chercher des autres quartiers; (ou pareil ordre est obserué) les commandemens sont portez sans confusion, passent par les mains de peu de personnes, & quand il s'y trouue du manquement, il est aisé à verifier d'où il procede.

L'infanterie est le corps le plus solide d'vne armée; celui de l'artillerie & les viures logent tousiours auec elle. Il n'y a point de diuersité entre les compagnies, comme à la caualerie. Elle sont toutes de mesme façon, composées moitié picquiers & moitié mousquetaires. Plusieurs compagnies font vn Regiment, qui a son Chef, & plusieurs Regiments font vn corps, qu'on nomme brigade d'armée. On diuise ordinairement l'armée en trois corps, auantgarde, bataille, & arriere-garde. Chaque brigade a son Chef; & outre icelui doit auoir vn Sergent maior de brigade, & vn Mareschal des logis de brigade. Le premier pour aller prendre les ordres du Mareschal de camp General, pour les porter au Chef de sa brigade: puis donner le mot aux Sergents maiors des Regiments. Et l'autre pour bailler à chaque Mareschal des logis d'vn Regiment, ou son logement, ou

l'espace

l'eſpace de terre qui lui eſt neceſſaire pour camper; & icelui le depart aux fourriers de chaque compagnie, qui apres les loge. S'il y a vn Colonel general de toute l'infanterie, il peut auoir ſoing en general de toute le gouuernement d'icelle. Mais dans vne armée il ne doit commander qu'vne brigade, autrement nous ne pourrions eſtablir l'ordre que nous auons propoſé. Auſſi y a-t'il diuerſes nations, qui ne iugent pas neceſſaire vn Colonel General de l'infanterie, mais ſe contentent des Colonels particulieres de chaque Regiment, leſquels ne reconnoiſſent que les commandemens du General, ou de ſon Mareſchal de camp General.

L'Artillerie doit auoir vn General, vn Lieutenant du General vn Mareſchal des logis, puis ſes autres Officiers. Et pource que tous Pionniers, Mineurs, Ingenieurs, Conducteurs d'ouurages, Forgerõs, Charpentiers, Charrons, & autres ouuriers deſpendent de lui, ie voudrois eſtablir ſur chaque eſpece de ces gens là vn Chef; ſoit que ie le priſſe des Commiſſaires de l'Artillerie, ou d'autres perſonnes à part; pour m'addreſſer à eux quand i'aurois à faire de telles gens. Le Mareſchal de logis doit tous les ſoirs aller receuoir l'ordre du Mareſchal de camp General.

La

La charge des viures doit estre possedée par vn General. Il doit auoir son Lieutenant, son Mareschal des logis & ses autres Officiers. Son Mareschal des logis doit tous les soirs aller prendre l'ordre du Mareschal de camp General.

Donc voici comme les commandemens se distribuent. Le Mareschal de camp General les reçoit du General, puis va à son logis. Là le Commissaire de la caualerie les vient receuoir pour la caualerie : le Sergent de bataille pour l'infanterie, lequel le depart aux Sergents maiors de brigade ; pour l'Artillerie son Mareschal des logis, & pour les viures le sien. Bref le Mareschal de camp General parlant à ces quatre personnes, donne l'ordre à toute l'armée. Tout ordre & commandement se doit donner par escrit.

Dans le quartier du General doiuent tousiours loger le Mareschal de camp General, le General de l'Artillerie, l'intendant de la Iustice, l'Intendant des finances, le General des viures, le Mareschal des logis General, le Sergent de bataille, & le Preuost General.

Si l'armée campe tout en corps, le Mareschal des logis General donne à chacun de ces corps l'espace de terre qui lui conuient ; ce qui est puis apres distribué en

chaque

chaque corps, par les Officiers destinéz à cela.

Vn iour de bataille, le Marschal de camp General assigne à chaque corps sa place, puis le Sergent de bataille met l'infanterie en bataille.

Le Mareschal de camp General doit auoir trois ou quatre aides de camp, pour porter les ordres extraordinaires; mais ils ne doiuent pas pretendre de commander à aucun Chef, si auparauant ils n'ont esté ou Colonels, ou Capitaines de caualerie.

Le Sergent de bataille doit commander aux Colonels; mais afin qu'ils lui obeissent plus facilement il doit estre pris des Colonels, & n'en faire iamais aucun qui ne l'ait esté. Comme aussi les Sergents maiors de brigade, doiuent estre pris des Sergents maiors des Regimens. Les choses ainsi reglées & establies, on verra vne grande facilité aux commandemens, & nul ne pourra excuser sa faute sur autrui; pource qu'aussi-tost on verifie d'où elle prouient. Ce qui oblige vn chacun d'estre soigneux de faire exactement ce qui lui est ordonné.

Chapitre XVIII.

De l'Attaque des Estats selon leurs forces & situations.

APres auoir formé vne armée, il faut l'employer ou à la conqueste d'vn pays nouueau, ou à la defense du sien. Nous commencerons par le premier. Le Prince que se met sur l'offensiue doit estre le plus fort, ou voir de la broüillerie dãs l'Estat qu'il attaque, & qu'il y soit appellé par vn parti. Autrement ce seroit vne entreprise temeraire. Si le pays qu'il attaque est large & ouuert, il doit rechercher dés le commencement de hazarder la bataille, ou quelque grand combat; afin que par la reputation de ses armes il espouuante ses ennemis. Si c'est vn pays serré de montagnes, ou coupé de riuieres & fossez, ou couuert de forests, ou plein de forteresses; il est difficile de forcer l'ennemi à bataille. Et en ce cas il faut venir aux sieges, & faire vostre acquisition pied à pied. Or celui qui par cette voye veut faire progres, doit auoir pour le moins deux corps d'armée; afin qu'auec l'vne il tienne en eschec son ennemi, & qu'auec l'autre il puisse agir, sans en estre empesché. Car il est tres-difficile de faire le dessein d'vn siege, tandis que vous

vous auez vne bonne armée campée auprés de vous, qui vous coupera les viures. Si c'eſt vn pays d'où l'entrée ſoit difficile, & qu'il y ait peu de paſſages pour y entrer ; il faut en forcer vn, auant que paſſer outre, s'y fortifier, & y aſſeurer ſi bien le chemin de ſes viures, que vous ne patiſſiez point, quand l'ennemi auroit ou bruſlé, ou retiré dans ſes fortereſſes, ceux de ſon pays. Si vous eſtes appellé par vne faction, ce vous eſt vn tres-grand aduantage ; pource que vous eſtes inſtruits de la ſituation du pays, & des defauts qui ſe rencontrent aux places qui y ſont fortifiées, & que vous ne manquiez d'eſpions, ni d'eſtre ponctuellement aduerti de ce qui ſe paſſe parmi les ennemis. Il faut auſſi eſtre fort ſoigneux de bien traiter cette faction, & de l'engager petit à petit à des actions, qui la rendent irreconciliable auec ſon Prince. Mais quand vous voyez qu'elle fait la guerre auec reſpect, qu'elle ne veut offencer qu'à demi celui contre qui elle s'eſt reuoltée ; il en faut auoir grand ſoupçon, & marcher auec elle bride en main. Car ſoit ou que la crainte d'vne ruine ſans reſource, ou l'eſperance d'vne reconciliation, l'empeſche de ſe porter tout à fait aux extremitez ; l'vn & l'autre eſt également dangereux. Et enfin on doit craindre qu'elle ne ſe r'accommode à vo-

ſtre

ſtre preiudice. C'eſt pourquoi ſi dés le commencement elle ne ſe veut engager à faire des actions extraordinaires & irremiſſibles ; il ne faut ſe ioindre auec elle, que ſous bons gages. Faut encor traiter auec toute humanité, clemence & liberalité, ceux qui volontairement ſe rendent à vous, & fort ſeuerement ceux qui vous reſiſtent. Car la beneficence aux vns, & la ſeuerité aux autres, ſont les deux principaux moyẽs qui vous donnent l'obeiſſance. Vne ville priſe de force, & mal traitée : ou vne qui ſe rend de ſon bon gré, & qui eſt fauoriſée ; ouure la porte à vne douzaine d'autres. Comme au contraire vne ville priſe de force & eſpargnée : ou qui s'eſtant renduë volontairement eſt mal traitée, la ferme à pluſieurs. D'où ie conclus qu'vn Conquerant doit faire valoir ſa parolle, telle qu'il l'a promiſe, ſoit en clemence, ſoit en ſeuerité.

Chapitre XIX.

De la Defenſe des Eſtats ſelon leurs forces & ſituations.

POur bien traiter cette matiere, il la faut diſtinguer en trois ; à ſçauoir aux petits Eſtats, aux mediocres, & aux puiſſans. Les petits ſont de telle nature, qu'ils

ne subsistent que par la ialousie qu'ont leurs voisins les vns sur les autres ; pource que si les vns veulent attaquer vn foible Estat, les autres le defendront. Neantmoins c'est vne condition bien tremblante & mal asseurée : car si l'vn se trouue en estat de l'attaquer, l'autre ne se trouuera en estat de le defendre. Les conseils des Princes & Estats ne se gouuernent pas tousiours si également, que le plus souuent l'vn ne preuale sur l'autre. Outre cet inconuenient. il y en a vn autre, que quelquesfois on s'accorde à partager la proye ; tellement que telle nature de petits Estats qui n'ont la force en eux-mesmes de se defendre, est tousiours en peril, & leur faut vne grande soupplesse, pour oster tout pretexte à leurs voisins d'entreprendre sur eux. Le seul moyen qui leur reste est d'auoir vne place ou deux tres-bien fortifiées, des armes, & de l'argent suffisamment pour les bien defendre ; afin de donner loisir à ceux qui ne voudront permettre l'accroissement de celui qui vous attaquera, de vous secourir. Car si vous n'auez aucun moyen de resister, vostre pays sera pris auant qu'on ait eu le temps de vous secourir : & outre que la facilité qu'on iuge à vous conquerir donne

l'enuie de vous attaquer, vous trouuerez bien plus de personnes disposées à vous secourir, qu'à reconquerir vostre pays; pource que l'vn est facile auec égale force, & l'autre, sans de plus grandes forces est tres-difficile. A quoi i'adiouste, qu'il y a souuent autant de peril que celui qui reconquiert vostre pays, comme vostre ami, ne le retienne, aussi bien que celui qui l'auoit pris comme vostre ennemi: ou s'il vous le rend; c'est auec des conditions si dures, qu'on ne possede plus que l'ombre d'vne souueraineté. Et bien-heureux sont ceux qui rencontrent des Princes si bons & si genereux, qui les r'establissent dans leurs Estats perdus, auec la mesme authorité & liberté, qu'ils les possedoyent auparauant; car les exemples en sont fort rares. Pour les mediocres, ie pose ici vn Prince, ou vne Republique, qui pour sa defense, peut entretenir vne armée de vingt mil hommes de pied & trois mil cheuaux, auec tout l'équipage necessaire. Si son pays est de difficile acces, & qu'on n'y puisse entrer que par certains passages & montagnes gardées & fortifiées, il y a vn grand aduantage. Mais ceux qui s'y sont trop fiez & endormis, & ont negligé les autres defenses, se sont trompez & se sont perdus, par où

où ils croyoyent estre les plus asseurez. S'il est entouré de la Mer, c'est vn beau fossé; neantmoins le plus puissant trouuera moyen en de faire sa descente dans l'Isle. S'il est entouré de marests & riuieres, on trouue encor moyen de les passer, sur tout à cette heure qu'on a de l'Artillerie, pour fauoriser tels passages. Tellement que le plus seur est de se fonder sur ses propres forces; à sçauoir sur vne bonne armée, & de bonnes forteresses. Ie dis les deux ioints ensemble; pource que l'armée sans forteresses estant foible, & n'osant rien hazarder, laisse à l'ennemi les viures de la campagne, & le moyen de subsister à vos despens, & enfin de vous ruiner. Et les forteresses sans vne armée, ne peuuent vous conseruer, qu'autant de temps que vous aurez fait magazins de viures dans icelles. Mais ces choses estans proportionnées auec iugement, on peut faire vne grande resistance. Ici il ne faut se laisser aller à la fantaisie des peuples, qui sans considerer les assiettes de leurs villes, ni le bien public, quand ils voyent leurs voisins se fortifier, veulent tous les imiter, chose également perilleuse, d'auoir plus de forteresses qu'on n'en peut garder, ou de n'en auoir point du tout. Encor aimerois-ie mieux le dernier que le premier; pource qu'au moins hazar-

dans vne bataille, vous faites la moitié de la peur à vostre ennemi: mais par l'autre voye, il faut perir asseuremẽt, sans pouuoir esperer autre chose que d'allonger sa perte. Car la ialousie que vous auez de conseruer toutes vos forteresses, en y laissant de grosses garnisons, vous oste le moyen de tenir vne armée à la campagne: & lors le degast de deux ou trois recoltes vous contraint de vous rendre la corde au col. Ie sçai qu'il y en a qui se fondent sur ceste raison, que quand toutes les principales places d'vn Estat sont fortifiées, qu'on y retire tous les viures de la campagne, en laquelle vne armée venant si elle y seiourne, elle y meurt de faim: & si elle n'y fait que passer, elle n'y fait pas grand mal; de façon qu'il lui est comme impossible d'y pouuoir faire vn grand siege. A quoi ie responds, que les forteresses sont principalement inuentées pour le plus foible, afin que peu de gens resistent contre beaucoup: & si vous auez vn si grand nombre de forteresses, & de grande garde comme sont les grandes villes fortifiées; il vous faut plus grand nombre de soldats, que n'en aura celui qui vient pour vous attaquer. Autrement vous ne sçauriez les pouruoir toutes de garnisons suffisantes pour les conseruer d'vn siege. Et si vous estes le plus fort sans aucune place,

place, vous conseruer vostre pays en tenant la campagne. Il y a encor vn autre inconuenient à fortifier les grãdes villes, c'est que vous les rendez si superbes, qu'elles ne veulent reconnoistre leur souuerain, que de bonne sorte : & à la moindre incommodité qu'elles reçoiuent en vne guerre, les habitãs aiment mieux changer de maistre, que de voire ruiner leur bien. Si bien que ie conclus qu'il faut auoir si peu de forteresses, qu'elles ne vous empeschent pas de tenir la campagne ; & celles que vous auez, les si bien fortifier & munir, qu'elles puissent faire vne grande resistance, & les si bien placer, qu'elles tiennent en bride les grandes villes, & qu'elles asseurent les frontieres ; afin que l'ennemi fasse difficulté de laisser derriere soi vne place qui puisse incommoder les viures, & que par intelligence ou autrement, il ne puisse se saisir d'vne principale ville, qui lui serue de siege pour entretenir la guerre dans le pays. Ces choses ainsi disposées, il faut regarder quel ennemi vous attaque. Si c'est vne puissance de confederez vnie ensemble, elle est plus aisée à desunir, que quand elle despend d'vn seul : & en ce cas il est tres-bon de faire naistre la deffiance parmi eux ; en feignant de l'intelligence auec quelqu'vn des confederez, auquel mon-

ſtrant plus de reſpect, & moins d'animoſité, vous en donniez ialouſie aux autres : comme auſſi en procurant vne diuerſion ſur le pays d'vn des autres, eſtant fort difficile que pluſieurs puiſſances ſouueraines ſoyent long temps liguées enſemble, ſans y naiſtre des dégouſts, mes-intelligences, enuies & meſmes des inimitiez, à cauſe de la diuerſité de leur humeur & intereſts. Tellement que la puiſſance qui ne deſpend que d'vn ſeul Eſtat, eſt beaucoup plus à redouter: Et pource que vous pouuez eſtre attaqué plus ou moins viuement, il faut en dire vn mot. Si c'eſt par des forces qui ne ſoient pas trop diſproportionnées aux voſtres; vous pouuez ſans deſerter voſtre pays le conſeruer, & auec voſtre armée & vos forteresſes conſommer l'ennemi, en lui incommodant ſes viures, & vous retrenchāt touſiours ſi proche de lui, que vous lui empeſchiez de faire aucun ſiege d'importance. Car ſi vn Conquerant n'auance, il recule, & lui eſt impoſſible de ſubſiſter dans vn pays qu'il veut conquerir, ſi d'abord il n'y prend pied, & ne s'y affermit par quelque priſe conſiderable. Si auſſi vous eſtes attaquez par vne puiſſance du tout diſproportionnée à vos forces; en ce cas il faut deſerter la campagne, & bruſler tous les viures que vous ne pouuez contenir dans vos forteresſes,

reſſes, & meſmes toutes les villes & villages que vous ne pouuez garder. Car il vaut mieux ſe conſeruer en vn pays ruiné, que de la conſeruer pour ſon ennemi. Et c'eſt en cela qu'vn Prince pour acquerir ce lui ſemble le nom de pitoyable enuers ſon peuple, (qui en telles occaſions lui tourne le dos) deuient cruel à ſoi meſme. Mais c'eſt pluſtoſt vice d'irreſolution, & de foibleſſe de courage qui nous tient, qu'vne vraye compaſſion que nous ayons du mal d'autrui : comme celle de l'Empereur Othon, qui à la premiere diſgrace qui lui arriua, ſes forces eſtans encor entieres, n'oſa tenter de nouueau le hazard d'vne bataille. Et celui qui n'auoit peu auoir pitié de l'Empereur Galba en aage decrepit, de ſon ſucceſſeur deſigné à l'Empire, & qui auoit fait toutes ſortes de meſchancetez pour y paruenir; veut perſuader à la poſterité, que la pieté de voir reſpandre le ſang Romain, l'auoit fait reſoudre à l'eſpargner en ſe donnant la mort. C'eſt ainſi que ſouuent nous voulons couurir nos vices de la vertu la plus proche. Mais comme c'eſt vne maxime, que nul bien public ne peut eſtre ſans quelque preiudice aux particuliers; auſſi vn Prince ne ſe peut demeſler d'vne perilleuſe entrepriſe, s'il veut complaire à tous. Et les plus grandes & ordi-

naires fautes que nous faisons en matiere d'Estat & de guerre, prouiennent de se laisser emporter à cette complaisance, dont le repentir nous vient quand on n'y peut plus remedier. Mais pour éuiter tels orages, on doit tenir pour loi fondamentale de sa conseruation, de ne laisser croistre celui de ses voisins qui se fait le plus puissant. Car il vaut mieux l'offenser pour l'empescher de se mettre en estat de vous perdre, que de le laisser accroistre, de peur de l'offenser. Estant vne chose veritable, qu'on ne conserue sa liberté contre vn Conquerant, par complimens, mais par la seule force.

Reste à parler des puissans Estats, qui sans l'aide d'autrui ont armes, & argent, & dequoi entretenir tousiours la guerre. De cette taille il y en a peu, & n'ont à se garder que d'eux-mesmes. Pource qu'vn seul ennemi n'est assez puissant pour les attaquer, & qu'il est difficile que les ligues de diuers Princes se puissent toutes accorder à vn tel dessein, ni longuement y subsister ensemble. Neantmoins i'en dirai vn mot. Les grands Estats sont tous ramassez ensemble, ou espandus en diuers lieux. Les premiers qui ont leurs forces toutes vnies peuuent attaquer, & se defendre plus puissamment, que ceux qui sont ainsi separez;

pource

pource qu'ils portent toutes leurs forces où le besoin le requiert, auec plus de diligence, de facilité, & moins de despense. Les autres mettent en allarme & iaousie plus de monde, pource qu'ils sont frontiere à plus grand nombre d'Estats. Neantmoins si les vns & les autres sont attaquez, ils doiuent se seruir des defenses proposées cidessus. Seulement dirai-ie qu'ils ne doiuent auoir de forteresses que bonnes, & en petit nombre, & seulement sur les frontieres, & nulles dans le cœur de l'Estat ; pource qu'ayans plus à craindre les guerres ciuiles, que les estrangeres, & sans lesquelles on n'attaqueroit iamais vn grand Empire; c'est leur oster la principale racine, qui les fait entreprendre & subsister. Outre cela il ne faut perpetuer les gouuernemens, ni aux familles, ni mesmes à vie. Mais le principal, & le plus puissant remede contre la guerre ciuile, est d'entretenir la guerre estrangere ; laquelle chasse l'oisiueté, occupe tout le monde, & particulierement satisfait aux esprits ambitieux & remuans: elle bannit le luxe : elle agguerrit vostre peuple, & vous maintient en telle reputation parmi vos voisins, que vous estes l'arbitre de tous leurs differens. Il est bien vrai que cette maxime n'est bonne à obseruer qu'aux Estats de cette derniere es-

pece. Car comme elle leur est necessaire, ie la trouue dômageable aux petits Estats, qui doiuent apprehender toutes sortes de guerre ; pource que n'estans assez forts pour en profiter, ils courent fortune d'estre la proye des plus puissans.

CHAPITRE XX.

Des Moyens d'asseurer vne conqueste.

LE Prince souuerain est plus capable de faire de grandes & promptes conquestes, qu'vne Republique ; pource que se trouuant secret en son conseil, hardi en sa resolution, prompt en son execution, & ne craindre point d'estre contredit de personne ; il fait plus de conquestes en dix années de sa vie, qu'vne Republique qui est moins secrette ; qui est longue à se resoudre, qui bride l'authorité de ses Capitaines, & qui à toute heure contredit ses actions, ne sçauroit faire en cent ans. Aussi vne Republique qui va tousiours selon les maximes, qui n'est suiette au defaut d'vne personne, & dont le gouuernement ne réçoit alteration pour la mort d'aucun d'eux, conserue bien mieux, & plus long temps ce qu'elle a conquis ; qu'vn Prince, qui souuent & presque tousiours, a vn successeur aussi faineant qu'il a esté

esté vertueux. Neantmoins ie veux ici e-stablir autant pour les vns que pour les autres, les vrayes maximes pour bien asseurer vne conqueste, lesquelles consistent en deux; à sçauoir d'oster la volonté à ceux que vous auez conquis de se reuolter; & le moyen de le pouuoir faire. Pour la premiere, c'est vne chose certaine que si vous conquerez des gens libres, vous ne leur osterez (pour le moins du viuant de ceux qui ont vescu tels) le desir de se remettre en liberté. S'ils sont suiets d'vn Prince, & d'vn Estat, & qu'ils n'ayent fait que changer de maistre, ils aimeront mieux demeurer sous l'authorité de celui qui les traitera plus humainement. Pourtant il faut tousiours commencer par la voye douce, & establir vne condition à ceux que vous auez conquis qui soit seure, & pour la vie & pour le bien. Car si mesmes parmi vos propres suiets on ne trouue cette seureté, il est à craindre qu'ils ne se reuoltent; combien plus ceux de nouuelle conqueste? Estant vne loi de nature empreinte en toute creature, que le moindre petit animal à soing de sa conseruation; à quoi l'homme doüé de raison, adiouste la conseruation de son honneur, & de son bien, lequel il prefere souuent à sa propre vie. Donc vn Prince doit faire re-

gner

guer la iustice exacte, soustenir l'oppressé en son bon droit, s'abstenir lui mesme de toute violence, soit pour l'honneur des femmes, soit pour le bien. Car sans cela il est impossible d'appriuoiser des gens conquis. Il faut aussi les maintenir le plus qu'on peut, dans la forme de leur gouuernement, & n'exclure aucun d'iceux de pouuoir parvenir aux charges, dignitez, & honneurs qu'ils peuuent posseder, sans preiudicier à la seureté. Et si c'est vn Prince qui fasse cette conqueste, le moyen de s'en bien asseurer, est d'y establir son seiour le plus qu'il pourra; pource que sa presence empesche beaucoup de desordres, que la splendeur de sa Cour imprime vne certaine veneration dans l'esprit des peuples, & qu'elle fait gaigner les artisans & bourgeois où elle demeure.

Si c'est vne Republique qui ne peut changer le siege de son Empire; il faut pourtant que ceux qu'elle y enuoyera pour Gouuerneurs, y soyent auec splẽdeur. Car les peuples s'attachent quelquesfois plus à l'apparence, qu'à la realité. Ce sont les moyens qui insinuent insensiblement l'obeissance aux peuples nouuellement conquis. Mais pource que cela ne suffit pas, & que souuent la facilité de se reuolter impunement, en fait venir l'enuie; il

est

eſt neceſſaire de ſe precautionner des ſeuretez requiſes, leſquelles conſiſtent, à auoir les armes & les forteresſes entre les mains. Ie n'entends pas deſarmer tout à fait les peuples ; car, ſi on peut, il n'en faut pas venir là ; mais s'aſſeurer des groſſes communautez par de bonnes forteresſes : auoir les Arſenaulx en diuers endroits, & non tout en vn lieu, & ne laiſſer aucune ville ni chaſteau, hors vos forteresſes de garniſon, qui puiſſe endurer cent coups de canon. Il y a vn dernier moyen dont les Anciens ſe ſeruoyent vtilement, & maintenant du tout delaiſſé, que i'approuue merueilleuſement ; qui eſt d'eſtablir des Colonies, & tranſporter des peuples d'vn pays à l'autre. Car outre que c'eſt vne grande bride, pour tenir en deuoir vn pays conquis ; vous recompenſez par ce moyen là, pluſieurs ſoldats qui vous ont bien ſerui. Et ie ne trouue pas vallable la raiſon qu'on allegue, qu'il y a de la cruauté de faire cette permutation, & que cela eſt contre la Charité. Au contraire ie trouue bien plus cruels les remedes, dont on ſe ſert ordinairement, de tenir ſi bas les peuples, qu'ils n'ayent que la vie, & ne puiſſent eſperer aucun honneur dans leur pays. Pour moi i'aduouë franchement, que i'aimerois mieux eſtre chaſſé de mon pays dans vn au-

tre,

tre, où l'esperance me resteroit, & aux miens de pouuoir paruenir à quelque chose de plus que ie ne suis; que de demeurer dans le mien, priué de cette esperance; ne trouuant rien de si dur, que d'oster à l'homme l'esperance, qui est celle qui en ce monde, & pour les biens du monde, lui fait entreprendre toutes choses, & qui pour les biens de l'autre vie, lui fournit de constance pour souffrir toutes choses. Aussi n'y à-t'il rien qui distingue tant l'homme de la beste, ni mesme l'homme regeneré, de l'homme sensuel, que l'esperance. Ce qui me fait conclure, qu'il ne faut iamais oster à l'homme l'esperance de pouuoir obtenir vne condition, meilleure que celle qu'il possede, afin de ne le ietter dans le desespoir.

CHAPITRE XXI.

Comme il faut proceder pour secourir son allié & confederé.

VNe des plus honorables actions que fasse vn Prince, & qui lui apporte plus de reputation, est de secourir ses Alliez en leurs necessitez. Mais c'est vne chose qui souuent est bien difficile. Quand on veut faire la guerre, on choisit ses aduantages, &

on prend ſon temps & ſes meſures, ſelon ce qu'on peut & veut faire. Il n'en eſt pas de meſme au ſecours de ſon Allié, qu'il faut ſecourir auec les difficultez & incommoditez qui s'y rencontrent. Si ſon pays eſt ioint au voſtre, & que rien ne vous empeſche de l'aſſiſter auec toutes vos forces vnies, vous ne pouuez auoir autre excuſe de le faire, ſinon que vous redoutez ſon ennemi, & ne le voulez offenſer; qui eſt vne raiſon laſche, & non iudicieuſe. Car par cette excuſe, vous n'euitez pas le peril que la perte de voſtre voiſin vous attirera; eſtant beaucoup meilleur de reſiſter enſemble, que de vous laiſſer deffaire les vns apres les autres. Mais ſi c'eſt vn Allié ſeparé de vous par d'autres Princes & Eſtats, (ce qui arriue ſouuent) & qu'il ſe rencontre de grandes difficultez pour penetrer iuſques dans ſon pays; il faut lors bien penſer de qu'elle façon vous le ſecourerez. Car ſi les Eſtats qui ſont entre-deux vous refuſent le paſſage, & qu'il vous faille les combatre auant que pouuoir aſſiſter voſtre Allié, il eſt à craindre que vous ne pourrez ſecourir à temps. Si auſſi voſtre voiſin, ou pour crainte de vous, ou de celui qui attaque voſtre Allié, vous offre le paſſage; vous ne pouuez l'accepter ſeurement, qu'il ne vous mette entre les mains les lieux neceſſaires

ceſſaires pour aſſeurer voſtre retour ; ce qui vous eſtant refuſé, vous ne deuez paſſer outre. Mais ſi l'ennemi de voſtre Allié a des Eſtats proche de vous, & que vous puiſſiez attaquer facilement ; il faut le faire vertement, & le ſecours qui ſe peut donner par diuerſion eſt à mon gré le plus ſeur, & celui qui reuſſit le mieux : pource que vous le faites auec toutes vos forces & commoditez, & que d'ordinaire ce que vous attaquez n'eſt bien pourueu ; à cauſe que celui qui attaque vn autre Eſtat, emmene auec lui les meilleurs Capitaines & ſoldats qu'il ait. Mais ſi tous ces moyens vous manquent, il ne reſte plus que celui de l'argent dont on le peut aſſiſter, lequel ſouuent n'eſt ſuffiſant de le ſauuer.

Chapitre XXII.

Quel eſt le meilleur qu'vn grand Prince faſſe la guerre en perſonne, ou par Lieutenant.

Il eſt à propos de traiter en cet endroit, ſi le Prince doit conduire ſes guerres en perſonne, ou par Lieutenans, pource que la pratique en eſtant diuerſe, chacũ apporte ſes raiſons pour ſouſtenir ſon opinion.

Ceux

Ceux qui improuuent qu'il la face en personne alleguent, que sortant de son Estat, il ouure la porte à la broüillerie, & s'oste le moyen d'y pouruoir : qu'il lui est plus necessaire de conferuer en paix le dedans, que de faire la guerre au dehors ; à quoi rien ne peut tant seruir que sa presence qui tient en bride les plus remuans : que tenant le dedans en obeissance, il peut donner meilleur ordre aux affaires de dehors: qu'il arriue de plus grands inconueniens & plus irremediables, quand le Prince est engagé en personne hors de son Estat, que quand il est dedans. S'il reçoit vn eschec en personne, esloigné de son pays: les remuans sont plus hardis à faire vne nouueauté: chacun s'emancipe & sort de son obeissance. S'il y est tué, ses suiets s'en estonnent, & son ennemi s'enhardist & en retire de grands aduantages : s'il y est pris, c'est encor pis ; car nul ne se pouuant declarer Prince, & les principaux voulans profiter de sa calamité, mettent les affaires en telle confusion, que rien ne se fait plus en l'Estat auec authorité ; pource que ceux qui se saisissent du gouuernement, tyrannisent les autres grands qui y pouroyent pretendre, lesquels souuent aiment mieux appeller l'ennemi commun, que d'obeïr à leurs campagnons. A quoi ils adiou-

adiouſtent que le Prince ne peut ſe liberer, ſans faire de grands aduantages à ſon ennemi, qui lui tournent & à ſon Eſtat, à vn notable & irremediable preiudice. Tellement que toutes choſes balancées, ils concluent que les inconueniens ſont beaucoup plus grands de hazarder la perſonne du Prince dans les guerres, que de les faire conduire par ſes Lieutenans. Cette opinion eſt principalement maintenuë par les gens de robbe longue, ennemis naturellement des gens de guerre, & qui conſeruans mieux leur authorité dans la paix, que dans la guerre, ne deconſeillent pas ſeulement d'aller en perſonne à la guerre; mais meſme conſeillent de ſouffrir toute ſorte d'ignominie, pluſtoſt que de la faire. A quoi ſe ioignent les flateurs, les maquereaux, & toutes les peſtes des Princes, qui dans la paix les entretiennent à vne oiſiueté qui les porte à toute ſorte de luxe; leur faiſant croire que leurs Eſtats ne ſont faits que pour eux, & non eux pour leurs Eſtats: que debaucher vne femme eſt plus honorable, que conquerir vne Prouince: qu'il y a plus d'induſtrie & de gloire à bien arranger vn feſtin, qu'vne bataille: que la peine n'eſt faite que pour les faquins, & que les grands Rois doiuent faire agir toutes choſes ſans ſe mouuoir; qui eſt le chemin

min ordinaire de la perte des Royaumes & des Empires.

Ceux qui conseillent au Prince de faire la guerre en personne, alleguent que le commandement d'vne armée est vn morceau si friand, qu'il ne le doit departir à autrui sans grande necessité : pource que pour bien s'acquiter d'vne telle charge, il faut estre fort absolu, & souuent les Generaux d'armée ne se contiennent dans leur deuoir, sur tout quand le Prince ne fait le sien. Car en ce cas, il est naturellement enuieux de la gloire d'autrui, & ne peut supporter les bonnes actions de son Lieutenant, encores qu'elles reussissent à son profit. En laquelle humeur l'entretiennent ceux qui gouuernent les affaires, lesquels apprehendent qu'vne vertu eminente ne le suplante ; & c'est d'où prouient l'infelicité de la pluspart des beaux desseins, quoi que bien entrepris ; lesquels on fait perir, ou par faute d'argent ; ou de viures: ou en restraignant l'authorité du General: ou en lui baillant des Chefs qui le contrequarrent, & qui lui seruent plustost d'entraues que d'aides. Et lors que les affaires n'ont succedé comme on s'estoit imaginé; on en reiette la faute sur l'innocent, & le coupable en triomphe. Que c'est ainsi que les grands Princes qui feront les guer-

res

res par Lieutenans seront seruis : que la reputation est tout autre d'vn Prince bon Capitaine, que d'vn Prince qui a de bons Capitaines : que le premier est redouté de par lui mesme, & l'autre de par autrui seulement : que le premier ne se peut trahir lui mesme, & on peut corrompre à l'autre des Capitaines : que le premier sçait faire le choix de ceux qui sont propres à la guerre, & que l'autre ne les a bons que par hazard : que l'authorité du premier n'est si enuiee ni contrequarrée : puis qu'il est maistre : & qu'il n'a à rendre compte de ses actions à personne ; mais que celle du Chef de l'armée de l'autre, est soumise à vne perpetuelle ialousie, & bien-heureux qui en eschappe : Que le moyen d'empescher les guerres ciuiles, est d'occuper les plus remuans & courageux aux guerres estrangeres, où il trouuent dequoi satisfaire à leur ambition : comme aussi d'estre tousiours armé ; pource que cela refroidit les plus eschauffez : & que le Prince soit à la teste de son armée, afin que nul ne se puisse preualoir d'icelle contre lui. Ils alleguent encor que iamais Prince n'a fondé vn grand Empire, qu'en faisant la guerre en personne, ni ne l'a perdu, que quand il a fait la guerre par ses Lieutenans: C'est maintenant aux Princes à choi-

sir ce qu'il a à faire sur ces deux aduis. Si c'est vn faineant qui se contente d'estre admiré de ses valets, qui ne se plaise qu'à la volupté, & qu'il laisse de faire le mestier de Roi, pour celui d'vn maraut; il ne prendra iamais le conseil de commander lui mesme ses armées. Si c'est vn Prince sage, qui aime le repos, pour conduire son peuple en iustice; il ne lairra pourtant d'estre preparé à la guerre, & de s'y instruire, afin qu'en vn besoin, il ne commette le commandement de ses armées à autrui. Mais si c'est vn Prince genereux qui se pique de la gloire, & vueille imiter ces grands hõmes qui viuent encor deux mille ans apres leur mort, & dont les noms venerables honorent encor auiourd'hui ceux qui les portent; il choisira sans doute pour son principal mestier celui de la guerre, auquel il taschera de se rendre expert, afin de ne despendre d'autrui en la conduite se ses armées, & en fera ses delices. Aussi est-ce la vraye volupté que celle qui contente l'esprit, laquelle est particuliere à l'homme, & commune aux grands hommes. Car la volupté corporelle tient plus de la beste que de l'homme. Ainsi celui qui s'y addonne tout à fait, est pire qu'vne beste brute.

CHA-

CHAPITRE XXIII.

De la Reputation.

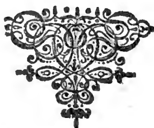
C'Est vne chose qui ne se peut comprendre, combien la reputation d'vn Chef d'armée sert, & combien elle est difficile à conseruer. Car si apres auoir acquis l'estime d'estre vn homme sage & de grande conduite, vous la voulez conseruer par prudence; on dit que vous deuenez poltron : & si en hazardant quelque combat vous receuez vn eschec, vous estes tenu pour temeraire. Tellement qu'il n'y a fonction au monde plus suiecte au blasme, que celle d'vn General d'armée. Et bien heureux est le Capitaine, qui maintient entiere sa reputation iusques à la fin. Neantmoins tandis qu'elle dure elle fait de merueilleux effets. Car quand il a acquis le nom d'heureux en guerre, ses soldats croyent qu'il ne peut estre batu, & vont sur sa parolle s'y asseurement au combat, qu'ils ne reconnoissent plus le peril; se persuadans qu'il ne commande iamais de combatre, qu'il ne soit asseuré de la victoire. Ce qui les encourage tellement, qu'ils en combatent auec beaucoup plus de resolution. De plus les ennemis à la rencontre d'vn tel homme,

homme, ne combatent qu'en crainte, comme asseurez d'estre batus. Il y a mille exemples antiques & modernes de cette verité. Quand l'armée d'Alcibiades (encor qu'il en fust absent) estoit batuë, les Atheniens croyoyent que ce fust de son consentement.

La seule renommée de l'arriuée de Cesar, & d'Alexandre, quoi qu'auec peu de forces, a fait diuerses fois rendre des Prouinces & fuir des armées. La seule reputation de Roi HENRI quatriesme, qui fut reconnu dans le combat de Fontaine Françoise, où il estoit arriué le iour auparauant comme en poste, fit abandonner aux Espagnols la Bourgonge. I'ai veu les Dauphinois auoir cette creance, que le Connestable d'Esdiguieres ne pouuoit estre batu. Mais comme cette opinion est d'vne grande vtilité à vn Chef d'armée quand il l'a acquise; aussi celle d'estre malheureux en guerre, lui est vn grand malheur. Car il est impossible de se pouuoir asseurer sur des soldats, qui ont cette creance de leur Chef. C'est pourquoi vn General d'armée doit auoir pour principal but de bien commencer: puis n'obmettre aucune chose pour conseruer l'acquis; se reseruant plustost de mourir glorieusement en quelque grande action, que de trainer

trainer vne vie honteuſe, apres en auoir commis vne laſche. Car comme le meſtier de la guerre, eſt celui de tous, qui apporte le plus d'honneur à vn homme qui s'en acquite bien; auſſi acquiert-il le plus d'infamie, s'il s'en acquite mal.

FIN.



DE L'INTEREST DES PRINCES ET ESTATS DE LA CHRESTIENTE'.

A Monsieur

LE CARDINAL DE RICHELIEV.

Derniere Edition.





Suiuant la Copie Imprimée

A PARIS.

cIↄ Iↄ c XLVIII.





A Monſieur

LE CARDINAL DE RICHELIEV.

MONSIEVR,

IL n'y a rien ſi difficile que de ſçauoir regner, & ceux qui ont eſté les plus entendus en ce meſtier, ont confeſſé en mourant qu'ils y eſtoient apprentifs. La raiſon vient, de ce qu'on ne peut eſtablir vne reigle immuable dans le gouuernement des Eſtats. Ce qui cauſe la Reuolution des affaires de ce monde, cauſe auſsi le changement des maximes fondamentales, pour bien regner. C'eſt pourquoi ceux qui en ces matieres ſe guident plus par les exemples du paſſé, que par les raiſons preſentes, font par neceſsité des manquemens notables. Auſsi n'appartient-il pas à tous, de iuger le vrai intereſt d'vn Eſtat,

& le sçauoir suiure. Il faut des lumieres plus que naturelles, pour obseruer les mutations d'vne chose si difficile à comprendre. Quant à moi, MONSIEVR, qui pour n'estre oisif dans l'oisiueté mesme, me suis meslé d'escrire ici de l'interest des Princes de la Chrestienté, ie croi que vous ne iugez pas que i'aye entrepris ce discours, pour vouloir passer pour vn Censeur d'estat. Ie confesse bien que voyant tous les iours tant de Reuolutions Estrangeres deuant mes yeux, ie n'ai pû me tenir d'en faire quelque consideration, pour mon contãtement particulier. Or, MONSIEVR, ie ne veux pas seulement vous rendre compte de tout ce qui i'ai fait; mais mesmes de ce que i'ai fait, quand ie ne faisois rien. Ie vous apporte donc ici ce qui m'est venu en la pensée sur vn beau suiet. Le seul tiltre vous incitera de passer plus auant. Vous iugerez bien qu'on ne peut parler de l'interest des Princes de ce temps, sans faire vn vif portrait de ce que vous auez fait iusques à present pour la grandeur de cette Couronne. Vous vous verrez donc dans peu de lignes representé tout entier: en tout ce Traicté il ne sera parlé que de vous, bien qu'il n'en soit iamais parlé. Vostre modestie & ma franchise ne me permettent pas de m'exprimer en autre façon,
tenant

tenant que les loüanges ordinaires font tort à ceux desquels les actions parlent si clair. Ce n'est pas aussi par là que ie me veux rendre digne de vos bonnes graces; Mais bien par des seruices proportionnez aux obligations que vous auez acquises sur moi, qui serai toute ma vie,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, tres-affectionné & obligé seruiteur,

H. DE ROHAN.

TABLE DES DISCOVRS.

PREMIERE PARTIE.

DISCOVRS I.

SECONDE PARTIE.

DISCOVRS I.

PRE-



PREFACE.

CE liure n'auoit pas esté fait pour estre rendu public. L'intention de celui qui en est l'Autheur, estoit seulement de se desennuier en le composant; ou pour mieux dire, d'occuper le loisir dont il iouïssoit alors vn peu plus honnestement que ceux qui ioüent ou qui chassent. Mais come nous voions, qu'encore qu'il semble que la nature ait eu dessein de desrober à l'vsage & à la veüe des hommes, les perles & les metaux, & d'autres choses precieuses; Le besoin des Arts & la facilité du commerce, ou l'ornement & le plaisir de la vie; sont cause qu'on les va chercher iusqu'au fons de la mer, & dans les entrailles de la terre. De mesme l'vtilité publique, & la curiosité des honnestes gens: ont deliuré cet excellent liure, de l'estat priué où l'on le vouloit retenir, & l'ont tiré de l'obscurité, où l'on auoit resolu de la laisser, au iour où il a paru auec tant d honneur & tant d'auantage.

Les premieres mains qui ont trauaillé à rompre son premier destin, & à le faire sortir de sa condition priuée; ont esté les plus nobles mains du monde. Le Roy qui a tousiours eu pour la guerre des inclinations passionnées, & qui est sans mentir vn des grands maistres de ce siecle en ce mestier, n'eust pas plutost sceu qu'il estoit fait, qu'il eust enuie de le voir. Du Cabinet de sa Maiesté il est venu à la presse, par l'inuention d'vn homme, qui a creu qu'il lui estoit permis de rendre commune vne si belle source de preceptes & d'instructions Militaires, sans le sçeu mesme de celui qui en estoit le maistre.

Pour t'apprendre plus particulierement, Lecteur, quel est le prix de cet ouurage, & quel le merite de celui qui s'est donné la peine de le composer; Il me suffiroit de te conuier à lire l'vn, & de te dire le nom de l'autre. Mais je ne desire pas me contenter de cela. Ie veux faire quelque chose d'auantage, & sans rien prester à vn suiet qui n'en à pas besoin, & qui est assez riche en lui mesme, & de ses propres biens, je veux tascher de t'y faire remarquer des perfections, que peut estre tu n'auois pas apperceuës, ou pour le moins au degré de bonté, que je te descouurirai.

Comme la beauté du monde sensible, naist de l'ordre qui s'y obserue, & se forme de la iuste scitua-

ſcituation, & du mouuement regulier, des pieces de cette admirable machine. Ainſi dans le train des choſes Morales, & le cours de l'humaine ſocieté, la perfection conſiſte, en ce que chaque partie garde le rang qu'elle y doit tenir, & accomplit les fonctions qu'elle y doit faire. En effect, quand les hommes s'attachent inuariablement à leur deuoir, & s'efforcent de remplir les obligations, ſous leſquelles ils viennent, ou prennent place dans le monde: il n'y a point d'harmonie ſi excellente en la nature: il ne ſe voit pas ſous le Ciel de ſpectacle ſi digne des yeux de Dieu. C'eſt l'unique chemin qui mene à la felicité ou tous aſpirent.

De ces obligations dont le nœu eſt indiſſoluble, & la neceſſité inuiolable; Il y en a deux ou ſeules, ou principales qui lient les hommes. La premiere les regarde ſeulement comme Indiuidus d'vne nature raiſonnable, & ſelon la difference qui les diſtingue & les ſepare du reſte des animaux. Entant que tels, ils ſont obligez de viure conformement à la dignité de leur eſtre. Et comme entre les facultez de leur ame, la raiſon eſt la plus releuée: elle doit eſtre auſſi la faculté dominante: comme elle eſt le naturel & legitime flambeau de la volonté; celle cy ne doit point ſuiure de lumiere qui lui ſoit contraire, & comme elle nous donne de la ſuperiorité ſur les beſtes; nous deuons

aussi lui establir vn empire sur les passions, & sur les mouuemens de l'appetit, qui nous est commun auec les bestes. Et c'est en la prattique des conseils de cette puissance, & en l'execution de ses ordres; que consiste ce qu'on appelle vertu: ce qu'on definit honnesteté: ce qui constitue le deuoir essentiel, & ce qui est le fondement du veritable honneur de l'homme.

Cette premiere obligation est esgale & vniforme en tous les hommes, si tost qu'ils en sont capables, & il n'y a point qui se puisse dispenser de viure selon la raison, & d'aiuster toutes ces actions à cette regle. La seconde leur est en quelque façon, ou le plus souuent volontaire, & ne tombe sur eux qu'entant qu'ils sont parties notables de la societé ciuile, & membres importans du corps Politique: qu'entant qu'ils y exercent vne authorité ou supreme & independante comme les Souuerains, ou subalterne & inferieure comme les suiets. Cette authorité ouure à la vertu vn champ plus ample qu'elle n'auroit, & vne carriere plus longue: lui fait ietter son influence plus loin, & la respandre en plus d'endroits, & la rend vne des causes & des principes de la commune felicité. Outre cela, la vertu des personnes publiques a cet auantage sur celle des particuliers; qu'elle à plus d'attraits, & se fait plus d'amans que l'autre, à cause des ornemens

nemens de la fortune, dont elle se pare: de la puissance qui l'accompagne, & des recompenses qui la suiuent.

Ces deux obligations requiert, que les hommes estudient à s'en bien acquiter, auant que de s'addonner à aucun autre exercice: & qu'il ne se face point partage ni distraction de leur temps; qu'ils n'ayent accompli tous les deuoirs du droit naturel, & du droit civil. Les autres cognoissances & emplois, n'en doiuent auoir que l'espargne & la reserue. Et neãtmoins il faut auoüer, que le temps est la chose du monde, dont la pluspart sont les plus iniustes despensateurs, & les plus mauuais œconomes. Ie ne parle pas de ceux qui font profession ouuerte du vice, & dont la vie passe en celle des demons, ou degenere en celle des bestes. Ie parle de ceux qui ne croient pas mal faire, & qui semble s'occuper honnestement, bien qu'ils ne vacquent qu'à des cognoissances vaines, & à des occupations inutiles. Et soit que cela prouienne du defaut de nostre condition, qui se degouste facilement de ce qui est commandé: ou du poids du temperament, qui incline vers quelqu'autre chose: ou de la maniere de l'institution, qui nous y a accoustumez, ou de la force de l'exemple, qui porte à l'imitation de ceux qu'on estime; combien y en a il qui prennent peine à ne rien ignorer que ce qu'ils deu-

roient

roient ſçauoir, & à bien faire tout, fors ce qui eſt de leur charge. Le mal ſeroit encore ſupportable, s'il ne prennoit qu'aux ordres inferieus d'vn Eſtat, & ſi on n'auoit veu quelquefois des perſonnes ſans preparation & ſans capacité, monter iuſqu'au gouuernail, & iuſqu'à ces places releuées, où reſide l'authorité Souueraine du Prince, & d'où deſcend ſur les peuples, la bonne ou la mauuaiſe fortune, ſelon qu'elles ſont remplies.

Quoi que c'en ſoit, comme la premiere obligation dont nous auons parlé, eſt pareil & uniforme en tous les hommes; La ſeconde eſt fort diuerſe, & prend differentes faces ſelon la diuerſité des rangs qu'on tient dans la ſocieté, & la difference des perſonnages qu'on y repreſente. Tous les vaſes qui ſeruent à vne grande maiſon, ne ſont pas faits d'vne meſme eſtoffe, & n'ont pas vn meſme vſage & tous les membres du corps humain ne ſont pas des yeux, & n'ont pas la conduite, & la direction des autres membres. Ainſi tous ceux qui agiſſent dans vn Eſtat; n'ont pas des emplois eſgalement nobles, & toutes les intelligences qui lui donnent le mouement, ne ſont pas du premier ordre.

Or de tous les emplois dont ſe compoſe la vie ciuile, il n'y en a point ſans doute de ſi illuſtre, que celui des armes: ni dans la Republique

blique seculiere, des personnes si glorieuses, que ceux qui les commandent dignement. Ie n'entends pas enfermer seulement dans l'enceinte de cette proposition, la prattique de la discipline Militaire, ni les difficultez qui s'agitent, & les resolutions qui se prennent dans le detail des occurrences, & dans la rencontre des occasions de la guerre. I'y comprens encore les conseils en gros, & les deliberations en general de la faire: ce qui se conçoit dans le cabinet, aussi bien ce qui s'esclost à la campagne. Ie ne diuise pas en ceci le ruisseau de la fontaine d'où il descoule: ni ne separe les branches & le tronc de la racine qui les porte.

Ie n'entends pas aussi parler des armes, qui sont entre les mains d'vn ambitieux pour n'en sortir iamais: ni de la guerre que font les conquerans, qui n'a pas pour fin la paix, mais vne nouuelle guerre. Ie condamne l'inquietude de Pyrrhus, qui ne veut se reposer, qu'apres auoir subiugué l'Italie: occupé l'Afrique, & dompté les Gaules. Ie trouue estrange la folie d'Alexandre. qui ne peut pas seulement gouster le repos par imagination, & qui ayant à grand peine commencé la conqueste de ce monde; deuore de la pensée tous les autres, qui Diogene lui auoit bastis; & ie ne puis assez m'estonner, qu'au milieu du Christianis-

me

me, & dans la grande place d'vne ville appartenante a vne nation, qui s'en picque estrangement; [En la grand place de l'Hispaniole, quand elle fust prise par Carlile & par Drack. Camdenus.] *On ait veu la figure d'vn cheual, qui foulant des pieds de derriere vne boule de cuiure, tenoit ceux de deuant auancés au dehors, auec cette trop orgueilleuse & insolente Inscription,* [Non sufficit orbis.] *Le monde ne nous suffit pas.*

Ie parle donc dans la proposition que i'ay auancée de cette guerre qui tend au repos des Estats, & à la felicité des peuples. Ie parle des armes qui asseurent cette felicité: qui protegent les foibles contre la violence des plus forts: qui les empeschent d'estre les victimes de leurs vangeance & la proie de leur auarice: qui soumettent à la puissance des loix, aussi bien les grands que les petits, & font regner la Iustice sans faire exception de personnes. En effet, si elles n'estoient tousiours prestes à venir à son secours, & à fortifier son bras; Elle n'oseroit l'estendre sur les testes les plus releuées de l'Estat, & sur ces personnes puissantes, qui sont riches en despandances, & qui abondent en seruiteurs, en Partisans & en amis. Comme au contraire la tranquillité publique n'est iamais alterée ni le calme des Estats troublé,

que

que lors que la crainte des armes du Prince cesse dans l'esprit des grands, & qu'ils se laissent gagner à l'esperance de pouuoir opposer la force quoi qu'iniuste à la force legitime. De là naissent les maladies mortelles des Estats, & ces furieux mouuemens, qui ne s'y forment iamais s'ils sont longs, qu'ils n'en renuersent, ou n'en esbranlent les fondemens: qu'ils n'en causent la dissipation, ou la foiblesse, & si le vaisseau ne fait point naufrage de ce temps là il n'arriue iamais au port, que mal traitè de la mer, & fracassé de la tourmente.

Outre la seureté interieure d'vn Estat, que les armes lui apportent, & la racine des esmotions intestines qu'elles y tranchent; elles pouruoient encore à la seureté du dehors, & le couurent des attentats & des inuasions des estrangers. Il est certain qu'il n'y à rien de si tendre ni de si fragile, qu'vne paix desarmee & nuë: qu'il n'y a point de si pressante tentation, de s'emparer du bien d'autruy que la commodité, & qu'on se dispense facilement à courir les mers, & à rauager les terres de ses voisins, quand on le peut faire impunement, & sans auoir peur de la rauanche, & du droit de represailles.

Cette double seureté, qui s'esleue principalement, & se maintient dans les Estats, par le benefice des armes, resueille l'industrie, & ex

& excite le trauail des habitans, qui ne cultiuent pas volontiers vne plante, & ne sement pas de bon cœur vn champ, dont il apprehendent qu'vn larron ou vn ennemi ne vole la maison, & ne rauisse les fruits. Elle ouure encore dedans & dehors, & y fait fleurir le commerce, qui est à la vie des hommes vne profonde mine de toute sorte de biens, & qui n'entre iamais dans vn païs, que couronné d'abondance, & les mains pleines de richesses.

Mais pour mieux comprendre la noblesse des armes, & la dignité de cette profession; Il faut considerer encore, qu'elles sont l'instrument de la Iustice qu'vn Souuerain se rend à soi mesme, contre vn autre Souuerain, & du priuilege qu'il a d'estre Iuge en sa propre cause. C'est le plus auguste caractere que le doigt de Dieu imprime, & la plus belle effusion de sa puissance sur les hommes. C'est la marque la plus expresse, & le trait le plus visible, de l'honneur que les Princes ont de le representer, & d'estre ses images en terre. Car pour la Iustice que les Souuerains exercent sur leurs suiets, & qu'ils sont obligez de leur distribuer; on en voit quelque ombre, & on en remarque quelque trace parmi les particuliers, où les maistres & les peres imposent de loix, & ordonnent des peines aux seruiteurs & aux enfans qui les violent.

lent. Mais pour celle qui se prattique de Souuerain à Souuerain; elle est inseparablement attachée à leur qualité: elle est incommunicable aux inferieurs: elle ne peut descendre du trosne.

Or pour voir par là, & ie dirai ceci par occasion, que l'usage des dueils, où les particuculiers taschent de se faire iustice eu mesmes, & de tirer raison par leurs propres mains, des tors qu'ils croient auoir receus des autres particuliers; est vne manifeste vsurpation du droict & de l'authorité du Souuerain. Aussi ce mal qui a commencé à se monstrer, & à s'estendre dans ce Roiaume par le pernicieux exemple, que François I. en à donné & par la funeste permission, que Henri II. en a accordée; s'est accreu & a pullulé merueilleusemẽt durant nos guerres ciuiles, & dans cette generale deprauation qu'elles contiennent, de l'obeïssance & de la fidelité, que les suiets doiuent au Prince. Du depuis certes il a monté à son comble, & s'est multiplié a l'infini par l'indulgence de Henri le Grand, & durant la paix de son regne, pour des causes qu'il n'est pas besoin de cercher icy. Ie viens au suiet que i'ay quitté.

Ie dis donc pour vne plus ample preuue, & pour vne plus claire conuiction, de l'excellence de la Iustice, que les Souuerains exercent contre

contre les autres Souuerains; qu'elle ne contient rien de bas ni d'obscur : & quelle n'a point de partie qui ne paroisse, & ne iette de la lumiere. Qu'elle n'est pas seulement noble en sa source & en son origine, comme celle que les Souuerains rendent à leurs suiets : mais qu'elle l'est encore en son cours, & en tout ce qui en descend, & qui en emane. Qu'elle ne r'enferme pas toute sa gloire en ce qui s'agite, & se resout dans le cabinet : Mais qu'il en deriue encore beaucoup sur ce qui se passe à la campagne : & si celle du Conseil est plus pleine & plus solide; que celle de l'execution est plus estenduë, & qu'elle esclate plus fort aux yeux de la plus grand part des hommes. Aussi certes des personnes qu'on y employe ; Il n'y en a point qui ne soit illustre, ou qui ne le deuienne, si elle s'y porte courageusement : tout au contraire de la Iustice, que les Souuerains distribuent à leurs suiets, à l'execution de la quelle on destine d'ordinaire, que des personnes infames ou viles.

Ie dis bien dauantage & soustiens, que ce n'est pas seulement le mestier des Princes, de presider au Conseil où les Arrests de faire la guerre se forment; mais qu'il est encore de leur charge d'assister à l'execution, quand il n'y a point de causes raisonnables qui l'empeschent, & il n'est que trop iuste, que la teste conduise

les bras, qui trauaillent à vne besogne dont le principal fruit lui en doit appartenir. Ie sçai pourtant; que tout le monde n'est pas de cette opinion, & que l'inconsideration & la temerité de quelque Princes, qui ont esté tuez ou faits prisonniers à la guerre, ont causé des maux si grands & si longs à leurs Estats; que quelques vns ont de là inferé; qu'ils ne la doiuent pas faire en personne. Ie sçai que de deux freres, que le siecle passé a veu Empereurs l'vn apres l'autre, Charles-le-Quint & Ferdinand; ce dernier estoit de cet auis, bien que celui là fust du contraire. La disgrace de deux Rois de Hongrie ses predecesseurs, dont l'vn auoit esté tué à la bataille de Varnes, & l'autre à celle de Mogozze; l'auoit induit à choisir ce parti comme le plus seur, quoi qu'il ne fut pas le plus honneste.

Mais il deuoit auoir appris par ses propres malheurs, & par les pertes qui lui estoient arriuées; combien il eust esté à propos qu'il eust assisté aux expeditions, qui furent funestes entre les mains de ses Lieutenans, & qui eussent peut-estre pris vn train plus heureux, & receu vne meilleure forme entre les siennes. Il se deuoit souuenir, que ce ne fust pas tant la vaillance & la conduite des Turcs, qui leur donnerent la victoire à Ezechio & à Bude, que l'imprudence & la lacheté de ses Generaux

qui

qui la lui firent perdre, & que si son frere appaisa les Espagnes esmeues : s'il estouffa la rebellion naissante des Pays-bas : s'il humilia l'Allemagne conjuré contre lui : s'il dompta Thunis reuolté contre son legitime maistre : s'il mit à la raison le Duc de Cleues, qui s'estoit allié du Roy de Nauarre ; & s'il obtint quelques autres fameux succez ; Il les deuoit en partie à sa presence, qui auoit amené auec la vertu, la bonne fortune dans ses armes. Mais pour ne m'estendre pas hors de propos sur cette matiere, & n'aller pas plus loin que mon but, il me suffira pour confirmer cette verité ; que c'est vne des premieres fonctions des Souuerains, d'estre ordinairement eux mesmes les conducteurs de leurs armées, & les directeurs des guerres qu'ils fairont ; de r'enuoier le Lecteur à l'excellent & iudicieux discours, qui en est fait en vn endroit de ce liure, & à vn memoire, dont la teneue est dans Mariana, qui fust presenté à Ferdinand de Castille ; lors qu'il mit en deliberation en son Conseil, s'il iroit en personne au Roiaume de Naples, pour en retirer le grand Capitaine : ou si c'estoit assez pour cela, d'y enuoyer quelque Lieutenant muni de son authorité, & de ses armes.

Il est donc indubitable, qu'il n'y a point de mestier plus illustre parmi les hommes, que celui

celui des armes : ni des vertus dans la societé ciuile qui obtiennent vne plus grande portion de la gloire qui s'y distribuë, que les Militaires. Mais si cela est vrai, il n'est pas moins iuste, & s'il n'estoit pas, il se trouueroit peu de personnes qui voulussent s'adonner à des vertus comme celles-là, dont l'acquisition est si difficile, & l'vsage si penible : qui ne germent & ne fleurissent, que parmi les blessures, les pertes des membres, & les dangers continuels de la mort, & qui sont si souuent fatales à ceux qui les ont ; si elles ne recueilloient plus abondament que les autres, la plus belle de toutes les recompenses humaines, qui est l'honneur & la loüange, & si le nom de ceux qui les exercent ne retentissoit plus hautement & plus long-temps, que celui du reste des hommes, dans la bouche de la renommée.

Outre cette recompense, qui est à vrai dire, casuelle & fortuite, & n'est pas ni le prix infaillible de toutes les bōnes actions qui se font à la guerre, ni le iuste prix de toutes celles qui la reçoiuent ; Elles en peuuent encore receuoir vne autre, si elles sont bien ordonnees, plus solide & plus certaine, & qui ne despend point de l'extrauagance de la fortune, ni du caprice des hommes. C'est la gloire de l'autre vie, & l'immortalité bien heureuse. Car s'il

s'il m'eſt permis d'vſer icy d'vne comparaiſon fort ineſgale, & de mettre en parallele les choſes grandes & les petites; l'Exaltation de Ieſus-Chriſt, & ſon Eleuation à la gloire, ſont venuës, s'il en faut croire l'Apoſtre, de ce qu'il s'eſt humilié deuant ſon Pere, & qu'il lui a eſté obeiſſant iuſques à la mort. Et partant on peut inferer delà, que l'obeiſſance la plus haute & la plus meritoire, dans l'ordre des choſes ſeculieres, que les hommes puiſſent rendre à Dieu, en la perſonne des autres hommes; eſt celle que les gens de guerre rendent au Prince, qui en eſt l'image: puis qu'ils la rendent iuſques à la mort: puis qu'ils la ſouffrent ſouuent, & qu'ils s'y expoſent à toute heure, pour lui obeïr. Autrement ce ſeroit à eux vne trop grande baſſeſſe de cœur, & vn trop grand excez de folie; qu'ils lui abandonnaſſent leurs biens, & proſtituaſſent leurs vies, qu'en cette qualité, & que ſans cela ils ſe ſoumiſſent auec vne dependance ſi abſoluë à vn homme, qui n'a point vne origine diuerſe de la leur, ni vne fin differente: qui n'eſt point compoſé d'autres parties eſſentielles: qui eſt eſclairé du meſme Soleil, & ſouſtenu de la meſme terre, & qui ſera quelquefois plus infirme de corps, & plus imbecille d'eſprit, que pluſieurs de ceux qui lui obeïſſent.

Reuenons à la gloire que le monde donne

aux

aux actions Militaires; sur laquelle il est à considerer, qu'elle ne luit pas esgalement & auec vne mesme mesure de clarté, sur tous les gens de ce mestier. Elle se leue & se hausse comme la lumiere du iour, & ne faisant que poindre sur la teste des simples soldats; elle va tousiours croissant selon les degrez des emplois où ils montent, & ne se trouue dans sa plenitude, & pour le dire ainsi, dans son midy, qu'en ceux qui exercent le Souuerain commandement dans les armées. Aussi certes pour soustenir dignement dans cet emploi, qui contient par eminence toutes les charges subalternes; Ceux la doiuent auoir esté pourueus de tant de dons de nature, & s'estre munis de tant de vertus acquises: doiuent auoir fait tant de bonnes actions, & rendu tant de preuues de ce qu'ils valent; que ce n'est pas merueille, si de l'amas & du concours d'vn si grand nombre de belles choses, dont chacune merite vne estime particuliere; Il se forme & s'assemble en ceux qui les possedent, vne abondante source d'honneur, & vn tresor inestimable de gloire.

Et veritablement afin qu'vn homme se mette en cet estat de perfection, si tant est qu'on y puisse paruenir, & reüssisse Capitaine accompli, si tant est qu'il y en puisse auoir; Il faut en premier lieu, quand on naist, estre heureusement regardé du Ciel pour cela, & auoir

auoir ce caractere dont la nature marque & distingue ceux qui sont capables d'y reüssir ; C'est à dire auoir vn instinct particulier & vn poids occulte, qui pousse & panche vers cet art, comme il y a d'autres instincts qui inclinent à la Poësie, à la Peinture, à l'Architecture &c. Car il est vrai, que quand la raison suit la nature, & que l'eslection se ioint à l'inclination; on fait merueilles en quoi que ce soit, & que c'est proprement auoir vent & marée quand on nauige. Comme aussi d'vn autre costé, de s'appliquer à quelque chose auec vn instinct contraire & vne inclination qui resiste ; c'est vouloir trauailler beaucoup pour auancer peu : c'est aller seulement à force de bras, contre le fil d'vne riuiere rapide.

En suite de ces dispositions originelles, & de ces auances gratuites, qui sont faites par la nature ; Il est necessaire pour deuenir grand Capitaine, d'auoir le temperament fort, & la constitution du corps vigoureuse pour resister aux iniures de l'air, & à la violence des saisons : pour faire de grandes couruees, & souffrir de longues fatigues : pour dormir peu & ieusner beaucoup quand il est besoin : bref pour fournir aux operations de l'Esprit, & à cette ardente & continuelle agitation, où doit estre l'ame d'vn General

pour

pour paruenir à sa grande fin, qui est la victoire. Il n'estoit pas croiable, dit Ciceron auec qu'elle beauté d'esprit, & qu'elle grandeur de courage le fils du second Scipion l'Afriquain, estoit venu au monde, [Au liure de la Vieillesse, ce me semble.] *Il n'estoit pas possible de voir vne ame plus riche de qualitez naturelles, ni plus remplie des semences de toutes les vertus heroïques. Et neantmoins cette ame se trouua infuse dans vn corps infirme & malsain, & logée dans vn palais mal-basti, & qui tomboit tout en ruine. Les instrumens interieurs, dont elle se deuoit necessairement seruir pour les fonctions de la guerre se trouuerent gastez ou foibles, & l'intemperie de la matiere rendit steriles ces riches qualitez, dont nous auons parlé, & empescha ces diuines semences de fructifier, & de produire à la Republique, la grandeur & la gloire qu'elle s'en estoit promise.*

Pour ce qui est des cognoissances, qui preparent & forment l'Esprit d'vn homme, qui aspire au commandement des armées, la science des mœurs est des plus considerables. La raison est, dautant qu'elle aide à le purger & à l'emonder, pour le dire ainsi, de certaines inclinations qui sont contraires aux fonctions de cette charge, & qui l'empeschent de la faire auec honneur, & d'y tra-

uailler auec succez. Telle est par exemple l'inclination à l'auarice, & le panchant de l'ame vers cette cruelle, & insatiable passion, qui ne vit que de proie, & ne s'entretient que de rapine: qui ne dit iamais c'est assez, & dont l'auidité ressemble à celle du feu, qui s'irrite & se fait grande à mesure qu'on lui fournit de l'aliment, & qu'on y iette des matieres combustibles. Cela pourtant est fort vilain & tient du prodige; qu'vne mesme personne exerce vne authorité Souueraine, sur quantité d'honnestes gens qui lui obeïssent, & rende en mesme temps de la seruitude & du culte à des choses insensibles, & à des metaux, que la Bible appelle Idoles: Que celui qui dispute de la gloire auec les Princes & les Monarques, & qui a l'honneur quelquefois de les auoir pour aduersaires; s'associe & se fasse compagnon d'vn Fermier & d'vn Partisan. Bref qu'vn homme destiné à prendre des forteresses, & à subiuguer des Prouinces ennemies; ne vueille vacquer qu'aux conquestes qui se font sur la solde des gens de guerre, ni triompher que des despoüilles de ceux qui ne se defendent pas, & qui deuroient deuenir riches sous sa conduite. Aussi il n'y a rien, qui lui en desrobe tant le respect & l'affection, que cette humeur interessée & & barbare comme il n'y a point d'attrait si

puissant

puissant à gagner les cœurs, que la liberalité, ni de portes si aisées pour y entrer & s'en rendre maistre, que les biens faits. Il arriue delà, que l'obeissan ce qu'on rend, n'estãt fondee que sur des mouuemens de crainte seruile, ou tout au plus sur quelque legere impression de deuoir & d'honneur qu'on conserue; est par consequent fort imparfaite: que toutes les factions Militaires se font auec longueur & negligence, & finalement que les dispositions à la victoire s'affoiblissent, & le seruice du Prince se ruine.

Quand i'ay dit que la Morale peut seruir à redresser ce qu'il y a d'oblique dans l'ame, & à reformer ses mauuaises inclinations; ie n'entens pas qu'vn General d'armée commence à s'appliquer à cette estude, quand il commence à exercer se Souuerain commandement. Ce doit auoir esté vn des exercices de son institution, & cette culture a deu estre faite dans la ieunesse, & pendant que les inclinations sont encore en fleur, & comme en l'estat d'innocence. Car certes comme il n'est pas mal-aisé de mener les riuieres par où l'on veut qu'elles aillent, pendant qu'elles ne sont que ruisseaux: & comme il est tres difficile de les destourner de leur cours, & de la pente qu'elles ont prise, quand elles sont deuenuës fleuues. Ou comme on peut appriuoiser les bestes les plus sauuages, & les plus farou-

rouches, pendant qu'elles son fort ieunes, & il est impossible de changer leur naturel, & d'adoucir leur ferocite, quand elles ont fait leur croissance. De mesme les inclinations des hommes, qui au commencement estoient traitables & souples; se font dures & inflexibles, si l'on les laisse passer en mœurs, & prendre vne longue coustume d'aller, où le poids naturel les porte, & les obiets les attirent.

Vne autre raison pour laquelle la science des mœurs est necessaire aux grands Capitaines; est dautant que la vertu estant scituée sur vne mesme ligne auec le vice, & assise entre les extremitez qui le consituent; il y a danger que nostre ame, si elle n'est bien disciplinée, n'en sçhache pas tousiours remarquer les confins, & que sortant quelquefois du milieu qui borne & limite la vertu, elle n'entre de bonne foi dans quelqu'vne des extremitez qui font le vice. C'est pourquoi il importe de la dresser & instruire par le moien de la Philosophie, à cognoistre toutes les erreurs qui se commettent, & à demesler tous les changes qui se donnent en cette matiere. Il y a bien dauantage, c'est que l'vne de ces extremitez où la vertu confine, ayant d'ordinaire ainsi qu'à remarqué Aristote quelque chose de fort noir & de

fort

fort hideux, comme l'auarice, la lascheté, la fourberie, &c. & l'autre quelque chose de fort haut & de fort noble en apparence, comme la temerité, la prodigalité & la franchise immoderée; Il arriue delà que les flatteurs & les ignorans, n'ont que trop de pretexte & d'occasion d'applaudir aux inclinations qui portent vers cette seconde extremité, & que la raison a moins de honte de les retenir, a cause de cette forme pausible de bien, sur laquelle leurs obiets se trauestissent; que de retenir celles, aux obiets desquelles elle ne rencontre rien qui ne degouste & qui ne blesse. C'est pourquoi encore elle a besoin, que la Philosophie vienne a son secours, & qu'elle la garentisse d'vn danger si attraiant, & d'vne embusche se specieuse.

Sur tout la vaillance est trouuée si belle, & tire apres soi tant d'estime & de veneration; qu'elle a peine, au moins parmi nous, & de paroistre laide, & de n'estre pas honorée; lors mesme qu'elle pert le corps de vertu, & n'en conserue que l'ombre: qu'elle s'emporte au delà des limites; & se fait temerité. De sorte que tant s'en faut, que lon s'oppose tousiours à l'inclination que les grands ont quelquefois a cet excez & à ce desbordement de courage, & qu'on tasche de mo-

moderer par le discours ce feu dont leur bile s'allume, & ces boüillons dont s'enfle leur sang, à la veue ou à l'oüie des obiets difficiles & terribles: qu'au contraire on y iette de l'huile & du souphre par les loüanges immoderées qu'on donne à cette humeur aueugle & precipitee, qu'on appelle d'vn autre nom. Delà viennent & plus souuent, que de l'autre extremité de la vaillance, les mauuaises suites des bons conseils: la perte de la vie, ou de la liberté des Princes, la reuolution des Estats, & leur passage sous d'autres maistres.

Ie pourrois alleguer vne infinité d'exemples pour la confirmation de ce que ie viens de dire. Mais ie me contenterai d'en apporter vn fort illustre & fort celebre, que le siecle passé nous a fait voir. Il seruira à mon suiet, & ne sera pas peut-estre desagreable au Lecteur. Sebastien penultiesme Roy de Portugal, auant que ce Roiaume fust vni à à la Couronne de Castille, estoit venu au monde auec les plus riches dons de nature, que Prince y eust paru il y auoit long temps. Ce que les elemens fournissent de plus precieux, & ce que les astres influent de plus admirable, dans la generation des grands hommes; s'estoit rencontré en la sienne, & il ne manquoit au Portugal qu'vn autre Aristote, pour faire de Sebastien vn autre Ale-

xandre.

xandre. Mais cela lui manqua. Il estoit d'vn courage fort ardent, & naturellement agité d'vn excessif desir de gloire. Il falloit reprimer cette violence, & diminuer cette passion, comme on abat la gaillardise des terres qui sont trop grasses. Au contraire on lui laisse prendre son cours : on la laisse aller de toute son impetuosité, & par vn zele certainement bon, mais non pas assez prudent, de ceux qui le gouuernoient, de conuertir ce grand Principe de valeur, à la destruction des Infidelles ; On enflamme dauantage ce qui estoit desia trop chaud, & l'on pousse encore ce qui n'estoit que trop rapide. Les exercices plus perilleux estoient les diuertissemens plus agreables de ce Prince ; Et on les lui conseille. Il affectoit d'aller à la chasse pour y combatre les bestes les plus furieuses, & à la mer pour y nauiger pendant l'orage ; & on l'en louë. Aussi l'euenement ne trompa point en ceci la portée de ses causes, & la conclusion fust telle qu'elle deuoit s'engendrer de la nature de ses principes. Ce courage mal ordonné & mal-conduit lui fust funeste, & lui fit perdre la vie auec la bataille, à la iournée de Tomita, qui fust la premiere occasion où il l'emploia. Le Portugal en suite de cela changea de face, & en tomba sous vn ioug odieux, & sous vne domination,

extremité de vaillance, qui le mist quelquefois en danger d'estre tué ou fait prisonnier, & cousta quelquefois la vie à quantité de ses plus braues gens en des occasions, où apparemment il y auoit bien à gagner des coups, & à esperer la mort; mais où raisonnablement on ne pouuoit pas acquerir de l'honneur, ni attendre la victoire. L'attaque de la ville d'Inglstat, & celle du camp du Valsthain deuant Nuremburg; meritoient bien d'auoir le succez qu'elles eurent. Et le dessein du passage du Lek, si memorable par l'euenement, & si iudicieux certes en la forme de l'execution, estoit peut-estre hors des regles de la veritable vaillance, & peut-estre qu'il ne lui eust pas esté plus heureux, que le furent par apres les deux attaques dont nous venons de parler; si la fortune qui ne pouuoit pas encore se separer de ce Prince, ne l'eust fait reüssir, en faisant d'abord blesser & retirer Tilly, par la retraite duquel toute son armée perdit courage, & ne songea plus ni à combatre ni à se defendre, mais à fuir & à se sauuer.

Mais la precipitation dont il vsa à Lutzen, où il n'auoit besoin que d'vn peu de patience pour vaincre, est inexcusable, & il n'y a pas lieu de colorer ni de defendre son procedé; d'auoir sans necessité mis en hazard auec sa

tent coulpables, de ne pouuoir contribuer autre chose à la fonction de leur charge, & qu'ils confessent tacitement, qu'ils n'ont pas les autres qualitez qui font les grands Capitaines.

Le courage de ces gens icy doit bien auoir vne autre portée, & vne autre esleuation, que la resolution de brauer la mort, quand on a des tesmoins, & qu'on est esclairé de plusieurs endroits. Il doit asseurer de telle sorte la raison, qu'vne surprise ne la trouble point, & que l'arriuée d'vn accident impremedité, ne la mette pas en desordre, & ne lui oste pas la liberté d'agir, & de songer aux moiens d'y remedier. Il ne doit pas seulement tenir au dessous de soi, tout ce qui lui peut venir de dehors, de fascheux & de contraire : Mais il se doit encore rendre superieur de soi-mesme : se faire maistre absolu de ses mouuemens : s'establir dispensateur Souuerain de sa propre force, & s'acquerir la facilité de la retenir, ou de la laisser aller, selon qu'il en sera besoin. Il doit auoir de la fermeté & de la constance dans les desseins bien concertez, & que le murmure des siens : ni les brauades des ennemis : ni les mauuais bruits qu'on fera courir : ni la longue patience qu'il faudra exercer : ni les autres difficultez qui pourront interuenir ; ne soient pas capables de l'en esbranler.

ler, ni de lui faire quitter auant qu'il soit temps, vne assiette que la raison aura choisie. Il doit estre fier & redoutable au milieu mesme des disgraces, & apres les pertes: Il doit demeurer debout, quand tout tombera autour de lui, & estre la seule chose qui ne puisse par estre forcée, & qui eschappe aux victoires des ennemis, & à la desroute des armées.

Il y a certes des courages de cette trempe & de cette force. Iamais homme n'a guere esté plus mal-heureux, ni plus souuent batu à la guerre que Pierre Strossy du temps de nos peres; & iamais le malheur n'a fait moins de tort ni moins d'outrage à vn homme. Il ne diminuoit riẽ de sa hardiesse, ni de son actiuité: Il ne lui faisoit point perdre creance parmi les gens de guerre: Il n'estoit presque rien de sa reputation: Il n'auoit pas si tost fait naufrage, qu'il trauaillast à raillier les pieces de son debris: qu'il ne formast quelque nouuelle entreprise, & que bien-tost apres il ne fust prest à tenter derechef le sort des armes, & à se commettre vne autre fois à la fortune. De sorte que les bons succez que les ennemis obtenoient sur lui, n'asseuroient iamais leur repos, & soit qu'il vainquit, ou qu'il fust vaincu; Il les laissoit tousiours en ceruelle. Personne n'ignore la magnanimité de l'Admiral de Chastillon,

ſtillon, & comme il conſerua ſon authorité parmi les ſiens, & demeura formidable aux ennemis de ſon parti, apres quatre batailles perduës.

Ie me ſuis vn peu eſtendu ſur le ſuiet de la vaillance, à cauſe qu'il n'y a point de vertu parmi nous, dont on falſifie ſi fort la nature, & dont on faſſe de ſi mauuais portraits, & ſi peu reſſemblans à la realité de la choſe. Le deſordre ne ſeroit pas fort grand, s'il n'y auoit que la ſeule intelligence de gaſtée, & ſi ſes erreurs n'eſtoient que de ſimples taches qui la terniſſent. Mais le mal eſt qu'elles deſcendent aux facultez inferieures, & ſont principes d'actions qui ruinent quelquefois l'Eſtat, & font ſouuent perdre mal à propos les particuliers. Cela ne manque gueres d'arriuer quand elles gagnent l'eſprit des Chefs des armees, & ſe meſlent dans la conduite des premiers moteurs de ces corps, qui reſſemblent au Char du Soleil des Poëtes, qui ne peut-eſtre mal gouuerné, ni ſortir de la ligne ſur laquelle il doit rouler; ſans que toute la nature s'altere, & qu'vne partie du monde ſe bruſle.

Venons aux autres cognoiſſances, dont les grands hommes dont nous parlons, doiuent eſtre pourueus. Il eſt certain qu'ils doiuent auoir vne mediocre teinture des deux principa-

les par-

les partie des Mathematiques, de la Geometrie & de l'Arithmetique. Qu'ils ne doiuent point ignorer l'vsage des Cartes, ni la maniere dont s'execute l'Artillerie: qu'ils doiuent sçauoir en general l'operation & les effects qu'ont coustume de produire les artifices de feu, qui en sont des accessoires & des despendances: qu'ils doiuent auoir quelque notion des mechaniques, & estre capables de distinguer entre les propositions d'vn Charlatan, qui ne seront soustenuës que de son impudéce, & de l'authorité de quelque credule introducteur: & celles d'vn habille Ingenieur, qui n'auancera rien qui ne soit probable, & qui ne paroisse possible. Par ce moien ils euiteront deux extremitez esgalement dangereuses, où ils pourroient autrement tomber; où de s'engager mal à propos à vne despense inutile; ou de fermer la bource quand il la faudroit ouurir, à la confection des trauaux necessaires, & des ouurages qui peuuent acourcir ou rendre aisée l'execution de quelque importante entreprise.

L'Oeconomique n'est pas vne science des moins necessaires & des moins essentielles que doiue auoir vn grand Capitaine. Elle a pour fin la subsistance des armées, & pour exercice le soin de les faire viure, & de les mettre à couuert, autant qu'il se peut, des iniures

du

du temps, & de la violence des saisons. Elle est la base & le soustien de toutes les vertus, & de toutes les fonctions Militaires. Sans elle la vaillance deuient sterile, & les plus courageux & aguerris Soldats du monde, ne sçauroient se defendre auec tout leur courage & toute leur experience, contre la faim quand elle les attaque, ni resister à vn ieusne de deux fois vingt & quatre heures, quand ils sont contrains de le faire. C'est la seule victoire qui ne couste rien aux ennemis, & qu'on leur donne gratuitement, quand vne armée se destruit à faute de viures. Ils acheptent toutes les autres victoires, & ne les obtiennent d'ordinaire, que par vne grande effusion de leur sang, & par la mort de plusieurs de leurs meilleurs hommes. Au contraire c'est vne chose deplorable, que de belles & florissantes armées se ruinent d'elles mesmes, & se deffacent sans rien faire: que les vaillans ne meurent pas plus honnestement que les lasches, & que la faim tuë quelquefois plus de gens en vne seule expedition, que ne fairoient les ennemis au gain de plusieurs batailles. C'est pourquoi le premier & plus violent soin, qui doiue occuper vn General, est celui dont nous venons de parler, & l'Admiral de Chastillon auoit raison de dire, qu'vne armée estoit vn Monstre, qu'il falloit

tousiours

tousiours commencer à former par le ventre, & penser à le nourrir, auant que songer à le faire trauailler.

Quand ie parle de faire viure vne armée; I'entends encor que c'est du deuoir d'vn General de pouruoir aussi bien à la nourriture des cheuaux, qu'à la nourriture des hommes, & de n'estre pas moins curieux de prendre les postes, & d'establir des conuois, pour l'abondance & la seureté du fourrage, que pour l'abondance & la seureté des viures. Ces soins neantmoins si ineuitables pour bien reüssir, & si necessaires pour obtenir en fin la victoire; ne peuuent pas entrer en la teste de tous les Generaux. Il y en a qui ont l'ame si foible & si tendre; qu'ils ne sçauroient se charger d'vn faix si pesant, ni souffrir la picqueure de ces espines. D'autres croiroient descendre trop bas & se faire tort, que de s'amuser à des choses si petites & si sombres, de si peu de bruit & si peu de montre. Ils ne veulent rien faire qui ne soit esclairé d'vn grand iour, ni exercer qu'en des champs spatieux, & sur des carrieres magnifiques. La disposition d'vn siege: l'ordre d'vne bataille: le passage d'une riuiere à la face d'vne armée qui s'oppose, & semblables occasions qui esclatent; sont les seuls obiets dignes de l'attention de leur esprit, & de leur inquietude. Mais de faire les Oeconomes dans leurs

leurs armées, & de Chefs principaux en deuenir les maistres d'hostels. De s'aller occuper d'abord qu'on prend vn logement, ou qu'on s'empare d'vne place, à empescher qu'il ne se fasse point degast du fourrage ni des viures, & que ce qui deuroit durer vn mois, ne se consomme pas en trois iours. D'en faire dresser des inuentaires: d'en faire faire la distribution auec proposition & iustesse: de les faire filer, & de les mesnager comme des choses sacrees; ce seroit à leur auis prostituer leur dignité, & profaner leur personne. Toutefois ils ne considerent pas, que la victoire est vne chose si excellente & si rare; qu'il n'y a rien de bas ni de vil, de tout ce qui peut seruir à la produire, & qu'elle ressemble au Char du Soleil des Poëtes dont nous auons desia parlé; en la structure duquel il n'entre rien que de riche, & n'y a point de piece qui ne soit faite de quelque matiere precieuse.

La mesme science a encore vne branche, que nous auons designée, & qui est moins souuent en la puissance des Generaux, que la premiere. C'est la mesure & la durée des campagnes que les armées doiuent faire. Il est cartain qu'elles ne doiuent pas estre trop longues, n'y s'estendre fort auant dans l'hyuer, si l'on n'y est contraint par vne necessité ineui-

table, ou obligé par quelque puissance considération; comme pour acheuer vn siege qui aura esté plus long qu'on ne s'estoit imaginé pour s'opposer à vne inuasion que l'ennemi sera prest de faire: pour executer quelque entreprise dont le succez pourra largement reparer ce qu'on pert & ce qu'on hazarde: pour reprendre vne place, du recouurement de laquelle despende le salut de tout vn Estat, ou le repos de quelque Prouince; comme les Hollandois ont continué durant l'hyuer le siege du Fort de Schenck, & nous auons repris Corbie. Hors delà il faut mettre de bonne heure l'armée en garnison, si l'on veut qu'elle serue vne autre année, & se souuenir, qu'il n'y a rien dans vn Estat, qui merite d'estre conserué si cherement que les vieilles troupes, ni dont on doiue souffrir plus mal volontiers l'affoiblissement & la diminution. Il ne se fait point à la guerre d'action considerable qu'elles ne fassent, & le Duc d'Alue disoit, qu'elles estoient les nerfs & les os, c'est à dire la vigueur & la solidité des armées, & les nouuelles la chair qui seruoit à les estendre & à les parer: mais qui leur apportoit peu d'actiuité & de force. Outre qu'il n'est que trop iuste, que le repos succede à la peine, & qu'on se delasse apres auoir trauaillé. C'est le commun destin des choses sublunaires, que cette

vicissi-

vecissitude, & il n'y a que les cieux à cause qu'ils sont inalterables, dont le mouuement n'ait point de bout, & dont l'action soit continuë.

Les conditions naturelles & acquises, dont nous auons parlé iusques icy, ne suffisent pas pour l'entiere constitution, & pour l'accompagnement complet, de la personne d'vn grand Capitaine. Il est encore necessaire qu'il soit versé aumoins mediocremẽt en la politique. Ie ne dis pas pour estre admis dans le Cabinet, & pour monter à ce haut Tribunal du Prince, où se donnent les Arrests de vie & de mort contre les estrangers; C'est à dire, où se prennent les resolutions d'entretenir quelque paix, ou de declarer quelque guerre. Pour ceci, il ne faut pas seulement auoir apris les Elemens, & effleuré la surface de la science Ciuile. Il faut auoir penetré iusques dans son interieur: Il faut auoir trouué ce qu'elle a de plus caché & de plus secret, & mesuré la profondeur & l'estenduë de ses mysteres. Ie veux dire outre cela; qu'elle doit enuoier dans l'execution de ses Arrests, & dans l'exercice de la guerre, quelques raiyons de sa lumiere, & quelque influence de sa vertu, & que ce n'est pas assez à un General d'armée, de sçauoir attaquer des places, & se batre à la campagne; s'il n'a encore, par exemple, l'art d'entretenir les amis,

mis qui seruent, dans cette volonté, de peur qu'ils ne se refroidissent : & ceux qui sont neutres dans leur indifference, de peur qu'ils ne passent de l'autre costé. Si apres qu'il se sera rendu maistre de quelque païs ou de quelque ville; Il ne sçait conseruer sa conqueste, & se preualoir de sa victoire: S'il n'a l'esprit de discernement pour iuger du traitement qu'il deura faire aux habitans: S'il est plus expedient d'user en leur endroit d'indulgence que de rigueur, & de les contenir auec vn frein doux, qu'auec vn frein rude. Si lors qu'il sera contraint de passer par quelque païs ami; Il n'est capable de bien resoudre, s'il demandera le passage, ou s'il le prendra, & de iuger de la consequence du refus, & de celle de l'vsurpation. S'il ne peut à peu pres inferer par conjecture, & par la cognoissance qu'il aura des interests des ennemis & de leurs maximes; quel dessein ils prendront en des occasions douteuses, & s'ils tourneront leurs forces d'vn costé plutost que de l'autre: ou bien en quelle part ils feront la plus grande & la plus forte impression, & en quelle la plus foible & la plus legere, pour prendre selon cela ses mesures. Ces conoissances & autres semblables, sont des branches & ruisseaux qui sortent & coulent de la Politique.

Que cette conjonction en vn mesme suiet,

& mesme

& mesme en degré eminent de l'art Militaire & de la science ciuile; Soit non seulement possible, mais encore assez ordinaire, l'experience de tous les peuples & de tous les âges, nous le fait voir. Des mesmes personnes qui composoient le Senat de l'ancienne Rome, se tiroient les Capitaines qui commandoient les armées de la republique, & l'incomparable Conseiller de Pyrrhus, lui fit vne relation fort fidelle, quand il lui raconta qu'il auoit remarqué dans ce venerable & auguste corps, autant de Roys que de Senateurs. Aux republiques de Grece, on ne separoit pas en deux classes, ceux qui estoient destinez au gouuernement des armees, & à l'administration des affaires. Ches les Turcs, celui qui est le Chef des armes, l'est aussi de la iustice, & cette double fonction s'assemble & vnit en la dignité de Grand Visir, comme tout le monde sçait. En Espagne le Conseil d'Estat, n'est presque composé que de gens d'Espée ou d'Eglise, & il y en a fort peu de ceux que nous appellons de robe longue, & qu'ils appellent Letrados. Parmi nous le maniment des affaires & la direction de la guerre, ont souuent esté l'emploi d'vne mesme personne, & on a veu dans les negociations de la paix, des Connestables de Montmorency, & des Mareschaux de S. André, aussi bien que des Cardinaux de

Lorraine, des Moruilliers, & de l'Aubespines.

Il ne se peut dire quel grand homme d'Estat estoit l'Admiral de Chastillon, & à quel degré il fust paruenu par là, si sa Politique eust changé d'obiet, & n'eust pas esté contraire à son Prince & funeste à sa patrie. Ce fust vn des autheurs de la reuolution qui s'est faite aux Pays bas, & vn des Archītectes de la Republique que le Prince d'Orange y a erigée. Durant sa prison de Flandres, & pendant le seiour de l'autre en France; Il lui aida à tracer la figure & dresser le plan de cet edifice, qui n'est pas encore bien affermi, apres tant d'annees de trauail, & tant de millions de despense. Il eust fait en France la mesme chose, s'il y eust trouué la matiere aussi disposée que là, à receuoir la mesme forme, & si la presence du Prince, & les grands hommes qu'il eust en teste, n'eussent rendu vains tous ses efforts, & demoli tousiours ce qu'il bastissoit. Il se glorifioit quelques iours auant sa mort, qu'il auoit cet auantage sur Alexandre & sur Cesar, de se trouuer apres la perte de quatre batailles, posseder le Roy à qui il auoit tant fait de peine, & regner dans le Cabinet, sur ceux qui l'auoient si mal traité à la campagne. En effect quelque dessein qu'on eust eu de l'attirer à la Cour pour le perdre,

perdre, si tant est qu'on eust eu, & quelques filets qu'on eust tendus pour l'attraper; Il est certain qu'il s'estoit tellement saisi de l'esprit de Charles, & acquis vn si grand ascendant sur son humeur; que si la ialousie de la Royne Mere & du Duc d'Anjou, n'eussent precipité la resolution qu'ils auoient prise de se deffaire de lui; apparemment il demeuroit le maistre de Charles.

Que si la Republique de Venise n'a point voulu qu'aucun des membres qui la forment & constituent; eust la direction de ses armées de terre, & si elle en laisse la conduite à des Chefs estrangers, qu'elle prend a son seruice; Cela vient de la jalousie qu'elle a de se conseruer, plus grande que Prince du monde, & du desir de destourner de ches soi toutes les sources des guerres Ciuiles. Voila pourquoi, elle ne met pas ses armes entre les mains de ses Citoiens, de peur que l'ambition ne leur inspirast la volonté de les tourner contre leur patrie, & que l'authorité qu'ils se pourroient acquerir sur les gens de guerre, & le grand nombre d'amis & de creatures qu'ils auroient, ou se pourroient faire; ne leur donnast le moien d'executer cette pernicieuse volonté, & de changer l'esgalité en laquelle ils naissent, en vne superiorité qu'ils esleueroient sur les ruines de l'Estat, comme il est arriuè à

uè a la Republique de Rome. Mais cela ne conclut rien contre la proposition que i'ay auancée, & il ne s'en ensuit autre chose, si non qu'il n'est pas necessaire, que tous les hommes d'Estat soient gens de guerre, & non pas qu'vn grand Capitaine ne doiue estre homme d'Estat, aumoins mediocrement.

En fin on naist Soldat, mais on deuient Capitaine, & la guerre est vn art, au sommet duquel on ne vole pas, mais on y grimpe. C'est a dire qu'on y monte auec beaucoup de peine, & qu'on n'y paruient que peu a peu, & par succession de temps. C'est vne œuure que la nature commence, que l'estude peut auancer; mais a qui l'experience donne la perfection, & met la couronne. Que si l'on oppose a cette maxime l'exemple de Lucullus ou celui de Spinola, qui ont commencé ce mestier par où les autres le finissent: qui ont esté Capitaines aussi tost que Soldats, & commandé auant qu'auoir obeï. Ie responds que ces exemples sont si rares, qu'on en voit dans le monde moins souuent que des Phœnix, & que chaque siecle n'en porte pas vn. Et partant si les dons de nature, & les succez de l'estude, ont dispensé quelqu'vn du besoin de l'experience, pour estre grand Capitaine, & de cette loi generale qui mene par degrez au bien; Il ne faut pas

qu'vn

qu'vn autre pretende à vn priuilege si extraordinaire, s'il ne se sent aussi d'extraordinaires qualitez pour l'obtenir, ni qu'il vueille faire vne chose commune, de ce qui n'arriue que contre le cours des choses.

En effect qui considerera les merueilles que Plutarque escrit, & que Ciceron raconte de la personne de Lucullus, & les auantages naturels qu'ils lui attribuent, (principalement le dernier) si prodigieux, qu'ils seroient incroiables, si des Autheurs moins croiables, les asseuroient. L'ardente faim & l'extreme passion auec laquelle il s'attacha aux fonctions de sa charge, & la peine qu'il prit à s'en faire instruire; ne trouuera point estrange qu'il y ait fait vn progrez si viste & si rapide, & qu'il soit si tost paruenu a vn lieu, où les autres n'arriuent que tard, & ne viennent que lentement. Outre que la profession des armes estant a Rome si commune qu'elle estoit, & si generalement diffuse sur tous les membres de la Republique; Il se faisoit sur ce suiet des discours continuels & des conferences frequentes, qui en laissoient de grandes impressions a ceux qui les escoutoient. Et comme pour l'estude de l'eloquence, qui estoit l'autre fameux exercice des Romains, la ieunesse qui en estoit amoureuse rendoit des

soins & de la suiettion aux Orateurs celebres, qui prenoient plaisir de l'instruire, & de lui faire part des fruicts de leur trauail, & de la conduite de leurs actions oratoires. Il y a mesme de l'apparence, que ceux qui auoient dans l'esprit la passion de la guerre, & aspiroient à la gloire des armes, se rendoient assidus aupres des grands Capitaines, pour les en ouïr discourir, & pour recueillir de leur bouche le resultat de leurs obseruations, & de leur experience. Il arriuoit de tout cela, que comme ceux que marchent au Soleil se hastent sans qu'ils y pensent ; Ainsi dans l'air de Rome, & dans l'ardeur Martiale qui regnoit en cette ville, tous les particuliers se rendoient mesme sans y songer, intelligens, en l'art Militaire, & en prenoient vne fort viue teinture ; quand mesme ils n'eussent pas eu dessein de laprendre. De sorte qu'il ne faut pas s'estonner, s'ils y reüssissoient plus promptement, que ceux qui manquoient de ces auances, quand ils descendoient a la prattique, & qu'ils reduisoient en acte, ce qu'ils auoient en vne puissance si proche, & en vne derniere disposition, comme parlent les Philosophes.

On peut dire aussi du Marquis de Spinola, qu'il failloit necessairement que la nature l'eust preparé auec des soins tres particuculiers

liers, pour commander des armées, & qu'il eust rendu parfaite cet excellente preparation, par vne excellente culture. En effect outre la meditation continuelle qu'il faisoit sur vn mestier, auquel il se destinoit de longue main; Il auoit eu pour Precepteur Pompée Iustinian, Capitaine consommé aux guerres de Flandres, & que par la communication il s'estoit enrichi de la despoüille, & auoit tiré l'esprit & l'essence de la capacité de ce grand homme. Aioustez de ce que Lucullus & Spinola estoient venus au commandement d'armees fort disciplinées & fort aguerries, & pourueuës d'Officiers fort intelligens & fort experimentez, & par consequent qu'ils auoient le mesme auantage pour les faire bien agir, & pour en tirer parti, que ceux qui ont à monter des cheuaux extremement adroits & parfaitement aiustez pour s'en seruir en quelque occasion. Tellement que l'exemple de ces deux grands personnages, ne peut estre tiré en preiugé ni en imitation pour d'autres, qui n'auront pas les mesmes qualitez qu'eux, & ne se recontreront pas en des conionctures aussi fauorables.

Il est vrai que cette regle n'est pas si generale, qu'elle ne souffre encore quelque exception, & il est pour les moins indubitable, que les Souuerains en sont exempts, & qu'ils

ne peuuent estre compris dans son estenduë. Ceux cy naissent Capitaines comme tous les autres qui sont sous eux de profession Militaire, doiuent naistre Soldats, & cette fonction leur est si propre & si naturelle, comme nous l'auons prouuè cy dessus; qu'ils ne doiuent attendre ni experience, ni temps de probation pour l'exercer. On en peut encore dispenser ceux qui sont de leur sang, aumoins quand ils sont les plus proches. Cette proximité leur apporte tant d'amour dans l'esprit des gens de guerre; que si les mœurs n'y resistent, le seruice se fait sous eux plus religieusement & plus gayement, que sous des Chefs qui leur sont inferieurs en naissance, bien qu'ils leur soient superieurs en merite, & qu'ils les surpassent en capacité. Cela pourtant ne s'est pas tousiours prattiqué parmi nous, & l'on a veu du temps de nos peres, François I. enuoier le Dauphin, qui fust du depuis Henri II. faire ses premieres armes en Prouence sous le Connestable de Montmorency, & de nos Princes du sang passer les Monts, pour seruir sous le Mareschal de Brissac, & pour apprendre le mestier en vne si fameuse eschole.

Enfin il y a quelquefois des personnes si cheres au Prince, & sur lesquelles se fait vne si large emanation de sa faueur & de sa puissance qu'on n'y requiert pas tant d'experience

qu'en

qu'en d'autres, pour commander les armées. L'abondance de toutes choses qu'ils y font venir: la grande suite de braues gens qu'ils tirent apres eux, bref l'experience d'autrui, dont leur conduite est esclairée; reparent auec auantage le defaut de la leur propre. Hors de là personne ne doit presumer, de s'exempter de l'ordre receu, ni de sortir de la loi generale; qui ne peut estre violée, que le seruice du Prince ne soit fort hazardé, & que ceux qui l'entreprennent ne courent fortune de paier de leur honneur vne vanité si mal digerée.

Ces choses esclaircies, & ces fondemens posez; Il me sera aisé d'esleuer là dessus l'Eloge d'vn homme, qui tenant de sa naissance l'obligation de s'appliquer à la plus noble & la plus illustre de toutes les professions de la vie; s'y est appliqué auec tant d'ardeur, & à cultiué auec tant de soin les semences que la nature en auoit iettées dans son ame; qu'on peut dire sans le flatter, qu'il n'y a pas vne des conditions qui font les grands Capitaines, qu'il n'en ait receuë, ou qu'il ne se soit acquise. Ie ne sçai si ie dois parler icy de la noblesse du sang, puis que ce n'est pas vn Principe necessaire de vertu, & de la grandeur de la naissance, puis qu'elle n'est pas tousiours vne source de grandes actions.

ni vn astre de genereuses influences. Toutefois puis que les Ancestres transmettent souuent auec leur sang, le germe de leurs mœurs à leurs descendans: puis que la grandeur en laquelle on naist, esleue d'ordinaire l'ame, & l'accoustume aux pensées hautes & aux desirs magnanimes, puis que l'image de la vie des predecesseurs, & la splendeur de la gloire qu'ils ont meritée, doiuent exciter les nepueux à les imiter, & à suiure les traces qu'ils leur ont marquées; Il ne faut pas laisser de dire que cette faueur de fortune, & ces auantages d'origine, n'ont pas manqué à la personne dont je parle, & que le tige dont il est sorti ayant esté souuerain, & fleuri dans le monde il y a plusieurs siecles: Il s'y est enté tant de rameaux des premieres maisons de la Chrestienté; qu'il n'a peu tourner les yeux derriere soi, & se reflechir sur le passé, ni regarder le present, & ce qu'il y a de plus releué dans l'Europe; qu'il n'ayt veu de tous costez des suiets capables de le picquer d'vn grand desir de ne passer pas sa vie dans l'obscurité, & d'aiouster encore de nouueaux rayons à la lumiere de tant d'alliances.

Aussi il est vrai que cette noble passion, est la seule dont iamais il ait esté viuement espris, & que la nature, ou l'education, ou l'e-

ou l'estude de la sagesse, l'ont purifié de toutes les autres qui naissent de l'erreur de l'imagination, ou de la contagion de la matiere: de celles qui font follement courir apres vn peu de terre que le Soleil a curieusement preparée, ou qui noient & estouffent l'esprit dans le corps, ou qui l'amollissent & le fondent par la voluptè. Outre cela, cette double temperance à serui de rempart contre les maladies, à cet exquis temperament, & à cette rare bontè de corps dans laquelle il est nè; comme l'exercice qu'il a tousiours fait, en a chassé la mollesse & la langueur que produit l'oisiuetè, & lui a donnè vne trempe capable de soustenir les plus longues & plus violentes contentions de l'esprit, & les plus extremes fatigues & incommoditez de la guerre.

Qu'on ne s'imagine pas pourtant, que la gloire dont ie l'ay figurè passionnè, soit la principale fin pour laquelle il trauaille. Il a encore vne plus noble visée; il cognoist encore quelque chose plus digne de son amour & de ses poursuites. L'obiet que le charme dauantage, & qui le blesse le plus profondement, s'il m'est permis de le dire ainsi, est la vertu. Mais il est vrai qu'il ne la regarde pas toute seule: qu'il ne la considere pas sans aucune suite: qu'il se laisse encore toucher

au bel esclat qui en reiallit, & la bonne odeur qui s'en exhalle. En vn mot, qu'apres elle il recerche la gloire, & poursuit cette recompense du bien que la Philosophie conseille, & que la Religion ne defend pas de poursuiure. Quant aux autres objets qui ne sont pas d'vn ordre spirituel, ni des despendances de la vertu comme est la gloire, C'est vne chose constante, ou qu'il ne s'en est iamais picqué, ou qu'il les a tousiours mesprisez.

Mais afin qu'on ne pense pas que ie fasse icy le Panegyriste plutost que l'Historien; & que mon discours soit de la nature de certains portraits qu'on a esté plus curieux de faire beaux, que de faire ressembler: afin qu'on ne s'imagine pas que i'aye plutost eu dessein d'esbloüir par les lumieres de l'oraison, que de persuader par la verité des choses: Ie viens aux preuues les plus simples & les moins artificielles qui la confirment, qui sont les faits & les exemples. Pour demonstrer donc ce que i'ay dit, & pour faire voir encore que tous les lineaments & tous les traits, dont se compose la figure d'vn grand Capitaine, que i'ai tracee cy dessus, se trouuent en celui de qui ie parle; Ie commencerai par ce qui l'acheue & la finit; qui est l'experience. Celle cy ne peut estre ni pleine ni consommée, si l'on n'est entré

de bonne heure dans le mestier : si l'on n'y a demeuré long-temps : si l'on n'y a veu vn grand nombre & vne grande varieté d'occasions : si l'on n'y a exercé des fonctions differentes.

Or il est certain qu'aucune de ces conditions ne manque à Monsieur de Rohan. Ses premieres armes se firent sur le declin de la Ligue, & lors que la rebellion à qui elle auoit serui de manteau, rendoit les abois, ou au moins ne respiroit qu'en vn coin de la Bretagne. Mais ce fust lors aussi que la fortune exerçoit ses plus grandes violences contre le feu Roy, & faisoit ses derniers efforts pour le ietter de dessus le throsne; où elle auoit si vainement trauaillé à l'empescher de monter. Ce fust lors qu'apres la prise de Cambray : & de six places de Picardie, arriuee en peu temps; pour combler l'iniure & aiouster la honte à la perte; Hernant Teillo surprit auec vne poignée de gens, & auec des Noix, vne ville qui estoit gardée par vn grand peuple armé, & dont les Remparts & Bastions estoient bordez d'Artillerie. Et par consequent ce fust en vne saison; où la vertu de Henri le Grand estoit obligée à desploier ce qu'elle auoit de plus fort : où les belles occasions estoient frequentes, & où finalement se fit ce memorable siege, qui fust le deshonneur de l'Espagne, & le chef d'œ-

trez, non seulement d'interests, mais encore de reputation; il n'y a personne qui ne le puisse iuger. Il fust du depuis en Piedmont à la seconde guerre que les Espagnols y allumerent apres la mort du feu Roy, & y trauailla sous le Duc de Sauoye, & le Mareschal d'Esdiguieres, quand ils prenoient la reuanche de la perte de Vercel, & que leurs armes pouuoient penetrer jusqu'aux portes de Milan, si l'on n'en eust arresté le cours du costé de France, & fait reuenir le vaisseau, d'autant qu'il auoit le vent trop fauorable, & qu'il nauigeoit trop heureusement. Si Monsieur de Rohan n'a pas appris le mestier sous de tels maistres, & s'il n'y a point fait des progrez considerables; Il faut, ou qu'il soit stupide, & qu'il ait l'esprit fort obtus, bien qu'il l'ait excellent & rare, comme tout le monde le recognoist: ou qu'il n'y ait point apporté de l'attention ni du soin; quoi qu'il soit vrai; qu'il s'y est tousiours appliqué tout entier, & que personne n'y a iamais vaqué auec vne plus grande liberté d'ame.

Bien qu'en ces occasions il n'ait esté que volontaire, & seulement pour s'instruire, ou pour acquerir de l'honneur; Il y a eu pourtant des distances & des interualles où il a eu charge, & où il a commandé, tantost dans l'Infanterie, & tantost dans la Caualerie.

lerie. Le feu Roy qui estoit vn si grand Iuge du merite des hommes, & vn si digne Estimateur de la vertu, particulierement de la Militaire; l'auoit choisi pour estre General des Suisses en l'expedition qu'il meditoit en Allemagne, & pour le mettre à la teste de ces bataillons, dont il faisoit la base de son armée, & qu'il vouloit opposer à la vieille Infanterie des Païs-bas. Apres la mort de Henri, il exerça cette charge à la guerre de Iuilliers, où se terminerent ces formidables preparatifs qui deuoient changer la face de l'Europe, & humilier cette superbe maison, qui opprime ou qui menace tout ce qu'il y a d'independant & de libre. Du depuis il fit la charge de Colonel de la Caualerie legere, en la seconde broüillerie qui s'esleua parmi nous, sous la Regence de la Royne Mere.

Ces espreuues & ces emplois ont esté la matiere dont s'est formee son experience, & les eschellons par où il est monté au faiste du mestier, qui est le commandement general des armées. Si je pouuois parler icy du commendement auquel il a exercé, sans rompre vne Amnistie, qui ne doit iamais estre violée, & sans oster le voile de deuant vn suiet, dont le Roy a voulu qu'il fust couuert; Ie me promettrois de faire confesser

qu'il

qu'il eſt mal aiſé d'en rencontrer, où tant de rares qualitez ayent concouru, & où elles ayent agi auec plus d'ordre & de conuenance. On y verroit paroiſtre la prudence & le courage: les ſtratagemes & la force ouuerte: la patience & la promptitude: la preuoiance & les reſolutions ſoudaines: Ce qu'on doit commettre au hazard, & ce qu'il faut ſouſtraire à la puiſſance de la fortune. On y verroit vne adreſſe merueilleuſe, & des inuentions particulieres à mettre ſur pied des troupes, & à les faire ſubſiſter: à les retenir dans le ſeruice ſans argent, & auec vn lien ſi foible, & vn nœu ſi laſche, que la ſeule volonté. On y verroit conduire la guerre ſous toutes les formes & auec toute la diuerſité qu'on la peut faire. On y remarqueroit des ſecours, des ſieges & des ſurpriſes de places. L'art de faire marcher, loger, & combatre des armees: de les faire agir ſelon la quantité des forces qu'elles contiennent, à proportion de celles des ennemis, & ſuiuant la nature du païs où elles trauaillent. On y remarqueroit vne eſgale capacité & vne facilité incroiable, à faire toutes les principales fonctions qui ſe font dans vne armée. On y verroit vn homme, non ſeulement occupé à ſe defendre de ſes ennemis, & à reſiſter à de gran-

grandes forces ; mais encore à s'asseurer des siens : à les retenir de son costé, & à les persuader ou à les contraindre de le suiure. On le verroit souuent reduit à ce dur & triste parti, de conuertir la necessité en vertu, & ne pouuant pas faire ce qu'il eust voulu, d'aiuster son action à l'estat de ses affaires, de se retrancher là dedans, & d'y faire bonne mine. On y verroit des exemples de cette audace heroïque, & de cette asseurance intrepide, auec laquelle les grands hommes ont quelquefois entrepris des choses, qui ne pouuoient estre loüez que par l'euenement ; Mais de l'euenement desquelles despendoit absolument le salut de leur personne, ou le bon heur de leurs affaires : auec laquelle Cesar n'ayant qu'vne simple Chaloupe, somma Domitius de se rendre, qui nauigeoit auec sept grands vaisseaux de guerre : auec laquelle le dernier Duc de Guyse pour donner de la reputation à la naissance de la Ligue par quelque coup qui fit du bruit, & pour auoir vne frontiere ouuerte pour les secours estrangers ; se presenta lui douzieme sur le Pont leuis d'vne des portes de Mezieres : Commanda au Capitaine de la garde l'introduire dedans : vit fermer sur lui sans s'estonner toutes les portes de la ville : caballa le peuple : harangua

gua

gua les bourgeois, & leur persuada de faire ce qu'il vouloit, & d'accepter la garnison qu'il leur auoit preparée. Finalement on verroit que toutes ces qualitez semblent n'auoir esté si hautes & si remarquables, que pour rendre vn hommage plus auguste à la vertu du Roy, sous laquelle elles se sont humiliées, & pour embellir sa gloire, par vne victoire qui estoit reseruée à sa presence seule, & a cette rare felicité qui l'a tousiours accompagnée.

Ie ne m'estendrai pas dauantage sur vn suiet que je n'y voulu que designer, & sur lequel j'ai eu plutost intention de couler, que de m'arrester. I'aiousterai seulement que quelque dessein qu'ait eu Monsieur de Rohan de s'y embarquer, & de quelque vent qu'il y ait esté poussé; ce n'a esté ni l'inquietude de brouiller qui tourmente quelquefois les grands, puis qu'ils s'opposa de toutes ses forces aux perturbateurs de la paix, & aux resolutions seditieuses qui se prirent a la Rochelle: ni l'appetit des richesses qu'apparemment il ne pouuoit assouuir, quand mesme il en eust esté possedé, dans la condition d'vn parti, à la defence duquel les riches ne vouloient point entrer, & d'où s'il eust esté agité d'vne si basse tentation que celle du bien, & prenable par vn appas si facile; Il
s'est

s'est trouué des conionctures qu'on l'eust destaché à force d'argent & de recompenses.

Voions le maintenant en vn emploi plus plausible, & plus conforme à son inclination. Ie ne parlerai point de ce qu'il a fait pour le seruice du Roy en son Ambassade des Suisses, ni des forces Imperiales destinees contre les Grisons, qu'il arresta sur le bord du Rhin auec une poignee de gens ramassez à la haste, & railliez a la Huguenote comme lui mesme disoit. Ie le considererai seulement a la teste d'vne armee Royale, & agissant dans cette illustre querelle, qui exerce auiourdhui les plus grandes maisons de l'Europe, & qui a cousté tant de sang & tant de vies, à la malheureuse & desolée Chrestienté. Le premier champ où il a paru en cette qualité, a esté l'Alsace; Et bien que ce qu'il auoit ordre d'y faire, ne fust qu'vne feinte, & qu'il lui faillut menacer là, pour assener plus seurement ses coups en vn autre endroit : Si est ce que l'entrée que le Duc Charles y fit, l'obliga de tourner teste vers lui, & de s'aller opposer à ses desseins, qui ne furent point, comme l'euenement le monstra, ni d'accepter la bataille qui lui fust plusieurs fois presentée, ni d'entreprendre sur quelque place, ce qui lui eust mal reussi : ni

de s'as-

de s'asseurer de quelque bon poste pour nourrir la guerre en ce païs-la: Mais de faire voir deça le Rhin qu'il n'estoit pas mort, & d'apprendre le chemin pour y retourner une autrefois, qu'il y pourroit estre mieux receu.

Du depuis il ne se passa rien de memorable dans l'Alsace, que le dessein que fit Mercy, de surprendre & d'enleuer le principal quartier de nostre Caualerie, ce qui faillit de lui reüssir. Ce n'est pas que Monsieur de Rohan n'en eust preueu le danger, & enuoié des ordres reïterez à celui qui commandoit en ce quartier, de faire bonne garde, & d'aller mesme au deuant des ennemis du costé où ils pouuoient venir à lui. Mais deux heures de sommeil plus qu'il ne s'estoit proposé, faillirent de lui estre fatales, & donnerent moien à Mercy d'arriuer au quartier, & d'y mettre d'abord tout en combustion & en desordre. Pendant cela nos gens qui estoient tous enuelopez dans le mesme danger, ne prirent pas tous le mesme chemin pour en sortir, & les uns se preparerent à repousser l'ennemi, & à lui arracher d'entre les mains ce commencement de victoire & les autres se sauuerent au quartier du General qui n'estoit pas loin, & ne laisserent rien à dire sur cet accident, tout ce qu'une peur nocturne, & le desir

de

de pallier vne fuite lasche leur peust figurer de sinistre. Pour Monsieur de Rohan, il est fort vrai, & je le sçai auec certitude, qu'il receut cette nouelle auec autant de froideur, que si elle lui eust esté indifferente, & qu'on ne vit paroistre en lui aucun signe d'esmotion, que contre ceux qui auojent fui, ou contre ceux qui oserent lui proposer des conseils timides. La conclusion fust qu'apres auoir enuojé deuant plusieurs Tambours, par vn stratageme qu'il auoit veu prattiquer à Spinola, & qui ne nous fust pas inutile, & rallié ce qu'il auoit de forces aupres de lui; Il alla aux ennemis qui commençojent à prendre la fuite, & qui emmenerent bien quelques cheuaux apres auoir tué neuf ou dix de nos Caualiers; Mais qui en laisserent beaucoup plus de leurs morts ou prisonniers, au combat ou en la retraite.

Vn peu apres cette occasion se fit le passage de nostre armée par les Suisses, & en mesme temps la surprise de la Valtelline. La forme de ce passage est si rare & si inoüie que la bien sceance me defend de la toucher legerement, & la verité m'oblige de dire, que c'est vne piece à seruir d'ornement à l'histoire: vn lieu à estre traité par la Politique; vne action à instruire les plus grands Capitaines, & vn prejugé à cette Couron-

ronne, pour en user à l'auenir en semblables conjonctures. Il falloit bien se donner garde pour le dessein qu'on auoit, de passer lentement ou auec esclat ; Cela eust perdu le fruict du passage, & ruiné toute l'esperance pour laquelle on le faisoit, qui estoit de s'establir dans la Valtelline. Il falloit donc le precipiter pour le dire ainsi, & le desrober au sceu du monde. De le demander aux Suisses ; on ne pouuoit donner vn plus grand air, à vne chose qu'il failloit necessairement ; comme nous auons dit, tenir secrete, ni retarder plus certainement ce qui estoit pressé, & qui auoit besoin de diligence.

Que s'ils l'eussent refusé ; Ils auoient le loisir de se mettre en estat de maintenir leur refus, & d'empescher l'effect de nostre demande : & nous n'auions pas ni la volonté d'agir contre eux hostillement, ni le moien de les forcer, quand ils eussent esté sur leurs gardes. Et veritablement il y a dans les petits cantons tant de zelez ignorans, & vn si grand nombre de personnes preuenuës de cette erreur, qui est presque commune à tous les Catholiques qui ne sont pas François ou Venitiens ; que c'est blesser la Religion que toucher à la maison d'Austriche ; qu'ils n'eussent pas manqué de faire du bruit & d'ex-

d'exciter des tumultes, plutost que consentir au passage d'une armee, qui vrai semblablement lui alloit preparer de l'occupation, & donner de l'exercice du costé de l'Italie. Que s'ils se fussent resolus de l'accorder; Il y a de l'apparence qu'ils ne l'eussent pas fait sans quelque Diette prealable, & sans les longueurs que trainent ces assemblees, où se trouue souuent le mouuement sans fin, & où la conclusion est tousiours si reculee de ses Principes. Pour le moins il est certain qu'ils ne l'eussent pas fait qu'à leur maniere accustumee, c'est à dire laissant filer l'armee à petites troupes, & non autrement, & qu'ils n'eussent pas innoüé pour l'amour de nous, vn ordre aussi ancien que leur Republique, & aussi sacré pour eux, que leur liberté.

Il estoit donc necessaire de les surprendre & de trouuer vn temperament & vn millieu comme a fait Monsieur de Rohan, entre des actes d'hostilité, par lesquels on force ce qui resiste, & la demande d'vne chose qu'on n'ose pas refuser, d'autant qu'on ne peut pas l'empescher, Gaston de Foix s'estoit serui de la mesme adresse, lors qu'au mesme temps qu'il entroit dans le païs du Marquis de Mantouë, pour aller secourir Boulogne; Il lui en faisoit demander la permis-

mission: & le Mareschal Horn apres s'estre saisi du pas de Stein, pour assieger Constance, en enuoie faire des excuses aux Suisses, & iustifier sa procedure par l'importance du besoin qu'il auoit, & par la violence de l'occasion où il s'estoit engagé. Ce sont des coups que la necessité contraint quelquefois de faire, & que la rigueur des loix de la guerre arrache. Ce sont des actions qui n'ont rien de malin ni d'aigre de la part de ceux qui les font, que l'exterieur, dont la source qui est la volonté demeure & saine & entiere. Ce sont des legers desbordemens d'vne Riuiere, qui r'entre promptement dans son lict, & se renferme entre ses bords. Il faut pourtant, pour en dire ce qui en est, se seruir de ce moien, comme on se sert du poison en la Medicine, c'est à dire rarement, apres l'auoir bien preparé, & contre des maux extremes.

Quoi que c'en soit, il est à considerer au procedé de Gaston de Foix; qu'il ne demanda pas le passage par le Mantoüan en le prenant, que pour ne perdre pas vn moment de temps en vne affaire qui pressoit, à attendre la response, & pour ne pareistre pas faire violence à vn Prince foible, auec lequel nous n'estions pas en broüillerie. Et partant il a en cela tesmoigné plus de prudence

& de

& de moderation, que non pas de hardiesse, d'autant que conduisant vne puissante armée, il menoit auec lui dequoi se faire chemin par tout, en vn pais qui n'estoit pas fort, & dequoi passer sur le ventre à tout ce qui eust osé lui faire teste. L'action de Horn a eu sans doute quelque chose de plus vif & de plus hardi que celle de l'autre; Mais elle n'a pas esté couronné du mesme succez, & elle deuoit receuoir son prix, & l'acheuement de son bonheur de la prise de Constance, qui n'arriua point. Les Suisses en furent si fort esmeus, & sur tout les petits cantons, & il s'esleua parmy eux vne si forte & si longue indignation contre cet Attentat; qu'on ne la peut jamais calmer, que Horn ne se fust retiré de dessus leur territoire. Encore cette indignation ne lui fust elle pas entierement inutile, & elle lui seruit pour le moins, ou de suiet ou de pretexte, de leuer vn siege auec honneur, quil ne pouuoit continuer sans peril, & de donner à la satisfaction d'vne Republique offensée, ce que peutestre il eust fallu ceder aux armes de Feria, & à la fortune de la guerre.

Mais au passage de Monsieur de Rohan, il n'y a pas à desirer vne belle constance, ni vne suite fauorable, qui ne s'y soit rencontree.

La

La grace de la nouueauté y est toute entiere, & il n'y a point d'exemple que je sçache jusques icy, qu'vne armee en Corps ait trauersé les Suisses, & fait vn Traiet si long & si difficile. Et par consequent ce n'a pas esté à lui vne mediocre hardiesse de l'auoir osé entreprendre : n'y vne commune prudence de l'auoir sceu mesnager : n'y vne fortune ordinaire de l'auoir fait reüssir. C'a esté vne espece de merueille qu'il ait esté conduit auec tant de secret & tant de silence ; qu'on n'en ait pas seulement eu le vent en tant de lieux par où l'Armee passoit, qu'à mesure qu'elle y arriuoit : que la renommee qui a tant d'aisles & tant de bouches ; n'en ait pas aumoins porté quelque bruit sourd & publié quelque nouelle confuse de là les monts & que rien n'en soit paruenu aux oreilles de l'Ambassadeur d'Espagne qui estoit aux Suisses, & qui auoit tant de suiet de veiller & de prendre garde à tout ce qui s'y faisoit, pour l'interest de la Valtelline. Il faut auoüer qu'il a fallu user d'vne grande diligence pour surprendre ainsi le monde, & pour preuenir la vitesse de la renommee : Qu'il a fallu apporter vn grand ordre & des soins extremes, pour faire viure commodement l'armee en vne si grande haste : qu'il a fallu sçauoir exactement la Carte de ce pays la, pour ne pren-

prendre pas quelquefois le change en marchãd, & pour ne suiure pas quelque fausse adresse. Finalement qu'il a fallu s'estre aquis vne grande authorité, & auoir employé vne puissante Rhetorique enuers des peuples si jaloux de leurs formes & de leurs coustumes, pour leur faire digerer patiemment la nouueauté de ce passage; pour les empescher de s'en plaindre : pour en obtenir le consentement.

Voilà donc Monsieur de Rohan dans la Valtelline, & maistre de cette vallee, qui a esté tant d'annees la pomme de discorde, qui a diuisé vne partie de la Chrestienté, & donné tant d'amour & de jalousie à quelques vns de ses Princes. Mais il ne demeurera pas long-temps paisible en vne possession si enuiee. Il y trouuera de nouuelles & plus dangereuses difficultez qui l'exerceront, que celles dont il est sorty: Elles renaistront apres qu'il les aura coupees, comme les testes de ce Monstre que les fables nous ont debité; & sa valeur qui aura à faire à tant d'ennemis, sera de toutes ses vertus la moins difficilement occupee.

En effet si s'estoit entré dans cette vallee, comme dans vne place qu'on deuoit entreprendre de forcer : dont tous les dehors, excepté du costé des Grisons, estoient desia au pouuoir des enne-

ennemis, & où des bresches auoient esté faites par la nature si larges, & en si grand nombre ; qu'il estoit impossible de les reparer, & de les decouurir toutes. Cela ne manqua pas d'arriuer, & il se trouua bien tost apres enfermé entre deux armees qui l'inuestirent, l'vne Imperiale, & l'autre Espagnole. Il auoit alors enuiron quatre ou cinq mil hommes pour leur faire teste, & pour defendre les ouuertures de la vallée. L'Imperiale commandee par Farnamont, soldat de reputation & composee de dix mil hommes, se presenta la premiere, bien que l'Espagnolle deust agir de concert, & faire en mesme temps impression de son costé. Si cela eust esté, Monsieur de Rohan auroit couru fortune de succomber, & d'obeïr à la loi generale du monde, qui veut que le foible en degré fort inegal, cede au plus fort, & que la grande multitude l'emporte sur le petit nombre. Mais son bon destin ne le permit pas, bien qu'il n'empeschast point, que celui qu'il auoit enuoyé pour s'opposer à Fernamont, ne laschast où ne fut obligé de lacher le pied deuant lui, & que celui cy ne s'emperat de la Vallee, & ne fit presque tomber en son commencement, & comme en sa fleur, l'esperance que nous auions de la conseruer.

Il y auoit icy de quoi estonner vn courage moins ferme, que celui de Monsieur de Ro-

 han,

han, & dequoi embarasser vn esprit moins acoustumé aux espreuues fortes, & aux diuers visages de la fortune. Aussi ce coup ne fust qu'vne espreuue, pour faire voir d'auantage la solidité de sa vertu, & comme vn de ces nuages, d'où le iour sort plus beau & plus agreable qu'il n'estoit auparauant. La conionture pourtant pour dire l'estat de la chose, ne pouuoit guerres estre plus fachieuse, & s'en demesler auec honneur, n'estoit gueres moins que remonter du fonds d'vne abisme. Les Grisons dont nous ne pouuions absolument nous passer, en estoient tombez en defaillance, & il falloit se haster de leur faire reuenir le cœur par quelque grand effet, si nous ne les voulions tout à fait perdre. Si nostre armee n'estoit entierement estourdie de ce reuers; Elle en deuoit estre bien fort esmeué, & s'il lui estoit assez de courage & de vigueur pour se battre: il ne lui pouuoit demeurer que fort peu d'esperance pour obtenir la victoire. Au contraire, les ennemis deuoient estre merueilleusement enflez & fiers de la leur, & comme on iuge d'ordinaire des suites par les premiers succez de la guerre; Celui cy ne leur deuoit pas auoir acquis vne petite reputation en Italie, & ailleurs, & on ne s'y deuoit pas facilemeut persuader, que nous les pus-

sions

ſions chaſſer d'vn pays, où il ne nous a-uoit pas eſté poſſible de leur empecher l'en-tree.

Il eſtoit bien chatoüilleux de prendre parti en cette occurence, & il y euſt bien à diſpu-ter au Conſeil de guerre, quand la choſe y fuſt miſe en deliberation. Il ſembloit d'vn coſté qu'il y euſt trop de temerité, d'aller at-taquer des ennemis victorieux, & vne au-trefois plus forts que nous, & qu'il eſtoit plus à propos d'attendre la leuee qui ſe faiſoit en Suiſſe, & qui commençoit deſia à mar-cher. Qu'il ne falloit iamais hazarder le to-tal d'vne affaire, auec vne partie de ſes forces; n'y commettre à la fortune, ce qui eſtant vne fois perdu, ne laiſſoit aucune eſpe-rance de reſource, n'y aux ennemis aucune crainte d'eſtre troublez en la joüiſſance de leur victoire, & en la poſſeſſion de leur con-queſte. Que c'eſtoit le deſtin qui menaçoit pre-ſentement noſtre armee, & la conſtellation regnoit ſur nos affaires de ce pays là.

Ce ſentiment certes n'eſtoit pas hors des regles de la commune prudence, & eſtoit ce-lui de la pluſpart des Officiers de l'armee, parmi leſquels il y en auoit pluſieurs de grand cœur, & ſur qui ne pouuoit pas tomber le moindre ſoupçon de timidité. Mais l'auis con-traire dont Montoſier fit l'ouuerture, preua-

lut sur l'autre, & Monsieur de Rohan l'appuya, non seulement comme le plus honneste, mais comme le plus conuenable. Il considera que les commencemens des choses estoient d'ordinaire foibles & lents, les progrez en estoient forts & rapides & comme il estoit fort aisé de detourner les vns de la pente qu'ils prenoient; il estoit fort difficile de retenir le courant, & de retarder l'impetuosité des autres. Et par consequent que plus seur estoit, de tascher d'estouffer promptement la reputation des armes des ennemis qui n'estoit encore que naissante, & d'arrester leur victoire auant qu'elle eust pris vn plus grand cours. Qu'il ne falloit pas tarder de deliurer les esprits des Grisons de la consternation où ils estoient tombez, & de preuenir les consequences de cet accident, qui ne peuuoient estre que funestes. Que si l'on ne se hastoit d'aller aux ennemis, & de les combattre; il y auoit encore vne armee sur la frontiere du Milanois, qui fondroit plustost sur nous, que les Suisses ne nous auroient ioints. Que pour ceux-cy, il ne failloit pas douter qu'au bruit du desauantage que nous auions receu, la leuee n'en deuint plus lente, & la demarche plus tardiue. Que le mieux qui nous pouuoit arriuer, si nous attendoins encore quelque temps, estoit de nous retirer en l'Estat des

Venitiens

Venitiens, c'est à dire, sortir par une porte honteuse, & entrer dans un païs estranger, pour y receuoir le traitement qu'on y fait aux armees foibles & disgraciees, qu'on tasche de faire dissiper pour en recuillir le debris, ou pour n'en auoir pas d'incommodité. Et par tant puis que la perte de nos Troupes deuenoit infallible par le retardement, & que le mal se rendoit incurable, si on lui donnoit loisir de s'enraciner; Il valoit mieux courir la fortune de la guerre, qui estoit au moins douteuse, & s'exposer à l'incertitude de ses euenements qui pouuoient estre propices. Qu'on estoit tousiours en estat de vaincre, tant qu'on auoit moien de combattre, & que ce n'estoit pas la premiere fois que de petites forces en auoient surmonté des grandes, & que le nombre auoit cedé au courage & à la discipline.

Enfin il consideroit, que quelque cause prochaine qu'eussent les euenemens de la guerre, il se faisoit tousiours sur le General d'Armee, une tres viue reflexion du bonheur ou du mal-heur qui les auoit accompagnez. Et bien que l'entree de Fernamont dans la Valtelline fust arriuee par le manquement ou par le mal-heur d'autrui; qu'il estoit en quelque façon obligé de le reparer: Que pour n'estre pas coupable enuers les

Princes, il ne suffisoit pas tousiours de n'estre pas coupable, mais qu'il falloit estre encore heureux ; Et puis qu'ils ne donnoient pas à leurs suiets leurs armees à commander, afin qu'ils ne fissent point des fautes, mais afin qu'ils obtinssent de bons succez ; Ce n'estoit pas assez pour les contẽter, & pour suiure leur intention, de ne fallir pas, si l'on ne faisoit quelque chose de plus : ni de s'exempter de reproche, si l'on ne meritoit de la loüange.

Cette resolution estoit trop genereuse & trop belle, pour n'estre pas feuorisee de la fortune, & nos gens marcherent vers les ennemis auec tant d'ardeur & tant d'ordre tout ensemble ; que les ayans rencontrez au Val-Leuin, & apres en auoir tué plusieurs, & fait plusieurs autres prisonniers : ils mirent le reste en derroute, & les contraignirent de s'en retourner vn peu plus viste, & auec moins de grauité qu'ils n'estoient venus. Monsieur de Rohan ne laissa pas languir cette premiere prosperité, ni ne donna loisir aux ennemis qui estoient demeurez beaucoup plus forts que lui, de se recognoistre, & de recuillir leurs esprits dissipez par la perte qu'ils venoient de faire, il rentra donc dans la Valtelline, & s'emparant des places de cette Vallee, où les autres ne l'oserent attendre ; les poursuiuit si viuement, qu'il les attrappa à

Mazze, où ils s'étoient ralliez, & où ils auoient redressé vne armee plus puissante que la nostre. Ils ne receurent pas pourtant plus de courtoisie en ce lieu, ni vn meilleur traitement, qu'ils auoient receu au Val-Leuin. Au contraire ils y furent si mal menez; qu'ils y laisserent des leurs plus de trois mil hommes, ou prisonniers ou morts sur la place, ou noyez dans la riuiere d'Age, & le reste fust si pleinement dissipé; que de dix mil hommes qui estoient descendus à la Valtelline; il n'en sortit pas quinze cens qui se rengeassent sous les armes.

Par cette grande deffaite, la Vallee fust purgee d'Imperiaux, & il n'en demeura que quatre cens aux Bains de Bormio, d'où M. Rasient de Rohan se resolut de les desnicher. Bien que la place fust presque inaccessible, & qu'il y fallust quasi grimper par toutes les auenues; Cela n'empescha pas qu'elle ne fust emportee de force, & que nos gens n'y entrassent à trauers vne gresle de mousquetades & de pierres. Mais cet auantage nous fut cherement vendu, & il cousta la vie à Montosier, qui estant passé à la teste de ses Enfans perdus, ou pour les animer par son exemple à bien faire, ou pour se rendre plustost maistre de la place, & auparauant que Frezelieres qui deuoit donner d'vn autre costé; y fust

arriué; fuſt acuilli d'vn coup de pierre, dont il mourut quelques iours apres. La perte d'vn homme de ſi grand ſeruice fuſt tres-ſenſible au General, qui iugeoit de ſon merite ſans paſſion: Ses Riuaux les regreterent, & ceux là meſmes qui n'aimoient pas ſa perſonne, furent equitables à ſa memoire. Ie lui rendrai icy ce teſmognage que pluſieurs conſideratiõs exigent de moi, qu'il n'y auoit en France Gentilhomme de ſon âge qui euſt faiſt de meilleures actions que lui, n'y à qui l'auenir promit plus de gloire, ſi la vertu euſt rencontré, pour s'exercer & pour s'eſtendre, vn aſſez long eſpace de vie.

La Valtelline aiant eſté ſi glorieuſement reconquiſe, & rien ne paroiſſant à la frontiere qui nous peut faire de la peine; Monſieur de Rohan s'applica à faire conſtruire des Forts pour tenir le dedans en ſuietion & le dehors en ialouſie. Mais il ne iouit pas longtemps de ce calme, & les ennemis n'auoient pas reſclu de lui laiſſer à ſi bon marché, vne choſe qui n'auoit point de prix pour eux. Pour cet effet, ils preparerent deux armees le plus ſourdement & au moindre bruit qu'il leur fuſt poſſible. Ils penſoient obtenir par la ſurpriſe, ce qu'ils ſe deffioient d'emporter par la force ouuerte; C'eſt à dire, nous deffaire & nous opprimer en nous prenãt à l'impourueu,



& nous attaquant en mesme temps de diuers endroits. Mais ce dessein ne peut pas estre si secret, que la vigilance de Monsieur de Rohan ne le suentast, & les soins qu'il apporta à le descouurir, furent plus heureux, que ceux que les ennemis emploierent à le cacher. Cela lui fit voir l'extremité où il estoit prest de tomber, & qu'il estoit perdu s'il se laissoit enfermer entre deux armees qui venoient à lui; & s'il ne trouuoit moien de les combattre seseparement, & sans estre obligé de partager la sienne qui estoit petite, pour en opposer vne moitié à chacune des deux autres. Son salut donc despendoit de la preuention, & la preuention de sa diligence. Aussi certes elle fust telle, qu'elle eust le succez qu'elle meritoit. Fernamont fust le premier qui commença à s'esbranler, & à penetrer dans la Vallee. C'est vne maxime que la maisõ d'Austriche obserue, de n'esloigner pas de l'ẽploi les gens de seruice, pour vne disgrace qu'ils auront receuë, ou pour vne faute qu'ils auront faite. Au contraire, elle présume que le desir de la reparer & de purger leur honneur, ioint à la vertu dont elle a fait l'experience; les faira mieux reüssir que d'autres, qui n'agiroient pas par ce motif, & auec cet aiguillon dans l'ame. Toutefois cela n'arriua pas à Fernamont, qui acheua d'estre malheureux, &

de perdre sa reputation au Val de Fresle, où il se laissa surprendre.

Quelque auis qu'on lui donnast de la desmarche de nostre armee; Il ne voulut iamais croire, & il ne pût se figurer qu'elle deust venir à lui, qu'il ne l'eust sur le bras, & ne se trouuast enclos dans la Vallee, où Monsieur de Rohan l'attrapa à point nommé, comme il l'auoit proieté. Nostre armee estoit de quatre mil hommes de pied, & de quatre cens cheuaux, & la sienne à peu pres forte comme la premiere. La Vallee auoit quatre emboucheures, des trois desquelles nous nous saisismes presque en mesme temps, & ainsi allasmes par trois endroits à Fernamont. Celuicy songeant plustost à sauuer les siens, & à se retirer seurement, qu'à nous combattre; fit neantmoins bonne mine, & nous mit en teste douze à quinze cens cheuaux pour nous tenir en eschec, & donner moien à son Infanterie de filer, & de faire sa retraite vers le Tyrol, par la quatriesme emboucheure qui estoit demeuree libre. Ce grand front de Caualerie, estonna d'abord quelques compagnies des nostres, qui auoient eu ordre de les charger, & qui eussent infalliblement plié, si Monsieur de Rohan n'y fust acouru pour les asseurer, pendant que les batallions auançoient, & venoient aux ennemis les picques bais-

baissees, & auec vn ordre aussi iuste & aussi mesuré, que s'ils eussent fait l'exercice. Les ennemis ne soustindrent pas long-temps l'attaque qui leur fust faite ; & ne tarderent pas de conuertir la resistance en retraite, & la retraite en vne fuite totale. Leur Caualerie pour se sauuer, passoit sur le ventre de l'Infanterie, & l'Infanterie iettoit les armes pour estre moins embarassee, & fuir auec plus de vitesse. Ils y laisserent pres des deux mil hommes prisonniers ou morts, outre le butin qui ne fust pas petit, & qui n'accommoda pas mal nos gens.

Icy la fortune enuia vn bon-heur à Monsieur de Rohan, qui eust esté sans exemple s'il fust arriué, & qu'il auoit tasché de se procurer par sa prouoyance. C'est que si vn des principaux Officiers de l'armee que ie ne nommerai point, se fust rendu, ou eust pû se rendre de bonne heure à Fresle pour occuper, comme il en auoit receu le commandement, la quatriesme auenuë par où les ennemis s'enfuirent ; il estoit impossible qu'il en eschappast vn seul, & ils demeuroient tous pris comme dans vn fillé : où il leur eut fallu auoir des aisles, pour voler par dessus les Montagnes qui enuironnoient la Vallee.

Le danger qui menaçoit nostre armee, ne

cessa

cessa pas par cette victoire, & il auoit vne autre tempeste à coniurer du costé du Lac de Come, beaucoup plus dangereuse, que celle qui auoit esclaté par le Tyrol. Serbellon s'auançoit auec sept ou huit mil hommes de pied, & huict cens cheuaux, pour nous fermer le passage des viures qui nous venoient de l'Estat des Venitiens. C'estoit vn Chef de grand nom parmi les siens; & qui outre les grands emplois qu'il auoit eus, qu'il auoit soustenus auec honneur; s'estoit freschement signalé à Norlingen, & auoit eu grande part au gain de cette bataille. Nostre armee ne pouuoit estre que recreuë de la couruee qu'elle venoit d'essuier, & ne deuoit pas se delasser par le chemin qu'elle estoit obligee de faire pour aller cercher l'ennemi, quelle recontra à Morbeigne. Il estoit là logé fort auantagieusement, estant maistre du Bourg, & ayant deux Eglises au dehors, & les murailles de deux Cimitieres, dont il estoit accommodé. De l'attaquer en cet estat, & auec ces auantages de lieu & de forces; c'estoit euidemment pour nous vne entreprise fort hazardeuse. Mais le peril n'estoit pas moindre de l'y laisser, n'y les consequences plus douces.

En cet accessoire où Monsieur de Rohan se trouua reduit, & en cette difficulté de prendre parti, dont il estoit balancé; Ils s'arresta

au plus honnorable qui fust celui du combat. Pour cet effet ayant mis larmee en bataille, & separé les troupes en plusieurs corps, pour attaquer par plus d'endroits; Il les fit marcher vers les ennemis, qui se mirent de leur costé en deuoir de les bien receuoir, & de se preualoir de la condition de ceux qui sont à couuert & qui attendent. Celle de nos combatans fust fort diuerse cette iournée là, & eust aussi vne fortune fort dessemblable. Il estoit impossible de mieux faire, que du costé où Canisy & Frezelieres donnerent: Mais il ne se peut imaginer vne plus honteuse & soudaine fuite, que celle que prit le Regiment de Leques tout entier, c'est à dire la quatriesme partie de toute nostre Infanterie. Le terreur dont il fust d'abord saisi, fust si extreme, que iamais n'y les prieres du Maistre de Camp qui l'en coniuroit; ni l'authorité du General qui y acourut; ne le peurent ramener, n'y lui imprimer vn petit remors de sa lascheté. Ce mauuais exemple fit encore eclipser deux Regimens. De sorte que l'affaire estant desploree en cet endroit, & Monsieur de Rohan ayant tasché vainement de la remestre; Il se resolut de tourner du costé de Canisy & de Frezelieres, dont il n'auoit point de nouuelles, & au lieu d'y enuoyer cõme on lui conseilloit, d'en aller lui-mesme apprẽdre.

Il

Il se mit donc à la teste de ce qu'il auoit autour de lui, & faisant suiure le corps de reserue, courut au Bourg de Morbeigne où le gros des ennemis s'estoit rallié, & où se deuoit faire la decision de cette iournee. Il faut auoüer que Canisy & Frezelieres, comme nous l'auons desia dit, y firent perfaictement bien, & y rendirent comme par tout ailleurs, des grandes preuues de vaillance. Mais il est vrai aussi qu'ils commençoient à decliner, quand Monsieur de Rohan arriua & que si ce secours ne fust venu, ils alloient succomber sous la multitude des ennemis, & ceder à la plus grande force. La presence du General inspira aux nostres vne nouuelle ardeur de combatre: les ennemis en sentirent bien-tost les effets, & il se fist vne si promte reuolution de leur fortune; que lors qu'ils pensoient tenir la victoire entre les mains, ils furent mis en deroute. Ils trouuerent à dire cette iournee-là, pres de trois mil hommes, & les nostres en eurent la despoüille toute entiere, à laquelle Monsieur de Rohan ne voulut point toucher, bien qu'il y eust quantité de Vaissell. d'argent, & quantité d'argent monnoié pour le paiement de l'armée.

Dés ce iour, la possession de la Valtelline nous fust asseuree, & les troupes qui se ramassoient

massoient dans le Tyrol pour y descendre vne troisiesme fois, se fondirent au bruit de cette victoire. Apres cela, il ne s'y fit rien de fort remarquable, iusqu'à la defection des Grisons, que les deux entrees que Monsieur de Rohan fit dans le Milanois. Les ennemis l'estant si souuent venu voir; la bien seance vouloit qu'il se ressentit de cet honneur, & qu'il leur rendit quelque visite. La premiere se fit par la Montagne de la Francesca; dont tous les pas furent forcez; quelques difficiles qu'ils fussent naturellement; & quelque resistance qu'apportast le Colonel Guasco à les defendre. Il entreprit cela en partie, pour venger le Duc de Parme des feux que les Espagnols allumoient en son païs, en les chastiont de la mesme peine. En partie pour tenir tousiours les siens en haleine, & leur trouuer aux despens de l'ennemi quelque refraichissement & quelque douceur, qui leur fit supporter plus gayement le seruice. La seconde entree se fit apres la bataille du Nauilio, pour aller ioindre le Duc de Sauoye & par vne Montagne plus rude encore & mieux retranchee que la Francesca. Cela n'empescha pas Monsieur de Rohan de la passer, en passant sur le ventre à tout ce qui se presenta pour s'y opposer, & de penetrer iusqu'à la ville de Leque, d'où il

fust

fust obligé de rebrousser, voyant que le Duc de Sauoye ne s'auancoit pas pour le receuoir, & qu'il n'y auoit point d'apparence qu'il entreprit de trauerser le Milanois sans Canon, & auec si peu de forces que celles qu'il auoit alors. Quelque temps apres suruint sa grande maladie; pendant laquelle les signes du souleuement que quelques Grisons meditoient, parurent visiblement, & les semences, qu'ils en couuoient de long temps, commencerent à pousser. Il ne fust pas à demi gueri, qu'il se fit porter au lieu où le mal auoit son origene, pour essaier de l'estouffer auant qu'il eust fait sa croissance. On peut dire auec verité, que pour cela il n'oblia rien de ce que le discours & l'experience lui purent fournir d'inuention & d'addresse : qu'il ne reiettta rien de ce que le courage se peut proposer de difficile & de dangereux, qui peut seruir à son dessein. Qu'il mit sa vie en comprimis : qu'il abandonna sa liberté à la discretion d'autrui, & qu'il la vit balotee au Senat de Coire, pour estre sacrifiee au plus grand ennemi de cette Couronne. Mais le mal fust superieur à tous les remedes qu'on emploia pour le vaincre, & la pente par où il auoit pris son cours se trouua si roide, & si coupee, qu'il fust impossible de le retenir.

Ie sçai bien que les ennemis de la France,

&

& les Francois qui conspirent auec eux en sentimens & en passions, qui sont leurs seruiteurs sans gages, & font leurs affaires sans y auoir part : qui à leur imitation diminuent toutes nos prosperitez, & amplifient toutes nos disgraces ; Ont parlé de la perte de la Valtelline, comme d'vn coup mortel à l'Estat : comme si apres cela tout estoit perdu pour nous : comme si tout ce qui s'y estoit passé ne nous eust de rien serui, & qu'on eust ietté dans la mer toute la despence qu'on y auoit faite. Mais ceux qui considereront cette affaire sans preoccupation, & qui la peseront auec vn esprit desinteressé, trouueront, si ie ne me trompe, que le fruit que nous en auons recueilli n'est pas si petit, ni le dommage qui nous en est reuenu si grand que l'on a crié. Et veritablement il me semble que Monsieur de Rohan n'a pas peu fait, d'auoir fait durant deux ans de continuelles diuersions des forces ennemies, tant du costé d'Allemagne, que du costé d'Italie: D'auoir rendu les secours qui descendoient dans l'Estat de Milan, plus lents, plus petits, & de plus grand coust, que s'il fussent passez par la Valtelline. D'y auoir deffait trois armees d'Imperiaux & d'Espagnols : D'auoir maintenu si hautement la reputation des armes du Roy, principalement en Italie, où elle

où elle auoit vn peu decliné apres le siege de Valence. Et ce qui est le plus considerable, & & la principale fin de cette expedition ; d'auoir osté vne pierre de scandale, où tant de Puissances s'estoient hurtées, il y a pres de vingt ans, & esclairci le monde d'vne doute, qui eust esté vne matiere de discorde tant qu'il eust duré, & vn tison à fumer long-temps, si cette occasion ne l'eust fait esteindre ; C'est à dire, d'auoir asseuré aux Grisons la souueraineté de la Valtelline, qui leur estoit contestee, & esté cause que les Espagnols qui l'auoient si opiniatrement combatuë, y ayent apporté leur consentement, & donné les mains.

Que si le commerce d'Allemagne auec l'Italie, leur est maintenant plus libre & leur couste moins d'entretenir, que quand nous estions maistres du passage & de la galerie, qui ioint & qui lie ces deux païs. S'ils ont pû diuertir ailleurs les forces qu'ils auoient du costé du Lac de Come, à cause de la ialousie qu'ils recoient de celles que nous auions à la Valteline; On considerera que nous auons aussi bouché de nostre part vne grande source de despence, que nous estions obligez de faire à conseruer cette Vallee, & à nous asseurer l'amitié des Grisons, qui nous la vendoient fort cherement. Et outre, puis

que

que ce n'estoit plus nostre dessein d'attaquer par là l'Estat de Milan, & que le Roi à eu de iustes causes de tourner d'vn autre costé le principal effort de ses armes; Il est certain que le mal qui nous pouuoit venir d'ailleurs, de l'armee que les ennemis tenoient sur le Lac de Come; n'estoit pas comparable à l'vtilité que nous pouuions tirer de la nostre, aux autres endroits où elle seroit emploiee, comme lexperience nous la fait voir.

I'aiousterai pour derniere main, & comme pour fin de la relation que ie viens de faire, quelques considerations sur la conduite que Monsieur de Rohan a obseruee en la guerre de la Valtelline. La premiere, qu'il n'a rien eu tant à cœur, ni trauaillé a aucune chose auec vn soin si tendu & si violent, qu'a la subsistance de l'armee: qu'a faire venir les viures de dehors: qu'a empescher que ce qui estoit dans la Vallee n'en sortit, n'y se dissipast mal a propos: qu'a destourner les petites rapines, que les Officiers exercent quelquefois sur les soldats: qu'a faire en temps des courses sur le païs ennemis, pour leur faire gaigner quelque chose, & leur donner de ces curees qui leur sont si douces; & si conformes a l'humeur qu'ils ont beaucoup plus portee sans comparaison a prendre qu'a receuoir. Les maximes

mes qu'il tient en ceci, sont à mon auis fors prudentes ; qu'vn General d'armee doit seruir de pere aux soldats, & que le moins que puisse faire vn pere pour ses enfans, est de leur chercher du pain, & leur procurer dequoi viure. Que les armees ne desperissent point par la defection des officiers, que la consideration de l'honneur, & l'interest de la charge y retiennent assez ; Mais par la perte des soldats qu'on ne scauroit empescher de se desbander, si l'on ne les empesche de souffrir au moins du costé du ventre. Que lors qu'ils ont pris vne viue impression du soin qu'a le General de pouruoir à leurs necessitez ; il est asseuré de les faire aller par tout où il voudra puis qu'ils s'asseurent qu'il ne les menera point en lieu où il ne scache bien le moien de les faire subsister. Et cela est si vrai, qu'apres deux ans de guerre : apres plusieurs combats, & quelques attaques de peste ; Il est sorti de la Valtelline onze Cornetes ; (Car l'armee auoit esté renforcee de Caualerie & d'Infanterie) sept cens cheuaux effectifs, d'eccellente Caualerie, & en huit Regimens de gens de pied, plus de cinq mil hommes sous les armes, de la meilleure Infanterie sans contredit, qui fust dans l'Europe.

La seconde consideration est, que deux des principales causes pour lesquelles Monsieur

de

de Rohan a tousiours batu les ennemis, plus foible qu'eux en nombre de deux tiers, ou de la moitié; Ont esté l'vne, la science qu'il a souuerainement, & en aussi haut degré, que Capitaine de ce siecle, de faire combatre des troupes auec tous les auantages qui se peuuent tirer de la nature du lieu du combat, & des defferentes manieres qu'il faut obseruer, selon les diuerses situations & figures du Terrein où l'on se trouue. La seconde la methode qu'il a tousiours pratiquee de diuiser son armee en quantité de petits corps, pour attaquer par plus d'endroits, & de disposer ces corps auec vne telle proportion & iustesse, que tous puissent venir au combat, sans que l'vn empesche l'autre. Il arriue de là, qu'on a en quelque facon autant de combatans que de soldats, & que lors que quelqu'vn de ces corps est renuersé le desordre n'est pas fort grand, n'y la bresche fort difficile à refaire, à cause qu'elle est petite, & qu'il y a d'autres corps tous prests à substituer & mettre en sa place. Le contraire se voit aux armees qui ne sont pas gouuernees par des chefs si intelligens, où il n'y a gueres iamais qu'vne partie des troupes, qui puisse se remuer & agir le reste demeurant sans mouuement & sans action, & dont les corps ausquels elle se partage, sont d'ordinaire si grands, qu'il est malaisé de les remettre

quand

quand ils ſont rompus: ny de reparer vne ruine qui reſſemble bien ſouuent à celle d'vn edifice qui tombe tout entier, qu'on ne peut reſtablir qu'en le faiſant de nouueau.

La troiſiéme conſideration eſt, qu'encore qu'vn homme ne ſoit pas mal occupé quand il a vne armée à conduire, & des ennemis a combattre; ſi eſt-ce que l'employ que Monſieur de Rohan a eu a la Valtelline, & preſque par tout ailleurs, à touſiours eſté mixte & compoſé de negotiation & de guerre. Cela veut dire, qu'il faut qu'il ſoit grand homme de cabinet, auſſi bien que grand homme de campagne: auſſi excellent Politique, que bon Capitaine, & qu'il ait l'eſprit merueilleuſement robuſte, & vaſte, pour pouuoir en meſme temps fournir a deux fonctions, dont chacune ſeparement n'a pas trop pour eſtre bien exercée d'vne force ordinaire & d'vne commune capacité.

Cela eſtant, & ce que nous auons dit dans tout le cours de cette Preface, ayant eſté eſtably par raiſon, ou confirmé par exemples; Il eſt aisé de iuger qu'elle doit eſtre la bonté, & la valeur d'vn liure, qui eſt l'expreſſion & l'image de la ſcience d'vn homme ſi habille & ſi conſomme au ſuiet qu'l traite. Et certes, quand il n'auroit que fait l'abregé des Commentaires de Ceſar, & lExtrait de

ce

ce diuin Liure, auec les remarques qu'yly a adiouſtees; C'eſt a dire, tiré l'eſprit de ce qu'il y auoit de bon, & ſeparé le pur, pour le dire ainſi, de ce qu'il y pouuoit auoir d'impur, en la conduite militaire du plus grand Capitaine, que le monde ait iamais veu. Quand il n'auroit qu'aiuſté tout cela à l'vſage de la guerre moderne, & à la difference d'auec l'ancienne que l'Artillerie y a apportee; Il auroit fait vn trauail ineſtimable en ſon genre, & ie penſe qu'on ne pouuoit d'auantage obliger le public de ce coſté là, que de luy communiquer. Mais il ne s'eſt pas contenté de cela, & il n'y a point de partie dans toute l'eſtenduë de cette riche matiere, qu'il n'ait touchee diſtinctement, & qu'il n'ait traitee en maiſtre, comme on le pourra iuſtifier par la lecture de ce liure.

Que s'l y en a qui trouuent eſtrange, de voir des Liures d'vn homme de cette Naiſſance & de cette profeſſion: i'ay deſia dit au commencement que ſon intention n'auoit pas eſté de trauailler pour le public, ny d'expoſer au iour ſes obſeruations & ſes penſees ſur l'art Militaire, bien qu'il les euſt redigees par eſcrit. Mais quand cela euſt eſté; Ie dis qu'il ne faudroit pas s'en eſtonner dauantage; que de ce que le Soleil ne garde pas toute ſa lumiere pour ſoy, & qu'il en fait part aux autres

Aſtres

Astres, & aux choses inferieures: que de ce que les Corps odoriferans ne retiennent pas au dedans d'eux ces douces & charmantes qualitez, qu'ils exhallent au dehors; & en vn mot de ce que c'est vne proprieté inseparable de la nature du bien de ce communiquer & de ce respandre. Outre que l'exemple de Cesar, dont la plume à erigé de si beaux monumens à sa gloire, & qui a presque laissé autant de preceptes, qu'il a raconté de ses actions militaires; doit mettre à couuert ceux qui estant nés pour agir, ne sçauroient se delasser plus honnestement de l'action, que s'appliquant à escrire les choses qu'ils ont faites, & qu'il importe que la posterité sçache, ou celles que ceux de leur profession doiuent faire.

I'aiouste à l'Exemple du premier des Cesars, celuy d'vn Cesar moderne, & du plus grand Cesar veritablement, qui ait gouuerné l'Empire depuis Charlemaigne, qui est Charles le Quint. Celuy-cy accompagna le present qu'il fit a son fils de la Resignation de tant de Royaumes, & d'vne succession si vaste; d'vn Traité de l'Art de faire la guerre, si particulier & si specifique; qu'il descend iusqu'a la conduite qu'il obserueroit faisant la guerre au Turc, & a celle qu'il suiuroit faisãt la guerre à la France, &c. Là on voit entre

autres choses fort exactement & regulierement, la façon de fortifier des Camps & de loger des Armées, que Fabrice Colomne auoit commencé d'introduire, & auec laquelle il fit eschoüer Monsieur de Lautrec à la Bicoque: & dont le Duc d'Alue s'est du depuis si vtilement seruy; que par ce moyen il a souuent triomphé sans auoir combatu, & fait des gains notables à la guerre sans courir fortune de faire des pertes.

Ie ne veux pas finir ce discours sans dire vn mot de moy-mesme, & supplier le Lecteur de croire, qu'encore que la passion que j'ay pour Monsieur de Rohan, qui a des fondemens tres justes, m'ait mis la plume à la main pour parler de luy; ce n'est pas la passion qui luy a donné le mouuement, qui l'a conduite, mais la seule verité autant que je l'ay connüe. Que le Rapport que j'ay fait de quelques-vnes de ses actions, est autant plus naïf & plus fidelle; qu'il n'est pas tissu de Memoires qu'on m'ait offers, ou que i'aye recherchez pour cette occasion: Mais de ceux que j'ay eu le soin de recueillir de temps en temps selon l'occurrence des affaires, & que j'ay demeslez icy de la foule des autres de semblable nature, que j'auois mis ensemble, & donné en garde à ma memoire pour contenter ma curiosité, ou pour m'en seruir, si par hazart j'en auois besoin.

Il s'y trouuera quelque disgression, qu'il eust peutestre esté à propos de retrancher, ou quelque matiere trop estenduë pour vne Preface. A quoy, si cela est, je n'ay à respondre, sinon que j'ay failly, & qu'on a bien quelquefois de la peine à se defendre de l'abondance, lors qu'elle vient à moderer l'actiuité de l'imagination quand elle s'echauffe. Que si les derniers fueilles contiennent vne relation escrite à peu pres selon les loix de l'Histoire, au moins selon l'idée que j'en ay conceüe, & qu'on a mise au jour, & par consequent peu conuenable peutestre à la condition d'vne Preface, qui semble ne deuoir estre composé que de raisonnemens, & d'instructions. Ie n'ay encore à respondre, si cela est, sinon que je me suis laissé emporter à qu'elques restes qui me sont demeurez, d'vne violente ardeur d'escrire l'Histoire de ce temps, dont j'ay autrefois esté possedé; Et bien que j'aye quitté ce dessein, dont l'execution a esté commise à des personnes plus capables que moy; Ie n'ay pû neantmoins m'empescher d'essayer mes forces sur vn sujet qui s'estoit presenté fort plausible, ny de m'esprouuer sur vne belle carriere qui m'estoit ouuerte. En fin comme je consens de bon cœur, si j'ay quelquefois parlé raisonnablement en ce discours, d'vn Mestier dont je ne suis pas, que les

gens de guerre, que je reconnois pour mes legitimes Iuges, l'attribuent à la fortune, plutost qu'à moy ; Ie les coniure aussi, si j'en ay parlé mal à propos, comme il me peut estre souuent arriué, de m'estre indulgent, au moins parceque je preuiens l'accusation de mes fautes par vne confession volontaire : & de ne refuser pas de faire courtoisie à vn homme qui la leur demande.





PREMIERE PARTIE DE L'INTEREST DES PRINCES & Estats de la Chrestienité.

LES Princes commandent aux peuples, & l'interest commande aux Princes. La connoissance de cet interest, est d'autant plus releuée par dessus celle des actions des Prin-

Princes, qu'eux-meſmes le ſont par deſſus les peuples. Le Prince ſe peut tromper, ſon Conſeil peut eſtre corrumpu; mais l'intereſt ſeul ne peut iamais manquer, ſelon qu'il eſt bien ou mal entendu, il fait viure ou mourir les Eſtats: Et comme il a touſiours pour but l'accroiſſement, ou pour le moins la conſeruation; Auſſi pour y paruenir faut-il, qu'il ſe change ſelon le temps. De ſorte que pour bien conſiderer l'intereſt des Princes d'auiourd'hui, il n'eſt point beſoin de remonter

fort haut; Mais seulement de prendre sur le pied des affaires presentes. Pour cet effet il faut poser pour fondement, qu'il y a deux Puissances dans la Chrestienté, qui sont comme les deux Poles, desquels descendent les influences de la paix & de la guerre, sur les autres Estats, à sçauoir les Maisons de France & d'Espagne. Celle d'Espagne se trouuant accruë tout d'vn coup, n'a pû cacher le dessein qu'elle auoit de se rendre maistresse, & de faire leuer en Occident le Soleil

leil d'vne nouuelle Monarchie. Celle de France s'est incontinent portée à faire le contrepoids. Les autres Princes se sont attachés à l'vne, ou à l'autre, selon leur interest. Mais d'autant que sur ce qu'il a esté, ou bien, ou mal suiui, il a causé la ruine des vns, ou la grandeur des autres; I'ai resolu de faire voir en ce present Traicté, Premierement quel estoit le vrai interest de ces deux grandes Puissances, & des autres qui semblent en quelque façon despendre de leur prote-

ction. Apres cela, je monstrerai combien on s'est esloigné de ce vrai interest, ou pour n'auoir pas esté bien entendu par le Prince, on pour lui auoir esté desguisé par la corruption des ses Ministres.

DIS-

DISCOVRS I.

De l'Interest d'Espagne.

L'Espagne est a la teste de l'Europe, où l'Ocean lui sert de bornes sur le sueil de la mer Mediterranée, qui la separe de l'Afrique; Ayant les Pyrenées pour barrieres contre la France. De cette grande Prouince si bien située despendent plusieurs Estats, esparpillez en diuerses parties du monde. Philippes qui auoit entrepris d'estendre cette vaste Puissance au sommet de toute grandeur, se recognoissant moins propre à la guerre qu'aux pratiques, iugea que les Monarchies acquises comme en poste, par la valeur des Princes grands Capitaines, ne sont de pareille durée, que celles qui s'obtinnent par l'establissement d'vn bon Conseil, & qui sont fondées sur de bonnes maximes. Pource que ces grands Conquerans, qui ne songent qu'à vaincre & à estendre leur domination, & non à fonder les loix de leur subsistence, n'estans pas ordinairement suiuis de leurs semblables; & les vaincus n'ayans pas encore perdu la memoire de leur liberté, ou de leurs anciens Seigneurs, se portent facilement à quelque mutation, se

voyans affranchis de la crainte de celui qui les auoit assuiettis. Cela fit resondre ce sage Prince à suiure son Genie, & à choisir la voye la plus conforme à son humeur impenetrable; à sçauoir de poursuiure ses desseins sous vne profonde dissimulation.

Pour cet effet il establit le siege de sa domination en Espagne: pour delà enuoyer la chaleur aux membres détachez de ce corps, & pour auoir plus de loisir en la conseruant en paix par sa presence, de tenir en trouble tout le reste de l'Europe, par ses artifices. Mais le temps lui ayant manqué pour l'establissement d'vn si haut dessein, il l'a laissé si auancé; qu'il a esté facile à ses successeurs de le poursuiure. En voicy les maximes obseruées encores auiourd'hui comme oracles, qui sont proprement le vrai interest d'Espagne.

La premiere est fondée sur la Religion, comme celle qui par conscience fait entreprendre toutes choses aux peuples. Il faut tesmoigner vn grand zele à la Catholique, afin de se seruir d'elle en ses desseins; faire comprendre au Pape, que fauoriser la grandeur d'Espagne, en ruinant les protestans, est le soustien de son authorité, & l'augmentation de sa puissance. Il faut persuader aux autres Princes d'Ita-

d'Italie, que de la protection d'Espagne despend le soustien de l'Eglise, contre toute autre puissance : Qu'elle empeschera l'entrée en Italie aux Estrangers, pour garentir la Religion, qui ne pourroit estre que soüillée par vn tel commerce. En France, où il y a des Protestans, & où les Catholiques sont les maistres, Il faut inciter le Roi à extreminer ceux-là, soliciter le Pape de faire la mesme instance, & sous-main donner courage & assistance ausdits Protestans, pour y esmouuoir vne guerre ciuile, qui affoiblisse de tant plus le Royaume. Si le Roi s'apperçoit de l'artifice de ce conseil, & n'y veut entendre, faut alors esmouuoir les Catholiques mesmes contre luy, comme contre vn fauteur d'Heretiques, les assister puissamment & y engager le Pape s'il se peut; car en quelque façon que se soit, il faut procurer que ce Royaume se ruine de soi-mesme, comme celui qui se rencontre en tous lieux, en empeschement au dessein de la Monarchie Espagnole.

En Angleterre, où les Protestans sont les maistres, il faut faire la paix en toute maniere auec ce Royaume, afin que par la puissance qu'il a sur la Mer, il ne l'incommode aux Indes : où sont ses principaux

tresors & que sous cette apparente amitié, il puisse plus facilement se rendre protecteur des Catholiques d'Angleterre. Pour cela il faut se seruir des Colleges establis exprès en Flandres & en Espagne, pour instruire la ieunesse Angloise en la Religion Catholique; l'inciter d'y venir, par la liberalité qui y est exercée d'y faire leurs estudes sans rien payer, où la Theologie qu'ils apprennent est d'acquerir le martyre, & meriter le paradis, en seruant la grandeur d'Espagne, aux despens de leur Roy & de leur partie.

En Allemagne, où encore que l'Empereur soit Catholique, les Protestans y partagent si bien l'authorité, il faut maintenir l'Empire dans la maison d'Austriche, qui est celle d'Espagne, comme le seul boulevart contre les Protestans, & l'acroistre de leurs despoüilles, sous pretexte de la Religion, & de vouloir par là defendre la Chrestienté contre le Turc.

En Suisse, où l'authorité est partagée entre les deux Religions, faut animer les vns contre les autres, donner esperance aux Catholiques de la despoüille des Protestans, & les tenir en haleine, pour les faire rompre selon l'occasion.

Aux Pays-bas, où les Catholiques n'ont aucun

aucun pouuoir, & où de si longues & si sanglãtes guerres n'ont pû reduire ces peuples sous le ioug d'Espagne, faut procurer de leur faire tomber les armes des mains par vne longue tréue, & dans ce repos y fomenter vn schisme qui les diuise entr'eux.

Pour mesnager ces choses, il faut venir au deuxiésme point, qui est la maniere de fomenter des intelligences necessaires en tous les autres Estats; ce qu'il faut faire par la voye des Ambassadeurs, comme personnes ausquelles on porte tout respect; par les Moines & Predicateurs, qui ont grand pouuoir dans leurs chaires, & mesmes dans les familles particulieres; par l'argent, auec lequel s'acquierent les confidens, à quoi il ne faut l'espargner. Sur tout il faut s'attacher à gaigner les principaux Ministres des Princes, pour destourner les desseins dangereux, qu'on pourroit auoir contre l'Espagne, ou rendre odieux ceux qu'on trouuerà trop fideles, & en toute maniere les perdre.

Le troisiésme point, touche les negociations & Traitez, ausquels il faut employer des personnes secrettes & patientes, monstrer tousiours vn desir de paix pour endormir les autres, & ce pendant se preparer à la guerre pour les surprendre au des-

pour-

pourueu. S'il arriue dispute entre deux petits Princes, faut s'entremettre de leur accommodement, ou comme Iuge ou comme Arbitre, & en l'vne & l'autre qualité, auoir s'il se peut en depost ce qui est en desbat entr'eux, les aigrir s'il se peut au lieu de les adoucir, s'accommoder auec l'vn, pour partager les despoüilles de l'autre, & sur le partage déposseder tous les deux: Ne perdre aucune occasion de s'entremettre des affaires de ses voisins, mais exclure les autres des siennes; Surtout les François de celles d'Italie, les empeschant d'y auoir aucune entrée, pource que ce sont les seuls, qui peuuent rompre les desseins d'Espagne en cette Prouince-là.

Le quatriesme point, consiste à estre tousiours puissamment armé, c'est vn moyen asseuré pour tenir en deuoir ses suiets, & en respect ses voisins pour preuenir les desseins de ses ennemis, pour les surprendre s'ils s'endorment, & pour se preualoir des occasions inopinées.

Le cinquiesme point, est la reputation; & bien qu'il despende des quatre precedens, neantmoins estant purement consideré, il establit vne cinquiesme maxime, de laquelle l'Espagne se sert aussi vtilement, que d'aucune des autres. Car l'opinion qu'on a de-

a de son grand zele pour le maintien de la Religion Catholique, couure du manteau de pieté tous ses desseins, & tient le peuple en vne merueilleuse veneration. La peur qu'on à de ses profondes intelligences par tout, fait bien penser les autres Princes à ne s'engager pas facilement, contre elle. L'asseurance confirmée dans les esprits des hommes, par tant d'experiences, de sa prudente dexterité, à se sçauoir auantager dans les Traitez, inuite ceux qui lui sont inferieurs, à entrer plus hardiment en ligue auec elle, & à se mettre sous son ombre. L'estat de ses armes tousiours sur pied consume ceux qui en prennent jalousie, & asseure les autres, qui despenendent de sa protection.

De toutes ces choses resulte la reputation d'Espagne, son interest est de bien mesnager cette pieté. C'est vne chose vaine en apparence, mais qui produit de solides effets; & bien que tous les Princes tiennent pour maxime generale de conseruer soigneusement leur credit, l'Espagne en doit estre dautant plus jalouse, que ses desseins sont plus grands que ceux des autres Estats.

Cette grande machine composée de tant de parties & comme empeschée de son propre poids, s'esmeut par ces secrets ressorts,

foits, qui perdent leur force à mesure qu'ils sont descouuerts.

DISCOVRS II.

De l'Interest de la France.

LA France, posée entre les Alpes & les Pyrenées, & flanquée de deux Mers, semble estre inuitée par la nature à s'opposer aux progres de cette Puissance voisine. Car elle se trouue comme vne Digue contre ce Torrent; & l'opportunité de sa situation est telle, qu'elle peut empescher la distribution de la teste, aux membres de Monarchie qui lui est contraire. Mais cela ne suffisant pas pour trauerser les progres d'Espagne, l'interest de la France est, de prendre tout le contrepied des maximes que nous venons de vous déduire.

Henri quatriesme, comme celui sur lequel la soupplesse de tous ces artifices a esté exercée iusques au dernier point, les ayant mieux reconnus qu'aucun autre deuant lui, pour les auoir plus esprouuez, a le premier establi pour le vrai interest de la France, de contrepointer celui d'Espagne en tous ses points.

De sorte que si la premiere maxime de l'interest d'Espagne, est de persecuter les Pro-

Protestans pour s'accroistre de leurs despoüilles, la premiere de celui de France est, de faire comprendre aux Catholiques le venin caché la dessous : Sur tout de faire voir à la Cour de Rome, que les esperances qu'elle lui donne d'augmenter ses tresors par la ruine des Protestans, n'est que pour auancer son dessein à la Monarchie, où elle ne peut paruenir que le Pape ne deuienne son valet; l'authorité duquel n'éclate point dauantage, que quand la puissance des Princes & Estats Chrestiens est balancée : Et aux Princes & Estats Protestants, qu'encores qu'elle soit de diuerse Religion à la leur elle aimeroit plustost leur conuersion, que leur destruction ; les asseurant, que cela n'empeschera point qu'elle ne contribuë du sien pour leur conseruation, & ne les assiste franchement contre tous ceux qui voudront troubler ou changer quelque chose en leurs Estats, & en leurs libertez.

Et comme la seconde maxime de l'interest d'Espagne, est de se seruir vtilement à son dessein des intelligences ; La seconde de celle de France est, de ne s'endormir pas aux siennes. N'espargner l'argent en espions & pensionaires, afin de sçauoir ce qui se passe chez ses voisins, & que selon les occasions elle fortifie les foibles, asseure les

re les craintifs, empesche l'engagement de ceux qui sont esbranlez, retire ceux qui sont engagez, & qu'elle trauerse par tout & en toute maniere les intelligences d'Espagne.

A la troisiesme maxime, qui regarde la negociation, il ne faut souffrir qu'Espagne se mesle aucun Traité, que la France n'y interuienne de son costé : sur tout en Italie, où elle veut estre seule Iuge & Arbitre; Ce qu'elle seroit, si la France ne s'estoit asseurée d'vne porte pour y entrer, laquelle elle doit cõseruer autant de temps qu'elle voudra s'opposer à sa grandeur, & estre considerée comme le bouleüart de la liberté Chrestienne. Il faut aussi choisir pour traiter auec l'Espagne des personnes flegmatiques, & qui ne tiennent rien de l'humeur impatiente, dont on accuse la nation Françoise, afin de leur oster l'esperance de profiter par les longueurs, dont l'Espagne a accoustumé d'ennuyer tout le monde.

A la quatriesme maxime, faut opposer la force à la force. Car ny les persuasions, ny la Iustice des armes, ne fera la loi à celui qui sera armé : tellement que la France doit se retrencher de toute autre despense moins vtile, & estre tousiours puissamment armée, ayant suffisamment pour ce faire, sans emprunter d'ailleurs, les soldats, les munitions & l'argent.

Moyen-

Moyennant que les susdites maximes soyent bien obseruées, la reputation d'Espagne dont elle se preuaut si auantageusement, demeurera affoiblie, celle de la France releuée: & les autres Princes & Estats Chrestiens voyans vn tel contrepoids aux affaires, reprendront courage, & sans apprehension de succomber à l'auenir, embrasseront volontiers la cause de leur conseruation.

DISCOVRS III.

De l'Interest des Princes d'Italie.

L'Italie qui est entournée des Alpes, & de la mer Mediterranée, apres le deluge de ces nations Barbares qui l'ont affligée si long-temps, sembloit ne deuoir plus penser qu'à se preualoir de l'opportunité de sa situation, pour se tenir close & couuerte, & autant separée par l'interest des Prouinces, qu'elle s'en trouue diuisée par son assiette; Et veritablement c'estoit lors la maxime qu'elle deuoit tenir; car ces petits Princes pouuoient viure paisiblement sous l'ombre des plus grands, qui ayant entr'eux mesmes leur juste contrepoids, ne pouuoyent rien tenter sur leurs inferieurs; les principales Puissances partageans ensemble la domination d'vne telle Prouince, auoyent

auoyent raiſon d'exclure leurs voiſins de la connoiſſance de leurs affaires.

Mais depuis que le Roi d'Eſpagne a mis le pied dans l'Italie, & que ſe trouuant maiſtre des deux bouts, il a fait pancher la balance de ſon coſté; le vrai intereſt en general de tous les Princes Italiens, a eſté de tenir touſiours pour le moins vne porte ouuerte pour ſe garder de l'oppreſſion, qu'vne ſi formidable Puiſſance leur doit faire apprehender.

Et bien que pour cet effet il doiuent entretenir des pratiques auec d'autres Princes, il leur importe pour trois raiſons, que ce ſoit principalement auec le Roi de France. Premierement, pour le voiſinage, & l'opportunité de pouuoir les ſecourir, ou par Mer, ou par Terre. En ſecond lieu, pour les grandes forces que ce grand Royaume peut promptement mettre ſur pied. Et finalemẽt pour tenir, par cette bride l'Eſpagnol en deuoir, qui ſans cela ſe comporteroit enuers eux, auec moins de moderation.

L'autre maxime que l'Italie doit obſeruer, eſt de ſe maintenir en Paix, Premierement, parce qu'il n'y pourroit auoir guerre que les Rois de France & d'Eſpagne n'y vouluſſent prendre part, ou comme fauoriſans l'vn des partis, ou comme arbitres. Apres

cela,

cela, il faut considerer, que la guerre ne pourroit s'allumer en cette Prouince, sans grand peril de resueiller plusieurs humeurs qui dorment à present.

Voyla les deux points dant lesquels gist l'Interest d'Italie en general: Et bien que chaque Prince doiue auoir la mesme mire, il y a cependant quelques interests particuliers en chaque Estat. La Republique de Venise à l'esgard de l'estenduë de sa domination, & par Mer, & par Terre, de la fermeté de son establissement par douze siecles entiers, & de la prudente conduite d'vn si sage gouuernement, est sans controuerse la premiere Puissance d'Italie apres celle du Roi d'Espagne; Et comme telle elle a esté la premiere aussi qui a establi les regles de sa conseruation, & qui les a plus ponctuellement suiuies, en prenant pour son interest particulier celui de l'Italie en general.

Outre cela pour des respects particuliers elle tient pour maxime, d'entretenir vne estroite pratique auec le Turc, pour laquelle elle n'espargne aucune despense. Elle croit aussi que son interest est d'entretenir la guerre au dehors, & de la fomenter par argent. Ce que les autres Princes d'Italie deuroyent faire aussi bien que les Venitiens

tiens, s'ils auoyent le pouuoir & la hardiesse de l'entreprendre.

Elle ne pert point de temps pour empescher que le Roy d'Espagne & le Pape ne s'agrandissent; & bien que ce soit vne maxime commune à tous les Princes, de s'opposer à l'accroissement de leurs voisins; La Republique se montre extraordinairement ialouse de ces deux Potentats. Pour les autres Princes d'Italie, elle leur hausse le menton selon son vtilité.

DISCOVRS IV.

De l'Interest du siege de Rome.

L'Interest du siege de Rome, est premierement de procures par toutes sortes de moyens la diminution de la grandeur d'Espagne: car les terres de l'Eglise sont tant à sa bienseance, que si vne fois le Roi d'Espagne venoit à quiter le pretexte specieux qu'il a pris de proteger le sainct Siege, certainement il s'approprieroit aisement tout ce beau domaine, pour conioindre les deux extremitez qui sont desia à lui.

La puissance des Venitiens & du Grād Duc affoiblit de beaucoup celle du Siege de Rome, qui sans ces obstacles domineroit les deux Golfes. Ainsi elle doit desirer que ces deux Princes demeurent pour le moins comme ils sont. Mais

Mais tout cela ne sont que maximes generales ; Il y en a trois particulieres du Siege de Rome : La premiere est, de maintenir son credit par tout, par le moyen des Ecclesiastiques, qu'il doit proteger contre les Puissances seculieres, comme les nerfs de sa grandeur.

La deuxiesme est, de faire apprehender aux Princes le foudre des excommunications ; Mais de ne s'en seruir pas si souuent, de peur qu'il ne viennent à le mespriser.

La troisiesme est, de brider les Papes plus qu'il se pourra, pour les empescher d'agrandir leurs Maisons aux despens de l'Eglise, ou de faire quelque extrauagance par leurs passious, preiudiciable au bien public, de l'Estat Ecclesiastique. Il ne seruiroit de rien de toucher l'interest des autres Princes d'Italie ; parce que, ou ils sont si peu considerables qu'ils ne pouuent rien deux-mesmes ou si asseruis, qu'ils n'oseroyent monstrer auoir autre interest, que celui de ceux desquels ils despendent.

Il reste seulement pour la fin de parler du Duc de Sauoye. L'Estat de ce Prince est tellement situé, que de quelque costé qu'il se tourne, il peut apporter vn grand poids au parti qu'il embrasse. Charles Emanuël, qui a le premier voulu faire comprendre

prendre qu'vn Duc de Sauoye pouuoit donner la paix & la guerre en Italie, a creu, que l'Interest de son Estat estoit de s'attacher tantost auec la France, tantost auec l'Espagne, selon les occurrences, & le bien de ses affaires, qui estoit le seul but de ses desseins, sans se soucier des Traitez, faits ou auec l'vn, ou auec l'autre. Mais ce Prince plein de vastes pensées, & qui ne pouuoit borner son ambition par les barrieres que la nature a mises à ses Estats, estoit bien aise que la situation de son pays seruit de pretexte à son inquietude. Car en effet le vrai interest d'vn Duc de Sauoye, est de se maintenir tousiours bien auec la France, parce qu'elle le peut secourir auec toute la masse de ses forces, contre vn des membres de la puissance d'Espagne, qui a plus de jalousie de ses Estats d'Italie, que par maniere de dire de tous les autres ensemble, a des passions extremes de joindre le Piedmont au Duché de Milan. Ainsi il faut croire, que quelque amitié qu'il ait auec l'Espagne, elle lui est tres dangereuse; il doit neantmoins l'entretenir autant quelle lui est necessaire, pour se garder de la France.

D I S-

DISCOVRS V.

De l'Interest d'Allemagne.

CEtte grande masse de Prouinces vnies ensemble, entournée de trois Mers, & diuisée par tant de puissantes riuieres, a esté autresfois la terreur de l'Empire Romain, lequel finalement elle a transporté chez soi. Et comme auparauant elle n'auoit pour tout interest que sa liberté : aussi depuis n'a telle autre dessein que de la conseruer. Car veritablement si le nom de l'Empire a apporté de la splendeur & de la reputation en Allemagne, il lui a bien donné en recompense de la jalousie & de la deffiance. Elle a incontinent apprehendé ses Empereurs & tasché de limiter leur puissance, de peur que de Chefs de cette Prouince, ils n'en deuissent les Maistres. La domination estant vn morceau si friand, que les plus moderez ne s'en peuuent abstenir. Non obstant cela, par la suite de quelques successions, l'Empire se trouuant confirmé dans la maison d'Austriche, celle d'Espagne qui en est la principale branche a sceu si d'extrement manier ce commencement d'establissement, qu'auoird'hui il se trouue comme hereditaire en cette Maison. La maxime d'Allemagne estoit d'em-

F pescher

pescher les progres de cette vsurpation ; Et auiourd'hui son interest est, de remettre les choses en leur premier estat; distribuant cet honneur alternatiuement aux principales Maisons, & bridant la puissance des Empereurs, le conseil desquels, doit estre les Diettes generales, pour conioinctement pouruoir aux moyens de conseruer la liberté commune, & des'opposer au Turc, qui est la seule puissance que l'Allemagne doit apprehender.

La diuersité de Religion ne doit apporter aucune diuersité de sentiment, és choses qui regardent le bien public. L'interest de tous les Princes en General, & d'vn chacun d'eux en particulier, est, de defendre mutuellement, & d'empescher conioinctement que l'Empereur n'attente sur la liberté d'aucuns, sous quelque pretexte que ce soit. Ils doiuent aussi prendre garde, que les plus forts d'entr'eux n'oppriment les plus foibles; A quoi l'Empereur prestera tousiours la main, pour profiter de la ruine des vns & des autres.

Les Princes Catholiques deformais se doiuent desabuser, & tenir pour asseuré, que sous le manteau de la Religion, ils seruent au dessein de la maison d'Austriche, & forgent peu à peu les fers de leur seruitude,

ne

ne pouuans esperer pour tout auantage, que d'estre ruinez les derniers.

Les Protestans, puis qu'ils ne peuuent seuls resister à de si grandes forces, doiuent auoir pour maxime, apres s'estre bien vnis, d'entretenir au dehors les intelligences necessaires, pour contrepeser la ligue Catholique: Ils doiuent auoir pour principale mire de demeurer ensemble estroitement conioints, & de croire leur ruine asseurée dans leur des-vnion.

Tous les auantages qu'on leur propose en particulier, pour les destacher les vn des autres, doiuent estre les liens de leur concorde & bonne intelligence.

C'est le vrai interest des Princes d'Allemagne, & des villes Imperiales, qui ne s'en doiuent iamais departir: Car sans cet appui elles seront la proye du premier occupant; & leurs grands magazins & magnifiques Arcenaulx seruiront de leurre, pour attirer ceux qui sont Maistres de la campagne.

Il y a quatre Royaumes qui despendent en quelque façon d'Allemagne, & qui sont obligez de suiure la fortune de cette Prouince.

La Pologne, & la Hongrie, pour diuers interests, demeurent attachez à la Maison d'Austriche.

Le Dannemarc & la Suede embrassent le parti qui soustient la liberté d'Allemagne, craignant qu'apres que celle-là sera opprimée, la leur ne soit en danger.

Il importe à l'Allemagne de demeurer estroitement conioincte auec l'vn & l'autre de ces Royaumes : Mais du dernier, elle ne peut iamais se separer, sans vne tache eternelle d'ingratitude : ayant receu delà ce qu'elle n'osoit plus esperer, se trouuant desia engloutie dans l'abysme d'vne si dure seruitude, quand ce Roi, monstre seulement au monde au trauers de tant de nuages, fit paroistre à cette Prouince desolée le Soleil de sa deliurance.

Discovrs VI.

De l'Interest des Suisses & des Prouinces vnies des Pais-bas.

DEs deux costez de l'Allemagne, à l'entrée de cette vaste Prouince, se sont formées deux Republiques formidables entre les autres Puissances de la Chrestienté, & pour la valeur de leurs peuples, & pour la forme de leur situation : De sorte qu'à bon droit on les pourroit appeller les deux bras d'Allemagne.

Le droit est la Suisse, le gauche est le Pays-bas vni : l'vn est entre les rochers & les

les precipices ; l'autre est entre les Mers & les Marées: L'vn domine les Alpes; & l'autre l'Ocean, Le naturel des peuples de l'vn & de l'autre est si conforme à la nature du pays qu'ils habitent, que les Suisses semblent faits pour la Montagne, & les Montagnes pour les Suisses ; La Mer pour les Hollandois, & les Hollandois pour la Mer: En Suisse chaque Canton, és pays-bas chaque Prouince est vne Republique. Les Suisses vendent la liberté de leurs corps aux autres, & gardent pour eux celle du pays. Les Hollandois gardent leur liberté toute entiere. La longue paix à enrichi ceux-la: Ceux-ci florissent par la continuation de la guerre ; L'interest des Suisses est la paix; & les Hollandois doiuent auoir pour maxime asseurée, d'estre tousiours en armes. Ces deux Republiques ne peuuent pour leur subsistence s'allier mieux qu'auec la France ; qui pour contrecarrer l'Espagne enrichit les Suisses par son argent, & soustient les Hollandois par son conseil, & par ses armes. Ces deux puissances ne se doiuent iamais desvnir entre-elles, ni par ialousie ni par Religion : Ce sont les seules maladies qui leur peuuent causer la mort.

DISCOVRS VII.

De l'Interest d'Angleterre.

L'Angleterre qui est comme vn petit monde à part, n'auoit rien demesler auec les autres Princes, sinon entant que la necessité du commerce l'y obligeoit, qui estoit lors son vrai interest. Car par là, lui venoit l'oppulence, laquelle coniointe à sa situation la rendoit assez cõsiderable. Mais depuis que sous l'ombre de ce misterieux mariage entre Philippes & Marie, les pratiques d'Espagne s'y sont insensiblemẽt glissées; l'Angleterre, qui auparauant auoit des maximes conformes à soi-mesme s'est accommodée peu à peu, tantost à l'interest de France, & tantost à celui d'Espagne.

La Roine Elisabeth, qui a esgalé par son prudent gouuernemẽt les plus grands Rois de la Chrestienté, reconnoissant la disposition de son Estat, creut que le vrai interest d'icelui consistoit, premierement a le tenir bien vni en soi, acheuant d'estouffer les reliques des precedentes factions; jugeant, comme il est tres-veritable, que l'Angleterre est vn grand animal, qui ne peut jamais mourir, s'il ne se tuë lui-mesme,

Elle establit pour maxime fondamentale d'en banir l'exercice de la Religion Ca-

Catholique, comme le seul moien de rompre toutes les menées des Espagnols, qui sous ce pretexte y fomentoyent la rebellion. Et bien qu'elle se sentist & professast tres-estroitement obligée à Philippes, de la personne duquel elle à tousiours fait vn cas particulier; Neantmoins l'interest de son Estat lui fut en telle recommandation, qu'elle creut ne deuoir iamais faire de paix auec lui, pour trois raisons toutes euidentes. La premiere pour affoiblir dans les Indes la puissance qui lui estoit suspecte. La seconde pour enrichir son Royaume par le moyen des depredations; La troisiesme pour aguerrir par là ses suiets, & les tenir en perpetuel exercice pour la guerre maritime qui est la conseruation de son Royaume.

Elle creut que l'interest de son Estat estoit d'aider la France à se releuer, pour ne laisser pas a grandir par sa cheute, ceux desquels elle auoit suiet de se garder.

Par la mesme maxime, elle donna appui à la naissante liberté des Prouinces vnies, la protection desquelles contre la Puissance d'Espagne, est vn des principaux points de l'Interest d'Angleterre, tant à cause qu'elle affoiblit par là là vn trop puissant voisin, que parce que la protectio sert

quelquesfois d'eschelon à quelque chose de plus.

Elle a entretenu de tres-estroites pratiques auec les Protestans de France, pour des raisons toutes particulieres à l'Angleterre.

Elle a fait le mesme, bien que pour d'autres respects, auec les Protestans d'Allemagne.

Par toutes ces maximes, cette sage Princesse a bien fait comprendre à ses successeurs, que outre l'interest que l'Angleterre a commun auec tous les Princes, elle en a vn particulier, qui doit estre de procurer par tout l'auancement de la Religion Protestante, auec le mesme zele que le Roi d'Espagne se monstre protecteur de la Catholique.

Pour cet effet l'Angleterre deuroit entretenir des intelligences par tout où il est à propos. Prendre part en tous les Traitez qui se font auec les Princes Protestans. Estre tousiours armée, pour se rendre par là considerable.

Voula le vrai interest d'Angleterre, qui estant bien suiui establira dans la Chrestienté vne troisiesme Puissance.

SECONDE PARTIE.

DE L'INTEREST des Princes & Estats de la Chrestienté.

Apres auoir establi le vrai interest de chaque Prince & Estat, il faut faire voir par le recit des principales affaires agitées dans la Chrestienté depuis cinquante ans, comme les mauuais succes qui en sont ensuiuis ne sont prouenus que pour l'auoir delaissé, afin d'apprendre qu'en matiere d'Estat, on ne doit se laisser conduire aux desirs desreglez, qui nous emportent souuent à entreprendre des choses au delà de nos forces; ni aux passions violentes qui nous agitent diuersement selon qu'elles nous possedent; ni aux opinions superstitieuses qui nous donnent des scrupules mal conceus; Mais à nostre propre interest, guidé par la seule raison, qui doit estre la regle de nos actions, afin que par tels exemples, nous voyons comme dans vn miroir les fautes d'autrui, pour en faire nostre profit.

DISCOVRS I.

Sur l'Affaire de la Ligue.

SOus les Regnes de François II. & de Charles IX. la France fut fort trauaillée de guerres ciuiles; la ieuneſſe de ces deux Princes en fut la cauſe principale. Chacun voulut auoir le maniment des affaires, La conteſtation fut entre la Roine Catherine leur mere, & les Princes du ſang; & ſous eux les maiſons qui ſe trouuerent les plus authoriſées, furent celle de Guyſe & de Montmorency, qui auoyent gouuerné paiſiblement Henri II. leur pere. François de Lorraine Duc de Guyſe portoit le parti de Catherine; Anne Duc de Montmorency Conneſtable de France, celui des Princes du ſang. La diuerſité de Religion s'y meſla. Les guerres des Religions furent grandes & ſanglantes, & durerent iuſques à la mort de Charles IX. & Henri III. ſon frere lui ſucceda. Il eſtoit en aage capable de gouuerner, auoit de belles qualitez, & faiſoit eſperer vn heureux Regne. A ſon auenement à la Couronne Henri teſmoigna de vouloir mener vne vie paiſible: Mais ce fut pluſtoſt pour ſe plonger dans l'oiſiueté & les delices, que pour bien regner. Henri Duc de Guyſe, fils de François, Prince

Prince doüé de grandes qualitez, & plein de hautes pensées, voyant le Roi & son frere sans enfans, & les premiers Princes du sang, faire profession de la Religion Protestante, ose aspirer à la Royauté ; & pour y paruenir se rend protecteur des Catholiques, & le persecuteur des Protestans, cõtre lesquels il esmeut diuerses guerres. Henri de Bourbon, Roi de Nauarre, premier Prince du sang, Chef du parti Protestant & Prince orné d'vne vertu heroïque, soustient heureusement diuerses guerres en faueur des Protestans.

Voila trois Henris, Chefs de trois partis en France, qui ont chacun leur interest ; Le Roi de maintenir son authorité legitime ; Le Guisart d'occuper sa place ; & le Nauarrois d'empescher la Ruine du Roi, qui estoit la sienne & de son parti qui le faisoit subsister en reputation. Le premier par foiblesse, se laisse induire à faire la guerre aux Nauarrois. Le second se rend Chef du parti Catholique. Le troisiesme se trouue protecteur des Protestans. Tellement que celui qui deuoit commander aux autres, est bien heureux d'auoir seulement place dans le parti du Guysart ; qui en vient si auant auec lui, que quand il fut tué l'an mil cinq cents octante huict, il estoit sur le poinct

de le faire declarer aux Estats du Royaume, incapable de regner, & les Princes du Sang de lui succeder.

Philippes qui auoit tousiours l'œ'il ouuert à son grād dessein, fomente cette affaire, fauorise le Guysart à Rome, l'assiste d'argent en France, ne le laisse manquer de rien, & mesmes apres sa mort continuë son assistance à Charles Duc du Mayne son frere.

Le Roi se voyant abandonné de toutes les grandes villes de son Royaume, & de la plus-part de sa Noblesse, se iette entre les bras du Nauarrois, lequel par son assistance, le retire presque des mains de ses ennemis, qui le tenoyent assiegé dans Tours, le mene comme triomphant, deuant sa ville capitale de Paris, où vn coup de couteau lui fit perdre la vie, & laisser le Royaume au Roi de Nauarre; l'an mil cinq cents octante neuf.

Ce Prince se voyant esleué en vne si haute dignité, fut invité par le changement de sa condition à changer d'interest: & quitant celui qu'il auoit tenu iusques alors, il embrassa celui de France. Il eut de grandes trauerses, causées par Philipes, tant par ses pratiques à Rome, que par son assistance aux Liguez de France, tousiours sous pretexte de grand zelateur de la foi Catholique. Tandis que Henri est Protestant, Philippes main-

maintient qu'il ne peut regner, le fait excommunier, dispenser ses suiets du serment de fidelité, mettre son Royaume en proye, pour l'auoir par cette voye aussi facilement, que Ferdinand eut celui ne Nauarre sur son predecesseur. Quand il donne esperance de se faire Catholique, il publie que c'est vn hypocrite, & qu'ayant esté Relaps il ne peut iamais regner legitimement, secourt ses ennemis d'argent & d'armes suffisantes, pour affoiblir les deux partis, mais non pour ruiner de telle sorte l'vn que l'autre se peut passer de lui. Voulant laisser ceux qu'il maintenoit, afin qu'ils fussent contrains de se donner à lui.

Henri de sa part remonstre à Elizabet, aux Estats vnis aux Protestans d'Allemagne & aux Suisses, que l'interest ils ont tous à la cause; il en reçoit grande assistance, mesme secrettement de Ferdinand grand Duc de Toscane, Prince de grand sens, & qui jugeoit que l'acquisition de la France au Roi d'Espagne, estoit asseruir tous les autres Princes. Mais la Republiq; de Venise fut la seule de tous les Estats Catholiques, qui sans marchander le reconnut Roi de France, apres la mort de son predecesseur: Si bien qu'auec toutes ses aides & sa valeur il resista du commencement: puys ayant obtenu

obtenu diuerses victoires, & ses affaires commençant à prosperer, il fut consideré comme vn grand Prince: De là en auant les peuples lassez de leurs miseres commencerent à se desabuser, & ne donner plus telle croyance qu'ils faisoyent à leurs Predicateurs: La Noblesse à considerer le parti prosperant: les Gouuerneurs des villes a asseurer leurs affaires auec le plus fort: & les principaux du parti, à se conseruer quelque dignité releuée. Tous ces esbranlemens donnerent suiet aux Liguez de faire vne assemble d'Estats, Philippes prend l'occasion de telle extremité, pour leur persuader que le seul remede de restablir leurs affaires, estoit d'eslire vn Roi; offre sa fille à celui qu'ils esliroyent Ce fut la pome de discorde. Le Duc du Mayne, Chef principal ne la pouuoit pretendre estant marié, ni premetre qu'autre l'eust, a fin de ne deuenir de Monsieur, Valet. Le Duc de Guyse son nepueu estoit aleché de ce friand morceau. Le Duc de Nemours son oncle, auoit aussi bon appetit que lui. Le Duc de Mercœur pretendoit le Duché de Bretagne lui appartenir de par sa femme. Le fils aisné du Duc de Lorraine, comme Chef de la maison fut encor mis sur les rangs; tellement que Philippes par se discord, pensoit les at-
tirer

tirer à se faire eslire. Sur ces entrefaites Henri se fait Catholique. Ce changement fait declarer quelques vnes des principales villes & Gouuerneurs de son parti, & les autres cõmencerent à traiter, en la Cour de Rome. Philippes n'oublie riẽ, non plus que les principaux Liguez, pour empescher que Henri ne soit reconnu bon Catholique, & s'oppose vn fort long-temps, que son Ambassadeur n'y soit receu.

En fin clement VIII. (lors Pape) reconnoissant qu'il s'establissoit sans lui, se resolut d'auoir le gré de ce qu'il ne pouuoit empescher, & de le reconnoistre; estant vne maxime de Rome de se gouuerner selon les euenemens, afin de ne perdre ce respect & cette reuerence qu'elle tasche de conseruer partout, & sans quoi son authorité seroit peu de Chose.

Philippes desceu d'vne telle esperance, ne laisse de continuer à assister le residu des Liguez; suscite mesme Emanuël Duc de Sauoye, lors son gendre, d'attaquer la Prouence, afin de le destourner de poursuiure ses pretensions sur le Duché de Milan, à cause du dot de sa femme. Henri voyant cette obstination leue le masque, & declare la guerre à Philippes. Les succez en furent diuers Neantmoins apres la reprise d'Amiens

miens par Henri, Philippes voyant sur le bord de sa fosse, son fils ieune, Henri en la vigueur de son aage, se resout à la paix, qui fut concluë à Veruins, l'an mil cinq cents nonante sept, en la quelle il rendit tout ce qu'il tenoit de la France, puis mourut.

Il faut considerer maintenant les interests des Princes enuelopez en cette affaire, quelles fautes ils y commirent, & quels en furent les euenemens.

Henri III. dont l'interest consistoit à ne souffrir diuerses factions dans son Royaume, à conseruer les Princes de son sang puis qu'il n'auoit point d'enfans, & à tenir bas ceux qui s'esleuoyent au preiudice de son authorité Royale, fit tout le contraire. Car il fomenta lesdites factions, au lieu de les esteindre, & mesme se ioignit à l'vne, pour destruire l'autre; fit perpetuelle guerre aux Princes du sang, à la persuasion de ceux qui en vouloyent voir l'extinction, pour s'esleuer en leurs places, & authorisa du commendement de ses armes, ceux qui aspiroyent à l'vsurpation de son Royaume: Il fit encor pis; car quand il commença à s'en apperceuoir, il voulut y pouruoir par vn remede qui acheua de le perdre; à sçauoir de se ietter dans vne deuotion affetée, & extraordinaire, ne bougeant des Cloi-

stres

stres des Moines, pensant par ce moyen oster au Duc de Guyse le credit qu'ils estoit aequis parmi les Catholiques, qui le tenoyent pour leur Chef. Mais il en arriua le contraire, car il se rendit mesprisable à ses peuples qui le chasserent de sa ville capitale; reuolterent contre lui toutes les grandes villes de son Royaume, & le reduisirent en si piteux termes, qu'en fin vn Moine eut la hardiesse de le tuer, qui fut le fruict de sa negligence & de sa mauuaise conduite.

Henri Duc de Guyse succedant a vn pere & a vn oncle grands personnages, & qui auoyent eu és regnes precedens, grande part au commandement des armes en la conduite des affaires, & ne se sentant leur inferieur, ni en courage ni en vertu, se met en l'esprit le dessein le plus reuelé, qu'vn homme né suiet d'vn Prince puisse entreprendre; a sçauoir d'vsurper la place de son Roi. L'occasion lui semble tres-fauorable. Il a desia cet auantage de profiter du labeur de son pere: estant chose tres-difficile que la vie d'vn homme puisse faire vne telle mutation. Il rencontre vn Roi sans enfans, & de l'humeur de ceux, sous lesquels se peuuent entreprendre tels changemens: il trouue vn Royaume dechiré de factions, & attaqué de la plus dangereuse de toutes les

les guerres ciuiles, qui estoit pour la diuersité des Religions. Il voit les premiers Princes du sang, dans la faction la plus foible ; vn Roi d'Espagne prest d'assister tous ceux qui broüilleront la France; Et les Papes interessez de poursuiure par toutes voyes les Protestans. Ces choses ainsi disposées, plein d'esperances il n'oublie rien pour cheminer son dessein. Il estoit bel homme, adroit, courtois, liberal, vaillant. Il employe tous ces dons de nature à s'insinüer parmi les Grands, la Noblesse & les Peuples. Il se monstre zelateur de la Religion Catholique, non hantant les Cloistres, & se promenant parmi les ruës en procession; mais en persecutant les Protestans, & se monstrant leur capital ennemi. Il maintient ses intelligences à Rome & en Espagne, tousiours sous le pretexte de la Religion. Il employe les Prescheurs pour le mettre en veneration parmi les peuples; & pour faire declarer le Roi vn fauteur d'Heretiques, vn hypocrite, vn viteux, & faineant. Tellemennt que par tels moyens il auoit esleué son dessein iusques au dernier eschelon, quand sur le point de l'execution il manqua lourdement à son interest, & à lui-mesme ; qui fut en ce qu'apres auoir chassé son Roi de sa ville capitale, auoir leué les armes contre lui, en auoir

fait

fait des manifestes publics, s'estre accordé comme auec son égal, il lui fia sa vie lors qu'il le vouloit faire deposer ; son affaire n'estant pas de celles, qu'il soit permis de faillir deux fois.

Henri IV. eut deux personnages à ioüer ; Car tandis qu'il fut seulement Roi de Nauarre, premier Prince du sang, & Protecteur des Protestans de France, son interest fut d'employer toute son industrie & croyance dedans & dehors le Royaume conseruer lesdits Protestans, a fin qu'il le conseruent ; à à quoi il ne s'espargna pas à empescher que le Duc de Guyse ne s'emparast du Royaume, auquel il auoit interest comme heritier presomptif de la couronne ; & à se faire connoistre à Henri III. non seulement en qualité de Chef des Protestans, mais aussi comme premier Prince du sang, & de qui l'interest de la conseruation de sa personne & de son Estat, lui estoit aussi precieuse qu'a lui mesme ; a fin qu'à sa necessité, il ne fist aucune difficulté d'auoir recours à lui. Ce qui lui reussit si bien, qu'apres la mort du Duc de Guyse, & la reuolte de son Royaume, il n'eut vn plus confident appui que de se ietter entre ses bras,

Quand il fut Roi de France, il fallut vne grande dexterité à se mesnager auec les Catho-

Catholiques & les Protestans, animez de si longues & sanglantes guerres ciuiles, les vns contre les autres. Ceux-ci se glorifioyēt d'auoir vn Roi de leur Religion ; ceux-là ne ne pouuoyent endurer, & la menaçoyent de l'abandonner, s'il ne se faisoit de la leur. Il auoit à maintenir ses anciens amis, & ne perdre les nouueaux. Il promet à ceux-ci de ne reietter vne instruction, & continuë d'exercer sa Religion auec ceux-là: Cependant il se sert des vns & des autres à combattre ses ennemis. Dans les longuers de cette guerre chacun s'ennuyoit: plusieurs des Liguez n'approuuent vn Roi Espagnol; mais ne veulent vn Roi Protestant: Les Catholiques qui seruoyent Henri s'impatientans de le voir continuer en cette Religion, le pressent d'embrasser la leur; & mesmes en viennent iusques-là, de former vn tiers parti contre lui.

Ces considerations le font enfin resoudre de franchir le saut; Et par ce moyen il conserua les Catholiques qui le suiuoyent; en acquit de nouueaux du parti des Liguez, & ne perdit les Protestans, qu'il sçauoit bien ne pouuoir iamais estre receus de ses ennemis, sans destruire le pretexte de la Religion, qui seul les maintenoit. Si bien que ce Prince s'accommodant au temps,

&

& preferant toute autre consideration à son interest, sceut prendre ses auantages si à propos, que ses affaires lui succederent heureusement.

Philippes qui auoit conceu le dessein de la Monarchie Chrestienne, & qui iugeoit que le principal obstacle qu'il y rencontreroit, seroit la puissance de France, embrasse l'occasion qui s'offre à lui pour la ruiner; se sert dextrement du mauuais gouuernement du Roi, & de l'ambition du Duc de Guyse; incite le premier à exterminer les Protestans de son Roiaume, par quelqne voye que se soit, lui baille son exemple, lui offre son assistance, fait esclater son grand zele à Rome, exhorte le Pape de se ioindre à lui en telle poursuite: De l'autre part, il excite secretement le second à continuër couragiusement son dessein, l'assiste d'argent & de conseil: Et par tels artifices, il se fait estimer en France le principal appui de leurs Religions; Diuise le Roi d'auec les Protestans de l'Europe, authorise le Duc de Guyse parmi les Catholiques de France, aigrit les peuples contre les Princes du sang, & esloigne tant qu'il peut du gouuernement du Royaume les enfans de la maison, pour y introduire les estrangers. Nulle autre consideration ne le diuer-

diuertit de son profond dessein ; il le tient tousiours caché sous le voile de pieté, & de son grand zele à la Religion Catholique: Il y trauaille pied à pied, sans s'épatienter par la longueur, ni se precipiter par aucun accidét. Apres la mort du Duc de Guyse, au lieu de se relascher il se roidit. Il assiste dautant plus vigoureusement son frere & tout le parti, qu'il creut en auoir plus besoin : & mesme iugea qu'il lui seroit plus facile d'en profiter auantageusement, que durant la vie dudit Duc, parce que tout le parti ayant plus affaire de lui, il le reduroit plus aisement à sa volonté. Si bien q'uil poussa les affaires si auan, que le Royaume de France ne s'est eschappé de ses mains que par miracle. Et s'il se fut voulu contenter de le dissiper, au lieu de se l'acquerir tout entier, il en fut venu à bout. Et c'est la seule faute qu'il a commise contre son interest en cette affaire. Car s'il eust cõsideré l'affection que cette nation porte à ses Rois, l'horreur qu'elle a de la domination Espagnole, & sa legereté naturelle, comme aussi la reputation de la clemence de Henri IV. il ne se fust opinaiſtré à vouloir surmonter des choses impossibles, & se fust contenté de partager le Royaume à diuerses personnes : qui sur les differens qui ont accoustumé d'arriuer entre les vsurpa-

teurs, il y eust esté beaucoup plus aisé de s'acquerir par pieces ce qu'il a voulu emporter tout d'vn coup: En tout cas, ce lui eust esté vn assez grand gain de separer ce grand Royaume, qui estant vni, s'oppose à lui en tous les lieux où l'Espagne se veut accroistre.

DISCOVRS II.
Sur la guerre de Savoye.

IL sembloit que la paix de Veruins eust restabli à la Chrestienté vne tranquillité solide, & que ces deux grandes Puissances de France & d'Espagne, lassées de se trauailler l'vne l'autre, fussent bien aises de gouster le repos. Mais comme c'est l'ordinaire qu'en toutes les paix qui se font entre les Princes & Estats souuerains, on laisse indecises les pretentions, dont on ne se peut accorder: Aussi en cette-ci la restitution du Marquisat de Saluces fut remise en vn autre saison: tellement que Henri, apres auoir employé quelques années à remettre en bon ordre les affaires de son Royaume, se resolut d'auoir raison du Duc de Sauoye, sur l'inuasion dudit Marquisat, si bien qu'il se fist entendre clairement d'en vouloir la restitution. Cette piece, quoi que petite, est tres-importante, c'est la porte d'Italie, par

par où les François peuuent passer pour l'attaquer, ou la secourir. Ceux qui craignoyent leur puissance, auoyent raison de s'opposer ou dessein de Henri; Mais ceux qui apprehendoyent quelque autre, le fauorisoyent. Ainsi les interests d'Italie estoyent partagez. Emanuël Duc de Sauoye, comme le plus interessé de tous en l'affaire, met tout pierre en œuure, pour diuertir cet orage, solicite le Roi d'Espagne de ne le point abandonner, & gaigne le Cardinal Aldobrandin pour auoir le Pape fauorable qui estoit son oncle: mais ne fiant sur toutes choses en sa dexterité & addresse, il resolut d'aller en France, afin que sous ce pretexte de traiter cette affaire, Il gaignast quelques-vns des principaux Ministres de Henri, ou excitast broüillerie dans son Royaume; en quoi il fit des grandes despenses, & vsa de tels artifices, qu'il s'en fallut peu qu'il n'en vint à bout. Neantmoins s'estant trop fié sur vne chose incertaine, & ayant trop negligé les moyens de sa vraye defense, il se trouua si surpris, qu'en trois mois il fut depoüillé de toute la Bresse & la Sauoye. Ce rude commencement le resueilla. Il continua ses pratiques dans la France, il haste le secours d'Espagne, & recherche l'intercession du Pape pour faire la paix, lequel

quel

quel à cet effet enuoye le Cardinal Aldobrandin vers Henri pour la traiter. Cependant chacun se prepare, les vns pour attaquer le Piedmont, les autres pour le defendre : mais l'entremise de la paix fut la plus forte. Car elle fut concluë l'an 1600. en la quelle la Sauoye fut renduë au Duc, & la Bresse demeura à Henri pour eschange du Marquisat de Saluces.

Ce qui fit commettre cette erreur à Henri contre son interest, fut le desir de gouster le repos, estant vne chose certaine que l'homme se flate ordinairemẽt en ce, à quoi son imagination le porte. Ce Prince aimoit naturellement ses plaisirs; & la necessité de ses affaires l'auoit tousiours porté dans les trauaux : tellement que se voyant paisible dans son Royaume, & croyant auoir satisfait à son honneur, il aima mieux prendre vne recompense dudit Marquisat, que de s'ẽbarquer en vne guerre de longue haleine.

Cette paix toucha si fort au cœur de Ferdinand, grand Duc de Toscane, pour le preiudice qu'elle portoit à la liberté des Princes d'Italie, qu'il s'offrit de la rompre, moyennant 200000. escus que lui & la Republique de Venise forniroyent au Cardinal Aldobrandin. Mais Henri n'y voulut point entendre.

En cette affaire & en suite deux choses sont remarquables, la perte que la France a faite par le delaissement du Marquisat de Saluces, & l'auantage qu'on reçoit de s'acquerir les nepveux du Pape, Par la premiere, le François a perdu tout credit és affaires d'Italie, & l'Espagnol en est demeuré Monsieur, n'ayant plus de contredisant. Et par la deuxiesme, comme c'est chose reconuë que l'approbation du Pape dans le parti Catholique, est de grande consideration, aussi est-il certain que pour l'acquerir il faut gaigner ses nepueux: Ce qui ne se peut obtenir que par des auantages reels & prompts, Car l'establissement de leur maison estant fondé sur la vie de leur oncle, qui est d'ordinaire vieil, ils ne veulent consumer le temps en vain, tellement que celui qui plus promptement le gratifie, est celui qui les emporte de son parti.

D'où ie conclus, que le vrai interest de l'Espagnol est d'empescher l'entrée des François en Italie, afin de n'y auoir aucun contrecarre.

Que le vrai interest du François, est d'y auoir vne porte ouuerte, afin d'y conseruer sa reputation & y partager les affaires auec l'Espagnol.

Et le vrai interest des Italiens est bien de

chasser tous les estrangers d'Italie ; mais ne le pouuant faire, c'est de conseruer leur liberté par les contrepoids des ces deux Puissances, de France & d'Espagne.

DISCOVRS III.

Sur le different suruenu entre le Pape Paul V. & la Republique de Venise, l'an 1605.

DEpuis que le S. Siege de Rome s'est veu esleué à se haut point de Maiesté que nous voyons auiourd'hui, il est certain qu'il a eu des desseins proportionnez à sa grandeur, qui ont tantost plus, tantost moins éclaté, selon le naturel de ceux qui se sont trouuez seans au Pontificat. Car les Papes doüez de la prudence necessaire, pour soustenir le poids d'vne telle grandeur, ont bien tousiours tasché de faire quelque progres pour s'acheminer vers ce but, mais neantmoins ils ont si accortement dissimulé leur entreprise, que delà il n'est arriué aucun scandale à la Chrestienté, ni aucun deshonneur à l'Eglise. Les autres poussez d'vn zele inconsideré, ou enflammez du desir de se segnaler à la posterité, ou emportez par la violence de leurs passions, en sont venus si auant, que de decouurir ce mystere de Hierarchie Romaine, qui par toute raison de prudence, & de sage

gouuernement ne deuoit estre iamais reuelé, qu'apres estre accompli.

Du nombre de ces derniers a esté Paul V. qui dés le commencement de son Pontificat, blasmant la moderation de ses predecesseurs, se resolut de prendre vne voye contraire, & de faire durant sa vie, & hors de temps, ce qui ne peut estre terminé par plusieurs siecles, & par vne longue suite de fauorables conionctures.

Mais parce que nos pretentions demeurent mortes, quand elles ont vn obiet auquel elles ne peuuent atteindre, Paul considerant qu'il n'auroit pas si bõ marché des grands Rois, comme des Republiques, qui pour n'estre gouuernees que par personnes priuees semblant auoir moins de puissance, parce qu'elles ont moins d'éclat, il se resolut pour cet effet de commencer par elles. Il querella premierement celles de Lucques, & Gennes, & le fit obeïr, ou en triomphant de leur foiblesse, ou en interessant dans le different des personnes particuliers, qui auoient receu ou esperoyent receuoir de l'auantage de la Cour de Rome. Mais ne se contentant pas de cela, il voulut attaquer celle de Venise, de laquelle le saint Siege de Rome tesmoigne depuis quelque temps n'auoir pas la satisfaction

qu'il

qu'il en pretend pour deux principales raisons: La premiere, parce qu'elle exclud tous les Ecclesiastiques de la participation de son gouuernement; La seconde, qu'elle ne donne aucune pension à la Cour de Rome.

Le Pape estoit attentif à trouuer vn suiet plausible pour faire sentir les effets de son indignation à cette Republique, quand en l'an mil six cents cinq, l'occasion se presenta telle qu'il auoit desiré.

Vn Abbé & vn Chanoine, apres plusieurs scandales commis, furent accusez de crimes attroces, & conduits à Venise, où ils furent emprisonnez.

Presque en ce mesme temps-là la Republique renouuella deux anciennes loix, pour les faire obseruer en tous les lieux de sa domination; l'vne pour empescher qu'on ne peust aliener aucun bien seculier aux Ecclesiastiques; l'autre, par la quelle il fut defendu de bastir aucune Eglise sans la permission du Senat.

Paul s'en offensa, & dit qu'il ne pouuoit souffrir que les Ecclesiastiques fussent iugez par la Iustice seculiere, pour quelque crime que se fust; & qu'à lui seul appartenoit de les condamner ou absoudre, selon que bon lui sembleroit. Quant aux deux loix, il dit qu'elles ne pouuoyent subsister

estans contraires aux Conciles & aux Constitutions Imperiales.

Les Venetiens apres auoir meurement deliberé sur cette matiere, & pesé d'vn costé l'indignation du Pape, & de l'autre la liberté publique, respondirent qu'ils ne pouuoyent rendre les Ecclesiastiques iustement emprisonnez ni abolir les loix iustement establies, sans preiudicier à la liberté que Dieu leur a donnée & qu'ils ont conseruée depuis tant de siecles, par le sang de leurs predecesseurs. Que leur Estat ayant prosperé par telles loix, il leur sembloit ne les pouuoir changer, sans encourir vne marque eternelle d'infamie à la posterité.

Le Pape s'aheurte de plus en plus, & prẽd vne ferme resolution de se faire obeïr. Les Venetiens tachent par toute sorte de moyens d'accommoder cette affaire à l'amiable: Ils alleguent leurs raisons auec des soumissions inaccoustimees : enuoient à Rome vn Ambassadeur extraordinaire, pour oster au Pape par cette demonstration de reuerence, l'opinion qu'il auoit conceuë qu'on le mesprisast, & pour lui donner aussi par là vn honneste protexte de se retirer du precipice, où il s'estoit ietté: estant chose certaine, que tel souuent fait le faché, qui voudroit bien estre appaisé. Ils reçoiuent les Brefs du

Pape

Pape, qui estoyent autant de fulminations contre eux, auec tout honneur & respect. Ils remonstrēt auec hnmulité le desir qu'ils auoyent de contenter le Pape si cela se pouuoit, sans faire tort à l'interest commun de tous les Princes, & aux loix fondamentales de leur gouuernement, qui les oblige à prendre cognoissance des bastimens qui se font dans leurs villes, afin que de là il n'arriue rien de dommageable a la seureté publique. Que pour l'allienation des biens Ecclesiastiques, ils ne le peuuent permettre, sās ruiner tout à fait les forces de leur Estat.

Quant a ne chastier point les gens d'Eglise, outre que c'est deroger à leur Soueraineté, & a la puissance qu'ils tiennent immediatement de Dieu, c'est introduire dās l'Estat des exemples de dāgereuse consequēce.

Le Pape respond, qu'il ne se soucie point que leurs loix soyent vielles ou nouuelles, & que c'est à lui à les changer selon sa volonté; Qu'il ne veut point de negociation, mais vne obeissance aueugle.

Cependant il se porte à vouloir declarer nulle l'election du Prince de Venise, parcequ'elle auoit esté faite dans le commencement de ce different; & tandis qu'il procede comme cela, le Prince de Venise lui donne part de son election auec l'accoustumée reuerence.

Les Venetiens pour faire cognoistre la Iustice de leur cause, font consulter cet affaire par personnages versez en telles matieres, & en demandent l'auis de plus celebres Docteurs de l'Europe. Ils rendent conte du poinct de la controuerse à tous les Rois,& Princes leurs alliez:& afin qu'il apparoisse mesme à la posterité de leur droit,ils font rendre au Pape leur response, afin que si le different s'appaisoit, tout le monde sceut qu'ils s'estoient iustifiez. Il est mesme à remarquer qu'ils ne rappellerent iamais leur Ambassadeur, qu'apres que le Pape eut retiré son Nonce. Car bien que l'extraordinaire se retirast, pour tesmoigner quelque ressentiment apres tant de degousts receus, l'ordinaire demeura neātmoins, pour monstrer qu'il auroient tousiours vne oreille ouuerte à l'accomodement. Finalement quand ils ne peuuent plus differer la rupture,ils prennent resolution de defendre leur liberté, auec vn tel consentemēt, qu'il n'y eut pas vne voix cōtraire dans le Senat. Ostant par là l'esperance que le Pape auoit de les des-vnir, suiuant ce qui lui auoit esté promis par les Iesuites. Le Pape prit tout vn autre biais: car il ne se soucia point qu'on creust s'il estoit bien ou mal fondé. Ne donna part de cette affaire

que

que fort tard aux autres Princes, mesmes ne demãde l'auis des Cardinaux que parforme. Voila ce qui se passa deuãt la rupture entre le Pape, & les Venitiens: quoi les Venitiens suiuirent exactement ce qui estoit de leur interest. Car leur Republique estãt plustost fondée dans la paix, que dans la guerre: & estant plus considerable par le conseil, que par les armes, ils doiuent tousiours par dexterité éuiter toute sorte de rupture.

Durant la rupture les Venetiens se surmonterent aux mesmes, ayans dõné en cette affaire vn exemple de perfaite conduite à la posterité. Ils tesmoignerent autant de fermeté & de courage à se ressentir du tort qu'ils pretendoient leur estre fait, qu'ils a-uoyent monstré de sousmission pour l'empescher: firent entendre pour toute response à ceux qui leur parlerent d'accommodement, qu'il falloit appliquer le remede à la partie d'où vient le mal: Que le Pape a-uoit receu vn deplaisir volontaire, auquel le remede estoit vne volontaire repentance. Auec cela neantmoins ils ne reietterent aucun proposition, mais bien demeurerent ils fermes sur ce poinct, qu'ils on fait ce qu'ils ont deu. Que le Pape en retirant son Nonce a fermé le chemin à l'accommodement, que c'est à luy d'accom-

moder ce qu'il a gasté, & que quand il aura leué les cẽsures pretẽduës, ils ne se monstreroñt pas esloignez de la paix. Mais ce qu'il y eust de plus considerable, fut qu'ils ne s'esmeurent point pour cette tempeste ; pouruoyans auec tant de prudence au dedans & au dehors de leur Estat, à tout ce qui estoit necessaire pour soustenir vn tel choc, qu'on s'y apperceut d'aucun changement. Les peuples demeurent dans l'obeissance ; les villes de leur domination leurs offrent leurs forces & leurs moyens ; les Religieux sans contrainte obeissant ; il n'est pas respendu vne goute de sang.

Le Pape au lieu de monstrer de la fermeté en sa resolution, se ralentit aussi tost qu'il eut apporté son indignation pour l'interdit, faisant entendre sous-main, qu'il presteroit l'oreille à quelque accommodement, pourueu qu'il y peût sauuer sa reputation. Mais voyant la fermeté inflexible des Venetiens, il se resolut d'auoir recours à la force d'interesser en icelle les Princes Catholiques.

La France n'eut autre but en cet affaire, que d'estre arbitre du different, & d'auoir la gloire de decider vne si importante question, entre deux Princes si considerables en la Chrestienté. Pour cet effect elle ne monstra aucune partialité. Bien est vrai que

que Villeroi, pour l'ambition qu'il auoit de s'esleuer au Cardinalat, pancha au commencement du costé du Pape, se seruant en cela du ministere de son fils lors Ambassadeur à Rome ; mais se voyant frustré de son esperance, il retourna au temperament que doit tenir vn vrai mediateur. C'est ainsi que souuent l'interest particulier preiudice au public. Bien-heureux les Estats, dans lesquels ceux qui sont assis au gouuernement, ont le courage si haut, qu'ils ne visent à autre grandeur, qu'à celle qui est inseparablement conioincte auec la gloire du Prince auquel ils seruent.

Les Espagnols iugerent deuoir fomenter la discorde entre les deux partis, estimās qu'l estoit en leur puissance d'empescher la guerre, si leur vtilité leur requiroit, ou s'en seruir à leur auantage. C'est pourquoy ils laisserent l'affaire aller son cours, sans rien commander à leur Ambassadeur qui estoit à Rome : lequel dextrement entretenoit le Pape en son opiniō, afin d'obtenir per cette voye vn Cardinalat pour sō frere.

L'Empereur se porta mediateur. Le Roi de Pologne fauorisa la Republiq; Les Princes d'Allemagne ne s'en meslerent point.

Le Roi d'Angleterre se resiouïssoit de voir cette affaire s'eschauffer de iour en iour. Il pro-

promettoit à la Republique de Venise toute assistance; & aussi par toute raison estoit-il obligé d'en vser de la sorte. Car il croyoit que cela resueilleroit les autres Princes Catholiques, qui se trouueroyent interessez à conseruer leur loix, & que se seroit vne occasion pour parler d'vn Concile, qui peût mettre fin à tant de controuerses.

Les Estats des Prouinces vnies offrent aux Venetiens secours d'armes & de viures.

Les Princes d'Italie, depuis qu'ils eurent veu que le Pape estoit demeuré confus, & flottant en soi-mesme, comme s'il se fust manifestement repenti, se monstrerent tous neutres en cette affaire, suiuant ce qui estoit de leur vrai interest.

Le Duc de Sauoye seul se laissa emporter par sa passion. Car ayant la Republique escrit à ses enfans auec tiltre d'excellence, ainsi qu'elle auoit accoustumé, lui par despit fit Chapelle, sans y admettre l'Ambassadeur de Venise, & ce à l'instance du Nonce residant aupres de lui. Ce n'est pas en cette effaire seulement que ce Prince s'est gouuerné plustost par caprice, que par la vraye maxime de son interest.

La France continuoit à procurer l'accommodement, sans tesmoigner passion, ni pour l'vn, ni pour l'autre parti, suiuant en

cela

cela sa vraye maxime : pource qu'entre deux Princes si pacifiques estant difficile de voir vne guerre formee ; elle ne pouuoit retirer autre auantage de ce differerent ; que la reputation de l'auoir accommodé.

Les Espagnols s'apperceuans de cela, commencerẽt à changer de baterie, & à desirer d'auoir part à la paix, puis qu'ils n'en pouuoyent auoir à la guerre ; ils iugeoyent bien le Pape disposé de se ietter entre leurs bras, & d'en passer par où ils voudroyent, pour ce qui regardoit l'accommodement ; mais ils voyoyent aussi les Venetiens si fermes en leur resolution, qu'ils n'esperoyent point de le flechir. C'est pourquoi ils tacherẽt de les broüiller auec le Turc, afin qu'ils fussent contrains d'auoir recours à eux ; & que par ainsi ils eussent le pouuoir de porter le Senat à accepter telles conditions du Pape, qu'il leur eust pleu. Mais tãt s'en faut que ce qu'ils tenterent par le moyen du Turc leur reüssit, que la Republique au contraire en tira auantage, Car le Marquis de Sainčte Croix ayant saccagé Duras, & croyant que le Turcs pour s'en venger se tourneroyent contre le Republique, comme plus voisine, ou pour le moins entreroyent dans le Golfe ; il arriua que le Turc s'apperceuant des ruses Espagnoles, commandan-

manda au Capitaine General de ſon armée Nauale, de ſecourir les Venitiens contre le Pape & les Eſpagnols. Mais la Republique ne iugeant point à propos de ſe preualoir d'vn tel ſecours, de peur que le remede ne fuſt pire que le mal meſme, deſtorna ce coup ſi dextrement, que le grand Seigneur n'en euſt aucũ degouſt; faiſant neantmoins comprendre au Pape, qu'en cas qu'elle fuſt preſſée elle ſçauroit bien ou recouurir.

Les Eſpagnols hors du temps, offrent vne armée toute entiere au Pape. Quelques-vns croyeut, que c'eſtoit mettre par là les Venetiens à la raiſon, & ce n'eſtoit rien moins. Car tout ce que les Eſpagnols faiſoyent en ce temps-là pour le Pape, ne procedoit que de ce que le Duc de Lerme ſe trouuoit chatoüillé de vaine gloire que le Pape lui dondoit dãs ſes Brefs, où il le traitoit d'excelẽce.

Finalement ont s'apperceut en Eſpagne que cette affaire ſe termineroit par accommodement, & que la France eſtoit pour en auoir toute la gloire; c'eſt ce qui lui fit penſer d'enuoyer des Ambaſſadeurs extraordinaires de part & d'autre; mais il n'eſtoit plus temps. Car la negociation eſtoit ſi auancée par les François, qu'on ne pouuoit plus la tirer de leurs mains. De ſorte que quoi que fiſſent les Eſpagnols pour tra-

trauerser l'accommodement, l'honneur en demeura tout entier à Henri, qui termina l'affaire par la dexterité & prudence du Cardinal de Ioyeuse, & du Sieur de Frenes-Canaye, Ambassadeur ordinaire à Venise. Les prisonniers furent mis entre les mains de l'Ambassadeur; Les loix de la Republique demeurerent sans estre alterées; & le Pape fut contraint de leuer l'interdit sans aucune marque de soumission du costé de ladite Republique.

C'a esté vne guerre de negociation, de laquelle les Venetiens ont emporté la victoire toute entiere; aussi faut il confesser, que c'estoit les prendre par la partie où ils sont les plus forts.

Ils suiuirēt en cela toutes les maximes de leur vrai interest. Le Pape fit tout le rebours. L'Espagne s'amuse apres des chimeres: Et la Frāce eut le but qu'elle deuoit auoir; C'est pourquoi aussi elle en a eu la gloire.

DISCOVRS IV.
De la Treue du Pays bas, auec le Roi d'Espagne.

LA Tréue des Pays-bas auec le Roi d'Espagne, est vne pierre de touche de l'excellence des Espagnols en matiere de negociation.

Le

Le Roi d'Espagne voiant que depuis quarante ans de guerre auoit accreu & enrichi cet Estat là, au-lieu de l'abatre, & que ce seroit à la grande diminution de sa reputatiõ, s'il traitoit de paix auec ceux que iusque alors il auoit traitez des Rebelles: se resolut de faire vn grand effort pour entrer dans leurs pays, & leur faire sentir iusques dans leurs entrailles l'incommodité de la guerre. A quoi il employa les deux dernieres cãpagnes, sous le commandement du Marquis Spinola, l'vn des plus renommez Capitaines du siecle; lequel auec de puissantes armees s'efforça d'entrer la premiere annee dans la Frise, & la seconde dans la Hollãde: Neantmoins Maurice Prince d'Orange (Capitaine auquel on doit le restablissemẽt de l'ancienne discipline) quoi que bien inferieur aux forces de Spinola, se preualut si bien de la situation de son pays, qu'il rendit vains ses efforts. Ce qui ayant osté au Roi d'Espagne toute esperãce de pouuoir vaincre par la force, se resolut enfin de tenter vn accommodement, aux despens mesmes de sa reputation; mais ce fut afin d'asseurer le trafic des Indes, où ils s'incommodoyent; de les diuiser dans le repos, & de porter ses armes plus vtilement contre des peuples moins agueris & plus faciles à subiuguer

guer, s'asseurant bien que le succes de quelque bonne affaire, lui feroit recouurer cette reputation qu'il hazardoit lors, & dont il a tousiours esté ialoux. Vn Moine en fit la premiere ouuerture à vn Marchand Hollandois. L'esperance donnée aux Estats qu'en l'accord le Roi d'Espagne les recognoistroit pour Estats libres, les fit escouter, dont s'ensuiuit vne suspension d'armes, pour en traiter à plein fonds.

Cette surseance resueilla les Princes voisins & interessez. Henri estoit combatu en son esprit du vrai interest de son Estat, qu'il recognoissoit tres-bien & de ses passions particulierres. Les Estats en sa necessité (à cause de leur interest) l'auoyent secouru, lui en sa prosperité pour la mesme raison les assistoit puissamment. Il desiroit bien de leur faire continuer la guerre, pourueu qu'il augmentast point son assistance : Eux s'ofroyent de la continuer, à condition qu'il redoublast l'argent qu'il leur bailllloit annuellement. Le desir du mesnage lui fit biaiser & non abandonner tout à fait le vrai interest, se flatant de l'auantage que ce lui seroit d'oster de son voisinage de si bonnes armes qu'vne paix ou vne longue tréue dissiperoit, & l'honneur qu'il acquerroit d'auoir fait declarer ce pays libre;

libre;tellement qu'il tourna ses pensées à se rendre l'arbitre de cette negociation, & de le faire reussir à l'auantage des Pays-bas.

Iacques I. Roi d'Angleterre, l'humeur pacifique duquel ne lui permettoit non plus de suiure le vrai interest de son Royaume, qui estoit de maintenir la guerre en ce pays-là, pour consumer les forces d'Espagne & l'empescher d'entreprendre sur lui, se contente d'auoir part à la negociation par ses Ambassadeurs. Plusieurs Princes Protestans d'Allemagne, qui iugeoient biẽ que les armes d'Espagne n'estans plus occupées là, pourroyent tomber sur eux, enuoyent aussi leurs Ambassadeurs, afin de destourner cet accord, au de procurer la protection de ceux qui s'entremettoyent. Maurice, dont l'interest particulier estoit ioint auec le vrai interest des Estats, s'opposoit entierement à l'accord. Berneueld le plus puissant dans les affaires d'Estat du pays, voyant que dans le repos son credit croistroit plus que dans les armes; veut accommoder les interests de l'Estat aux siens. Voila le tableau au vrai des humeurs de ceux qui s'entremirent de cette affaire.

Mais pour mieux prendre le vrai interest des Estats, ils fut remonter plus haut & venir à la source. Guillaume du Nassau Prince d'Oran

d'Orange qui le seul en ce siecle a eu l'honneur de fonder vn Estat, sans que les disgraces receües, ni les efforts de Philippes le plus puissant & habile Prince de son temps, l'en ait pû empescher, a esté contraint d'en assembler les pieces, pour en composer le corps, auec telle condition que chaque Prouince & ville a desiré. Car ayant rencontré des peuples qui en tous siecles ont affecté plus leur liberté que leur propres vies, il n'a pû changer les conditions ausquelles ils se ioignoyent à lui. Ce qui a causé en cet Estat autãt de Republiques que de villes, ẽtre lesquelles en vne resolution generale la pluralité des voix n'a point de lieu : pource que si vne ville ne l'approuue, elle n'est pas obligée de la suiure. Tellement qu'il a plustost songé à les flater en leur liberté, pour leur oster tout à fait l'enuie de s'accommoder auec Philippes, que de leur proposer de bonnes loix pour se maintenir durant la paix. Maurice son fils, esleué dés son enfance dans les armes, à songé principalement à l'establissement de la disciplinemilitaire, comme la seule necessaire alors pour maintenir l'Estat. Enquoi il a surpassé tous les Capitaines de son temps ; si bien que cet Estat se trouuant tres-bien estabi pour subsister à la guerre, & tres-mal pour se main-

maintenir dans la paix, il est euident, que son vrai interest, est de continuer la guerre.

Suiuant donc l'interest de chaque Prince leurs Ambassadeurs assemblez à la Haye trauaillent. Les Espanols font vne grande difficulté de ratifier la declaration des Archiducs qui recognoissoiẽt les Estats libres & souuerains, afin de la faire mieux gouster, & qu'en se relaschans ils obtenissent d'eux des conditions qui leur fussent ruineuses: Comme la concession de la liberté de conscience aux Catholiques, afin de les diuiser; la priuation du trafic des Indes pour mutiner les Marchands, corps tres-considerable parmi eux; & le change de quelques places tres-auantagieuses au Roi d'Espagne, & tres-preiudiciables ausdits Estats.

Maurice crioit haut contre telles conditions: Barneueld n'osoit les fauoriser; La France & l'Angleterre s'apperceuãs du venin caché là dessous, ne les pouuoyent digerer. Tellement que tout Traité de paix estant rompu, on renoüa celui d'vne treue pour longues annees: Maurice fait ses efforts pour l'empescher; Barneueld maintenu par la France & l'Angleterre fait resoudre qu'on y entendroit. On trauaille de nouueau. Les Espagnols voyans ne pouuoir surmonter les conditious qu'ils desiroyent,

royent, & iugeans le repos leur estre du toute necessaire, enfin se relacherent, moyennent que l'article qui declare les Estats libres, & celui du trafic des Indes, fussent couchez si obscurement, qu'ils y peussent sauuer leur reputation, & selon les occasions les interpreter à leur auantage.

De l'autre part les François, pour induire les Estats à conclure font ligue auec eux, en laquelle ils s'obligent de leur soldoyer dix mil hommes, notamment, pour faire obseruer la tréue en cas de contrauention; dont les Espagnols si plaignans, on leur respond, que ce que l'on en fait est pour leur bien, & que sans cela on ne pouuoit rien obtenir. Maurice de son costé acquiesce à ce qu'il ne peut empescher, moyennant que pour la seureté de l'Estat l'armee soit maintenuë. Henri approuue cette condition, contribuë l'entretien de quatre mille hommes de pied François, & deux cents cheuaux. Tellement que la tréue fut concluë pour douze ans; les Estats reconnus libres & souuerains, & leurs Ambassadeurs receus en cette qualité par les Princes. Ainsi finit cette negociation qui dura deux ans, où chacun s'efforça de se tromper l'vn l'autre, puis de flater soi-mesme, se persuadant d'auoir obtenu ce

qu'il

qu'il auoit desiré. En effet Henri auoit la principale gloire de cette affaire, & les Estats par son moien le principal profit. Mais lui mort, & Louys sur le throsne en l'aage de neuf ans, toutes choses changerent de face en France. Car Marie auoit obtenu la Regence, & voulant affermir son authorité contre les Princes du sang & grands du Royaume, procura la desunion parmi eux, & se ietta entre les bras de Rome & d'Espagne, croyant auoir besoin pour lors de la premiere Puissance, en tout temps de l'autre; si bien que durant son gouuernement, les vrais interests de France estans abandonnez on en prit le contre pied.

Les Espagnols ne perdirent vne si belle occasion, sur tout au Pays-bas en l'affaire des Armeniens, laquelle Berneneld se voyant soustenu de la France par les pratiques d'Espagne, entreprit de maintenir contre le Prince d'Orange, tellement, que d'vne dispute de Religion il s'enforma vne affaire, d'Estat si pernicieuse qu'elle pensa ruiner cette Republique. Ce fut ici où l'Espagnol desploya toutes ses ruses, pour faire agir Marie en ce Pays-là suiuant ses interests, lui persuada que sa des-vnion lui estoit auantagieuse, pour maintenir son authorité, afin qu'il ne peût assister les Princes du

sang

sang mescontents d'elle, ni mesme les Protestans de France, qui pourroyent se ioindre ausdits Princes ; fait ioüer la bigotterie, qui est vne mauuaise conseillere à qui s'en coiffre ; tellement que les Ambassadeurs de France, sous pretexte de zele à la Religion, se trouuent solliciteurs des affaires d'Espagne en Hollande, fauorisent la cause de Barneueld, fomentent la diuision dans l'Estat, le portent sur le bord de son precipice, & sans la patience & la fermeté de courage de Maurice assisté de gens de guerre, cette Republique couroit fortune de se voir aussitost esteinte que née.

Parce que dessus & par la suite des affaires, on peut iuger que les vrais interests de l'Estat des Prouinces vnies, sont de maintenir la guerre contre l'Espagne, sans quoi il se ruineroit de soi-mesme : Ceux de France & d'Angleterre de l'assister, pour donner cet os à ronger à l'Espagne : Ceux des Princes d'Allemagne à l'y fomenter ; afin que le faix ne tombe sur eux & ne les accable : Ceux d'Espagne, de tenir tous les autres en broüillerie entr'eux, ou les vns contre les autres, afin qu'ils ne s'accordent tous contre lui : car soudain que les vns & les autres ont abandonné ces maximes, leurs affaires sont descheuës.

Discovrs V.

Sur l'Affaire de la succession de Cleues, & Iulliers.

L'Allemagne depuis Charles V. vescut heureuse, tandis qu'elle se trouua dans son vrai interest, & que l'Empereur s'est tenu dans les bornes de loix de l'Empire, lesquelles balançans sa Puissance auec celle des Princes & Republiques d'Allemagne, empeschoyt que l'vne n'empietast sur l'autre.

Les premiers qui ont delaissé cet interest, ont esté les Princes Electeurs, qui ont continué la dignité de l'Empire sans interruption, à plusieurs d'vne mesme famille, lesquels par succession de temps l'ont esleuee au preiudice des loix de l'Empire; ce qui principalement est arriué à celle d'Austriche, sur tout depuis que leur Maison & celle d'Espagne n'a esté qu'vne mesme chose. Car se voyant affermie en vne si haute dignité, & soustenuë par vne telle puissance, elle a voulu s'y perpetuer, & pour n'y vouloir estre choquée à l'auenir elle a tasché d'abaisser ceux qui avoyent droit legitime d'en interrõpre le cours, & s'esleuer par l'abolition de loix de l'Empire, & l'vsurpation des principaux Estats & villes d'icelui.

La premiere occasion esclatante & qui a fait

à fait paroistre en nos iours ce dessein, a esté sur la succession de Cleues & Iulliers, auenuë au commencement de mars l'an mil six cent neuf, par la mort de Iean Guillaume, qui n'ayāt aucūs enfans laissa ce bel heritage à quatre sœurs mariees à l'Electeur de Brandebourg, au Duc de Neubourg, au Duc de Deux ponts, & au Marquis de Turgavv. Le premier pretendoit la succession entiere comme indiuisible, ayant espousé l'aisnee. Le second la mesme chose, pource que la premiere estoit morte auant le frere, & sa femme l'aisnee des sœurs viuantes. Les deux autres, qu'elle deuoit estre partagee également aux quattre sœurs. Outre cela; l'Electeur de Saxe reueille vne vieille pretention, comme aussi le Duc de Neuers la sienne. Brandebourg, & Neubourg entre en passion; l'Empereur s'en offence, pretendant que tout l'heritage doit estre sequestré entre ses mains, & chacun subir son iugement; y enuoye Leopold Prince de sa maison, qui se saisit de Iuliers, la principale forteresse du pays.

Les Princes possedans voyans vn tel obstacle; iugerent bien que ce sequestre tendoit à vne vsurpation; & ne sentans d'eux-mesmes assez puissans pour y resister, veu le voisinage de Flandre, & des meilleu-

res forces d'Espagne qui en vne occasion si auantageuse pour la Maison d'Austriche, ne manqueroit d'assister son parent, ont recours à ceux qui auoyent le principal interest à empescher l'accroissement de ladite Maison ; r'allient à leur defense la France, l'Angleterre, & les Pays-bas, auec la pluspart des Princes Protestans d'Allemagne, qui firent vn armement si puissant pour recouurer Iuliers, occupé par ledit Leopold, que non obstant la mort inopinee de Henri interuenuë auant l'execution, le dessein ne laissa de s'acheuer heureusement sans que l'Espagne s'y osast opposer.

Voici donc en cette affaire les vrais interests d'vn chacun. Celui de l'Empereur, de se seruir de l'occasion pour s'emparer d'vn tel Estat en Allemagne. Celui du Roi d'Espagne, de l'y assister, tant pour le principal but, qui est l'accroissement de toute la Maison, que pour le voisinage dudit Estat auec la Flandre. Celui des vrais successeurs, de conseruer le leur. Ceux des Princes d'Allemagne, de ne laisser fortifier la puissance qui leur est suspecte par leur affoiblissement. Et ceux de la France, Angleterre, & Hollande, de ne permettre l'accroissement de toute la Maison d'Austriche. Iusques-ici chacun auoit ioüé le droit de son

ieu ;

ieu : mais Marie pour appuyer l'interest d'Espagne, qui lui promettoit de maintenir les siens iusques au bout, abandonne ceux de France, & le fauorise à broüiller de nouueau cette succession.

L'occasion lui fut ouuerte par vne imprudence des Princes possedans, qui donna matiere au Roi d'Espagne de retenter l'affaire. Les enfans de Brandebourg & de Neubourg gouuernoyent ce bel Estat ensemble ; les forteresses estoient gardees par garnisons égales ; ils habitoyent en mesme Palais, & traitoyent leurs affaires d'vne cõmune main. Ce qui ne dura guerres, estant difficile qu'vn Estat se puisse gouuerner long-temps de la sorte sans diuisiõ, sur tout entre deux Princes de diuerse maison, où il y a quelque diuersité en leur Religion. Ils commencerent à entrer en vne ialousie l'vn de l'autre:leurs amis communs & interessez en leur subsistence s'en aperçeuans, & craignans que leur mes-intelligence ne s'accreust, leur persuaderent de s'allier ensemble pour mieux fomenter leur amitié: Neubourg s'y accõmode. va trouuer l'Electeur de Brandebourg, & lui demande sa fille en mariage : mais comme les meilleures viandes estans corrompuës se conuertissent en vn plus grand venin, aussi dans le plus salu-

taire conseil donné à ces Princes, pour affermir leur amitié, se trouua le suiet d'vne haine implacable, qui à causé la ruine des deux en ladite succession. Car tandis qu'ils estoient dans les debauches de leurs festins, l'Electeur sur quelque discours qui ne lui pleureut pas dans sa propre maison, & à la table, offensa Neubourg, iusques à lui donner vn soufflet, dont encor depuis il ne lui voulut faire aucune satisfactiõ conuenable. Tellement qu'au lieu d'vne femme il r'emporta vne offense si grauee dans le cœur, qu'il n'admit plus autre conseil que celui de la vengeance. Cet esprit ainsi vlceré estant de retour au pays de Cleues, il fut facile aux Espagnols de se l'acquerir. Ils lui moyennerent son mariage auec la sœur du Duc de Bauieres, lui persuaderent de se faire Catholique, pour auoir fauorable toute la Ligue Catholique d'Allemagne, le prennent en protection & lui donnent pẽsion.

Les Estats vnis voyant combien ce changement leur estoit preiudiciable, appuyerent Brandebourg. Ces Princes des soupçons, en viennent aux attentats: Neubourg se saisit de Dusseldorp: Brandebourg de Iuliers; dont le Roy d'Espagne prend prepretexte de s'esmouuoir, & arme puissamment pour le reprendre: Les Estats de l'autre

tre part ſe preparent à le defendre, le muniſsẽt de troupes & choſes neceſſaires pour ſouſtenir vn grand ſiege. De Frãce les vrais intereſts n'ayans plus lieu, on n'en a que des paroles & des Ambaſſades. L'Angleterre, voyant la France auoir laſché le pied ſe cõtente de l'imiter, en auoiant ſes Ambaſſadeurs. Les Princes d'Allemagne ſe voyant abandonnez de ces deux Couronnes & diuiſez entr'eux par la Religion, & par les affections diuerſes qu'ils portoyent à ces deux Princes, ne ſe remeuent point. L'Eſpagne ne ſe voyant plus que les Eſtats oppoſez pourſuit ſa pointe, & tãdis qu'elle amuſe les Ambaſſadeurs de ces deux Rois, elle enuoye Spinola dans le pays auec vne puiſſãte armee, lequel au lieu d'attaquer Iuliers qui eſtoit pour lors vne rude entrepriſe, il s'en va emparant de ces Eſtats, paſſe le Rhin attaque & prend VVeſel en quattre iours.

Maurice voyant cet exploit ne marchande plus, laiſſe les Ambaſſadeurs en leur negociation, s'empare de Rez, & Emmerick; & en ſuite, choſe non iamais veuë; deux armees ſe ſaiſiſſent de cette ſucceſſion ſans empeſchement l'vne de l'autre, ſans alterer la tréue, & ſans qu'il ſe ſoit donné vn coup d'eſpee. Car le premier de deux Capitaines qui auoit occupé vne place, l'autre

 ſe re-

se retiroit sans y rien entendre, tellement que le plus diligent estoit celui qui faisoit plus de progres. Ce qui causa cette douceur fut que Spinola reconnoissoit l'armee de Maurice meilleure que la sienne; Maurice, que le salut des Estats consistoit en la subsistence de son armee; tellement que sans rien hazarder il creut son action assez glorieuse de partager cette depoüille auec le Roi d'Espagne.

Il est maintenant aisé à iuger que la ruine des Princes Possedans est prouenuë, de ce que Neubourg abãdonnant son vrai interest pour suiure sa passion, s'est ietté entre les bras d'Espagne; De ce que les Princes Protestans d'Allemagne sans considerer leur interest sont demeurez immobiles; De ce que la France n'embrassant l'interest de Maurice à quité le sien; & de ce que l'Angleterre imitant la France, a fait le semblable. De l'autre part, l'accroissement que l'Espagne, & le Pays-bas ont fait en cette conqueste, est preuenu de ce que l'vn & l'autre s'est entierement attaché à son vrai interest.

DISCOVRS VI.

Sur l'Election du Comte Palatin au Royaume de Boheme.

SI la quantité des batailles donnees, ou le nombre des personnes peries, ou la reuolution

nolution de plusieurs Estats, ou la qualité des Princes interessez, ou la duree, peuuent rendre vne guerre memorable, celle dont l'Allemagne patit maintenãt, l'est en supreme degré, puis qu'l s'y est desia donné plus de quinze batailles; que trois cens mil hommes y ont laissé la vie; que presque tous les Estats d'Allemagne y ont changé de face & de maistre; que tous les Princes de l'Europe s'en sont meslez, & qu'il y a quatorze ans qu'elle est comencée sans estre finie.

Le suiet en a esté la reiection de Ferdinãd d'Austriche de Royaume du Boheme, & l'Election dudit Royaume conferée en la personne de Frederic Cõte Palatin du Rhin. Le premier a voulu s'establir en vne dignité qu'il a creu lui auoir esté iniustement ostee.

Le second a voulu s'y maintenir, comme y ayant esté iustement esleu. Le premier en a voulu faire vne affaire de Religion, pour y interesser tous les Princes Catholiques de l'Europe. Le second a voulu monstrer que ce n'estoit qu'vne guerre d'Estat, afin d'y interesser tous ceux à qui la grandeur d'Espagne est suspecte.

Mais pour bien iuger de ce grand mouuement. Il faut remonter vn peu plus haut. Il est certain que depuis la guerre interuenuë pour la succession de Cleues & Iul-

liers, l'Allemagne s'estoit comme partagee en deux factions; & à l'imitation des Catholiques les Protestans avoyent aussi formé vne Ligue, dont l'Electeur Palatin fut esleu Chef, comme le Duc de Bauiere l'auoit esté de l'autre. Le pretexte que chacun prit de la defense de la Religion, apporta de l'aigreur entr'eux: & la profonde paix dont cette nation auoit iouy depuis long temps, ne lui permit (suiuant la reuolution de ce monde) d'y demeurer d'auantage. Il ne manquoit que d'vn suiet, pour la faire heurter contre soi-mesme.

Les Bohemiens en fournissent, soit ou à cause de leur legereté naturelle, ou pour estre mal traitez en la liberté de leurs consciences, ou pour le mescontentement des principaux d'entr'eux, ou pour toutes ces raisons ensemble. Ils reiettent Ferdinand leur Roi, & eslisent en sa place Frederic: & afin de se rendre d'autant plus irreconsiliables auec lui, font en pleins Estats sauter les fenestres à ses Partisans.

Cette action arriua en l'an mil six cents dix neuf, apres la quelle chacun se mit aux champs. Les Protestans furent les plus prompts; car ils y estoient preparez, & n'attendoyent que l'éclat de cette Election pour commencer le ieu. Celui de Partisans

de Frederic qui y cõtribua le plus puissamment, fut Bethleem Gabor, lequel de simple Gentilhomme s'estant fait Prince de Transsiluanie, & apprehendant la maison d'Austriche, qui à tousiours tasché de s'approprier cet Estat, s'estoit mis en la protection du Turc dont s'en garentir, & trouuant vne si belle occasion pour abaisser cette maison, son interest ne lui permit de la perdre. Les Estats vnis, pour ne manquer au leur, y contribuent de leur part : le Roi de Dannemarc pour pareille raison, & pour l'honneur & sa reputation assiste son nepueu. Le Roi d'Angleterre plus interressé que lui en l'vn, & l'autre, abandonne son interest & son gendre. Le Roi de France lasche le pied & se tient neutre. A ce commencement Ferdinand est mal mené, & reduit à des grandes extremitez.

Ici l'Espagne voyant qu'il lui falloit ioüer de son reste, ou perdre ses esperances & sa reputation, n'spargne rien, & met toute pierre en œuure : en Allemagne, pique d'honneur l'Electeur de Saxe, contre le Palatin : lui remonstre qu'il tient son Electorat de la maison d'Austriche, & qu'il ne peut le maintenir sans elle : A Rome, persuade que sa perte, est la ruine de la Religion Catholique, & le moyen de mettre la

Chrestienté en droit du Turc ; si bien que le Pape abandonnant son propre interest se rend son partial, fournit hommes & argent, & trauaille à faire declarer les autres Princes Catholiques pour sa defense : En Angleterre, maintient facilement le Roi Iacques en son humeur pacifique : En France, auec l'aide du Nonce, gaigne le Duc de Luine ; lequel ayant empieté aupres de Louys l'authorité que Marie y possedoit, en prit aussi les mesmes maximes, s'appuiant d'Espagne, qui ne manque en telles occasions de maintenir ceux lesquels se deffians de leur propre vertu, cherchent leur seureté hors du Royaume. Tellemẽt que l'interest du fauori estant preferé à celui de l'Estat, on assiste l'Espagne. Mais afin que ce fust auec plus de fruict, & moins d'éclat, on s'entremet d'vn accommodement, on enuoye des Ambassadeurs vers les deux parties, on amuse les Protestans de belles esperances, on leur fait perdre l'occasion de la victoire qu'ils auoyent en main, on les induit à desarmer. Cependant les Catholiques ayant ce temps pour respirer, se renforcent de tous costez, se seruent de leur auantage, poursuiuent leur pointe, & par le gain de la bataille d Prague ruinent tout à fait leurs ennemis.

En

En cette reuolution d'affaires l'Espagne profite de sa victoire, continuë ses Pratiques parmi ses voisins, afin den'estre diuertie en ses conquestes. Ioint ses forces de Flandre auec celles d'Italie, pour assuiettir l'Empire. La peur & la corruption se meslent parmi les Princes d'Allemagne & les villes Imperiales; chacun se haste de se mettre sous le ioug, apprehendant de n'y estre pas receu assez à temps; on interesse par argent les Conseillers des Princes & les Magistrats des Republiques, & tous contribuent à forger les fers de leur seruitude.

Vn tel progres fait craindre au Roi de Dannemarc, que l'embrasement d'Allemagne ne le consume; il en pretend la defence, il se met en campagne; mais il est vaincu, perd vne partie de ses Estats, & est contraint pour la recouurer de faire vne paix desauantagieuse. Le Transiluain voyant ce desordre fait aussi la sienne, mais meilleure à cause de la protection du Turc.

Voila qu'elle fut l'issuë de la secõde reuolution des affaires d'Allemagne, prouenuë principalement de ce que la France prostitua son interest à la grandeur d'Espagne.

Il faut venir à la troisiesme reuolution. Il est souuent plus difficile de se bien gouuerner en vne grande prosperité qu'en l'aduer-

uersité, pour ce que l'vne engendre le mespris, & nous endort en l'oisiueté ; mais la necessité de l'autre nous tient reueillez, & nous fait chercher les moiens de nostre restauration. Ce qui est arriué à la Maison d'Austriche, qui se voyant d'vne si lourde attainte authorisee au delà de ses esperances, maistresses absoluë d'Allemagne, des armees innombrables entretenuës aux despens de ses ennemis, la France immobile à ses progres, & imbroüillee en guerre ciuile, l'Angleterre prendre plaisir à se laisser tromper, la Hollande assez empeschee à se conseruer, l'Italie sans apparence de se pouuoir defendre ; elle ne craint plus rien, & mesprise tout. Tellement que sans plus cacher son dessein sous le pretexte de la Religion, dont elle s'estoit si vtilement seruie iusques à present, elle attaque ouuertemẽt les Estats du Duc de Mantouë, Prince grãd Catholique, se vantant de ne pouuoir souffrir qu'vn Prince né François possedast aucun Estat en Italie ; qui est le premier manquement remarquable qu'elle a fait contre son interest. Car cette vsurpation fit connoistre à tous les Princes & Estats d'Italie, que l'orage venoit fondre sur eux ; si bien que le Duc de Mantoüe trouua de l'assistance parmi les plus resolus d'entr'eux.

Lou

Louys ne peut digerer cet affront; & se trouuant assisté d'vn conseil, dont la prudence & resolution estoit necessaire en vne conioncture d'affaires si perillieuse, il employe heureusement ses armes pour le maintenir; qui fut la premiere occasion importante où il reprit l'vsage de son vrai interest. Mais voyant que les diuersions en Allemagne lui estoyent necessaires; & n'en pouuant trouuer parmi les Allemans accablez sous le faix d'vne dure seruitude, va les chercher dans les glaces du Septentrion. La reputation de Gustaue Roi de Suede estoit penetree iusques à lui. Ce Prince dont le desir de gloire, faisoit aussi bien surmonter les difficultez qui se trouuoyent dans son esprit, & ses vastes & grandes desseins, cōme par son courage il les surmontoit en l'execution, ne se fit pas tirer l'oreille. Les conquestes du VValstain (General de l'armee de l'Empereur) sur la mer Baltique, & les prouisions qu'il y faisoit pour s'en rendre maistre, lui firent connoistre que la grandeur de la Maison d'Austriche lui estoit suspecte, & que son interest estoit de s'y opposer. Il s'allie donc auec la Frãce, & se prepare d'entrer en Allemagne pour la deliurer du ioug où elle estoit reduite.

Voici la seconde faute que l'Espagne com-

commit contre son interest, à sçauoir de mespriser ce Prince. Car tandis que d'vn costé il entre en Allemagne, l'Empereur à la sollicitation du Roi d'Espagne, fait passer ses meilleures troupes en Italie contre le Duc de Mantoüe, lesquelles y perirent presque toutes sans grand fruict; Et les progres du Gustaue dans l'Allemagne estoient tels, que les Imperiaux & Espagnols, furent contrains de conclure la paix en Italie auec les François, aux despens de ce qu'ils y auoyent acquis, & de cette reputation dont ils font tant de cas, pour ramener le debris de leurs troupes au secours de l'Allemagne, laissans és mains des François Cazal pour place d'armes en Italie, & Pignerol comme la porte pour y entrer; tellement que le desir d'embrasser la conqueste d'Italie, auant que d'auoir bien asseuré celle d'Allemagne, leur à fait perdre l'vne & l'autre.

Cet heureux exploit de Louys lui fit reconnoistre ses fautes passees, & embrasser de toutes parts son vrai interest. il deliure les Grisons de leur seruitude, detourne les Estats d'accepter vne tréue, maintient le parti Suedois, non obstant la mort du Gustaue; conserue l'Electeur de Treues contre les persecutions des Espagnols, & chastie le Duc de Lorraine pour l'adherence

qu'il

qu'il auoit auec l'Empereur. En vn mot, il reprend glorieusement sa place, que ses mauuais conseillers lui auoyent fait perdre. Vrbain se voiant deliuré de l'apprehension des Espagnols & Allemans, & ayant reconnu par l'inuasion du Mantoüan qu'ils en vouloyent aussi bien aux Estats Catholiques comme aux Protestans, s'oppose à eux. La Republique de Venise, qui reconnoist mieux qu'aucun autre Estat ce qui est de son vrai interest, & qui ne manque qu'en trop de circonspection, ce qui est ordinaire aux Republiques qui ne sont fondees sur les armes, continuë neantmoins son assistance au Duc de Mantouë. Amedee Duc de Sauoye faisant son profit du peril que lui & son Pere auoyent couru de perdre leurs Estats, pour auoir abandonné leur vrai interest, se r'atache à la France. Les autres Princes d'Italie voyant que le secours de la France ne leur peut estre empesché, perdent l'apprehension qu'ils auoyent des Espagnols. Les Princes Allemans & villes Imperiales, se voyans espaulees des armes de France & de Suede, assistees par diuersion de leurs autres alliez, & rasseurees par les progres de leur prosperantes affaires, reprennent courage. L'Angleterre seule, comme si elle estoit dans vn autre monde, demeure les bras croisez.

De

De l'autre part, l'Eſpagne ne manque d'animer ſa cauſe, reprend le pretexte de la Religion Catholique, qu'elle auoit comme delaiſſé, & appereeuant de la faute qu'elle auoit faite en cela, crie plus que iamais contre les Proteſtans, perſecute le Pape pour auoir de lui ſon argent & ſes foudres, careſſe les Venetiẽs, Caiole l'Anglois, entretient la diuiſiõ dans la Maiſon Royale de France, s'efforce d'attirer à vne tréue les Eſtats vnis, taſche de detacher le Duc de Saxe du parti Suedois, ne ſe rebute nul refus; Et cependant n'eſpargne les threſors de ſes Indes ni ſes hommes à former des armees nouuelles pour s'oppoſer à ſes ennemis. Bref la neceſſité a remis chacun à ſuiure ſon vrai intereſt. Ce qui eſt cauſe qu'en cette derniere reuolution, les affaires y ſont conteſtees, & de plus longue duree.

DISCOVRS VII.

Sur les mouuemens ſuruenus en Italie pour la ſucceſſion des Duchez de Mantoüe & de Monferrat.

L'Italie iouiſſoit d'vne profonde paix, & ſe trouuoit entierement exempte des ſoupçons qui ont accouſtumé de troubler le repos des Eſtats, quand inopinement ſuruint la mort de François Duc de Mantoüe,

toüe, laquelle on peut dire auoir produit les semences des troubles qui depuis ont agité cette Prouince à diuerses reprises. Car Charles Emmanuël Duc de Sauoye, querellant pour le droit de Marie sa petite fille, le Duché de Monferrat à Ferdinand, aluma le feu de la guerre en Italie ; de sorte que depuis il n'a iamais esté si bien esteint, que de temps en temps ces cendres n'ayent causé de nouueaux embrasemens.

Ferdinand appué de la Iustice de la cause plustost que de ses forces imploroit à son secours tous les Princes, qui par interest commun estoyent obligez à ne souffrir vne telle violence.

Marie, entre les mains de laquelle estoit pour lors le gouuernement de la France, ne pensant durant le bas aage du Roi son fils, qu'à se maintenir en paix, croyoit estre assez empeschee d'estouffer les factious du Royaume, & d'appaiser par toutes sortes de moyens ceux qui estoyent capables de choquer son authorité. Ainsi elle ne regarda ces mouuemens d'Italie que pour tacher de les assoupir, & n'employa son credit que pout induire le Pape à s'entremettre entre les deux partis, pour les accorder.

Le Roi d'Espagne considera bien autrement la naissance de cette diuision. Car com-

comprenant l'auantage qui lui en pouuoit venir, il s'entremit si auant en tout le cours de cette affaire, que peu s'en fallut qu'il n'en tirast des auantages proportionnez à ses desseins.

Les Princes d'Italie regardoyent ioüer ce ieu sens s'en mesler. Le Grand Duc entreprit la deffence du Duc de Mantoüe, croyant estre obligé par son propre interest d'assister le plus foible contre le plus fort, outre les raisons particulieres qui l'y incitoyent.

Le Duc de Sauoye voyant le peu d'auancement qu'il pouuoit esperer de son entreprise, ouurit les oreilles à l'accommodement qui lui estoit proposé & laissant mettre l'affaire en negociation se contenta de la gloire, d'auoir osé entreprendre d'empieter sur son voisin; & ainsi tout ce beau dessein s'en alla en fumee. Aussi auoit-il esté formé contre toute raison, n'stant l'interest d'vn Duc de Sauoye ni d'vn autre Prince d'Italie, de se broüiller auec ses voisins, puisque tout l'auantage qui en peut reuenir, est de voir le different accommodé par l'authorité d'vn des deux Rois, ce qui ne se peut sans manifeste danger.

Cette affaire ainsi terminee, le Roy d'Espagne, qui de tout temps a regardé le

Pied-

Piedmont comme vne piece qui est à sa bienseance, chercha vn pretexte plausible de quereller le Duc de Sauoye. Car considerant la France hors d'estat de se mesler des affaires d'Italie, le Duc de Sauoye par la guerre passee espuisé de forces & de moyens, & les autres Princes d'Italie desvnis entr'eux ; Il creut deuoir prendre ce temps pour entrer dans le Piedmont, esperant, que comme il auoit eu la gloire d'estre arbitre du premier different, sans se preualoir d'vne si fauorable occasion pour son profit particulier, il repareroit le coup qu'l auoit manqué, en ralumant vne seconde guerre. Il attaqua donc les Estats du Duc de Sauoye, où trouuant plus de resistance qu'il ne s'estoit promis, il fut enfin contraint de faire la paix. Il est vrai que la France se reueilla en cette seconde occasion ; mais la principale loüange en est deuë au Marescal de Lesdiguieres, qui en toute cette guerre, bien qu'il suiuit ses fins particulieres, engagea la France à embrasser son vray interest, comme elle auoit deu faire dans le premier mouement.

Ce second trouble appaisé les plus entendus iugerent bien que l'Italie n'estoit pas pour demeurer long temps en paix. Car on voyoit Ferdinand Duc de Mantoë

estoit poussé par les mesmes mouuemens que la Republique de Venise : mais il ne pouuoit si ouuertement monstrer au Roi le desir qu'il auoit de le voir desgagé de là, pour ne tesmoigner que son interest particulier preualût à celui de l'Eglise Catholique, de l'honneur de laquelle il s'agissoit en abaissant les Huguenots.

Les autres Princes d'Italie se tenoyent coy, n'osans monstrer où leur inclination les portoit.

Le Duc de Sauoye seul s'imagina qu'il pouuoit profiter de cette guerre, & sur la bonne opinion qu'il eut de son esprit, se persuada qu'il pouuoit partager la conqueste du Monferrat auec la Maison d'Austriche.

Le Roi d'Espagne se seruant de l'occasion du Siege de la Rochelle, & de la presomption du Duc de Sauoye, creut deuoir prendre son temps pour s'emparer de Cazal. Il faut confesser que son dessein estoit bien conceu, & auec grande apparence de pouuoir heureusement reussir. Iusques-là, les Espagnols auoyent en toutes choses si bien pris leurs mesures, qu'il sembloit que leurs desseins ne pouuoyent estre trauersez ; neantmoins ici commença de s'arrester la rouë de leurs prosperitez. Et delà

nous auons veu vne suite continuelle de mauuaises rencontres pour eux, qui dure encores auiourd'hui. Car Louys par vne resolution & diligence incroyable, prend la Rochelle malgré l'Anglois, force le Pas de Suze, secourt Cazal, & met le Duché de Milan en tel hazard, que sans les affaires de Languedoc qu'il voulut terminer, il pouuoit de ce premier coup l'enleuer au Roi d'Espagne.

Les Espagnols se rasseurent, & reprenans les erremens de leur ordinaire prudendence, se saisissent de Grisons, font passer de tres grandes troupes par là, enuoyent le Marquis Spinola au gouuernement de Milan, forment vne armee en Italie, & de nouueau posent le siege deuant Cazal.

Louys fait passer de puissantes forces en Piedmont. Le Duc de Sauoye le veut amuser par des esperances de paix; mais il rencontra vn esprit à l'espreuue de ses soupplesses, & si resolu, qu'á sa veuë & de Spinola, il lui enleua Pignerol, qui sera vn monument eternel à la posterité du Regne de Louys.

Le siege de Cazal il continuë. La peste fait rauage dans les deux armees. Les Veneriens reçoiuent vn eschec vers le Mantoüan. La ville de Mantouë est emportee par surprise,

se. Nonobstant tous ces accidens Louys assemble de nouuelles forces, & se prepare au secours de Cazal. Sur ces entrefaites, il tombe malade à Lyon. L'Espagnol seme la diuision dans son Conseil, ce qui interrõpt le cours heureux detant d'actions heroïques : Et apres tant d'orages on se trouue comme sur le point de faire naufrage dans le port. Là parut la vertu de celui contre lequel toutes ces machines estoient dressées; car enfin il sortit de ce labyrinthe par le fil de l'honneur. Le Roi recouure sa santé. Cazal est glorieusement secouru; Et le Duc de Mantoüe non seulement restabli en ses Estats, mais (ce qui semblera incroyable à ceux qui viendront apres nous) il en est inuesti par l'Empereur. Les Grisons sont remis en liberté. L'Italie est deliurée des armees Estrangeres la porte lui demeure ouuerte à son secours, & pour diuers manquemens du Duc de Loraine, on s'asseure de ses Estats, par le moyen desquels, la conionction d'Italie en Flandre est trauersee.

Voila le vif tableau de ces differens ; où l'on remarque premierement la faute du Duc de Sauoye, de s'estre imaginé qu'il partageroit le Montferrat auec la Maison d'Austriche malgré la France ; estant chose toute claire, qu'il ne pouuoit manquer d'estre

d'estre depoüillé des vns ou des autres, ou de tous les deux ensemble, si on n'eust vsé enuers lui d'vne extraordinaire indulgẽce.

C'est aussi vne chose toute manifeste, que le Duc de Lorraine a quité la maxime de son vrai interest, en prenant de gayeté de cœur le parti de l'Empereur contre celui de la France, en vn temps où la Maison d'Austriche estoit si empeschee à se maintenir, & celle de France si libre pour entretreprendre.

Pour l'Empereur il ne sçauroit s'excuser, d'auoir attaqué l'Italie auant que d'asseurer l'Allemagne, & d'auoir qnité le pretexte de la Religion, qui lui a tant serui, en opprimant le Duc de Mantoüe grand Catholique.

La resolution de la France sera à iamais memorable, laquelle nonobstant le siege de la Rochelle assistee de l'Anglois, la guerre du Languedoc que l'Espagnol faisoit mine de secourir, n'a cependant iamais abandonné ses vraies maximes, en assistant puissamment ses voisins, choquant par tout les desseins d'Espagne. D'où ie conclus, que la gloire du Roi, la grandeur de son Estat, & la haute reputation dont il ioüit, dureront autant qu'il se tiendra ferme en cette resolution.

FIN.





